



## AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : [ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr](mailto:ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr)

## LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

[http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg\\_droi.php](http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php)

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITÉ DE METZ

U.E.R. des lettres et sciences humaines  
Centre de recherche « Littérature et spiritualité »

Michel TOURNADE

La nature  
dans l'œuvre de François de Sales  
*(en 3 volumes)*

Thèse pour le DOCTORAT D'ÉTAT

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE LETTRES - METZ -	
N° Inv.	1987017L
Cote	L/Mz 87/4
Loc.	Magasin

Directeur de la recherche :  
Monsieur le Professeur Jacques HENNEQUIN

Année universitaire 1986-1987

A mes parents,

A ma soeur Chantal qui sut m'encourager à l'occasion de sa propre soutenance,

Au révérend Père André Brix, osfs, et à la Congrégation des Oblats de Saint François de Sales.

## HISTORIQUE DE LA RECHERCHE

Le présent travail est une extension de la recherche effectuée en vue de l'obtention d'un mémoire de maîtrise de Lettres Modernes, soutenu auprès de l'Université de Limoges, en Décembre 1980.

Ce mémoire portait sur une étude de la nature dans le seul Traité de l'Amour de Dieu de François de Sales et il parut intéressant, sur les conseils de Madame Hélène Bordes, maître de Conférences à l'Université de Limoges et responsable de cette recherche, d'en étendre le sujet à l'ensemble des oeuvres salésiennes.

Pour ce faire, contact fut pris avec Monsieur le Professeur Hennequin, qui accepta de bien vouloir diriger une recherche en ce sens.

Le présent travail est donc basé sur un repérage systématique des images de nature qui se trouvent dans les oeuvres salésiennes, mis sous forme de fichier. Seuls les ouvrages concernant la prédication furent traités séparément, en note, pour réserver des conclusions qui auraient pu anticiper sur celles d'une recherche doctorale menée par Madame le maître de conférences Hélène Bordes.

La présentation commentée de ce fichier constitue l'essentiel d'une étude qui, espérons-le, permettra de contribuer modestement à une meilleure connaissance de François de Sales, auteur attachant et si proche de nous par la thématique vivante qu'il développe.



## REMERCIEMENTS

\* Mes remerciements s'adressent en premier lieu à Monsieur le Professeur Jacques Hennequin, pour sa disponibilité constante et ses encouragements, ainsi qu'au Centre de recherche de littérature et spiritualité de l'U.E.R. des lettres et sciences humaines de l'Université de Metz.

\* Je voudrais ensuite exprimer toute ma reconnaissance à Madame le Maître de Conférences Hélène Bordes, de l'Université de Limoges, qui me guida dans la préparation d'un mémoire de maîtrise, m'incita à poursuivre une recherche et surtout me fit découvrir tout le profit que l'on peut tirer d'une étude littéraire salésienne. Je remercie également l'Université de Limoges pour les facilités qu'elle m'a toujours offertes.

\* Il convient ensuite d'exprimer toute ma gratitude au Révérend Père André Brix, qui me fit découvrir François de Sales, encouragea constamment ma recherche et enfin me donna les moyens de mener à son terme ce projet de thèse.

\* Je dois également reconnaître tout ce que je dois à la Congrégation des Oblats de Saint François de Sales qui favorisa fraternellement, souvent au prix d'un surcroît de travail, l'achèvement de cette recherche.

\* Enfin, je remercie vivement les religieuses du monastère de la Visitation Sainte Marie de Voiron, dans l'Isère, filles spirituelles de Saint François de Sales, qui mirent toute leur attention et leur soin à la dactylographie de ce manuscrit.

## INTRODUCTION

I PRESENTATION RAPIDE DES EDITIONS UTILISEES POUR CETTE ETUDE

Il ne nous paraît pas utile de nous livrer à une longue étude biographique de François de Sales. Ce travail est régulièrement accompli et remis à jour avec les accents bien divers qui témoignent de l'évolution des goûts des époques qui s'intéressent à l'oeuvre salésienne.

En effet, depuis la toute première des biographies salésiennes, composée par Charles Auguste de Sales (1), les ouvrages se succèdent régulièrement et les derniers en date donnent toutes les garanties que requiert un tel projet tout particulièrement la très récente étude de André Ravier (2) ou encore l'ouvrage de référence par excellence de E. J. Lajeunie (3).

Par ailleurs, les éditions des oeuvres complètes de l'évêque de Genève, ou tout du moins ce qui a pu être présenté comme tel, sont nombreuses.

La première date de 1637 (4). Les éditions se succèdent ensuite 1647, 1663, 1669, 1672, 1685, 1758. Au XIXème siècle, de nombreuses éditions voient le jour, parmi lesquelles trois dominent le lot : l'édition de Blaise, Paris, 1821 ; l'édition de Vivés, Paris 1856-58 ; l'édition de Migne, Paris, 1861-62.

Enfin parut à Annecy entre 1892 et 1964, l'édition que nous considérerons comme définitive à quelques exceptions près et que nous utiliserons dans notre présente recherche :

les Oeuvres de Saint François de Sales, Evêque et Prince de Genève et Docteur de l'Eglise. Edition complète d'après les autographes

(1) Sales Charles Auguste de, Histoire de la vie et des faitz du bienheureux François de Sales, evesque et prince de Geneve, Lyon, 1634

(2) Ravier André, Un sage et un saint : François de Sales, Paris, Nouvelle Cité, 1985

(3) Lajeunie E. J., Saint François de Sales, l'homme, la pensée, l'action, Paris, Guy Victor, 1966, 2 vol.

(4) Les oeuvres de Messire François de Sales, Evesque et Prince de Geneve, d'heureuse et sainte Mémoire, Fondateur de l'Ordre de Notre Dame de la Visitation : cy devant séparément publiées, et imprimées en divers temps et en divers endroits, tant du vivant, comme apres le décès de l'Auteur ; et a present recueillies dans un corps de Volume pour la plus grande commodité des personnes qui aspirent a la perfection chrestienne. Edition nouvelle, reveüe et plus exactement corrigée que les précédentes, et disposée selon l'ordre déduit dans l'Advertissement ; avec la Table particulière des Chapitres et argumens, a la fin de chaque Traité. A Tolose, par Pierre Bosc et Arnaud Colomiez, MDCXXXVI, I vol. in folio.

et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites,  
Annecy, J. Niérat. Cette édition est l'oeuvre des religieuses du  
premier monastère de la Visitation d'Annecy qui travaillèrent sous  
la direction de dom Mackey, osb, et du R. P. Navatel, sj. Elle  
s'achève par la publication d'un volume de tables dressé par le  
P. A. Denis, moine de l'abbaye de Tamié, et se présente en vingt-  
sept volumes grand in 8° auxquels s'ajoute parfois, en un vingt-  
huitième volume, la thèse de Henri Lemaire (1).

Seul le choix du texte des Entretiens ne satisfait pas,  
dans cette édition, aux exigences critiques (2). Une nouvelle édi-  
tion, parue en 1933 améliora la qualité de la première présenta-  
tion sans donner toutefois pleinement satisfaction. Nous avons  
donc recouru, pour notre étude à l'Edition de la Bibliothèque de  
la Pléiade : Saint François de Sales, Oeuvres, Introduction à la  
Vie dévote, Traité de l'Amour de Dieu, recueil des Entretiens spi-  
rituels, préface et chronologie par André Ravier, textes présentés  
et annotés par André Ravier avec la collaboration de Roger Devos,  
Paris, Gallimard, 1969. (3)

(1) Lemaire Henri, Les images chez Saint François de Sales, Paris, Nizet, 1962, 492 p.

(2) Cf. André Ravier, référence ci-après

(3) Notre étude désignera donc les références de toutes les citations de la manière suivante :

1) Pour toutes les Oeuvres excepté les Entretiens :

Chiffres romains : numéro du Tome dans l'Edition d'Annecy )  
Chiffres arabes : numéro de la page dans l'Edition d'Annecy ) à savoir :

I Controverses

II Défense de l'étendard de la Sainte Croix

III Introduction à la Vie dévote

IV Traité de l'amour de Dieu

V Traité de l'amour de Dieu

XI Lettres

XII Lettres

XIII Lettres

XIV Lettres

XV Lettres

XVI Lettres

XVII Lettres

XVIII Lettres

XIX Lettres

XX Lettres

XXI Lettres

XXII Opuscules

XXIII Opuscules

XXIV Opuscules

XXV Opuscules

XXVI Opuscules

à titre d'exemple : XXVI 312

Un problème de faux autographes ayant été soulevé depuis 1951 en ce qui concerne certaines lettres et opuscules, l'étude des documents d'origine présente une conclusion favorable à l'Édition pré-citée (1).

C'est dans cet ensemble des oeuvres de François de Sales à l'exception de la Prédication que prendra corps notre étude sur la nature.

Nous nous proposons maintenant d'en définir quelque peu le sens.

Suite note (3) page précédente

2) Pour les Entretiens, nous supprimerons la numérotation du numéro du volume VI dans l'Édition d'Annecy ; nous indiquerons simplement le titre Entretiens suivi de la page de l'Édition de la Pléiade pour laquelle nous avons dû opter : Entretien 1340

3) Pour les Sermons, que nous avons évités d'intégrer directement dans cette recherche, la référence renverra en note à l'Édition d'Annecy :

VII Sermons

VIII Sermons

IX Sermons

X Sermons

(1) Voir Saint François de Sales et ses faussaires par André Ravier avec le concours d'André Mirot, conservateur en chef aux Archives Nationales, Mémoires et documents de l'Académie Salésienne, Paris, Picard, 1971, Tome LXXXIII. Les expertises dont fait état cet ouvrage démontrent avec certitude l'inexactitude des soupçons et accusations apportés par le Chanoine Bernard Secret relatifs aux "faux dus à des officines du XIX<sup>ème</sup> siècle", cf. L. Cognet, Histoire de la spiritualité chrétienne, T. III p. 176 in Les faussaires de Saint François de Sales, Revue Savoisienne, 1953, p. 68-75

La question des faux autographes de Saint François de Sales, Paris, Société des PSFS, 1959, 12 p. et d'autres publications diverses : (Ecclesia déc. 54, p. 10 sq, Mémoire de l'Académie de Savoie, Tome VII, 1963, p. 111-120)

(2) La Prédication ne rentre pas directement dans cette étude puisqu'elle fait l'objet de recherches doctorales actuelles par Madame Hélène Bordes, Maître de conférences à l'université de Limoges, Doctorat d'État sur le sujet : La prédication chez Saint François de Sales. Nous nous contenterons de mentionner occasionnellement en note certains parallèles observés qui ne remettent pas en cause nos conclusions et viennent au contraire corroborer ce que nous avons pu remarquer ailleurs.

## II LE CONCEPT DE NATURE

### 1. Délimitation du sujet

Le mot nature est d'un usage fréquent et recouvre un champ sémantique si vaste que certains dictionnaires (1) n'hésitent pas à lui donner une trentaine de sens différents...

Notre recherche n'ayant aucune prétention philosophique, nous conviendrons que nous utiliserons ce terme selon le sens suivant proposé par P. Robert dans son dictionnaire : "Principe actif, souvent personnifié, qui anime et organise l'ensemble des choses existantes selon un certain ordre : les lois de la nature" (2).

Par ailleurs, nous observerons que le terme de nature, tel quel, n'apparaît pas dans la Bible qui préfère des expressions comme "le ciel et la terre" ou encore "les oeuvres de Dieu" pour souligner la dépendance de toute chose à l'égard du Créateur. Dans une oeuvre tout entière orientée par la spiritualité chrétienne comme celle de François de Sales, cette conception est importante et décidera grandement du sens avec lequel l'auteur comprendra le mot nature.

En outre, nous excluons d'emblée le sens particulier de "nature humaine" que ce terme désigne souvent et que l'on trouve du reste sous la plume de François de Sales lui-même qui affirme :

La vie intérieure c'est de faire mourir la nature et vivre selon la grace et la rayson (3).

Cette corporalité de l'homme qui détermine la dualité ambiguë de sa propre conception de lui-même, à la fois attiré par un idéal de grandeur et de divinisation et par de mystérieuses pulsions de violence, de mal et de bestialité, restera donc en dehors de notre propos.

Ceci étant, nous admettrons dès l'abord la riche tradi-

(1) Littré

(2) P. Robert p. 1139

(3) Saint François de Sales, Oeuvres, XXVI 299. Ce sens du mot "nature" a été étudié par Durne John, la conception de la nature humaine selon Montaigne et Saint François de Sales. Thèse inédite de l'Université, Laval, Québec, 1960, 267 p.

tion chrétienne qui dit de la nature qu'elle est un Livre, "Livre de Dieu", tel que la dénomme Evragre pour la première fois dans ses Commentaires sur les psaumes (1) ou encore le liber naturae de saint Augustin à lire conjointement avec l'Écriture (2). Cette conception est un préalable et nous observerons que certaines formules augustiniennes sont reprises telles quelles par François de Sales : "Ta création a été pour moi un spectacle, j'ai cherché l'ouvrier dans l'oeuvre et le créateur dans toutes les créatures" (3). Cette intuition patristique sera reprise par la spiritualité médiévale avec Hugues de Saint Victor, au XII<sup>ème</sup> siècle, qui commentera ainsi les formules de saint Augustin :

Ce Livre tout entier est comme un Livre écrit par le doigt de Dieu, c'est-à-dire créé par la puissance divine, et toutes les créatures sont comme des figures non inventées par convention humaine, mais instituées par la volonté divine pour manifester et signifier en quelque manière la sagesse invisible de Dieu (4).

Saint Bonaventure affine encore cette réflexion en développant une anthropologie qui conçoit l'homme comme interprète et chantre de la Création. L'homme est en effet pour lui la fin de la Création, idée que ralliera parfaitement la conception salésienne qui dans le Traité de l'amour de Dieu, présente le Christ comme l'"exemplaire" parfait de l'humanité. La création dans cette conception, présentera à l'homme un double livre, l'un écrit "à l'intérieur" qui est l'art et la sagesse de Dieu, l'autre écrit "à l'extérieur", qui est ce monde sensible. L'homme sera donc le seul, à la suite du Christ, à pouvoir déchiffrer le premier livre à la lumière du second.

Ainsi, par la contemplation, il parviendra à cette union et unification intérieure à laquelle il est appelé.

En marge de cette réflexion sur le liber creaturae, la patristique offre encore une double perception de la nature que

(1) Evragre, Commentaires sur les Psaumes, PG 12 166 1C

(2) Saint Augustin, Contra Faustum XXXII 20

(3) Cf. Ps 142, 10. La phrase salésienne est très proche en effet : "car le monde fait par la Parole de Dieu ressent de toutes parts cette parole : toutes ses parties chantent la louange de l'Ouvrier" Oeuvres XII 315

(4) Saint Victor, Hugues de, De tribus diebus, Florence, Liccaro, 1974, p. 56

nous retrouverons également chez François de Sales. La première voit dans la nature un intérêt allégorique : lapidaire, bestiaire, flore constitueront des symboles propres à illustrer un enseignement spirituel. Cette perception remonte au Physiologus (1), traité anonyme en langue grecque qui semble dater du II<sup>ème</sup> siècle et met en scène nombre d'animaux que nous aurons le loisir d'observer dans le bestiaire salésien : lion, pélican, phénix, cerf. A la suite de cet ouvrage de référence seront composés un grand nombre de bestiaires et de lapidaires.

Il faudrait encore mentionner le De natura rerum d'Isidore de Séville (2), qui traite de cosmographie et d'astronomie et qui a sans doute été quelque peu utilisé par François de Sales dans certaines de ses images mineures. La seconde perception patristique de la nature est plus philosophique et théologique et ne semble pas avoir influencé directement François de Sales (3).

A cette tradition, il faut encore superposer ce que l'on nomme le "sentiment de la nature" : on attribue généralement à Jean-Jacques Rousseau, au dire d'Henry Bordeaux (4) cet élargissement du sentiment de la nature qui nous fait la poursuivre jusque dans ses mystérieuses retraites, ses abîmes, ses solitudes, alors que la société d'autrefois, dit-on, ne la voulait que policée et aimable, à la manière des jardins à la française. Ce serait oublier que la Renaissance, avec Ronsard, aimait les jardins "qui sentent le sauvage". Dans cette ligne, se révèle chez François de Sales un profond sentiment de la nature. Il n'y saurait être question encore de sommets vaincus, mais déjà se laisse entendre, essentiellement dans la Correspondance, le langage de la montagne. Au lieu d'un hymne de violence et de conquête il en fait un chant religieux (5), offrant à ses lecteurs toute la finesse de son observation et la profondeur de son talent de poète.

(1) Physiologus, traité anonyme, Milan, F. Sbordone, 1936

(2) Isidore de Séville, De natura rerum, Bordeaux, J. Fontaine, 1960

(3) Comme nous l'avions déjà dit. Elle oppose la nature et la grâce et la raison. Oeuvres XXVI 299

(4) Bordeaux Henri, Au pays de Saint François de Sales, Thonon, société d'édition savoyarde, 1942

(5) Oeuvres XIII 223



## 2. François de Sales et le concept de nature

Dans un premier temps, il serait légitime de se demander si François de Sales se contente dans ses oeuvres d'"orner" simplement ses textes de très nombreuses comparaisons, métaphores, allégories, personnifications, symboles et paraboles -pour reprendre les termes de Henri Lemaire (1)- ou bien s'il nous présente une théorie de la nature qui s'inspire de la conception patristique que nous avons évoquée.

Il serait sans doute difficile de trouver, au sens exact du terme, un discours de la nature dans les oeuvres de l'évêque de Genève. Son souci n'est pas là. Pourtant, nous pouvons noter dans ses propos un grand nombre de traits relatifs à la nature en général, ou encore à la création et à l'univers. Nous remarquerons sans grande surprise que c'est le Traité de l'amour de Dieu, son oeuvre majeure la plus travaillée, qui nous livre le plus grand nombre de citations sur ce sujet.

Pour son auteur, en effet, la nature, l'univers sont l'oeuvre de Dieu : certitude de foi pour le croyant qu'il est, fondée sur la révélation du Livre de la Genèse.

Mais si l'évêque reprend à son compte les affirmations et la chronologie bibliques qu'il était tout à fait hors de question de soupçonner à son époque, il ne se contente pas de répéter une leçon bien apprise. En effet, il tient à proposer à son lecteur une intuition propre que nous retrouverons diversement illustrée et présentée dans toutes ses oeuvres :

La création est l'oeuvre du Dieu créateur, bien sûr, mais aussi le fruit de sa "méditation". Et cette méditation déployée sous nos yeux est appelée à se transfigurer dans la contemplation, but ultime de toute relation.

... (Puis Dieu créa) les herbes et les plantes, le soleil, la lune, et les estoiles, les animaux et en somme toutes les créatures, ainsy qu'il les créoit l'une apres l'autre jusques a ce qu'enfin tout l'univers estant accompli la divine méditation, par maniere de dire, se changea en contemplation ; car regardant toute la bonté qui estoit en son ouvrage, d'un seul trait de son oeil,

(1) Henri Lemaire, op. cit. p. 32 et sq

il vid, dit Moÿse, tout ce qu'il avoit fait et tout estoit tres bon (1).

La beauté du monde nous est donc bien révélée comme étant issue de la divine méditation. C'est encore elle qui invite à la contemplation et par là même nous initie à cette autre notion corollaire de la beauté : la bonté. C'est donc toute la vie intérieure d'union à Dieu, toute la vie spirituelle qui va être perçue comme éminemment concrète, tout aussi concrète et perceptible que la création dans son aspect le plus visible : les plantes et les animaux.

Et c'est cette Création qui nous sera décrite comme étant le lieu de l'homme par excellence, son merveilleux domaine, première Incarnation qui prépare les trois autres : celle de l'Écriture révélée aux hommes depuis Abraham, celle ensuite du Fils confessé comme Dieu, mais aussi comme pleinement homme, et enfin celle de l'Église qui se poursuit encore. C'est la bonté de Dieu qui voulut cela en sa contemplative méditation. Pour François de Sales, en effet, l'Incarnation aurait eu lieu de toute manière, même si l'homme n'avait pas été ce pécheur à racheter que nous montre la tradition biblique (2).

Il créa premièrement l'univers pour l'homme et l'homme pour l'univers, donna à chaque chose le degré de bonté qui luy estoit convenable, par sa pure bienveillance, puis il approuva tout ce qu'il avoit fait treuvant que tout estoit tres bon, et se reposa par complaisance en son ouvrage (3).

Les deux facettes de l'amour, qu'il soit d'origine divine ou bien humaine sont indiquées ici : deux temps indissociables qui rythment comme une respiration la vie de toute créature, à savoir l'amour de bienveillance et l'amour de complaisance. Le

(1) Oeuvres IV 320. Cf. Gn 1

(2) Cette conviction théologique traverse toute l'œuvre salésienne. On la trouve exprimée par une similitude dans l'un des tout derniers Sermons de l'auteur, daté de Décembre 1622 et recueilli par les religieuses de la Visitation de Lyon : "Si quelqu'un veut fabriquer une maison ou un palais, il considère premièrement si c'est pour y loger un vigneron ou quelque païsan, ou bien si c'est pour un seigneur (...) Le Père éternel a fait de mesme en la fabrique de ce monde, car il projeta de le créer pour l'Incarnation de son Fils, qui est le Verbe éternel (...)" Oeuvres X 413. Cette notion a été développée dans le Traité de l'amour de Dieu, particulièrement dans : Oeuvres IV 99-100

(3) Oeuvres IV 275

premier est le temps de la méditation et le second celui de la contemplation. Les deux sont également présents au coeur de l'univers.

Et de la nous passons a la tres sainte complaysance, nous res-jouissant de quoy Dieu est infini en sagesse puissance et bonté, qui sont les trois propriétés divines desquelles l'univers n'est qu'un petit essay et comme un monstre (1)

Nous découvrons ici une sorte de boucle : Dieu est créateur de l'univers et nous parle par cette création ; mais à son tour l'univers nous parle de Dieu. Il dit au croyant un Dieu sage, puissant et bon. Mais il est à remarquer tout de même que cette vision nous est présentée comme tout à fait imparfaite dans la mesure où la beauté du monde n'est que partielle, et peut même être qualifiée de "monstrueuse" en regard de la perfection divine. L'univers n'est donc pas à sacraliser en tant que tel, et nous voyons bien ici l'auteur prendre par avance une certaine distance par rapport à quelque tentation néo-panthéiste. Le monde est certes digne d'admiration, "d'estonnement", au sens très fort que pouvait avoir ce mot dans la langue de l'époque. Mais il convient de ne jamais perdre de vue qu'il nous parle de l'horloger et non de lui-même.

Théotime, nous voyons ainsy cet univers, et surtout la nature humaine, comme un horologe, composé d'une si grande variété d'actions et de mouvemens que nous ne sçaurions nous empescher de l'estonnement (2).

Le rapprochement entre le microcosme et le macrocosme apparaît ici tout à fait directement. Mais la pointe du discours n'est pas là, mais bien plutôt dans le fait que le croyant ne saurait en rester au stade de l'étonnement : tout comme son Créateur, il est invité à passer de la méditation à la contemplation et à la louange.

Je vous loueray parce que vous estes excessivement magnifié, vos oeuvres sont merveilleuses, et mon âme le reconnoist trop plus (3).

(1) Oeuvres V 110

(2) id. IV 242

(3) id. V 110

Cette louange ne s'adresse du reste pas seulement à l'Ouvrier (1), mais également au Dieu en action dans l'histoire des hommes, qu'elle soit collective ou individuelle. L'auteur n'est pas de ceux qui voient des miracles partout, même si certains passages de ses oeuvres de jeunesse comme les Controverses nous laissent parfois quelque peu pensifs. Il prend bien soin de nous rappeler que :

certes, on peut dire que la Providence de Dieu ne viole pas ordinairement les lois de la nature (2),

ces lois qui ont été fixées et qui sont perceptibles :

Dieu donne par l'entremise de la nature à chaque animal les instincts qui luy sont requis pour la conservation et pour l'exercice de ses propriétés naturelles... (3)

Et c'est bien dans ce cadre d'une création universelle que Dieu donne, de quelque manière, à l'homme l'instinct d'aimer.

Comme Dieu créa l'homme à son image et semblance, aussi a-t-il ordonné un amour pour l'homme à l'image et semblance de l'amour qui est de Dieu à sa Divinité (4).

Le don de Dieu est, du reste, complet et si fort qu'il est doublé du don de la liberté, lequel peut ainsi aller jusqu'à s'opposer à Celui qui est son origine pour dévier et se perdre dans une fascination narcissique et suicidaire pour la créature seulement,

... quand quelque grand amour des créatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu (5).

Pour finir avec cette vision assez générale de la création, il serait bon de regarder cinq points qui sont autant d'interrogations que pose François de Sales à l'univers considéré dans une perspective d'ensemble.

a. Le premier point serait une interrogation :

Si la création nous indique si clairement et d'une manière

(1) Oeuvres XII 315

(2) id. IV 239

(3) id. V 91

(4) ibid. V 204

(5) ibid. V 188

re si éloquente que nous avons un Dieu d'amour, ne suffit-elle pas en elle-même pour le découvrir ? Pourquoi alors aller plus loin, et comment se fait-il encore que les Anciens qui ont su si excellemment parler de la nature et de l'univers ne soient pas parvenus par cette voie à la Révélation chrétienne ?

Force est bien de constater cela :

Quel plaisir pensez-vous, Théotime, qu'eussent ces anciens philosophes qui conneurent si excellemment tant de belles vérités en la nature ? (1)

La constatation est double ici : elle cautionne la connaissance remarquable qu'avaient les Anciens des choses de la nature, connaissance qui laissera sans doute quelque peu sceptique notre époque moderne mais qui était perçue comme tout à fait indiscutable par un esprit de la Renaissance.

D'autre part, elle relève que manquera toujours pour acquérir le "plaisir" véritable la dimension de la connaissance de la Révélation.

Sans doute les Muses des Anciens sont-elles touchantes voire dignes d'intérêt s'il s'avère possible de les baptiser, opération pour laquelle François de Sales félicite le poète La Ceppède dans une lettre datée de 1614 :

A quoy je suis encor attiré par cette sçavante piété qui vous fait si heureusement transformer les muses payennes en chrestiennes, pour les oster de ce vil prophane Parnasse et les loger sur le nouveau sacré Calvaire (2).

C'est bien encore contre une possible objection d'idôlatrie que François de Sales aura à répondre par avance en ferrailant cette fois non pas avec les anciens païens mais avec les ministres protestants lors de sa rude mission en Chablais.

L'accusation était alors traditionnelle : si les "papistes" se montraient capables d'une telle vénération pour les croix, images, reliques et autres objets de piété, n'était-ce pas le signe manifeste qu'ils adoraient tout simplement les créatures en lieu et place du Créateur ? Dans son ouvrage de la Défense de l'Estendart de la Sainte Croix, en un style qui est loin d'être aussi élaboré

(1) Oeuvres IV 196

(2) id. XVI 287

que celui du Traité, François de Sales tient à donner quelques précisions de vocabulaire. La formation juridique de l'auteur apparaît ici de manière quelque peu universitaire :

Que si j'ai tous jours dit qu'il ne falloit pas mesme dire simplement qu'on adoroit les créatures, sinon qu'on y employast des circonstances qui restreignissent la signification du mot adorer, d'autant qu'il panche plus a l'honneur de Dieu qu'a celuy des creatures, combien plus ay-je rayson de dire qu'il ne faut jamais mettre en usage le mot seul de latrie pour aucun autre honneur que pour celuy de Dieu seul, puysque ce mot de latrie a esté particulierement choysi et destiné a cette seule signification, et ne peut meshuy avoir autre usage sinon par proportion et extension (1).

b. Ces précisions apportées, le lecteur des oeuvres de François de Sales peut légitimement se demander dans un deuxième temps ce que peut être, d'après l'auteur, l'attitude du croyant face à la Création.

La réponse est assez simple : l'attitude privilégiée face à la création sera la louange et la liturgie :

Comme la bienveillance nous fait appeler toutes les créatures a la louange de Dieu (2).

Dans le commentaire qu'il nous propose du Notre Père, et que nous ne possédons plus que dans sa traduction italienne, il écrit :

(...) Tutti gl'elementi, il fuoco, l'aria, l'acqua, la terra, gl'uccelli che volana nell'aria, li pesci che notano nel mare, li fiumi, le fontane, li monti et valli, le piante della terra e finalmente tutti gl'animali che per quella scorrano, mi predicano ch'io v'adori e benedica. Eia ergo, Pater, sanctificetur Nomen tuum (3).

Nous remarquerons au passage l'ordre avec lequel nous est présentée cette évocation de la Création, appuyé sur les quatre éléments fondamentaux empruntés aux philosophes pré-socratiques. Cet emprunt est très habituel à la deuxième génération des auteurs de la Renaissance. Nous aurons à y revenir pour la présentation du

(1) Oeuvres II 336

(2) id. IV 286

(3) id. XXVI 401, traduit ainsi : "tous les éléments, le feu, l'air, l'eau, la terre, les oyseaux qui volent dans l'air, les poissons qui nagent dans la mer, les fleuves, les fontaines, les monts et les vallées, les plantes de la terre et enfin tous les animaux qui la parcourent, me prêchent l'adoration en me disant de vous bénir : Donc, ô Père, que votre nom soit sanctifié".

corpus des images qui suivra. La pointe de cette méditation est claire : toute la création invite à une louange qui prend le caractère ultime de l'adoration. Cette attitude n'est du reste pas étrangère à certains textes de l'Écriture : en voici deux exemples relevés par saint François de Sales lui-même. Le premier est emprunté à la tradition Psalmique :

Ainsy le glorieux psalmiste, tout esmeu de la passion saintement desreglée qui le portoit a louer Dieu, va, sans ordre, sautant du ciel a la terre et de la terre au ciel, appelant pesle mesle les Anges, les poissons, les montz, les eaux, les dragons, les oyseaux, les serpens, le feu, la gresle, le brouillatz, assemblant par ses souhaits toutes les creatures, affin que toutes ensemble s'accordent a magnifier pieusement leur Createur (1)

Cette idée de louange universelle de toutes les créatures, rendue de manière vivante par l'alliance de mots "saintement dérégulée", ne sera pas non plus absente du Nouveau Testament, l'auteur nous parlant

... de ces louanges que cette mère d'honneur (la Vierge Marie) et de belle dilection, avec toutes les créatures ensemble donne a le Divinité (2)

c. Pour l'auteur, cette attitude de louange contribuera à faire découvrir toujours davantage la notion de beauté : la nature ici se fait maîtresse d'école pour une théologie de l'esthétique. Ce sera notre troisième point. François de Sales définit étymologiquement le beau de la manière suivante :

et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle a soy toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parole qui veut dire appeller (3) ;

Étymologie fantaisiste diront les hellénistes mais qui participe de cette conviction très forte de l'auteur que le beau est par essence attirant. Il continue ailleurs dans ce sens :

(1) Oeuvres IV 286. Cf. Ps 148. En ce qui concerne les citations bibliques, l'ouvrage de référence de notre étude est "La Bible" T. O. B. Traduction œcuménique de la Bible, comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, traduits sur les textes originaux hébreu et grec, Alliance biblique universelle, Le Cerf, 1982

(2) Oeuvres IV 293

(3) id. V 22, *Κάλλος, τὸ καλόν*, dérivé de *καλέω* selon saint Denis"

Quand on voit une exquise beauté regardée avec grande ardeur... on dit que cette beauté la tient collée sur soi les yeux des spectateurs.

Qu'est-ce à dire, tenir collés les yeux, sinon unir et joindre fort serrés les sens et les puissances dont on parle, à leurs objets (1).

Cette beauté est toujours perçue comme étant indissociablement unie au bien, à la vertu : l'auteur ne cesse de nous le redire :

C'est elle, la vertu, qui rend l'homme intérieurement et extérieurement beau. (2)

Mais tout comme la création qui demeure en voie de transfiguration, de contemplation, la vertu de l'homme est encore au stade de l'inachèvement : cela est encore une des leçons de la nature.

Dieu, au commencement du monde, commanda à la terre de germer l'herbe verdoyante faisant sa semence, et tout arbre fruitier faisant son fruit, un chacun selon son espèce, qui eust aussi sa semence en soi-même : et ne voyons nous pas par expérience que les plantes et fruits n'ont pas leur juste croissance et maturité que quand elles portent leurs graines et pépins qui leur servent de géniture pour la production de plantes et d'arbres de pareille sorte ?

Jamais nos vertus n'ont leur juste stature... (3)

L'association d'idées entre la création et la vertu permet de faire saisir bien des choses : si la créature est fragile en sa beauté, il est par ailleurs des beautés qui ne passent pas.

La beauté se ternit en moins de rien : il ne faut qu'un dard au visage pour en ôter l'éclat ; et pour ce qui est des sciences, un petit trouble au cerveau nous fait perdre et oublier tout ce que nous en avons (4)

Étrange destinée de la beauté terrestre, vulnérable et éphémère, toujours appelée à être transfigurée. La nature va s'avérer un auxiliaire précieux pour comprendre cela, mais il demeure certain que jamais elle ne sera la fin de la réflexion.

Dieu, certes, montre admirablement la richesse incompréhensible de son pouvoir en cette si grande variété des choses que nous voyons en la nature (5).

(1) Oeuvres V 77

(2) id. XXII 34

(3) id. V 82

(4) Entretiens 1272

(5) Oeuvres IV 105



d. Un quatrième point, assez rapidement esquissé, pourrait nous montrer une réalité théologique solide : la Parole de Dieu est efficace :

Tout le monde ne lui costa de premier marché qu'une simple parole : il le dict et tout fut fait, et il le conserve avec une perpétuelle et infaillible providence (1).

Thème qui rejoint d'autres citations éparses dans les oeuvres comme celle-ci :

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oyseaux et la mer de poissons (2).

e. Il nous reste encore un cinquième point à considérer dans ce que peut dire la nature en général au lecteur de François de Sales. La nature a une fonction prédicative. Elle est un auxiliaire précieux pour le commentaire de la Parole de Dieu dans la liturgie et dans ce rôle essentiel du prêtre et plus encore de l'évêque : l'homélitique. François de Sales développe cette idée assez longuement dans une lettre demeurée célèbre qu'il envoya à un jeune confrère dans l'épiscopat, Monseigneur Fremyot, évêque de Bourges, datée de 1604. Faut-il dans la prédication utiliser ce que l'on appelait les histoires naturelles ?

Et les histoires naturelles ? Très bien, car le monde fait par la parole de Dieu, ressent de toutes parts cette parole ; toutes ses parties chantent la louange de l'Ouvrier. C'est un livre qui contient la parole de Dieu, mais en un langage que chacun n'entend pas. Ceux qui l'entendent par la méditation font fort bien de s'en servir, comme faisoit saint Anthoine, qui n'avoit nulle autre bibliothèque (3).

Nous reviendrons sur cette idée de la nature comme Livre de la Parole de Dieu que François de Sales n'a pas inventée. Nous pouvons noter que pour l'auteur de cette lettre la nature est une aide indispensable pour certaines formes d'entendement mais que son langage n'est pas posé comme étant universellement perceptible.

Pour asseoir cette idée, l'auteur poursuit ensuite

(1) Oeuvres I 62

(2) id. V 204

(3) id. XII 307

sur un fondement scripturaire.

Et Saint Paul dit : "Invisibilia Dei per ea quae facta sunt intellecta conspiciuntur" (1) ; et David : "Caeli enarrant gloriam Dei" (2). Ce livre est bon pour les similitudes, pour les comparaysons "a minori ad majus" et pour mille autres choses. Les anciens Pères en sont pleins, et l'Escriture Sainte en mille endroitz : "Vade ad formicam" (3) ; "Sicut gallina congregat pullos suos" (4) ; "Quemadmodum desiderat cervus" (5) ; "Quasi struthio in deserto" (6) ; "Videte lilia agri" (7) et cent mille semblables (8).

Mine d'exemples, la nature va donc servir à présenter ce que l'auteur nomme les "similitudes".

La prédication en effet proposait un commentaire de l'Escriture selon les sens littéral, allégorique, analogique et tropologique. La similitude va offrir l'intérêt de produire clairement une juxtaposition de ces quatre sens, immédiatement lumineuse.

Il reste un mot a dire des similitudes : elles ont une efficace incroyable a bien éclairer l'entendement et a esmouvoir la volonté. On les tire des actions humaines, passant de l'une a l'autre ; comme de ce que font les bergers a ce que doivent faire les Evesques et pasteurs, comme fit Nostre Seigneur en la parabole de la brebis perdue (9) ; des histoires naturelles, des herbes, plantes, animaux, et de la philosophie, et en fin de tout (10).

On ne saurait être plus large dans le choix des illustrations... mais nous remarquons l'importance des histoires d'origine naturelle. Du reste l'auteur poursuit en ce sens:

(1) "Les perfections invisibles de Dieu sont rendues compréhensibles par les choses qui ont été faites" Rm 1, 19

(2) "Les cieus racontent la gloire de Dieu" Ps 18, 1

(3) "Va à la fontaine" Pr 6, 6

(4) "Comme la poule rassemble ses poussins" Mt 23, 27

(5) "Comme le cerf soupire" Ps 41, 1

(6) "Comme l'autruche au désert" Lm 4, 3

(7) "Voyez le lis des champs" Mt 6, 28

(8) Tout ce texte in Oeuvres XII 307

(9) Lc 15, 4

(10) Oeuvres XII 313

Les similitudes des choses triviales, estans subtilement appliquees, sont excellentes ; comme Nostre Seigneur fait en la parabole de la semence. (1) Celles qui sont tirees des histoires naturelles si l'histoire est belle et l'application belle, c'est un double lustre ; comme celle de l'Escriture de la rénovation ou du rajeunissement de l'aigle (2), par nostre pénitence (3).

#### f. Conclusion

Ayant considéré ce que dit François de Sales de la nature en général, nous n'anticiperons pas sur notre conclusion avant d'avoir étudié successivement toutes les images de nature qu'il nous propose. Cette entrée en matière nous permettait seulement d'appréhender une partie des intentions de l'auteur sur l'utilisation de telles images.

Les cinq propositions que nous avons pu ainsi dégager sont les suivantes :

- Utiliser l'univers comme un livre parlant de Dieu n'est ni une attitude panthéiste paganisante ni une tentation idolâtre dans la mesure où l'ouvrage nous parle sans cesse de l'Ouvrier.
- La nature provoque le croyant à une attitude de foi procédant d'un mouvement toujours continué : celui de la méditation et celui de la contemplation. Ce double mouvement trouve son origine dans l'attitude divine elle-même. Ces attitudes sont productrices tant il est vrai que c'est la divine méditation qui est à l'origine d'une création concrète.
- La nature est enseignante. Elle théologise et sa doctrine nous parle d'esthétique. Elle indique aussi à l'homme le lien qui existe entre le beau, le vrai, le bien, ces notions étant inscrites dans la création elle-même (4).
- La nature indique à l'homme une autre réalité théologique et scripturaire : la parole de Dieu est efficace. Le verbe est concret, et par là même la nature procède d'une première Incarnation.

(1) Mt 13, 3

(2) Ps 52, 5

(3) Oeuvres XII 314

(4) id. IV 91. Cette découverte se fait instinctivement par propriété naturelle, tout en respectant pourtant la liberté humaine

- Enfin la nature est un prédicateur hors pair, le livre toujours ouvert qui illustre en permanence la Révélation.

En observant le déploiement de toute la nature abondamment mise en scène dans les oeuvres de François de Sales, nous remarquerons que ces propositions s'imposeront non pas d'autorité mais graduellement, par méthode de séduction.

III LA PRESENTATION DE LA NATURE PAR L'AUTEUR :

LES IMAGES DE NATURE DANS L'OEUVRE DE FRANCOIS DE SALES

Nous venons de discerner que globalement la nature a un message à porter au croyant de la part de son Dieu. Comment est exprimé ce message dans l'oeuvre de François de Sales ? A notre sens de deux manières complémentaires d'inégale importance. La première consiste à décrire simplement sans les commenter les réalités de la nature telles que l'auteur peut les observer. Récits de voyages, considérations sur les saisons, traits anecdotiques et souvent charmants constituent effectivement à cet égard une petite partie des éléments que nous allons étudier ; mais cette partie n'est qu'au service d'une inspiration aux proportions plus considérables, et qui est mise en lumière par les "images".

Henri Lemaire a fait, sur l'ensemble des oeuvres de François de Sales, une étude "des images" qui peuvent y être relevées (1). Son ouvrage se présente uniquement comme un répertoire très précieux des emplois de celles-ci dans l'oeuvre et l'abondance d'une telle matière constituait un empêchement dirimant à tout commentaire systématique. Pour dépasser ce problème insurmontable, Henri Lemaire s'est donc attaché à développer séparément plusieurs images qui lui apparaissaient tout à fait caractéristiques de l'inspiration et du style salésiens. Par ailleurs, l'ampleur de la recherche débordait absolument dans son étude le seul thème de la nature que nous venons de définir et qui constitue le sujet de notre recherche.

Le présent travail ne veut donc en rien reprendre cette excellente recherche de Henri Lemaire. Notre titre définit clairement l'objet de notre propos. Nous avons en effet le projet de ne produire ici que les images concernant la nature dans les Oeuvres de François de Sales. Il ne saurait donc y être question de recenser dans ce cadre l'ensemble des images qui constitueraient un corpus considérable.

Pour ce faire, nous avons, de manière pratique, procédé à la lecture systématique de l'oeuvre en relevant thématiquement

(1) Henri Lemaire op. cit.

toutes les images qui pouvaient concerner la nature, sans nous préoccuper des relevés antérieurement dressés.

La matière en est importante puisqu'elle rassemble quelque trois mille cent soixante douze fiches comportant chacune une ou plusieurs citations variant de quelques mots à une page.

#### 1. Les sept sources d'inspiration des images

Il fallait ensuite choisir un plan permettant de classer cette abondante matière. Tout bien considéré, il semblait que sept sources d'inspiration d'inégale importance pouvaient être discernées :

a. Tout d'abord la nature observée directement par l'auteur, essentiellement à l'occasion de ses tournées pastorales relatées dans ses lettres, mais également dans des souvenirs et observations spontanées qui apparaissent dans tous ses écrits à l'exception, il est vrai, des deux premiers ouvrages.

b. Ensuite la nature en contact avec l'homme, la science, mais aussi les divers arts qui permettent à l'homme de vivre avec la nature, de s'en nourrir, de la dominer, de l'aménager.

c. La troisième source d'inspiration est constituée par les traits que l'auteur emprunte abondamment aux Humanistes Anciens.

d. Une quatrième source d'inspiration est à rechercher dans la Bible, Ancien et Nouveau Testaments confondus.

A ces quatre sources principales, il convenait d'en ajouter trois autres de moindre importance.

e. La nature baroque, telle qu'elle pouvait être décrite dans les romans contemporains de l'oeuvre de François de Sales et tout particulièrement dans les pastorales de son ami Honoré d'Urfé.

f. La nature telle qu'elle apparaît dans la patristique et dans l'hagiographie qui présentent un merveilleux chrétien à des fins apologétiques. Cette source d'inspiration est tout par-

ticulièremment utilisée dans les premiers ouvrages polémiques de l'auteur.

g. Enfin, un septième point, quelque peu occasionnel, nous offre une nature dans un genre littéraire particulier qui semble avoir été inventé par François de Sales lui-même et que nous appellerons les "imaginationes".

Il est certain qu'un tel classement ne peut que comporter un aspect arbitraire. En effet, les jeux subtils de correspondance de l'auteur créent souvent d'inextricables convergences entre ces diverses sources.

## 2. Les images elles-mêmes

Ces sept sources d'inspiration sont donc alimentées par des séries d'images : il est sans doute malaisé de définir avec précision cette notion d'images, fort vaste au demeurant et qui peut en effet recouvrir un certain nombre de figures du discours au fonctionnement assez différent. Nous allons en dresser par avance un rapide inventaire, sans anticiper sur la valeur propre que nous observerons dans notre étude.

a. La comparaison est l'image la moins complexe qui est utilisée par François de Sales, sous une forme simple. En voici un exemple :

La charité est entre les vertus comme le soleil entre les estoiles (1)

Elle peut encore prendre une apparence plus élaborée lorsque le premier élément habituellement emprunté à la nature est annoncé par l'adverbe "ainsi" et prépare un second élément appartenant cette fois à la vie spirituelle. En voici un exemple :

Mays tout ainsy que nous voyons des arbres arrachés de terre faire quelques productions (...) de mesme un coeur séparé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu (...) (2)

(1) Oeuvres IV 357

(2) id. V 267

b. La métaphore, figure par excellence du style "en images", présente une importance qualitative et quantitative considérable dans l'oeuvre salésienne (1). Faire métaphore, disait Aristote, c'est voir deux choses en une seule. Le concept rhétorique de persuasion a, dans cette figure, la prétention de séduire mais aussi de simplifier des notions de spiritualité que seul le raisonnement analogique pourra mettre en évidence. La métaphore fait donc "image". Il ne s'agit pas seulement d'un simple déplacement de mots, mais bien d'un "commerce entre pensées" (2), d'une "transaction entre contextes". Le procédé n'en est pas laissé au hasard. L'opération consiste au préalable en la sélection d'une image qui puisse offrir facilement un champ de représentation symbolique étendu. L'axe utilisé, celui de la substitution, permet alors de laisser apparaître un ensemble de sens nouveaux, un dynamisme intérieur dans le code ainsi obtenu.

Chaque auteur a donc le redoutable privilège de sélectionner les images qui pourront être en rapport avec le discours qu'il désire tenir. Ce faisant, les exigences d'une bonne métaphore demeurent constantes : justesse, clarté, cohérence, caractère naturel, et aussi de manière plus subjective noblesse.

Pour François de Sales la métaphore est tout cela, mais plus encore. En effet, la dimension spirituelle de cette image privilégiée par la Bible propose également d'introduire le croyant à la contemplation. La nature ne saurait en ce cas n'être qu'une réserve d'illustrations attrayantes. Elle est bien aussi et surtout une "lecture spirituelle". Dès lors, pour François de Sales, la "logique esthétique" de la métaphore pourra introduire le croyant à cet ultime sommet, escarpé mais pourtant accessible à tous, d'une union à Dieu, ne reniant aucun des aspects de cette Création qui, de partout, est signe de son Amour. Quel autre moyen aurait le croyant de percevoir cet ordre de beauté souverain, de découvrir son Dieu en majesté couronnant de sa lumineuse présence une création en voie de réconciliation ?

(1) Voir les statistiques en Annexe

(2) Richard Ivor Armstrong, The philosophy of Rhetoric, Oxford University Press, 1936, cité par Ricoeur Paul in La métaphore vive, Paris, Seuil, 1975.



La fonction symbolique de l'icône, dans la tradition orientale, a, entre autres objets, celui d'offrir précisément en une récapitulation cosmique la figure de l'homme-Dieu au coeur d'une création créée pour lui et transformée par le rayonnement de sa résurrection. Sous la plume salésienne, par métaphore, la nature présente une tentative spirituelle identique.

Enfin, dans le langage mystique, la métaphore demeure la seule figure utilisable : comment, autrement, dire l'ineffable ? Comment éviter le piège de la cellule étroite d'une signification unique et close du mot ? La métaphore seule peut donner l'idée la moins imparfaite qui soit de la réalité indescriptible et transcendante. Elle est un peu comme la fiancée du Cantique des Cantiques qui s'enfuit en riant chaque fois que l'on veut lui attribuer sagement un réseau de sens circonscrit.

Ainsi, Dieu, nommé par toute la tradition vétérotestamentaire sous forme de métaphore, parle-t-il lui-même par métaphore dans la Création qu'il déploie sous les yeux du croyant.

Fidèle au goût de son époque, François de Sales aime à filer ses métaphores. La thématique cohérente d'une telle entreprise permet souvent d'exposer ainsi une réalité spirituelle complexe. L'image empruntée à la nature est alors au service de cette réalité à décrire, et non le contraire. Cette manière de voir induira non seulement le choix des images mais autorisera occasionnellement la transformation motivée de la réalité de départ qui ne présentait pas la cohérence requise (1).

Les métaphores filées formeront ainsi souvent une allégorie, de manière parfois très élaborée, surtout dans le Traité de l'amour de Dieu.

c. D'autres images proposent encore une "personnification", telle celle de cette petite goutte d'eau qui chante la louange de son Créateur et que nous pourrons suivre tout au long de notre étude sur le thème de l'eau.

(1) ce procédé a été largement étudié par Antanas Liuima, Aux sources du Traité de l'amour de Dieu de Saint François de Sales, Rome, université grégorienne, 1960, 2 volumes.

d. Assez traditionnellement encore, l'image peut être simplement un symbole, original ou encore emprunté au bestiaire ou lapidaire de la patristique que nous avons mentionné précédemment : le cerf, l'abeille, la perle en sont des exemples.

e. La parabole, genre évangélique, sera encore occasionnellement présente, ainsi que l'imagination qui lui est assez proche et qui consiste en l'invention d'une histoire didactique ayant trait à la nature en contact avec l'homme. Ces images sont souvent fort travaillées, surtout dans les ouvrages dont le style a été plus élaboré, le Traité de l'amour de Dieu surtout et secondairement l'Introduction à la Vie dévote à laquelle il faudrait ajouter certaines pages de la correspondance.

f. Enfin, à ces figures principales s'ajouteront des figures de réversion, chiasmes, jeux de mots, allitérations, associations, antithèses, traits d'humour qui en enrichissent la rédaction.

Sans doute, François de Sales aurait-il donné le terme générique de "Similitudes" à toutes ces figures diverses qu'il mentionnait dans ses conseils sur la prédication.

Eclairer et émouvoir, telles sont les actions visées par ces images qui parviendront ainsi à ce qui est le rôle primordial que François de Sales attribue à l'ensemble de la nature.

Ce faisant, comme nous l'avons indiqué, cet enseignement pourra se muer en contemplation en goûtant pleinement ce potentiel poétique et mystique dont est investie toute la création.

#### IV PRESENTATION DU TRAVAIL

Notre travail se propose donc de mener une exploration systématique du corpus des images de nature, de quelque importance qu'elles soient, dans les Oeuvres de Saint François de Sales, à l'exception des quatre ouvrages réservés à la prédication.

En effet, comme nous l'avions déjà signalé, nous nous sommes refusés par avance à empiéter sur le domaine d'investigation de la thèse de Madame Hélène Bordes, Maître de conférences à l'Université de Limoges, dont les conclusions apporteront certainement un éclairage complémentaire et précieux à la présente recherche. Nous nous contenterons donc de reporter en note, à l'occasion des thèmes que nous exposerons, les passages très riches de certains Sermons qui évoquent les mêmes images.

Cette présentation du corpus, tout en respectant l'ordonnance des sept sources d'inspiration mentionnées que nous étudierons séparément, gardera le souci de considérer la manière avec laquelle, au fil des pages, François de Sales développe les propositions que nous avons exprimées.

Le vaste sujet de la nature requiert par ailleurs certains regroupements de termes que nous proposerons de la manière suivante :

Dans un premier temps, nous étudierons les quatre éléments primordiaux qui, selon la conception antique, régissent l'univers, à savoir le feu, l'eau, l'air et la terre.

Nous ne nous étonnerons guère, en nous rappelant la formation humaniste que reçut François de Sales, de les voir souvent exprimés dans toute l'oeuvre étudiée. Toutefois, nous pourrons observer avec intérêt quels sont ceux qui sont privilégiés par l'auteur et quelle connotation il leur donne.

Une seconde grande partie évoquera la fuite du temps et le rythme des saisons qui en est un aspect sensible. Le choix de certaines saisons, l'ordonnance des images, viendront une fois encore nous apporter des enseignements précieux sur le paysage intérieur et spirituel de l'auteur.

Nous verrons ensuite cette nature s'animer, se peupler d'un bestiaire riche et varié. Cette partie de notre étude, plus

encore que toutes les autres, permettra d'observer une très grande diversité de sources d'inspiration et un éclectisme étonnant.

Le lapidaire, que nous évoquerons dans une partie suivante présentera un aspect sans doute plus modeste. Participant à un aspect inanimé de la Création, il n'aura certes pas l'importance de la faune ou de la flore.

La partie suivante de notre étude évoquera la flore et toute l'esthétique qu'elle enseigne. Nous pourrons y découvrir une leçon spirituelle plus affinée avec la grande variété des images offertes.

Enfin, une dernière partie verra l'homme habiter la Création, la façonner, poursuivre cet élan créateur que, d'après la conception sémitique, le Créateur en se "reposant" mit dans l'esprit de sa créature afin qu'il parachève Son Oeuvre.

1ère PARTIE :

LE JEU DES QUATRE ELEMENTS FONDAMENTAUX

Le jeu des quatre éléments fondamentaux de la création est inégalement réparti dans l'oeuvre salésienne. Nous commencerons par le plus important, le plus éclatant, celui qui détermine l'esthétique de tout l'ensemble, à savoir le feu.

Nous regrouperons sous ce thème le feu proprement dit en tant qu'élément naturel, mais aussi plus largement tout ce qui se rattache à ce signe et à ses effets, à savoir le soleil, le jeu de l'alternance du jour et de la nuit et les astres.

## 1 LE JEU DES QUATRE ELEMENTS FONDAMENTAUX

### 11 LE FEU

#### 111 Le feu proprement dit

Le feu paraît bien être un symbole par excellence. Sa conquête dans les temps les plus anciens fut souvent une question de survie pour le groupe primitif affronté au danger de la nuit, de l'obscurité et du froid. L'ethnologie nous redit son importance dans le développement de la civilisation, à partir de son utilisation régulière pour la cuisson des aliments puis pour le travail du métal. Élément fascinant, il est à l'origine d'une transformation bénéfique et protectrice. Aussi est-ce sans doute depuis la nuit des temps que cet allié précieux et protecteur, mais aussi parfois étrangement redoutable a dû sembler, du fait de sa consistance même, comme procédant d'une dimension sacrée. (1)

La mythologie grecque en avait fait en même temps que l'attribut du dieu suprême l'enjeu d'une lutte entre hommes et dieux avec le mythe de Prométhée. De même la combustion était-elle le corollaire obligé du rite sacrificiel. Les latins recueillirent pieusement le symbole, reprenant à leur compte le feu de l'autel de Vesta, protecteur de la cité, le foyer domestique, la crémation sacrificielle et le rite funéraire par incinération.

Dans la tradition biblique, le signe du feu resplendit dès l'origine de l'histoire des relations entre le peuple choisi et son Dieu. Le sacrifice interrompu d'Isaac dans le Livre de la Genèse (2) en est une toute première illustration. Cette révélation biblique n'a rien à voir avec une quelconque divinisation du feu telle qu'elle pouvait exister chez les autres peuples du bassin méditerranéen ou bien encore avec une simple philosophie de la nature fondée sur la dynamique des quatre éléments primordiaux. Même si Israël partage cette théorie des quatre éléments, sa conception ne

(1) La recherche psychologique, quant à elle, insiste également sur le caractère primordial de cet élément : "Nous ne sommes pas très éloignés de croire que le feu est très précisément le premier objet, le premier phénomène sur lequel l'esprit humain ait réfléchi; entre tous les phénomènes, le feu seul mérite, pour l'homme préhistorique, le désir de connaître par cela même qu'il accompagne le désir d'aimer". Bachelard Gaston, La psychanalyse du feu, Gallimard, 1949, 221 p.

(2) Gn 22

lui fait voir dans le feu qu'un simple signe, toujours à dépasser, pour rencontrer Dieu.

Ce Dieu se manifeste effectivement sous la forme du feu dans plusieurs théophanies. Il joue un rôle essentiel dans l'expérience fondatrice du peuple hébreu. C'est ce signe qui sera décrit lors de l'envoi en mission de Moïse au mont Horeb (1), de même sera-t-il redoutablement présent lorsque la montagne fumera lors de la transmission solennelle du décalogue sur le Sinaï. (2)

Plus tard, la tradition prophétique réaffirmera la valeur symbolique du feu. Même si Elie comprend que son Dieu n'est pas seulement feu mais aussi brise légère (3), ce symbole sera pourtant bien donné lors de son ascension triomphale (4). La vision du prophète Isaïe lors de la révélation du trisagion est toute environnée de feu (5) tout comme celle d'Ezéchiel (6). Ce signe du feu, en même temps que le signe de la toute puissance de la divinité transcendante, indique dans le même temps que le Dieu Saint exige la pureté du croyant, le feu étant l'élément purificateur.

Du reste, l'usage biblique de l'holocauste reprendra dans une liturgie toujours continuée ce désir de purification à la fois individuel et communautaire. Le feu sera ainsi continuellement entretenu dans le temple. Certains textes rediront au croyant que ce feu transforme, éprouve et triomphe, lui permettant de voir là autant d'attitudes prêtées à Dieu lui-même (7).

Dans la tradition du Nouveau Testament, le message du "précurseur", Jean le Baptiste, très cher à François de Sales comme nous aurons l'occasion de le montrer, indique le Christ comme le vanneur qui jette la paille dans le feu (8).

(1) Ex. 3

(2) id. 19

(3) 1 R 19

(4) 2 R 2,11

(5) Is. 6

(6) Ez. 1

(7) Ct. 8,6

(8) Mt. 3,10



Le Christ lui-même reprendra cette parole à son compte indiquant : "Je suis venu allumer un feu sur la terre". (1). La tradition apocalyptique, d'une part, l'Évangile (2), certaines lettres apostoliques (3) et surtout le livre de l'Apocalypse, d'autre part, reprendront ce symbole du feu dans les théophanies de jugement. Du reste le feu sera l'élément essentiel avec le souffle de la révélation de la Pentecôte, élément fondateur de la mission de la première communauté chrétienne.

Ceci étant, le feu demeure, comme tous les grands éléments présentés par la Bible, un symbole ambivalent. Signe positif, mais aussi signe de la destruction du "péché" qu'est le veau d'or par exemple (4), utilisé par le prophète Elie pour anéantir les orgueilleux (5); il sert fréquemment d'élément de comparaison pour figurer la colère de Dieu (6). Ce feu redoutable n'est point absent du Nouveau Testament (7) dans les textes de jugements mais, ce faisant, la réalité religieuse qu'il signifie s'actualise dans le temps de l'Église. Jésus, en s'opposant aux fils du tonnerre, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains inhospitaliers, met la vie chrétienne sous le signe d'un feu qui est celui de l'Esprit (8).

La littérature baroque ne néglige nullement ce thème du feu. Elle en fait le symbole de l'amour divin qui parlera si directement aux lecteurs de François de Sales. L'univers tout entier en est animé. Le Christ en croix s'offre comme un flambeau comme une gerbe de feu d'où jaillissent des étincelles qui volent, produisant "mille flammes nouvelles" (9).

(1) Lc 12,49

(2) Mt 9,43

(3) 2 P 3, 1 Co 3,15

(4) Dt 9,21

(5) 2 R 1, 10-14

(6) Am 1,4

(7) He 10,27 et Ap 20,10

(8) Mc 9,4

(9) Le Moyne P., cité par Sellier Ph. dans sa thèse sur "Pascal et saint Augustin".

Après cette rapide introduction, nous allons rechercher quelle place tient ce thème dans l'oeuvre salésienne. Pour ce faire, nous conserverons notre plan par source d'inspiration en considérant successivement ce thème en fonction de la nature observée, puis de la nature en contact avec l'homme, c'est à dire pour notre thème, de l'utilisation du feu pour la science; ensuite nous examinerons la source d'inspiration des humanistes anciens, la nature biblique et pour finir la patristique et l'hagiographie.

#### 1111 Le feu : une réalité bien présente de la vie domestique

La lecture des Oeuvres de François de Sales nous renseigne sur la vie domestique et quotidienne de l'époque. Pour un contemporain de François de Sales, quelle que soit sa classe sociale, le feu demeure au centre de la demeure. Il est le lieu de la veillée, du regroupement de la vie familiale l'hiver. On imagine facilement dans les demeures modestes l'unique pièce chauffée, havre de bien-être dans l'austère froidure des chambres dépourvues de chauffage (1).

Certaines personnes doivent demeurer en permanence au coin du feu : les vieillards sans doute, mais aussi certains enfants plus ou moins handicapés.

Quand les parents ont des enfants qui ont ces défauts que nous venons de dire, (boiteux, borgnes...), ou quelque'autre, les laissent au coin du feu disant que ils ne sont pas bons pour le monde, et qu'il les faut mettre en religion, que ce sera autant de décharge pour leur maison. (2)

Dans certaines maisons plus aisées, dans certains monastères, les chambres particulières sont parfois équipées d'une cheminée qu'il convient de regarnir au matin : excellente occasion de se resouvenir de quelque autre devoir...

et la, pour rallumer le feu du matin, ou represnant la mesme matiere que vous aurez meditee... (3)

Du reste, dans le monastère, la question du chauffage tient une

(1) De multiples connaissances médicales se rapportaient au choix du combustible, comme en témoigne ce petit trait d'un Sermon : "Le feu de genevre est sain au catharre, non pas celuy du chesne (...)" Oeuvres VII 92

(2) Entretiens 1243 (Ed. "La Pléiade")

(3) Oeuvres XIII 104. On trouve presque mot à mot une même réponse à une question identique dans le dernier Entretien 1319.

place non négligeable comme en rendent compte plusieurs questions posées familièrement à leur fondateur par les premières Visitandines et rapportées dans les Entretiens :

Nous lui dîmes s'il se fallait chauffer ? Il dit : "Eh, quand vous voyez que le feu est fait, c'est l'intention de l'obéissance qu'on se chauffe, pourvu que ce ne soit pas avec trop d'empressement". (1)

De même, d'après la description qui nous est faite d'une religieuse obligée de tenir un ustensile au-dessus du feu, la cuisine elle-même du moins partiellement devait se faire dans une sorte de cheminée.

Que si une soeur étant à la cuisine, tenant la casse auprès du feu, a plus d'amour et de charité que l'autre, le feu matériel ne lui ôtant point, au contraire, il lui aidera, elle sera plus agréable à Dieu. (2)

Cependant, et avec beaucoup de réalisme, l'évêque de Genève sait que le feu n'est malheureusement pas une réalité pour tous ses diocésains. La vie est dure pour les pauvres dans ces rudes contrées de Haute Savoie. Certaines remarques, même si elles n'attestent pas d'un "engagement social" parfaitement anachronique, témoignent de la bonne connaissance d'une réalité que plus d'un prélat se piquait d'ignorer superbement.

François de Sales parle à cette occasion de certains temps de "jeûne eucharistique" au cours desquels il est souhaité par mortification de s'abstenir de la communion :

Imitant en cecy ceux lesquelz en hyver n'ont pas du feu pour se garder du froid, qui s'advisent de fayre d'autant plus d'exercices et mouvemens; ainsy, ne pouvant m'approcher du Saint Sacrement, qui est le feu que Nostre Seigneur vint mettre au monde, je feray d'autant plus d'exercice et mouvement en la vertu. (3)

Ce feu demeure néanmoins tellement familier à la vie quotidienne qu'il finit par être à l'origine d'images empruntées

(1) Entretiens 1302

(2) id. 1308. La même idée était exprimée dans l'Introduction à la vie dévote III,90 sous forte expression directement métaphorique : "rallumes le feu de vostre meditation du matin en vostre coeur, par une douzaine de vives aspirations, humiliations et eslancemens amoureux que vous feres sur ce divin sauveur de vostre ame".

(3) Oeuvres XXII, 12, inspiré de Lc 12,49. A une autre occasion, dans ce même texte, dit du "règlement de Padoue" composé lors de sa vie estudiantine, François de Sales reviendra sur cette même image des pauvres transis qui doivent faire de l'exercice pour se réchauffer.  
cf. Oeuvres XXII 44

à un bon sens certainement sans faille mais qui frisent le cliché car il faut estre avec eux - c'est à dire les grands - comme avec le feu; c'est à dire qu'il est bien bon parfoys de s'en approcher mais ne faut pas aussy que ce soit trop pres; (1)

Prudence de jeunesse qui ne se démentira jamais dans les relations du prélat avec les cours de Savoie, d'Italie ou de France.

D'une manière assez différente, le feu demeure toujours une menace et un danger, une calamité qui peut s'abattre autant sur le paysan, comme en témoigne ce passage d'une lettre

et je ne veux pas qu'il tienne a moy qu'il ne soit deschargé de la somme d'avoyne qu'il a perdue par le feu. (2)

que sur le monastère, comme le montre le directoire de la soeur économe aux sages conseils :

Elle aura soin de faire nettoyer les cheminees deux fois l'année, et recommandera souvent aux soeurs domestiques d'estre sur leurs gardes crainte du feu; elle visitera apres Matines les lieux ou on le fait et les poësles. (3)

Sans doute l'incendie devait-il éclater fréquemment plus encore que de nos jours, comme le montre encore cette petite réflexion croquée sur le vif :

La loy dit : Chommés les jours de feste, ouyes la Sainte Messe; le fœu cependant se prend a la mayson, ne l'esteindray-je donq pas ? (4)

Enfin, dans une réalité bien connue de cette période, le feu peut également rappeler l'autodafé. Comme en bien d'autres occasions, François de Sales va faire preuve en ce domaine d'une extrême modération. Jamais, même dans ses ouvrages les plus polémiques, il n'appellera à brûler publiquement les ouvrages de ses adversaires protestants. Par ailleurs à une époque où en France la chasse aux sorcières allumera des bûchers faisant plusieurs centaines de victimes, l'évêque de Genève prônera une grande prudence vis à vis des soi-disant phénomènes d'envoûtement, de

(1) Oeuvres XXII 42

(2) id. XXI 81

(3) id. XXV 459

(4) id. XXVI 74

sorcellerie et de possession si fréquents dans les hautes vallées savoyardes. Il interdira pratiquement, sauf permission expresse de sa part, toute séance d'exorcisme (1). Point de bûcher donc, fort heureusement, même si deux mentions nous parlent de ce procédé pour les ouvrages hérétiques. Une lettre datée de 1608 à un cardinal fait état, en latin, de destructions de livres par le feu, mais il s'agit là d'un phénomène spontané de nouveaux convertis (2); une seconde datée de 1620 destinée à soeur Marie-Aimée de Blonay lui rappelle avec malice un souvenir d'enfance aussi vif et spontané qu'irresponsable de la part de la fillette qu'elle était alors.

Souvenez vous quand vous m'apportastes les livres hérétiques que vous avies pris chez N, et que vous me disies avec tant d'ardeur qu'il les falloit brusler et tous ceux qui les lisoient. (3)

Si le feu apparaît clairement comme une réalité toujours présente dans la vie des contemporains de François de Sales il n'est pas uniquement perçu dans son aspect utilitaire et domestique ou encore très particulier de l'autodafé.

Nous allons maintenant considérer une deuxième source d'inspiration qui nous montrera un feu toujours très directement observé mais décrit de manière plus poétique, imagée et moins prosaïque.

#### 1112 Le feu, observé directement, pris comme symbole

Le thème du feu prend une importance considérable dans l'esthétique salésienne. Il y constitue le symbole par excellence en tant que justement il est le symbole de l'amour.

L'amour est comme le feu, duquel plus la matière est délicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne sauroit mieux éteindre qu'en les déprimant et couvrant de terre (4).

La noblesse du feu est ainsi soulignée, qui est toute semblable à la noblesse de l'amour et nous parle déjà de lui. Et il est.

(1) A la même époque des dizaines de sorcières étaient envoyées au bûcher comme en témoigne Nicolas Rémy, procureur du duc de Lorraine.

Rémy Nicolas, Daemonolatreiae libritres Lugdunni, in officina Vincentii, MDXCV (1595), trois volumes in 4°

(2) Oeuvres XIV 43

(3) id. XIX 363

(4) id. IV 61

étonnant de voir que ce feu ne se contente pas de brûler, avec autant de beauté que son combustible est finement choisi, il opère en outre cette purification sublime qui évoque déjà les hauteurs de l'amour purifié.

Comme le feu ayant séparé petit à petit l'essence de la masse et l'ayant du tout espurée, fait en fin sortir la quintessence, aussi le saint amour ayant retiré le coeur humain de toutes humeurs, inclinations, et passions, autant qu'il se peut, il en fait par après sortir l'ame, afin que par cette mort, précieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle (1).

Dans ce court passage, nous découvrons en François de Sales à la fois l'homme de science qui parle selon les connaissances en "combustion" de son époque (2), le mystique qui aspire à la plus pure union avec son Dieu et qui sait que celle-ci passera par une purification absolue et définitive nommée "mort", l'homme qui observe enfin, et sait ce que représente un beau feu et combien il peut être riche de sens.

Ce feu de l'amour divin va donc être appelé à purifier intérieurement l'être du croyant jusque dans les recoins les plus secrets de son amour-propre.

brusler et reduire en cendres vostre amour propre  
et convertir tout en flammes d'amour celeste vostre  
chère ame (3).

Cette idée sera très souvent reprise dans les propos de l'auteur comme un leitmotiv revenant toujours sur cette idée centrale du feu d'un amour qui transforme entièrement.

Il nous faut eschauffer nostre coeur et allumer en  
iceluy le feu du saint amour (4)

ou encore :

Dieu soit a jamais au milieu de vostre ame, pour l'enflammer de plus en plus de son pur amour, qui est la plus digne et la plus desirable benediction de vostre esprit (5).

(1) Oeuvres V 42

(2) Le problème de la combustion était étudié au XVII<sup>ème</sup> siècle avec attention, reprenant parfois les théories de l'antiquité et des thèses sur la quintessence, p. e. "les Egyptiens le disaient être un animal ravissant et insatiable, qui dévorait tout ce qui prend naissance et accroissement, et enfin soi-même..." Vigenèse Blaise, Traité du feu et du sel, Paris, 1622, p. 60

(3) Oeuvres XIX 314

(4) id. XXV 426

(5) id. XX 211

La même image servira de support à une formule d'une rare concision exprimant l'attitude mystique à laquelle sont appelées les religieuses de la première Visitation, mais aussi sans nul doute, tous les lecteurs de l'évêque qui s'en expliquera en d'autres temps.

Les soeurs de la Visitation ont fort peu de règles pour l'extérieur, peu d'austérités, peu de cérémonies et peu d'Offices. Que donc elles y accommodent volontiers et amoureusement leur coeur, faisant naître l'extérieur de l'intérieur et nourrissant l'intérieur par l'extérieur : car ainsi le feu produit la cendre et la cendre nourrit le feu (1).

Sans doute cette idée de voir le feu se nourrir de la cendre n'a-t-elle rien que de très empirique mais la richesse de ce passage est bien ailleurs : dans cette incitation à "faire naître l'extérieur de l'intérieur", sommaire remarquable de l'attitude contemplative.

Cette dernière citation nous faisait entrevoir quel est, pour l'auteur, le jeu subtil qui unit les différentes composantes du feu : à savoir les cendres, les flammes et la fumée.

### 1113 Flammes, cendres et fumées

François de Sales ne redira pas fréquemment que la cendre sert de nourriture au feu. Revenant à une observation sans doute plus directe, il relève en revanche que souvent la cendre recouvre une réalité qui semble éteinte et refroidie alors que la braise est encore bien vive. Nous trouvons cette image sous forme de comparaison dans l'Introduction à la vie dévote.

Aves vous jamais veu, Philothee, un grand brasier de feu couvert de cendres ? Quand on vient dix ou douze heures apres pour y chercher du feu, on n'en treuve qu'un peu au milieu du foyer, et encore on a peyne de le treuver; il y estoit neanmoins puysqu'on l'y treuve, et avec iceluy on peut rallumer tous les autres charbons des-ja esteintz. C'en est de mesme de la charité, qui est notre vie spirituelle, parmi les grandes et violentes tentations (2).

La remarque est à la fois d'un très grand optimisme et toute empreinte d'une lumineuse certitude. Nul doute que la charité existe toujours, même dans le coeur le plus atone, enfouie comme un

(1) Entretiens 1005

(2) Oeuvres III 296

tison que nul ne soupçonne mais qui peut un jour tout embraser. La même idée sera reprise trois pages plus loin avec un petit degré supplémentaire puisque François de Sales y présuppose un coeur déjà recouvert entièrement par la tentation

Voyez vous, Philothee, comme le feu estans couvert de la cendre, et que la tentation et delectation estoit mesme entree dedans le coeur et avoit environné la volonté, laquelle seule, assistee de son Sauveur resistoit par des amertumes, des deplaysirs... (1)

Dans le Traité, cette même image sera reprise une dernière fois pour envisager un cas de figure encore plus crucial puisqu'il ne s'agit pas seulement de tentations, mais déjà de péchés venus envahir le coeur du croyant. Même si l'ennemi est dans la place et que la résistance semble avoir cessé, le feu n'est pas mort, la fidélité aimante et efficace de la divinité n'est pas remise en doute

et c'est hors, sous la multitude des peches veniels comme sous des cendres, le feu du Saint Amour demeure couvert et sa lueur estouffée, quoy que non pas amortie ni esteint (2).

Dans ce feu vainqueur du pur amour de Dieu que rien ne saurait éteindre, l'évocation de la flamme va encore servir de support à la comparaison de deux attitudes de foi dont la hiérarchie ne serait qu'une question oiseuse.

En fin la charité et la devotion ne sont non plus différentes l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité estant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée elle s'appelle devotion (3).

Cette conviction, l'auteur n'eut sans doute pas le temps de la faire partager à ses lecteurs aussi complètement qu'il aurait souhaité le faire. Considéré par ses contemporains comme un guide sûr pour la vie intérieure d'union à Dieu, il n'aurait certainement pas aimé que sa doctrine ne soit saisie que comme étant purement spirituelle. Pour lui, et cette comparaison le présente absolument, la "dévotion" c'est à dire l'union à Dieu est inséparable de la charité, l'amour de son semblable. Le sacrement du frère est inséparable du sacrement de l'autel, comme le rappellent la

(1) Oeuvres III 299

(2) id. IV 219

(3) id. III 16



patristique grecque et la tradition de l'Eglise orthodoxe après elle. Il serait vain de les opposer.

Sans doute est-il difficile de ménager une transition harmonieuse entre la beauté de la flamme et la réalité plus étouffante... de la fumée. Il serait également agréable de ne pas conclure par une banalité, c'est pourtant en souriant, du moins intérieurement, que nous remarquerons qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et pourtant...

O Dieu, que c'est chose rare de voir des feuz sans fumee... (1)

Cette fumée ne pourrait-elle pas être celle de l'esprit humain ?

Il ressemble a la fumee, car en montant, il se subtilise, et en se subtilisant, il se dissipe (2).

N'allons pas flairer ici quelque suspecte remarque obscurantiste. Nous savons combien l'évêque de Genève aimait et prônait l'étude de la théologie et se montrait en tous domaines intellectuellement curieux. Sa remarque porte simplement ici sur les limites souvent dénoncées à son époque d'une recherche où l'outrance "ab abstracto", comme se plaisait tant à le faire la scolastique décadente, n'arrivait qu'à des subtilités aussi inutiles et affligeantes... que la fumée. Elle vise aussi la vanité de l'orgueil intellectuel (3).

La fumée prendra toujours sous la plume salésienne une acception péjorative. Elle servira à symboliser successivement dans certaines de ses lettres "l'inquiétude, les dereglemens, les mouvemens d'un coeur irrégulier" (4), le monde qui n'apparaît au mourant que sous cette forme illusoire de fumée au moment crucial (5), la présence en Chablais des hérétiques - et non bien évidemment les hérétiques eux-mêmes - (6), les honneurs enfin à quoi pourra, en revanche, en une formulation astucieuse et

(1) Oeuvres XIII 175

(2) id. IV 236

(3) Le système d'enseignement était souvent décrié et dénoncé à l'époque chez Rabelais, prédécesseur de François de Sales, ainsi que chez Erasme dans ses dialogues Ichtiophages. Voir le mémoire de M. André Nicolin, Université de Grenoble et Durkheim E., L'évolution pédagogique en France, Paris, PUF, 1969.

(4) Oeuvres XIII 175

(5) id. XXI 119

(6) id. XIII 240

synthétique, être substituée une toute autre fumée :

si vous aymés la fumee des honneurs, vous y treuveres celle de l'encens (1).

Ayant ainsi considéré les différentes composantes du feu, il nous reste encore à apprendre ce qui peut combattre et éteindre définitivement le feu.

#### 1114 Le feu peut s'éteindre

Nous aurions pu croire que le feu possédait par essence une telle vitalité qu'il était le symbole même de ce qui ne saurait s'éteindre et disparaître. Nous avons vu que lorsqu'il symbolise le pur amour divin c'est bien ainsi qu'il nous est présenté. Pourtant l'observation directe qui peut être faite des feux que nous pouvons rencontrer ou même allumer nous persuade du contraire.

La grandeur du feu peut être un élément déterminant pour sa brièveté, feu de paille des bonnes intentions vite oubliées...

Ce sont les grans feux qui s'enflamment au vent, mays les petitz s'esteignent si on ne les y porte a couvert (2)

Il est de même indispensable que certains feux meurent, du moins est-ce souhaitable pour le maître spirituel qu'est l'auteur : feux de l'amour sensuel, c'est à dire de tout ce qui est terrestre : richesse, domination, écrasement, bien davantage que les complaisances charnelles. Et ce feu s'éteindra avec de l'eau mais mieux encore grâce à un feu plus fort que lui, le "feu du ciel". Faut-il voir à l'origine de cette image quelque "conte de bonne-femme" faisant "éteindre par qualité plus forte" le feu de cheminée par la foudre ? Peu importe, en définitive. L'image est en tous cas fort belle, et puis ne rejoint-elle pas une réalité aujourd'hui souvent expérimentée qui voit combattre l'incendie gigantesque d'un puits de pétrole par le feu et le souffle d'une gigantesque explosion provoquée à cet effet ? Du reste, ce feu du ciel, les savoyards ne le connaissent que trop bien sous la forme de la foudre qui tombe si fréquemment sur les reliefs montagneux.

Et par ce moyen, l'amour sensuel et terrestre sera ruiné par l'amour celeste, ou comme le feu est esteint par

(1) Oeuvres XVI 291

(2) id. III 253

l'eau a cause de ses qualités contraires, ou comme il est esteint par le feu du ciel a cause de ses qualités plus fortes et prédominantes (1).

Toutes ces images offrent une étonnante convergence. Le croyant est invité à éteindre en lui le feu des illusions mais en acceptant d'allumer en lui celui du pur amour qui le consumera tout entier.

Helas, c'est toy qui me jettes dans le feu, et tu ne veux pas que je brusle; tu me jettes la fumee aux yeux, et tu ne veux pas qu'ilz s'enflamment ? (2)

Dès lors, la mort même n'est plus perçue comme la dramatique mise en scène de l'époque baroque mais simplement comme l'union définitive du croyant avec le tout amour de son Dieu. L'image est ainsi cohérente avec les cendres que deviendront les corps (3). Cette omniprésence du feu dans les écrits salésiens va permettre à l'auteur d'utiliser à bon escient un certain nombre de formules, d'expressions métaphoriques et de comparaisons qui reprendront à l'occasion sous forme de slogan les convictions dont il vient de nous faire part.

#### 1115 Le feu pris au sens figuré dans certaines expressions

Nous pouvons commencer cette illustration par une formule remarquable d'une rare intensité poétique en même temps que tout à fait familière :

la dévotion sert de feu en hiver et de rosee en esté (4).

Dans la ligne de ce que nous avons pu étudier, le feu apparaît encore dans des sens positifs : pour évoquer le tragique assassinat du roi de France Henri IV, événement qui "fait éclater un feu d'applaudissements" (5), le courage du duc de Bellegarde comparable au feu alors que d'autres se contentent de ressembler à l'eau (6), ou bien encore un moment de joie intense symbolisé de la manière suivante :

(1) Oeuvres V 312

(2) id. III 221

(3) id. XIV 141

(4) id. III 18

(5) id. XIV 309

(6) id. XVI 213

Monsieur de Chalcedoine, mon frere, et moy avons fait un petit feu de joie, comme participant a tout ce qui vous regarde (1).

Dans le même esprit, le feu peut représenter un moment d'intense dynamisme sous la plume de l'auteur.

J'ay fait un sermon ce matin tout de flammes (2); à moins qu'il ne vienne souligner quelque chose d'intérêt ... nous cachant souvent les plus belles flammes ou nous le pensions moins (3).

Enfin, le feu est employé de manière négative à deux occasions, renvoyant aux mauvais feux dont nous parlions précédemment. Il est indiqué qu'il convient de...

refuser toutes sortes de choses qui peuvent nourrir ce feu puant et fumeux des mauvaises amours (4), et dans une lettre en italien, la foi catholique est comparée à une braise qui couve sous la cendre du culte huguenot (5).

Ces citations nombreuses nous ont montré l'importance de la thématique du feu dans l'image salésienne. Cette thématique prépare et complète le thème du soleil, source de la lumière que nous évoquerons dans un deuxième temps. Sans anticiper sur cette étude, nous pouvons remarquer que la plupart des images de feu sont présentées comme positives et annoncent ainsi un héliocentrisme littéraire et théologique qui viendra tout naturellement dans la suite du propos.

Il convient maintenant de passer à la troisième source d'inspiration des images de nature pour voir si la science de l'époque a inspiré, avec l'image du feu, des comparaisons à l'auteur.

#### 1116 Le thème du feu dans la science

Le nombre d'images et d'allusions au feu utilisé par la science est beaucoup moins considérable que dans la première partie de notre recherche qui considérait le feu comme partie prenante d'une nature observée par l'auteur. En fait, trois

(1) Oeuvres XX 187

(2) id. XIV 254

(3) id. XIX 211

(4) id. III 211

(5) id. XII 90

disciplines scientifiques seulement sont mentionnées. La médecine qui vient en tout premier avec quatre images, la physique avec une image et la balistique avec une image également.

La médecine du temps de François de Sales avait souvent recours à des pratiques qui nous paraissent aujourd'hui d'une barbarie inouïe. Pourtant s'il fut une époque où cette discipline progressa de manière spectaculaire, ce fut bien la Renaissance. Les premières dissections anatomiques commençaient à devenir monnaie courante, de grands médecins comme Vésale avaient osé tracer des voies nouvelles. L'Université de Padoue où, faut-il le rappeler, François de Sales étudia, avait installé l'un des tout premiers amphithéâtres de médecine et François de Sales lui-même, lors d'une maladie jugée irrémédiable par son entourage, avait décidé de remettre son corps à la science. Mais si l'auteur resta toujours passionné par les découvertes nouvelles, il ne convient pourtant pas d'en faire un médecin. Nous verrons au cours de notre étude ce qu'il dit de la médecine. Pour l'heure, contentons-nous de considérer le rapport qu'il indique entre le feu et cette discipline.

l'on met le feu et le fer a des playes (1).

Ce procédé brutal que l'évêque subira à la fin de sa vie dans des conditions pénibles est, semble-t-il, fort redouté des patients qui sont amenés à le subir. En témoigne cette petite remarque glanée dans les Opuscules :

mettre le feu a sa playe par ordonnance du medecin est possible et facile, mais non pas avec promptitude ains avec resistance et frayeur (2).

Sans doute, dans la logique analogique de l'époque, s'agissait-il de combattre le feu par le feu, puisque la fièvre n'était pas décrite autrement que comme un feu intérieur :

Voyla bien des feux, ma tres chere Fille, la fievre comme un feu enflamme vostre cors; le feu, comme une fièvre, brusle vostre mayson; mays j'espere que le feu de l'amour celeste occupera tellement vostre coeur (3).

Mais un malheur n'arrive jamais seul... comme l'indique cette réversion qui présente de plus une utilisation métaphorique de

(1) Oeuvres XXVI 97

(2) id. XXVI 13

(3) id. XX 23

l'image du feu. Laissons là la médecine pour l'instant afin de regarder les deux autres sciences citées. La physique, mentionnée une fois de manière indirecte, invite le lecteur à observer le phénomène de réfraction d'un rayon de soleil sur un miroir qui permet de produire du feu. Nous aurons du reste l'occasion de regarder avec plus de précision cette image à l'occasion de notre étude sur le soleil (1).

Notre dernière évocation de nature scientifique sera donc balistique avec une alliance de terme quelque peu surprenante entre un canon et... l'amour de Dieu :

Ne voyons-nous pas que le feu, symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon fait un éclat prodigieux qu'il feroit beaucoup moindre s'il avoit ouverture par deuz ou trois endroitz ? (2)

Ne suspectons pas une telle image de militarisme avant l'heure, François de Sales n'avait guère de sympathie pour le passage répété des troupes des différents souverains qui manoeuvraient sur son diocèse. Nous trouverons sous sa plume plus d'une réflexion amère à ce sujet. Il n'est point non plus de ceux qui convertissent à coups d'arquebuse, sa célèbre harangue d'intronisation comme Prévot du Chapitre de Genève (3) l'indique assez clairement. L'image n'est choisie ici que pour sa force d'évocation et la vigueur de ce qu'elle représente.

Elle nous prépare assez mal, sans doute, à examiner la troisième source d'inspiration littéraire de l'auteur : les humanistes anciens.

#### 1117 L'inspiration des humanistes anciens

Nous n'avons relevé aucune image parlant directement du feu qui soit explicitement inspirée de ces auteurs, signe manifeste que contrairement à une idée largement répandue - et démentie dans la recherche de Monsieur Lemaire (4) - François de Sales ne puise presque exclusivement ses exemples que chez les Anciens.

Dans le recueil des similitudes qui a été imprimé dans

(1) Oeuvres IV 157

(2) ibid. 56

(3) id. VII 99 sq.

(4) Henri Lemaire, op. cit.

le Tome XXVI des Oeuvres complètes, on trouve la référence à un extrait de Pline relatif aux feux qui viennent sur les navires. Nous verrons ce point dans le passage concernant la navigation (1).

En revanche, l'importance du corpus de citations mentionnant le feu d'après des traditions bibliques est beaucoup plus considérable. Nous allons l'examiner maintenant.

#### 1118 Les images de feu inspirées de la Bible

Comme nous l'indiquions dans la présentation générale de ce thème, le feu traverse toute la Bible et apparaît comme l'un des éléments essentiels de la symbolique.

La partie de l'oeuvre de François de Sales que nous étudions, en exceptant les Sermons (2), présente à elle seule un grand nombre d'allusions, de comparaisons, de métaphores qui puissent leur inspiration dans l'Écriture.

Nous commencerons de manière quelque peu chronologique par le Livre de l'Exode qui nous présente le thème du Buisson ardent.

Moyse vit le feu sacré qui brusloit un buisson et ne le consumoit nullement, mais au contraire le feu prophane de l'avarice consume et devore l'avaricieux et ne le brusle aucunement (3).

Ce passage de l'Introduction à la Vie dévote semble se contenter de rapporter simplement le passage biblique; l'utilisation qui en est faite est plus surprenante. Nous voyons en effet apparaître ici une application de sens tropologique du feu de Moïse à l'avarice qui vient s'opposer au sens analogique du feu du pur amour de Dieu. L'ambivalence du symbole permet cette superposition qui donne la possibilité d'éviter le piège de la présentation naïve d'un symbole qui serait tout entier positif.

Dans une lettre de 1612, le ton est assez différent et beaucoup plus vif. La symbolique du feu du buisson nous surprend moins : le feu symbolise ici le pur amour que nous avons évoqué

(1) Oeuvres XXVI 151

(2) Les Sermons reprennent la plupart du temps les images présentées dans les autres oeuvres. Mentionnons cependant un intéressant et original commentaire du festin d'Abraham qui reçoit à midi, sous le soleil, trois voyageurs. Gen 18,1 sq. Le soleil est ici perçu comme la divine présence qui illumine toute cette révélation trinitaire. cf. Oeuvres IX 105

(3) Oeuvres III 186 cf. Ex 3,2

dans les citations précédentes.

Ce rapprochement avec l'Écriture d'une image mystique d'origine simplement naturelle permet d'asseoir les développements précédents en leur donnant l'autorité de l'argumentation scripturaire.

Or, vous sçaves, ma tres chere Fille, que le feu que Moyse vit sur la montaigne representoit ce saint amour, et que, comme ses flammes se nourrissoient entre les espines, aussi l'exercice de l'amour sacré se maintient bien plus heureusement parmi les tribulations qu'emmi les contentements (1).

L'emploi de l'un des détails du récit, les épines du buisson, permet ici un développement que nous retrouverons de manière assez courante sous la plume de l'auteur qui se plaît à souligner les difficultés et peines que provoque l'amour. Le thème de la rose et des épines sera, ainsi, usité très abondamment.

Dans un passage du Traité de l'amour de Dieu, l'inspiration va se révéler identique mais avec un ton beaucoup plus mystique. Le terme de feu va être rapproché de celui d'amant, terme privilégié du Cantique des Cantiques : le ton en devient pathétique et très prenant :

Hé, je le voy, ce cher Amant, qu'il est un feu d'amour bruslant dans un buisson espineux de douleur et j'en suis toute de mesme; je suis toute enflammee d'amour dedans les halliers de mes douleurs, je suis un lis environné d'espines (2).

Le buisson épineux est associé à la douleur, rejoignant allusivement l'idée de la couronne d'épines du Christ mais aussi tout un courant hagiographique populaire si l'on pense à François d'Assise se jetant dans un rosier torse nu pour mâter "frère âne". L'alliance des mots "halliers de douleurs" est originale, inspirée assez librement d'une image psalmique également familière, celle du cerf altéré. L'allusion au Cantique vient couronner le tout en opérant un dernier rapprochement avec l'image du "lis" entouré d'épines que nous évoquerons dans la flore salésienne.

Après ces trois renvois au livre de l'Exode, nous examinerons une série d'images concernant l'activité cultuelle de l'Ancien Testament et tout particulièrement l'usage de l'holocauste. L'immolation et la crémation de l'agneau sans tache trouve son

(1) Oeuvres XIV 345

(2) id. IV 273



origine dans la nuit pascale qui précède le départ précipité du peuple élu de la terre de souffrance et d'esclavage qu'était l'Egypte. L'image de l'holocauste devait faire partie du paysage intérieur des religieux et religieuses de l'époque comme en témoigne cette image simplement allusive :

par un feu tout nouveau, vous renouvelastes l'holocauste de votre coeur (1).

Elle peut être aussi sous-entendue comme dans ce propos sur la Vierge Marie :

J'espere en Notre Dame que jamais aucun feu n'embrasera nos coeurs que celui du Saint Amour de son Filz, pour lequel je suis en toute verité tout votre (2).

Cet holocauste en même temps que la notion de sacrifice pur évoquait la nécessité de la purification, contrairement à ce que confessaient les Réformés pour qui :

nullum esse post hanc vitam ignem purgatorium (3).

Cette purification du feu de l'amour se nomme du reste dilection; l'idée est ici cohérente : les différentes parties du feu sont une fois de plus détaillées, le feu étant celui de l'amour et les flammes le signe de la dilection, c'est-à-dire de la charité.

Ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection... Quel brasier pour nous enflammer pour faire les exercices du saint amour pour le sauveur tout bon, voyans qu'il les a si amoureusement pratiques pour nous qui sommes si mauvais (4).

En s'appuyant toujours sur le thème de l'holocauste ancien, ce passage nous introduit directement dans l'économie du salut du Nouveau Testament : le sacrifice parfait, le feu de l'amour c'est le Christ, victime pascale immolée volontairement pour un holocauste définitif et fondamental.

(1) Oeuvres XIII 241

(2) ibid. XIII 242

(3) id. XXIII 17 traduit ainsi : "Il n'existe aucun feu purificateur après cette vie". Le rite de l'holocauste nous est soigneusement décrit dans le Livre du Lévitique, 6,2 sq. : "Voici le rituel de l'holocauste : cet holocauste reste sur le brasier de l'autel toute la nuit jusqu'au matin et le feu de l'autel y brûle... Un feu perpétuel brûlera sur l'autel sans jamais s'éteindre." Nous trouvons une allusion directe à cette prescription dans le passage suivant tiré d'une lettre à Jeanne de Chantal : "Dieu soit votre Dieu, ma chere Fille, Dieu soit votre Dieu; et vostre coeur, que vous luy avez donné, soit sa mayson, son autel, sur lequel nuit et jour il fasse ardre et luire le feu de son saint amour." Oeuvres XIV 297

(4) Oeuvres V 232

Cet holocauste de l'agneau identifié au Christ sera ainsi exprimé :

Ce que je ne pourroy mascher de cest Aigneau Paschal  
je le jetteroy dans le feu du pouvoir infiny de ce Pere  
tout puysant auquel je croy (1).

Parallèlement aux usages sacrificiels du peuple Hébreu,  
nous trouvons sous la plume de François de Sales deux allusions à  
un fait relaté dans le Livre des Maccabées (2).

Lhors que Nabuzardan detruisit Hierusalem et qu'Israël  
fut mené en captivité, le feu sacré de l'autel fut caché  
dans un puits, ou il se convertit en boue; mays cette  
boue, tirée du puits et remise au soleil lhors du retour  
de la captivité, le feu mort ressuscita et cette boue  
fut convertie en flammes (3).

Ce texte permet à François de Sales d'opérer un parallèle intéres-  
sant entre ce feu qui retrouve sa véritable nature après un long  
temps d'obscurité boueuse et les oeuvres des hommes converties en  
flammes par les rayons de la miséricorde divine. Le texte rapporté  
est tout à fait conforme au propos biblique mais nous pouvons no-  
ter au passage que c'est le soleil qui est à l'origine de la révé-  
lation que cette boue puisée se transforme en flammes. L'importan-  
ce et le rôle du soleil seront développés dans le chapitre sui-  
vant. François de Sales, pour une fois, ne semble guère désireux  
de donner un trop large développement à cette comparaison qui  
pourrait prendre l'apparence d'une allégorie. Dans le texte bibli-  
que, en effet, il est précisé que des nuages obscurcissaient le  
soleil jusqu'au moment où le rayon put percer et déclencher le  
feu. En d'autres occasions, un tel détail eût été utilisé par  
l'auteur (4).

Nous ne trouvons qu'une seule image du feu qui soit d'origine  
psalmique; elle est empruntée au Psaume 68 :

Dieu se lève, ses ennemis se dispersent et ses adver-  
saires fuient devant lui, comme se dissipe la fumée,  
tu les dissipes.

François de Sales se contente de citer le texte en

(1) Oeuvres XXIII 20

(2) 2 Mac 1, 19-22

(3) Oeuvres V 284

(4) Cette boue inflammable tirée du puits fait sans doute penser à du pétrole, ce qui rendrait scientifiquement crédible ce "signe" biblique. Cette interprétation n'est en tous cas pas dans les préoccupations de l'auteur, bien qu'on lise dans le Traité cette particularité qu'en Dauphiné l'on connaît : "un feu qui par merveille se nourrit en une fontaine proche de Grenoble" cf. IV 63

latin :

sicut definit fumus, deficient (1)

Le feu étant retrouvé et brûlant de nouveau nuit et jour, la période post-exilique de la vie du peuple hébreu ne fut point pourtant exempte de surprises par rapport à leur Dieu et à ses manifestations. François de Sales fait allusion ici à l'opposition manifestée par Dieu à la reconstruction du temple de Jérusalem :

Et voicy que les merveilles redoublans, un grand feu sortit de terre, lequel s'attachant aux préparations faites pour le Temple et aux outiliz des ouvriers, ne cesse point qu'il ne les eust consumés a la veüe de tout le peuple (2).

Ce trait tiré de l'un des deux ouvrages polémiques de l'auteur prend place dans une série de miracles que le prédicateur aligne pour impressionner ses contradicteurs protestants. Habituellement puisés dans la Patrologie et l'hagiographie, ces exemples cessèrent progressivement de servir de matériau dans les autres oeuvres, leur utilité s'estompant avec la disparition d'un style bien particulier imposé par les circonstances.

Les autres citations nous présentant le feu vont trouver leur origine dans le Nouveau Testament. La très courte parabole de la lampe qui n'est pas allumée pour être mise sous le boisseau revient à deux reprises

Comment cacheroit-on le feu ? Je ne puis non plus celer l'extreme affection que j'ay au milieu de mon coeur a vous honorer de toute ma force (3).

Cette lettre adressée au général des Chartreux est d'inspiration très ecclésiastique sans doute, mais elle indique en tous cas une familiarité avec les Ecritures qui devient naturelle dans la composition de l'auteur. Une autre lettre au pape pour intercéder en faveur de la canonisation d'Amédée de Savoie reprend le même terme pour un motif différent :

... et ne laisses pas plus longtems sous le boisseau cette lampe allumee par le feu divin, mais places la sur le chandelier, afin qu'elle eclaire tous ceux qui sont dans la maison (4).

(1) Oeuvres XXII 15 cf. Ps 68, 2-3

(2) id. II 122

(3) id. XX 208

(4) id. XV 177

Une autre parole évangélique concernant le feu revient à plusieurs reprises dans les Entretiens :

J'ai apporté le feu sur la terre (1).

Dans le texte de Luc, ce feu doit être pour Jésus à la fois celui qui accompagnera le jugement de Dieu dans les tableaux eschatologiques qu'il décrit et le feu de la Pentecôte, présenté comme un nouveau Baptême. François de Sales ne retient aucun de ces deux sens. Pour lui, le feu est toujours l'amour et la charité, aussi inséparables, comme nous l'avons vu, que la flamme l'est du feu :

Nostre Seigneur avoit mis le feu de sa charité au monde, les apostres avec le souffle de leurs predications l'avoient estendu et faict courir par l'univers : on dit qu'il estoit esteint par l'eau de l'ignorance et superstition; qui le pourra rallumer ? Le souffle n'y sert de rien; il faudroit doncques peut estre rebattre de nouveau avec les clous et la lance sur Jesus Christ, pierre vivante, pour en faire sortir un nouveau feu ? (2)

Nous retrouvons ici le style un peu rugueux des Controverses qui ne possèdent pas la limpidité et l'unité d'inspiration qui suivra dans les autres oeuvres. La complaisance est presque baroque, qui invite avec quelques détails précis à recrucifier le Christ pour en faire rejaillir le feu : argument polémique qui comporte quelques incohérences, à force de vouloir tout dire entre les images, celles du feu, celle du Christ en croix et celle de la pierre vivante.

Le développement que nous trouvons de la même image dans le Traité est beaucoup plus élaboré, présentant une synthèse de plusieurs citations bibliques harmonisées entre elles :

... que le Sauveur a apporté le feu du Saint Amour et ne desire rien plus sinon qu'il brusle nos coeurs, que le salut est préparé devant la face de toutes les nations, lumiere pour eclairer les gentilz et pour la gloire d'Israël, que la divine bonté ne veut point qu'aucun périsse, mays que tous viennent à la connoissance de la vérité (3).

Dans certains passages de la correspondance, François de Sales propose des formules lapidaires sous forme de slogan qui indiquent des développements nouveaux de cette même image évangélique :

(1) Lc 12,49 dans Entretiens 1225

(2) Oeuvres I 128

(3) cf. dans l'ordre : Lc 12,49 - Lc 2,31 - II P 3,9 dans Oeuvres IV 288

Portes tous-jours a cet effect sur vos levres et par vos langues le feu que vostre ardent Espoux a apporté en terre dans les coeurs (1)

ou encore :

en attendant, esperons perpetuellement, et faysons place a ce sacré feu voidant nostre coeur de nous mesmes tant qu'il nous sera possible (2).

Ce feu sacré qui change tout en soy veuille bien transmuer nostre coeur (3).

Ces formules composent à l'aide d'images différentes, celle des langues de feu de la Pentecôte et du feu des coeurs, une synthèse très riche qui ne renie aucune fonction de ce feu amoureux et de la transformation positive qu'il opère sur le croyant, discrètement évoquée par l'image de l'alchimie.

A d'autres occasions, le style se fait plus lyrique, évocateur, avec l'utilisation d'interjections et d'interrogations oratoires

O feu admirable et sacré qui enflammés cette poitrine, mon Dieu, que vous estes ardent ! Le vent des tribulations accroist vos flammes, la glace de vos persecutions donne force a vos ardeurs. Quand sera-ce que mon coeur sera embrasé de ce celeste feu de charité et que j'aymeray mes ennemis ? Ah, je suis bien esloigné de cette sainte flamme ! Une goutte de l'eau de mesdisance, un seul vent de quelque petite injure estaint soudainement toute mon amitié et la convertit en glace et neige (4).

L'idée de ce feu qui se convertit en glace et neige est originale et présente un contre-point intéressant à l'image biblique de la boue qui s'était retransformée en feu. L'analyse que fait l'auteur de lui-même est sans complaisance. Pour le chrétien, l'amour vrai doit aller immédiatement jusqu'à l'amour des ennemis.

Seul l'Esprit Saint (5) donnera cette force tellement contre nature, feu qui vient en une Pentecôte continuée faire écho à tous les feux de la rencontre que nous avons évoqués.

Je ne cesse point d'implorer le Saint Esprit pour vous, affin qu'il vous eschauffe de plus en plus et qu'en fin

(1) Oeuvres XXVI 346

(2) id. XVIII 235

(3) id. XV 62

(4) id. XXVI 178

(5) La Prédication reprendra à diverses reprises ce thème du feu de l'Esprit. Oeuvres VII 7, VII 9, VII 15, VII 17 etc...

il vous brusle tout du feu sacré de son saint amour (1). Cette force seule peut du reste opérer les transformations radicales auxquelles l'évêque de Genève ne cesse de rêver pour reconquérir sa ville épiscopale. S'il faut faire feu contre la cité de Calvin et de Théodore de Bèze, c'est avec le feu évangélique, comme il l'explique dans un mémoire en italien au Pape :

chè così si accenderà vivamente il fuoco evangelico tutto a l'interno di Genevrini per cacciar il freddo boreale che gli agiaccia (2)

Le feu évangélique n'est du reste pas à confondre avec un tout autre feu, ecclésiastique, mais fondamentalement mauvais: celui des querelles et controverses entre théologiens catholiques à propos de la grâce et de la prédestination.

... "... tuttavia, già che si vede che la continuatione di litigar, disputare et altercare non spinge (sic), anzi accende il fuogho, sarà molto più giovevole il silentio che la disputa." (3)

Il nous reste encore à considérer plusieurs citations qui se trouvent dans d'autres textes du Nouveau Testament que les textes de l'Évangile.

Dans les Controverses, nous trouvons une allusion à la Deuxième Epître de Pierre (4) : "De plus, nous avons la parole des prophètes qui est la solidité même, sur laquelle vous avez raison de fixer votre regard comme sur une lampe brillant dans un lieu obscur"...

C'est donc un niveau très assuré, c'est un flambeau luisant es obscurité (5).

Les traditions apocalyptiques nous présentent un certain nombre d'allusions au feu dans le jugement post mortem.

L'auteur nous propose par ailleurs une très étonnante

(1) Oeuvres XX 382

(2) id. XXII 183 traduit ainsi : "Ainsi le feu évangélique s'allumera plus intense autour des Genevois pour chasser le vent du Nord qui les glace." Ce feu n'a rien à voir avec une quelconque vengeance divine, telle que celle que demandèrent - en vain ! - les apôtres à Jésus et que François de Sales rapporte : "Maître, veux-tu que nous fassions tomber le feu du ciel pour les abîmer et châtier de l'outrage qu'ils te font ?" cf. Entretiens 1090

(3) Oeuvres XV 187; se traduit ainsi : "Mais puisqu'on voit que par la continuation des plaidoyers, des controverses, des altercations le feu s'allume au lieu de s'éteindre, le silence sera bien plus avantageux que la discussion elle-même."

(4) II P 1,19

(5) Oeuvres I, 149

exégèse d'un passage de la première Lettre de Saint Paul aux Corinthiens évoquant le jugement : l'élément qui sous-tend la comparaison employée par l'apôtre est celle de l'architecte qui a construit une demeure en ayant le choix de ses matériaux. Le jugement est appliqué à son oeuvre par le feu. L'idée en est assez traditionnelle, celle du feu qui purifie des scories et dévoile la pureté de la vérité. "L'oeuvre de chacun sera mise en évidence. Le jour du jugement la fera connaître, car il se manifeste par le feu, et le feu prouvera ce que vaut l'oeuvre de chacun." (1). Face à ses contradicteurs protestants qui niaient la réalité de cette affirmation catholique, François tire de cette citation la preuve de l'existence du Purgatoire :

Le feu par lequel l'architecte se sauve ne se peut entendre d'autre que le feu de Purgatoire, car quand l'apostre dict qu'il se sauvera, il exclut le feu de l'enfer auquel personne ne se peut sauver et quand il dict qu'il se sauvera par le feu, et qu'il parle de celui seulement qui a suredifié le bois, la canne, le chaume, il monstre ne parler du feu qui precedera le jour du jugement puisque par iceluy passeront, non seulement ceux qui auront suredifié de ces matieres legeres, mays encores ceux qui auront suredifié l'or, l'argent, etc... (2)

Nous surprendra beaucoup moins, sans doute, cette évocation du feu de l'enfer :

Hé, ne vois-tu pas, miserable coeur, que secondant cette tentation les effroyables flammes de l'enfer t'attendent, et que tu perds l'heritage eternal du paradis (3).

La bête de l'Apocalypse, Satan, opérera également des miracles selon le Livre de l'Apocalypse (4).

L'une des ruses favorites du diable a encore, en effet, rapport avec le feu : c'est de démoraliser le malheureux pécheur en lui faisant imaginer un Dieu terrible :

Et quand (le diable) les a renversés par terre, il fait venir Dieu en leur imagination environné d'esclairs et de flammes, et tout couvert de feu pour les reduire en cendres (5)

(1) 1 Co 5,6

(2) Oeuvres I 371

(3) id. V 298

(4) Ap 13,13, cité simplement dans Oeuvres I 103

(5) Oeuvres XXIII 300

Une mention est encore faite d'une tradition post scripturaire : celle de l'Assomption de la Vierge Marie :

enfin le feu sacré de ce divin amour la consuma toute comme un holocauste de suavité (1).

Il faut enfin, pour être complet, mentionner plusieurs allusions au feu présentées par la tradition patrologique.

Un emprunt est fait à Saint Augustin, de manière très classique :

le grand saint Augustin atteste, aussi la sainte charité est si forte qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmi les plus tristes angoisses de la mort, et les eaux des tribulations ne peuvent esteindre son feu.(2)

La même idée se retrouve chez Saint Bernard :

Nostre Seigneur avoit mis le saint feu de sa charité au monde... non non dict saint Bernard "les torrens sont venus, les vens ont soufflé et l'ont combattue, elle n'est point tumbée parce qu'elle estoit fondée sur la pierre", et la pierre estoit Jesus-Christ (3).

Dans la Défense, deux traits hagiographiques de caractère miraculeux semblent pour notre goût moderne d'une inspiration plus douteuse. Ils ont du moins l'intérêt de nous faire percevoir le genre d'argument qui venait appuyer le discours de la controverse :

le feu descend du ciel qui terrasse et met en pieces la statue de Julien, laquelle demeura toute noircie et comme bruslee... (4)

et l'histoire de Saint Paulin qui éteint un incendie d'une maison par l'imposition de la croix :

Je prends de ce saint bois de la croix et en jette un seul eschantillon a travers de ce feu, l'on conneut tout soudain combien il avoit peu, la flamme respectant notre salut s'arreste. Ce ne fut point ma voix ni ma main plus puissante mais l'effort de la croix qui luy fist ceste peur.(5)

Beaucoup de ces images de feu seront encore enrichies par l'évocation de l'astre qui est feu par excellence : le soleil. C'est elle que nous allons étudier maintenant.

(1) Oeuvres V 52

(2) id. IV 271 évoquant : St Augustin, De civitate Dei I, XXI, CVII

(3) id. I 65 évoquant St Bernard, Sermon 79 in Cant

(4) id. II 205

(5) ibid. II 85



112 Le soleil

1121 Présentation de l'image

L'image du soleil semble bien être une constituante majeure des oeuvres de François de Sales que nous étudions. Dans les mythes les plus anciens, déjà, cette image est au centre des oppositions inévitables qui semblent composer le cosmos : lumière par opposition aux ténèbres, chaleur bienfaisante par opposition aux frimas glacials. Sa représentation se divinise parfois chez les grecs par exemple avec la figure de Phoebus-Apollon, très en vogue à la Renaissance. Cette représentation n'est pas le fait d'hommes primitifs et peu spéculatifs ou encore la production d'esthètes uniquement en recherche de quelque juvénile forme à statufier, elle participe avec des penseurs comme Pythagore ou Platon à la création et à la mise en oeuvre d'une métaphysique qui se dit sous la forme de mythes d'une puissance d'inspiration souvent inégalée. Le mythe de la Caverne, par exemple, présente, avec la reprise d'une intuition platonicienne mise en figure, un monde en raccourci qui nécessite pourtant indéniablement la lumière du soleil.

- Περὶ Πυθαγορείων ἄνευ φωτός μή λάλει (1)

Les ombres, réalités visibles dans cette figuration, ne sont pas autre chose que les reflets pâlis d'une réalité transcendante et lumineuse.

Cette métaphysique de la lumière qui naquit en une contrée toute baignée de soleil fut reprise, entre autres, par le romain Virgile. Pour résumer l'intuition qui traverse l'ensemble de cette oeuvre immense, Paul Claudel a eu ces mots :

Il ne s'agit pas de friser et de pommader la nature  
il s'agit d'y mettre le feu.

On constate aisément à la lecture des Bucoliques et des Géorgiques combien ce rêve général de luminosité transfigure la réalité la plus quotidienne.

Le Christianisme naissant voulut, dans un premier temps, se démarquer des vieilles coutumes d'un paganisme avec lequel il se trouvait en concurrence. Il sut planter des croix sur

(1) Platon, traduit ainsi : "des choses pythagoriciennes, ne parle pas sans lumière".

les anciens lieux de culte et baptiser les dates des solstices - celle de Noël par exemple - pour promouvoir son propre message. Le thème de la lumière et du soleil retrouva là une dimension nouvelle en s'harmonisant avec un contenu biblique duquel il était bien loin d'être absent.

En effet, dès le Livre de la Genèse, le Dieu créateur commence par séparer la lumière d'avec les ténèbres (1). Dès lors, c'est la création toute entière qui sera le champ immense d'un combat entre lumière et ténèbres, forces de vie et forces de mal. La tradition biblique évitera pourtant toujours de durcir cette vue dramatique du monde comme le fera par exemple la pensée iranienne dont l'intuition fécondera périodiquement, au cours des siècles, nombre de sectes manichéennes comme celle des cathares du Moyen-Age. La Bible ne cachera pourtant jamais que l'homme est l'enjeu d'un conflit et que son sort final se définit en termes de lumière et de ténèbres, de vie et de mort. Ce thème sera repris avec force par François de Sales dans la ligne de la tradition paulinienne en s'inspirant d'un ouvrage italien alors fort en vogue : Le Combat spirituel. (2)

Dans la théophanie biblique, la représentation de la divinité sera tout naturellement éclatante de lumière, plus resplendissante que le soleil créé, puisque confessée dans la foi comme étant "lumière", "soleil" par excellence. Cette apparition d'une divinité toute lumineuse n'incite dans la Bible à aucune lutte prométhéenne puisque ce même Dieu communique cette lumière aux hommes créés à son image (Genèse), et eux-mêmes "enfants de lumière" (3).

Dans le Nouveau Testament, les citations relatives au soleil sont toujours positives. Elles constatent la présence bienfaisante de l'astre :

Votre Père fait lever son soleil sur les méchants  
comme sur les bons (4).

(1) Gn 1,3

(2) Scupoli Lorenzo, Le combat spirituel, Paris, Lefort, 1893, 314 p. Il est du reste fort intéressant de constater qu'à la suite de Scupoli, et plus encore que lui, l'auteur insiste sur le fait que le chrétien est déjà vainqueur de ce combat, ce qui ne le dispense pourtant en aucun cas de le mener.

Lorenzo Scupoli : Le combat spirituel, le livre de poche de saint François de Sales, par E.J. Lajeunie, Forcalquier, Robert Morel, 1966.

(3) Jn 12,36

(4) Mt 5,45

Cette lumière du soleil prendra pourtant à certaines occasions une dimension nouvelle :

Son visage (celui de Jésus) resplendissait comme le soleil (1)

est-il rapporté dans l'épisode de la "transfiguration". L'apôtre Paul n'utilisera pas une autre image pour faire part à ses auditeurs de l'étonnante expérience qui le bouleversa sur le chemin de Damas :

J'étais en chemin, lorsque je vis, vers midi, venir du ciel plus resplendissante que le soleil une lumière qui m'enveloppa de son éclat ainsi que mes compagnons de route (2).

S'il est un élément de comparaison pour faire ressortir l'éclat sans précédent de la présence divine, le soleil n'en est pas moins perçu comme devant s'épuiser et disparaître. Nous retrouvons ici les termes de très anciens mythes bibliques qui s'expliquent aisément. La religion monothéiste juive s'est en effet toujours trouvée en concurrence avec les conceptions polythéistes de ses voisins dont les cultes astraux exerçaient un pouvoir de séduction considérable sur ses adeptes. Les anciens prophètes, l'autorité politique même, eurent à lutter contre cette déviation, utilisant parfois des méthodes dont l'énergie nous laisse parfois perplexes. Il s'agissait bel et bien pour ce petit peuple hébreu d'une question de survie de son identité religieuse et culturelle (3).

De là naquit la croyance que si les astres constituaient ainsi un piège pour les hommes religieux en les détournant du Dieu unique, c'est qu'ils avaient partie liée avec des puissances hostiles à Dieu. Le vieux thème de la guerre des dieux fournit alors tout un matériel qui permit de représenter poétiquement la chute de certaines puissances célestes et d'expliquer ainsi leur irrémédiable hostilité à Dieu. La figure de Lucifer, par exemple (4), suggérée sous les traits du "porteur de lumière" sera reprise avec conviction par la tradition chrétienne. Dès lors, comment s'étonner que les astres soient

(1) Mt 17,2

(2) Ac 26,13

(3) Deut 4,19; 17,3, Jr 8,1

(4) Is 14, 12-15

appelés à tomber ?

Le soleil se changera en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne le jour du Seigneur (1).

Ce jour du Seigneur nous est ainsi présenté comme celui du "jugement" au cours duquel, de manière figurée, les astres paraîtront devant Dieu en lieu et place des "démons". Ce jour ne décrit pas la destruction complète et navrante des astres créés, mais la transfiguration totale du cosmos en un nouvel "ordre" libéré de la contingence cosmique, tout baigné de lumière autour de "l'Homme-Dieu" ressuscité et triomphant, "vrai soleil qui illumine le monde renouvelé" (2). Les lumières créées, soleil, étoiles et lune, y seront alors inutiles, la gloire de Dieu illuminant pleinement la Jérusalem Nouvelle qui nous est révélée dans le final du Livre de l'Apocalypse (3).

Enfin, la littérature baroque a retenu certains des attributs du soleil dans son esthétique. Les jeux de couleur crépusculaire, ce mélange mouvant de tons, de dégradés, de formes fuyantes en train de se défaire ou de se recomposer sont venus illustrer un propos qui parle d'inconstance et de mouvement.

"L'émerveillement n'est pas absent de ce spectacle du soleil dont on retient d'une part l'éclat, le faste scintillant, le déploiement et d'autre part l'évanescence, les incessantes et fuyantes mutations" (4)

#### 1122 Introduction. Utilisation salésienne de l'image du soleil

François de Sales a sans nul doute profondément médité et intériorisé cette valeur symbolique et mystique du soleil. L'importance tant numérique que qualitative des images de tout ordre mettant en oeuvre le soleil nous convainc qu'il existe chez l'auteur une conception héliocentrique. Cette expression n'est pas à entendre dans une acception scientifique qui verrait l'évêque de Genève se lancer dans quelque théorie cosmologique. Tel n'a jamais été le sujet de ses préoccupations même s'il dut, sans doute, participer à de vives discussions sur cette question lors

(1) Ac 2,20

(2) Lc 1,7

(3) Ap 23

(4) Rousset Jean, La littérature de l'âge baroque en France - Circé et le paon. Paris, Corti, 1954.

de ses études padouanes.

Était-il vraiment un partisan des idées nouvelles de Copernic et plus tard de son continuateur Galilée dont on connaît le destin malheureux ?

Rien ne permet de le dire avec une trop grande précision. Rien n'autorise en tous cas à le classer parmi les défenseurs farouches d'un ordre ancien qui ferait de la terre le centre du cosmos. Rappelons qu'à cet égard la doctrine aristotélicienne et ptoléméenne était enseignée dans le cadre de l'orthodoxie scientifico-religieuse de l'époque. Elle voyait le monde comme une sphère séparée en deux zones : la terre avec les autres éléments primordiaux, le monde sublunaire soumis aux processus de génération et de corruption et au-dessus le monde céleste fait d'une matière incorruptible et lumineuse appelée l'éther ou la quintessence. Le cosmos était ainsi perçu comme hiérarchique et organique avec son centre absolu occupé par l'homme appelé de par sa situation cosmique à réaliser l'union de son corps terrestre et de son esprit dépendants des influences célestes.

Copernic, en affirmant que la terre erre dans l'espace ouvrit dans cette conception traditionnelle une brèche qui ne devait jamais se refermer. Certains commentateurs d'Aristote comme l'italien Cremonini qui enseignait à Padoue eurent beau refuser de regarder même dans une lunette qui aurait pu mettre en cause leur doctrine, l'héliocentrisme ne cessa de gagner du terrain malgré la condamnation de Galileo Galilei au cours d'un procès qui s'étendit de 1615 à 1623. Il faudra attendre pourtant 1643, quelque vingt et une années après la mort de François de Sales pour voir la conception héliocentrique gagner des manuels scolaires, ceux des Jésuites notamment (1).

Dans l'oeuvre de François de Sales, nous trouvons une allusion directe et fort intéressante à ce problème de conception cosmologique qui eut des répercussions considérables sur les mentalités des siècles concernés. Il s'agit d'une lettre rédigée en italien datée d'Annecy le 23 septembre 1617 et adressée à Don Jerome Boerio, supérieur général des Barnabites (2). Les

(1) cf. Toscanne Bernard, L'idée de nature en France dans la seconde moitié du XVIIème siècle, Paris, Klincksieck, 1978

(2) Oeuvres XVIII 94

Barnabites étaient ces religieux originaires de l'Italie que l'évêque de Genève avait introduits en son diocèse pour l'enseignement dans les collèges. La lettre intercède en faveur d'un jeune religieux de cet Ordre, professeur au collège d'Annecy et nommé Don Redento Baranzano. Celui-ci devait en effet répondre devant l'autorité ecclésiastique de la publication d'ouvrages sans l'autorisation de ses supérieurs, mais il lui était également reproché d'entretenir une correspondance suivie avec Bacon, Galilée et Képler. Dans l'un des ouvrages incriminés, résumé des leçons qu'il donnait avec un succès considérable au collège chapuisien d'Annecy, l'Uranoscopia (1), le système planétaire de Copernic y était développé ainsi que les idées de Galilée. La Congrégation de l'index toute récente suivait avec la vigilance que l'on sait les ouvrages présentant une telle doctrine.

Dans cette lettre, l'évêque ne prend pas position sur le fond. Par contre, il défend avec toute la chaleur dont est capable la langue italienne le jeune religieux auquel il décerne des éloges qu'il serait difficile d'imaginer sous la plume d'un adversaire acharné de telles positions :

Egli è persona di bonissime qualità... (2)

Du reste il obtient gain de cause et le religieux peut reprendre son enseignement sans être inquiété outre mesure après avoir dû toutefois publier un rectificatif de ses ouvrages.

Ce point excepté, il apparaît que l'héliocentrisme de François de Sales soit de nature plus contemplative et intuitive que scientifique. Sans doute avec une petite part d'innocence, il prépare le croyant qui se met à son école à intégrer presque naturellement un ordre cosmique différend de l'ancienne conception et qu'il pourra concevoir sans heurt ni bouleversement de son paysage religieux. François de Sales, en s'appuyant sur la nature, désire montrer au fil des pages de ses oeuvres que la lumière est au centre de la vie de foi; cette lumière n'est autre que l'image de la présence toute aimante et toute lumineuse de la divinité, comme nous avons pu le considérer en observant les images relatives au feu.

(1) 1617

(2) Oeuvres XVIII, 94 "Il a de très grandes qualités"

La source de la lumière n'étant autre que le soleil, la symbolique biblique que nous évoquions précédemment viendra étayer cette idée ou plus exactement, cette présentation d'un soleil au centre de toute vie, du monde même, image de la présence de Dieu qui sera tout naturellement acceptée. Car le soleil est l'image de la beauté par excellence :

et certes, il est le vrai soleil, source de la lumière corporelle, est la vraie image du vrai et du beau, car entre les créatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ni de beauté égale à celle du soleil (1).

L'idée est très hellénistique et même platonicienne : la beauté du soleil étant l'exemplaire parfait de toute lumière, le modèle naturel dévoilé aux humains, signe ici de la perfection de beauté et de bonté de la divinité. Nous retrouvons du reste sans surprise cette association du beau et du bien qui est tout à fait classique et nous introduit à l'esthétique de la grâce.

Dans l'Introduction à la Vie Dévote, le soleil nous est proposé également comme le signe de la beauté parfaite mais limitée pourtant, car il est possible de lui adjoindre une autre beauté en imagination. Ce faisant notre représentation sera pourtant encore bien éloignée de la perfection de beauté et donc de bonté qu'offre le paradis :

Consideres une belle nuit bien sereine, et penses combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et variété d'estoiles. Or joignés maintenant cette beauté avec celle d'un beau jour, en sorte que la clarté du soleil n'empesche point la claire veüe des estoiles ni de la lune, et puis apres, dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien au prix de l'excellence du Grand Paradis (2).

Le ton direct invite à la contemplation, le mot beau, beauté employé deux fois se conjugue avec le terme bon pour une merveilleuse illumination cosmique. Le chemin ne s'arrête pas là, pourtant, et l'adverbe "hardiment" semble fouetter l'imagination pour quitter cette évocation somptueuse et poser cet acte de foi qui ouvrira à la conception d'un paradis de lumière voulu par la Source de toute lumière.

Dès lors, le soleil va apparaître sous des formes très

(1) Oeuvres V 23

(2) id. III 50

variées que nous allons étudier maintenant en respectant la grille qui tient compte de l'origine des images.

Nous commencerons donc par considérer avec l'auteur le soleil comme une réalité observable de diverses manières et enseignant bien des vérités différentes selon ses divers modes d'apparition.

#### 11221 Le soleil observé dans la nature

Le soleil est un élément tellement familier de notre environnement que toute observation faite à son sujet semble dans un premier temps ne pouvoir être qu'une redite de clichés éternellement repris...

Pourtant François de Sales, par son insistance sur certains traits bien en harmonie avec la doctrine qu'il désire présenter à ses lecteurs; va faire de cet astre un élément important et parfois original d'illustration.

Le soleil est une réalité créée qui paraît pourtant immuable à nos yeux d'hommes tant il est vrai qu'à l'échelle d'une vie humaine la durée cosmique s'apparente à l'éternité. Dans son introduction au Code Fabrien, François de Sales redit en latin cette observation :

Sic sol unico et continuato actu lumen suum inferiori orbi semper offert et praestat, nec ulla noctium et dierum vicissitudine in seipso afficitur, licet, respectu nostri, repetito, quamvis eodem cursu, noctium et dierum diversitate distinguatur (1).

Retenons de cette rapide évocation des nuits et des jours que l'astre n'est jamais affecté et que son cycle est immuable. Illusion pour nous que ce jour et que cette nuit qui permet, toujours en latin, quelque question originale :

Quia sol noctuae non lucet, nobis non lucebit ? (2)

La boutade est en tout cas claire, bien dans la ligne d'une tradition scripturaire que nous évoquerons bientôt et qui définit l'homme comme un fils de la lumière et non comme un enfant des

(1) Oeuvres XXIII 105, traduit ainsi : "Ainsi le soleil, par un acte unique et continu, offre et communique sa lumière au monde inférieur, et n'est aucunement affecté en lui-même par l'alternance des nuits et des jours, bien que, par rapport à nous, la diversité des nuits et des jours nous fasse distinguer en lui un cours sans cesse recommencé dans son unité."

(2) ibid. XXIII 202, traduit ainsi : "parce que le soleil ne luit pas au profit du hibou, ne luira-t-il pas à notre profit ?"



ténèbres. L'image est ici très positivement connotée et s'oppose par avance à toute tentation pessimiste ou jansénisante avant la lettre.

L'auteur, dans le Traité que nous allons citer assez largement, nous invite à aller plus avant dans l'observation de l'astre du jour.

car ainsy le soleil, souverain object de nos yeux corporelz entre les choses naturelles, ne presente point a notre veue que premier il n'envoye ses rayons, par le moyen desquelz nous le puissions voir; de sorte que nous ne le voyons que par sa lumière. Toutes fois il y a différence entre les rayons que le soleil jette a nos yeux corporelz, et la lumiere que Dieu creera en nos entendemens au ciel. Car le rayon du soleil corporel ne fortifie pas nos yeux quand ilz sont foibles et impuissans a voir, ains plus tost il les aveugle, esblouissant et dissipant leur veue infirme... (1)

La comparaison continuée entre le soleil et l'amour divin témoigne bien de cet héliocentrisme spirituel que nous évoquions tout à l'heure. L'idée de primauté du soleil est ici soulignée avec l'emploi du terme "souverain object" qui désigne le soleil comme l'Exemplaire par excellence des choses de la nature. Il y a ici personnification de l'astre à qui est reconnu l'initiative de la rencontre avec le mortel : il décoche ses rayons et c'est par la lumière qu'il est visible. Tout naturellement apparaît ici un répons liturgique des Heures inspiré d'un Psaume (2) : "Seigneur, qu'il est précieux ton amour, par ta lumière nous voyons la lumière". Mais alors que l'esprit du croyant pourrait demeurer en cette contemplation, l'auteur incite toujours à un décrochage et à un recentrage sur l'essentiel, car l'image du soleil présente une comparaison qui n'est pas parfaite, comme toutes les comparaisons, tant il est vrai qu'il y a en l'amour de Dieu plus encore que dans le rayon du soleil. L'amour de Dieu fortifie le regard de la créature aimée même "foible et impuissant" tandis que la lumière solaire l'affaiblit. Par une alliance de mots originale l'auteur évoque un aveuglement qui ouvre les yeux, un éblouissement qui dissipe une vue infirme. Cette initiative de Dieu qui se propose de transformer le regard du croyant est-elle bien perceptible au travers de cette image du soleil ?

(1) Oeuvres IV 209

(2) Ps 35,10

Oui, sans doute, car l'image du soleil est tout à fait naturelle à l'homme. Elle fait partie de ces évidences qui sont relevées par les formules de courtoisie et de politesse du savoir-vivre épistolaire de l'époque, comme en témoigne ce billet de 1618 :

On ne remercie pas le soleil dequoy il fait le jour, ni la lune dequoy elle esclaire la nuit, parce que c'est leur nature. Ni ne vous remercierez pas du bon accueil que vous avez fait a monsieur le president Crespin (1)

Cette communication de la clarté solaire au monde sera reprise dans le commentaire que fait l'auteur du Notre Père et dont il ne nous reste plus que la traduction italienne :

... d'onde non dice ch'è Padre di ricchi e signori, ma nostro, id est di tutti, etiam poveri; come il sole, che drizza i suoi raggi, la sua luce e il suo splendore sopra la minima pianta e sopra il minimo fiore, che v'è in un gran monte, e sopra l'istesso monte (2)

et il ajoute plus loin, toujours dans le même texte :

ogni giorno fate questo sole al mondo illuminar noi, vostri figlioli, e la sera nascondete questa bella lampada... (3)

La communication de la lueur au monde est universelle (4), passant du plus petit au plus grand, de la petite fleur de la montagne à la montagne elle-même, pour en arriver à tous les enfants des hommes quelle que soit leur situation sociale. La leçon est ici tout à fait évangélique et révèle au passage le souci assez universel - et pas toujours fréquent dans le haut clergé de l'époque -, qu'avait l'évêque de Genève du plus simple des chrétiens de son diocèse.

Cette communication de la lumière a pour l'homme quelque chose de fascinant. Son initiative appelle de sa part une réponse qui, pour l'auteur, prend la forme d'une contemplation :

... en sorte que, comme il n'entend plus qu'aucune chose soit bonne en comparayson de cette Bonté,

(1) Oeuvres XVIII 284

(2) id. XXVI 381, traduit ainsi : "C'est pourquoi il ne dit pas qu'il est le Père des riches et des seigneurs, mais nôtre, c'est à dire à tous, même des pauvres : comme le soleil, qui darde ses rayons, sa lumière et sa splendeur sur la plus petite plante, sur la plus petite fleur qui se trouve sur une grande montagne, et sur la montagne même."

(3) ibid. XXVI 391, traduit ainsi : "vous faites que le soleil nous éclaire, nous, vos enfants, et le soir vous cachez cette belle lampe."

(4) "Même les yeux chassieux sont éclairés par le soleil", rappelle la prédication... Oeuvres IX 121

aussy la volonté ne peut plus vouloir aymer aucune bonté en comparayson de cette Bonté, ainsy qu'un oeil qui seroit planté bien avant dans le soleil ne peut envisager d'autre clarté (1).

Le terme employé évoque bien la fascination qu'exerce le soleil sur celui qui le regarde. L'oeil est "planté bien avant dans le soleil", comme un trait et ne peut se détourner. Cette contemplation de la bonté divine encore une fois associée à la beauté lumineuse invite à la louange :

Si quelqu'un louoit le soleil a cause de sa lumière plus il s'eleveroit vers iceluy pour le louer, plus il le treuveroit louable, parce qu'il y verroit tous-jours plus de splendeur. (2)

L'image rappelle un peu la situation de l'alouette, que nous trouverons dans le bestiaire, qui monte droit vers le soleil, fascinée par lui et de plus en plus attirée au fur et à mesure de cette ascension. On imagine facilement le profit qui peut être tiré d'une telle image pour dépeindre la montée que propose la vie spirituelle vers la Source de toute beauté et de toute bonté.

Outre sa clarté, le soleil est encore l'astre qui est à la source de la chaleur naturelle. Ce second attribut n'a rien à envier au premier et François de Sales revient à plusieurs reprises sur son aspect bienfaisant.

Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante et comme l'amoureux universel des choses inférieures il leur donne la vigueur requise pour faire leurs productions, et de même la bonté divine... (3)

L'analogie entre l'action du soleil et la présence aimante et transformante de la bonté de Dieu est ici tout à fait claire. L'image a le mérite de la cohérence en tant que cet amour divin, tout comme la lumière solaire, est perçu comme étant universellement répandu. Ainsi donne-t-il la grâce nécessaire et suffisante pour une "production" d'amour et de bonté. L'emploi du terme "amoureux universel des choses inférieures" en attend un autre qui sera l'Amoureux Universel par excellence, la divinité aimante. Toujours dans le Traité, une autre image permet un balancement intéressant entre lumière et chaleur. Cette dualité réciproque permettra successivement à l'auteur une analogie intéressante avec l'inspiration

(1) Oeuvres XIX 250

(2) id. IV 297

(3) ibid. IV 112

divine, l'amour divin et la foi.

Les rayons du soleil éclairent en eschauffant et eschauffent en éclairant : l'inspiration est un rayon céleste qui porte dans nos coeurs une lumière chaleureuse (1).

L'alliance de mots "lumière chaleureuse" est tout particulièrement remarquable pour exprimer cette réalité complexe qu'est l'inspiration, cette irruption du vouloir divin qui entre dans le jeu de la liberté du croyant pour lui indiquer un projet auquel il a toute liberté d'adhérer ou de ne pas adhérer. L'inspiration est lumineuse, mais aussi chaleureuse en tant qu'elle procure un plaisir que beaucoup se refuseront plus tard à envisager, affirmant avec le jansénisme naissant que le plaisir est par définition un élément suspect lorsqu'il touche à la vie chrétienne.

On n'est guère souvent eschauffé des rayons du soleil qu'on en soit éclairé, ni éclairé qu'on n'en soit eschauffé... L'amour fait facilement admirer et l'admiration facilement aimer (2).

Le balancement de la phrase est ici une des caractéristiques du style salésien qui aime unir deux mouvements pour obtenir en les fondant ensemble un effet de dépassement qui éclaire un élément de la vie spirituelle.

La troisième évocation de ce type situe davantage l'action dans une temporalité puisqu'elle indique l'heure de midi, moment de l'apothéose de la lumière solaire comme nous le verrons dans notre dernière partie.

Comme estans exposés aux rayons du soleil de midy, nous ne voyons presque plus tost la clarté que soudain nous sentons la chaleur, ainsy la lumière de la foi n'a pas plus tost jetté la splendeur de ses vérités en nostre entendement, que tout incontinent nostre volonté sent la sainte chaleur de l'amour céleste (3)

La comparaison reste dans la logique des citations précédentes présentant encore cette notion de plaisir à la fois intellectuel puisque l'entendement y est en jeu, mais aussi sensible puisque elle saisit dans un mouvement chaleureux le coeur même de la liberté humaine, c'est à dire sa volonté.

La pédagogie spirituelle de François de Sales est-elle

(1) Oeuvres V 89

(2) ibid. V 24

(3) id. IV 136

optimiste sans aucune restriction ? Non point de manière béate et naïve en tous cas. Là aussi, l'image du soleil va permettre de réajuster une visée qui aurait pu être quelque peu caricaturale : en témoigne cette remarque sur le soleil que nous trouvons dans l'un des tout premiers ouvrages de François de Sales.

Un mesme soleil rend inegalement claires les choses selon le plus ou le moins qu'elles luy sont proches ou qu'elles reçoivent ses rayons (1).

Cette constatation sera reprise lorsque François de Sales beaucoup plus tard aura à parler de l'oraison.

... car si vostre soleil semble s'eclipser, il reviendra bien tost et vous esclairera de nouveau (2)

ou encore :

Ne vous esloignes pas de vostre Soleil si vous voules estre esclairée. C'est une fournaise d'amour ou nos tiedeurs seront consumees (3).

#### 11222 Le soleil et les plantes

Si François de Sales invite volontiers son lecteur à lever la tête pour contempler l'astre du jour, pour en admirer l'éclat et en éprouver la chaleur, il conduit tout autant son lecteur à baisser son regard pour observer sur la terre les effets de ce même soleil sur les créatures et tout particulièrement sur les plantes.

Ceci est bien révélateur de la théologie de François de Sales qui part toujours de la transcendance pour arriver à l'immanence, d'une réalité d'en haut illustrée par la nature pour nous amener à une réalité d'en bas mise en lumière à son tour par cette même nature en un mouvement d'une grande clarté. A cet égard, le thème du soleil qui répand sa lumière sur la rose a quelque chose de sublime. La fleur, immortalisée par Ronsard une génération plus tôt, traverse toute la symbolique de la Renaissance comme signe de la beauté éphémère faisant appel, en un mélange subtil, aux divers sens de l'homme. Elle invite également par la présence de ses épines à une réflexion sur les difficultés du plaisir, la douleur de la condition mortelle inséparable de son esthétique. La rose

(1) Oeuvres II 329

(2) id. XXVI 361

(3) ibid. XXVI 363

est toujours un symbole positif dont la leçon quelque peu épicurienne n'effrayait pas les poètes les plus religieux.

C'est avec une grande délicatesse, qui ne sera pas sans rappeler sans doute quelque texte plus contemporain, que François de Sales, procédant par petites touches, décrit par cette image l'âme croyante illuminée par Dieu :

Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs que s'il ne regardoit qu'elle seule; et Dieu ne respand pas moins son amour sur une ame, encore qu'il en ayme une infinité d'autres, que s'il n'aimoit que celle-la seule, la force de sa dilection ne diminuant point pour la multitude des rayons qu'elle respand, ains demeurant tous-jours toute pleine de son immensité (1).

La personnification du soleil qui "regarde" la rose et les millions d'autres fleurs permet de glisser directement à la métaphore puisque ce sont les "rayons" de la dilection qui ne diminuent pas, le passage de l'une à l'autre des images se faisant tout naturellement par la cohérence symbolique de l'image du soleil.

L'idée générale de cet extrait du Traité est simple : l'illumination solaire n'est pas réservée à quelques-uns seulement comme pourraient l'insinuer quelques doctrines favorables à la prédestination : elle est universelle, tout comme est universel l'appel de tous les croyants à la sainteté (2).

L'image de l'arbre le redit autrement. L'exposition au soleil ne produit pas seulement l'effet esthétique qui nous était suggéré par la rose : elle donne aussi des fruits, c'est à dire pour reprendre une expression évangélique, des actions concrètes : selon Jean-Baptiste, les fruits de la conversion sont éminemment pratiques : le partage, la non-violence, le service, l'honnêteté, etc. (3)

Les arbres ne fructifient que par la presence du soleil, les uns plus tost, les autres plus tard (4)

Nous trouvons ceci dans une lettre de 1605 adressée à la présidente Brulart : l'auteur y développe cette idée que l'adhésion

(1) Oeuvres V 215

(2) Cette idée est fréquemment reprise dans la prédication : "... le Christ est le soleil qui luit partout, cf. Oeuvres VII 192, et vivifie toute chose" cf. ibid. VII 310

(3) Lc 3, 10-14

(4) Oeuvres XIII 20

vraie du croyant à la présence de Dieu entraîne tôt ou tard des effets concrets.

11223 Le soleil : un astre qui apprend la nuance

La vision éclatante du soleil, principe de tout rayonnement et de toute beauté n'est pourtant pas présentée par François de Sales comme étant aux yeux de l'homme sans changement. On devine là l'expérience spirituelle que l'évêque désire communiquer à son lecteur. La présence de Dieu, pour le croyant est certes une réalité constante, mais plus ou moins sensible et parfois même tellement lointaine à certaines périodes que des mystiques comme Jean de la Croix n'hésiteront pas à qualifier certaines étapes de cette relation de "nuits" de la foi. D'autre part, il est aisé d'imaginer que l'expérience personnelle de la nature qui illustre partiellement l'oeuvre de l'évêque savoyard n'est pas d'inspiration hellénistique. La luminosité sans pareil des rivages méditerranéens n'a rien à voir avec une contrée où le soleil apparaît souvent au travers de la brume hivernale. Du moins le soleil enseigne-t-il ainsi l'art de la nuance et avec lui cette esthétique de la couleur d'une richesse de nuances finement décrite par l'auteur : couchers ou levers de soleil font flamboyer ou encore pâlir l'astre :

Nous disons, quand le soleil a son lever est rouge et que tost apres il devient noir ou creux et enfoncé, ou bien, quand a son coucher il est blafastre, pasle, have, que c'est signe de pluye...

Théotime, le soleil n'est ni rouge, ni noir, ni pasle, ni gris, ni verd : ce grand luminaire n'est point sujet a ces vicissitudes et changemens de couleur, n'ayant pour toute couleur que sa tres claire et perpetuelle lumiere, laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable; mays nous parlons de la sorte parce qu'il nous semble estre tel, selon la variété des vapeurs qui sont entre luy et nos yeux, lesquelles le font paroistre de diverses façons.

Or, nous devisons ainsy de Dieu... (1)

Ce passage est riche d'enseignement sur la doctrine salésienne. Il est tout d'abord fondé sur l'Écriture, en commençant par une paraphrase assez libre de l'Évangile de Matthieu :

"Les Pharisiens et les Sadducéens s'avancèrent et, pour lui tendre un piège, ils lui demandèrent de leur montrer

(1) Oeuvres IV 87

un signe qui vienne du ciel. Il leur répondit : "Le soir venu, vous dites : "Il va faire beau temps, car le ciel est rouge feu"; et le matin : "Aujourd'hui, mauvais temps, car le ciel est rouge sombre". Ainsi, vous savez interpréter l'aspect du ciel, et les signes des temps, vous n'en êtes pas capables..." (1)

Il ne s'agit pas pour l'évêque, dans cette paraphrase, de nous introduire au discernement des signes des temps, mais de faire percevoir que le soleil est en lui-même signe de la présence divine. Le terme de l'Evangile n'est pas seulement repris, il est développé par l'adjonction d'épithètes apposés qui tiennent compte d'une réalité observée directement et personnifient le soleil présenté comme un malade ou un mourant. Ce premier terme constitué d'épithètes ne sert qu'à renforcer le suivant en un effet d'insistance et de mise en valeur de la "tres claire et perpetuelle lumière de l'astre". Pour se faire plus persuasif, le ton prend l'aspect d'un réquisitoire avec une apostrophe au lecteur toujours interpellé dans le Traité sous le nom générique de Théotime et avec une reprise en négatif de l'énumération précédente à laquelle est ajoutée une légère touche d'humour avec l'épithète "verd" qui caractériserait un état particulièrement rare voire imaginaire de l'apparence du soleil. L'ensemble débouche sur cette théologie optimiste qui commence à nous être familière : celle du Combat Spirituel qui voit, au-delà des apparences trompeuses de ce monde, la lumière triompher toujours des ténèbres et la clarté du matin de Pâques transpercer les ténèbres du Vendredi Saint. Mais une fois de plus, bien conscient des limites de cette image, l'auteur nous invitera à la dépasser quelques lignes plus loin pour se persuader que Dieu est beaucoup plus encore que ce qu'il vient de nous suggérer.

Et comme le soleil n'a aucune de toutes les couleurs que nous luy attribuons, ainsi une seule tres claire lumière qui est pardessus toute couleur et qui rend visiblement colorees toutes les couleurs, ainsy en Dieu, il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule et tres pure excellence (2).

Dans le Traité, François de Sales nous présente une autre observation d'un soleil qui perce à peine au travers des brouillards de

(1) Mt 16,3

(2) Oeuvres IV 88



l'hiver pour en tirer un autre enseignement de la vie spirituelle.

Comme il arrive quelquefois que la terre estans couverte de brouillars nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du costé ou il est; de façon que, par maniere de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un costé nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons, et d'autre part nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point; et c'est ce que nous appellons entrevoir.

Et neammoins, cette obscure clarté de la foy estans entree dans nostre esprit, non par force de discours ni par apparence d'argumens, ains par la seule suavité de sa présence... (1)

A partir d'une observation simple et courante dans les régions de montagne, l'auteur nous fait entrer ici dans une dialectique du regard tout en nuances. Le "voir" et le "non-voir" sont dépassés pour introduire une notion essentielle de la vie spirituelle : l'"entrevoir". Il n'était guère facile, sans doute, d'exprimer et de traduire ce qu'est la présence de Dieu dans un regard de foi. Les anciens Hébreux, dans la tradition biblique, parlaient d'une "présence sous le mode d'absence", traduction du mot hébreu "shekina". Sa représentation disait la présence de Dieu au coeur même d'un espace vide limité par les ailes des séraphins qui surmontaient l'Arche d'Alliance dans le Saint des Saints du grand temple de Jérusalem. François de Sales nous met bien au coeur de la même expérience fondamentale, qu'il cherche ici à traduire en impression. L'invention du terme final "obscur clarté" pour désigner la foi éloigne définitivement toute vision simpliste d'une foi qui serait évidente parce que portée par une chrétienté établie. Elle invite tout au contraire à une recherche exigeante, intelligente, rude parfois, mais pour l'auteur, nécessaire. Elle ouvre à la vie mystique des chercheurs de Dieu qui connaissent les longues nuits du doute et de l'absence et en cela rejoint les intuitions de la spiritualité carmélitaine introduite avec ferveur à Paris et dans toute la France par madame Acarie et ses amis.

Nous retrouverons quelques traces épisodiques de cet enseignement fondamental donné par le Traité au hasard de la correspondance de l'évêque ou des Opuscules. Elles insistent toujours sur l'idée de la persévérance au-delà des difficultés avec le

(1) Oeuvres IV 133

thème du soleil qui vient à bout du brouillard :

Mais en fin, si vous ne treuves point de repos en ces remedes, ayés patience; attendés que le soleil soit levé, il dissipera ces brouillatz (1).

Ou encore, toujours dans la ligne du Combat Spirituel, elles mettent l'accent sur la victoire de la miséricorde divine contre l'état pécheur de l'homme :

comm'une nùee dissipee n'empesche plus les rayons du soleil de venir esclairer et eschauffer la terre, ainsy jamais plus mes peches (2).

#### 11224 Le soleil n'est pas toujours agréable

Lorsqu'il nous décrit des réalités de la vie spirituelle en les illustrant d'images mettant en jeu le soleil, l'évêque de Genève nous présente toujours le soleil comme un symbole positif.

Pourtant, dans la vie de tous les jours, au hasard de remarques anodines glânées dans sa correspondance, nous remarquerons que sa conception littéraire et esthétique n'est pas toujours à l'unisson de certains désagréments du quotidien.

C'est que le soleil peut parfois être brûlant, selon les termes mêmes de l'Introduction à la vie dévote :

que le soleil la brusle ou que la rosee la rafraichisse (3).

Le soleil, en ses ardeurs, ne favorise guère non plus les voyages en certaines saisons :

et croyés moy que le tems est plus propre au voyage que si le soleil fondonoit sur nos testes ses ardentés chaleurs (4).

Il ne facilite pas davantage les guérisons comme en témoigne ce passage tout rempli de sollicitude pour la fondatrice de la Visitation qui eut sans doute quelque peine à s'accoutumer aux rudesses climatiques de la contrée annécienne :

Vous estes donq bien enrumeé, ma tres chere Fille, tenes vous bien a couvert du serein, je vous prie, et du soleil aussi... (5).

(1) Oeuvres XII 183

(2) id. XXVI 179

(3) id. III 317

(4) id. XIII 99

(5) id. XXI 105

Une seule fois, pour en revenir à des passages de nature plus doctrinale, l'évêque nous expose une image négative d'un soleil qui peut apparaître comme contradictoire face à tout ce qui nous avait été montré. Elle sert à illustrer, en fin du chapitre 11 du IXème livre du Traité l'idée d'une invariable fidélité du croyant au-delà des épreuves extérieures mais surtout intérieures qu'il peut rencontrer.

Le propos en arrive à la description d'un paroxysme d'épreuves sous les traits d'un soleil, image de la figure du Sauveur dont les yeux alangouris et couverts des tenebres de la mort ne jettent plus que des regards de douleur, comme aussi le soleil, des rayons d'horreur et d'affreuses tenebres (1).

L'inspiration serait digne de quelque page d'Aubigné dans Les Tragiques par exemple : elle est suffisamment rare pour être remarquable et ne constitue en quelque sorte que l'exception obscure qui confirme la règle lumineuse d'un soleil toujours positif même et surtout s'il est nuancé dans son apparence.

#### 11225 La primauté du soleil

L'une des conséquences de l'héliocentrisme spirituel de François de Sales est l'utilisation d'un certain nombre d'images simples, voire d'expressions courantes qui sous-entendent la prééminence du soleil sur toutes les autres réalités créées. Ceci ne sera pas pour nous étonner mais permettra une mise en valeur, une insistance sous forme imagée de certaines notions sur lesquelles l'auteur désire attirer l'attention de son lecteur.

Le commandement d'amour, dans le Traité, est ainsi qualifié :

Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines et à toutes les Saintes Ecritures. Tout est fait pour ce celeste amour et tout se rapporte à iceluy (2).

Dans l'Introduction à la vie dévote, le sacrement de l'Eucharistie - remis en honneur tout particulièrement par la Contre-Réforme et les Décrets du Concile de Trente en réaction contre les thèses réformées, mais bénéficiant aussi dans le même temps d'un courant

(1) Oeuvres V 145

(2) ibid. V 165

de recherche spirituelle riche et profond -, va être tout spécialement mis en évidence :

Je ne vous ay encor point parlé du soleil des exercices spirituels, qui est le tressaint, sacré et tressouverain Sacrifice et Sacrement de la Messe (1).

L'insistance manifeste par la juxtaposition de superlatifs d'apparence presque précieuse est suggérée dès l'abord par le qualificatif de "soleil des exercices spirituels" inventé par l'auteur.

D'autres expressions mineures esquissent cette même idée de prééminence du soleil. Ainsi dans les Controverses :

Les esclairs illuminent mais le soleil esclaire (2).

Nous trouvons également une expression générique dans le feu de la polémique de La Défense de l'Estendart de la Sainte Croix

mais s'il entend de l'intention des catholiques, je luy ferai voir le contraire clair comme le soleil (3).

Ou encore, toujours dans le même ouvrage, un argument polémique pour lutter contre l'insinuation protestante que la dévotion à la croix nuit à la relation avec Dieu lui-même :

Mays quelle jalousie pourroit avoir le soleil ou le feu de voir qu'on tient pour plus lumineux et chaud ce qui les approcheroit de plus près (4)

et, pour finir avec ces expressions plus ou moins courantes, notons une phrase tirée d'une lettre à Jeanne de Chantal :

Mais je vais vous presenter un soleil au pris de tout cela (5).

Dans cette dernière expression, le terme de soleil indique simplement une réalité supérieure que l'auteur va proposer à sa correspondante.

#### 11226 Le soleil et les autres astres

La primauté du soleil est également affirmée par rapport aux autres astres (6). Cette idée permet la mise en oeuvre de deux comparaisons assez simples tirées du Traité :

(1) Oeuvres III 100

(2) id. I 103

(3) id. II 220

(4) *ibid.* II 16

(5) id. XII 366

(6) Cet ordre de la nature peut être souligné dans la prédication comme étant la manifestation éclatante d'une Providence divine. Oeuvres VII 89

Et jamais nostre entendement n'a tant de plaisir qu'en  
cette pensée de la Divinité (...)  
comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le  
plus grand de la lune ou des estoiles ains est plus lumi-  
neux que la lune et les estoiles ensemble (1)

ou encore,

La charité est entre les vertus comme le soleil entre  
les estoiles : elle leur distribue a toutes leur clarté  
et beauté (2).

Sans doute la conception exprimée n'est-elle guère scien-  
tifique en ce qui regarde les étoiles si elle s'avère exacte pour  
la lune. Elle n'en renforce pas moins une fois de plus cette  
intuition héliocentrique que nous présentons.

#### 11227 Le soleil dans certaines expressions courantes

Le soleil en tant que réalité observée dans la nature est  
encore mentionné à plusieurs reprises de manière beaucoup moins  
caractéristique voire quelque peu banale.

Il contribue à indiquer et à désigner l'ensemble de la création  
elle-même dans l'expression suivante de l'Introduction à la vie  
dévote :

saint Louys, l'un des grans roys que le soleil ait vu (3)  
Mais peut-être pouvons-nous voir ici une fine allusion polémique  
au livre de L'Ecclésiaste qui affirme "qu'il n'y a rien de nouveau  
sous le soleil..." (4)

Il sert surtout à nombre de formules de politesse plus ou  
moins stéréotypées lorsque l'auteur s'adresse à des grands de ce  
monde. La prose latine ecclésiastique requiert des métaphores dont  
le goût nous paraîtra sans doute aujourd'hui quelque peu ampoulé.  
L'évêque ne déroge pourtant nullement aux usages en vigueur pour  
s'adresser au pape :

Sol quoque eo abundantius ac pressius radios suos  
effundit in haec nostra inferiora, quo altius horizonti  
insidet ac dominatur. Tu autem, Beatissime Pater, cor es  
et sol totius ministerii ecclesiastici (5).

(1) Oeuvres IV 74

(2) id. IV 268

(3) id. III 190

(4) Qo 1,19

(5) Oeuvres XII 72, traduit ainsi : "De même encore, c'est à mesure qu'il s'élève et plane à l'horizon, que le soleil darde ses rayons plus intenses et plus ardents sur la terre. Or, très Saint Père, vous êtes le cœur et le soleil de l'état ecclésiastique tout entier."

Quoiqu'avec moins d'ampleur, la même inspiration se retrouve dans certaines formules de politesse épistolaires en français :

... duquel le mérite se fera tousjours plus paroistre en montant, comme fait le soleil... (1)

Pourtant ces mêmes formules de politesse permettent certains retournements d'une grande finesse qui, sans contrevenir à la convention qui fait du prince un soleil pour ses sujets même avant que Louis XIV en n'ait officialisé l'appellation, permet quelques reproches bien sentis...

Il seroit bien raysonnable que, comme les Princes s'estiment les soleils de ce bas monde, ilz rendissent les rayons de leurs regards effectifz, ainsy que ceux du soleil le sont en la terre (2).

Terminons avec ce paragraphe sur le soleil en contact avec la création par deux petits traits qui montreront que François de Sales écrivain ne négligeait pourtant pas la réalité ménagère la plus quotidienne, ainsi qu'en témoigne cette recommandation tirée des Constitutions et règles de l'Oratoire de Tonon qui charge le préposé à la sacristie de :

mettre les habitz, paremens et pavillons aussi quatre fois l'annee au soleil (3).

De même, ce trait des anciens usages juridiques féodaux relatif à un prédécesseur de François de Sales sur le siège épiscopal de Genève :

L'evesque Ademarus leur donna pouvoir de connoistre et juger les crimes et occurences qui surviendroyent des le soleil couchant jusques au soleil levant (4).

### 1123 Le soleil chez les humanistes anciens

François de Sales, pour cette image essentielle du soleil, n'a guère éprouvé le besoin de s'inspirer des humanistes anciens. On ne retrouve pas dans ses oeuvres d'emprunts aux mythes solaires, à la mythologie ou aux métamorphoses chères aux auteurs grecs et latins.

Dans les recueils de similitudes écrits de sa main et publiés dans les Oeuvres complètes, on ne trouve que deux mentions

(1) Oeuvres XIV 23

(2) Lettre au Baron Amédée de Villette dans Oeuvres XV 265

(3) Oeuvres XXIV 435

(4) ibid. XXIV 278

directes du soleil. Une première n'a jamais servi (1) et une seconde rapporte les propos de Pline relatifs à la ville de Séleucie :

... "mihi esse videor in illo monte Cassio, Seleuciaie vicino, de quo Plinius ait videri utrumque hemispherium, unde duabus horis post mediam noctem videtur ex una parte nox obscurissima, ex alia dies lucidissimus" (2).

Cette dernière image sera reprise par l'auteur dans sa prédication (3).

#### 1124 L'image du soleil empruntée à la Bible

##### 11241 Des expressions hébraïques

Nous avons mentionné, dans notre introduction, l'importance de l'image du soleil dans l'Écriture.

L'emprunt que fait François de Sales à cette source est assez important. Dans un premier temps, il présente dans un certain nombre de passages de ses Oeuvres l'utilisation d'un hébraïsme courant dans la littérature prophétique et tout particulièrement inspiré du prophète Malachie. Cette construction particulière consiste à adjoindre un déterminant de nature abstraite au terme "soleil" pour évoquer l'excellence de ce dont il est question dans le texte. Malachie l'emploie pour définir son Dieu comme le "soleil de Justice", terme qui est cité directement à plusieurs reprises par François de Sales, et particulièrement par trois fois dans le Traité (4) :

... et recevant les plus ardentes inspirations que son Fils, soleil de Justice, jettast sur les humains... (5)

Ici, l'auteur, parlant de Marie, en vient à définir cette excellence d'inspiration qui est à l'origine de l'Incarnation. Nous retrouvons le même terme pour traduire cette fois une inspiration plus générale que Dieu adresse à tous :

et Dieu, soleil de justice, darde sur tous, tres suffisamment ains abondamment, les rayons de ses inspirations, il eschauffe nos coeurs de ses benedictions, touchant

(1) Oeuvres XXVI 153

(2) ibid. XXVI 126 cite Pline "Histoire Naturelle" I, V, c. XXII, traduit ainsi : "la ville de Séleucie au-dessus de laquelle le Mont Casius est tellement élevé qu'il y est possible deux heures après minuit de voir d'un côté le soleil levant et de l'autre la pleine nuit."

(3) Oeuvres VIII 262

(4) Les Sermons utilisent fréquemment cette tournure par exemple Oeuvres VII 420, 440 et passim.

(5) Oeuvres V 52

un chacun des attraitz de son amour (1).

L'utilisation de l'hébraïsme entraîne ici une métaphore plus développée puisqu'elle permet l'utilisation de l'un des attributs du soleil, les rayons, pour qualifier l'inspiration. Cette même image était présente auparavant, à propos de la notion de vérité qui ne peut, dans une vision de foi, que provenir de la divinité elle-même.

et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la vérité, mais les seuls rayons de soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement (2).

Nous noterons au passage qu'une fois de plus l'évêque exprime ici l'idée que l'attitude de foi, si elle requiert l'humilité devant la révélation, ne dispense pourtant aucunement d'une recherche exigeante de la vérité, recherche dont certaines traditions obscurantistes ont peut-être voulu parfois faire l'impasse.

L'emploi de l'expression "soleil de justice" va permettre également un développement plus important d'une évocation hivernale à propos de la ville de Genève. Faut-il rappeler que toujours le regard de l'évêque se tourna vers son siège épiscopal, pour lui inaccessible, et que longtemps il crut possible une restauration catholique dans la ville de Calvin ? Le temps n'était pas à l'oecuménisme au sens moderne de ce mot, mais à un affrontement sans merci. Ce sera l'honneur de François de Sales d'avoir porté cet affrontement sur le terrain de la charité, du dialogue et du refus de la violence. Ceci dit il serait parfaitement anachronique d'imaginer sous sa plume des concessions à une religion réformée qui avait bien failli ruiner l'Eglise catholique savoyarde.

Mais le froid si rigoureux, les glaces si fascheuses de l'hiver de la religion qui domine maintenant dans vos murailles, m'a fait passer en une région plus douce et salubre, en attendant qu'après les apertés de cette saison si ténébreuse, le Soleil de Justice, ramenant sa lumière sur vostre orison, y face renaître la prime et première aménité de la sainte piété et dévotion (3).

De manière considérablement moins développée cette expression apparaît encore sous la forme d'une invitation à l'adresse de l'un de ses correspondants :

(1) Oeuvres IV 230

(2) ibid. IV 135

(3) Lettre aux habitants de Genève, Oeuvres XIII 391



s'exposer au Soleil de Justice (1).

Dans une allusion plus familière à la réalité domestique, l'hébraïsme permettra également cette charmante comparaison de l'orant avec un paisible dormeur prenant soin d'aérer soigneusement sa chambre :

Cet exercice ici ne doit jamais être oublié, non plus que celui du matin; car par celui du matin vous ouvrez les fenêtres de votre âme au Soleil de Justice, et par celui du soir, vous les fermez aux ténèbres de l'enfer (2).

Nous retrouvons la même construction à une autre occasion, avec cette fois le changement du deuxième terme, l'amour céleste étant défini comme soleil des vertus.

O Jésus, que c'est un plaisir délicieux de voir l'amour céleste qui est le soleil des vertus, quand petit à petit, par des progrès qui insensiblement se rendent sensibles, il va déployant sa clarté sur une âme, et ne cesse point qu'il ne l'ait toute couverte de la splendeur de sa présence, lui donnant enfin la parfaite beauté de son jour (3).

La métaphore se déploie ici avec la délicatesse de nuance d'une belle aube finement observée. Le jeu des qualificatifs, en respectant parfaitement la cohérence de l'image du soleil levant, permet l'évocation d'une gradation qui joue sur les mots "sensible" et "sensiblement" pour aboutir au plein déploiement d'un jour qui évoque l'âme dévote en relation avec son Dieu.

Dans un autre passage, cette construction est encore employée avec cette fois un épithète qui en renforce le sens :

La charité, qui est une vertu non point humaine mais céleste, non point morale mais divine, elle est le vrai soleil des vertus, sur lesquelles elle doit tous-jours dominer (4).

Il est sans doute possible d'apparenter ce type de phrase à l'extrait suivant, toujours emprunté à l'Introduction à la vie dévote qui présente alors l'ellipse du déterminant :

... et n'est point accoutumée d'attendre en patience les retours du vrai soleil, il leur semble

(1) Oeuvres XV 20

(2) id. IV 130

(3) id. III 91

(4) ibid. III 150

qu'elles ne sont ni en la terre ni au ciel (1).

#### 11242 Des citations tirées de divers Livres Bibliques

Après avoir considéré l'emploi par François de Sales d'un nombre important d'expressions sémantique d'origine hébraïque, et plus précisément prophétiques, qui lui servent à mettre en oeuvre des métaphores plus ou moins filées, nous allons considérer rapidement les emprunts faits par l'auteur à divers Livres bibliques pour présenter des images relatives au soleil.

#### 112421 Le livre de la Genèse

Le Livre de la Genèse ne constitue pas une source très importante d'inspiration dans ce domaine. Il y est simplement rappelé que le soleil est une réalité créée par le Verbe de Dieu. Ce Verbe n'est pas parole seulement, mais acte, effet, directement visible pour le croyant. En voyant le soleil, il verra donc le Verbe de son Dieu, ouvrage parfait déjà mais d'une perfection limitée en regard de celle de son créateur. En cela le croyant sera invité à comprendre comment et pourquoi la nature tout entière est le Livre de la Parole de Dieu.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et en vertu d'iceluy en un moment furent faitz le soleil, la lune, et cette innombrable multitude d'astres, avec leurs différences en clarté, en mouvement, en influence.

"Il dit, et soudain furent faitz

Tous ces ouvrages si parfaits" (2)

Deux vers octosyllabiques viennent renforcer ici, sous forme de slogan, l'évocation de la "parole en actes" de la divinité créatrice.

Ce principe étant rappelé, François de Sales passera toujours sans effort du soleil créé au créateur du soleil dans bon nombre de métaphores et de comparaisons sans jamais que son propos ne soit teinté de la moindre tentation de néo-paganisme.

#### 112422 Le Livre de l'Exode

Le Livre de l'Exode avait privilégié le thème du feu avec l'image du buisson ardent. De fait, le soleil n'y apparaît-il

(1) Oeuvres III 333, Il serait possible de replacer également dans cette catégorie d'expressions d'origine hébraïque, des mentions comme "le soleil des exercices spirituels" qui qualifie l'Eucharistie - ce qui nous avait semblé davantage relever d'une notion de prééminence du soleil en tant que créature observée -

(2) id. IV 91 citant à la fin Ps 148,5

pas directement. On ne trouve qu'une seule allusion à cela dans le livre des Controverses; elle fait état de cette ancienne conception vétérotestamentaire qui affirmait que nul ne saurait voir Dieu sans mourir; c'est la raison pour laquelle, selon la tradition, Moïse ne put voir Dieu que de dos... Dans ce passage, l'auteur reprend un parallèle allégorique déjà présenté par saint Paul entre le grand prêtre de l'Ancienne Alliance et le Christ

et par la lumière du soleil de justice, lequel, bien qu'il soit levé, est neanmoins voilé a nos yeux par nostre propre mortalité, car le voir face a face ordinairement n'appartient qu'a ceux qui sont delivrés du cors qui se corromp... (1).

La reprise du terme "soleil de justice" permet une fois de plus l'emploi du langage métaphorique "voilé", le voile étant ici la condition mortelle de l'homme dont il sera un jour délivré pour accéder à la plénitude de la lumière divine.

#### 112423 Le Livre de Josué

Du Livre de Josué, François de Sales retiendra surtout l'épisode de la bataille de Gabaon (2). La tradition rapporte que Josué implora Dieu, ce jour-là, de suspendre le cours des astres pour permettre à sa nation de se venger de ses ennemis et de manifester ainsi que "Le Seigneur combattait pour Israël".

François de Sales utilise ce passage dans La Défense comme argument pour montrer à ses contradicteurs réformés que l'invocation des saints et autres pratiques catholiques ne sont nullement des usages païens qui détourneraient de Dieu :

Voicy un exemple signalé : Josué désire que le soleil et la lune s'arrestent et parent au milieu de leur carriere; a quoy, je vous prie, s'adresse-il pour en avoir l'effect ?

... il fait sa requeste a Dieu... mais quant a ses paroles elles n'arrivent que jusques au soleil et a la lune (3).

Une autre évocation de cet épisode présente un tour beaucoup moins polémique mais par contre beaucoup plus empreint d'humour. Il s'agit d'un passage de l'Introduction dans lequel l'évêque parle de certains exercices spirituels qu'il conseille à Philothée.

(1) Oeuvres I 307

(2) Jos 10,12 sq.

(3) Oeuvres II 158

Faites donc hardiment ces exercices selon que je vous les ay marqués, et Dieu vous donnera assez de loysirs et de force de faire tout le reste de vos affaires; ouy, quand il devroit arrester le soleil comme il fit du tems de Josué. Nous faisons tous-jours asses quand Dieu travaille avec nous (1).

Enfin, une troisième mention de la même source, toujours dans le même ouvrage, apporte un parallèle intéressant entre l'Ancien et le Nouveau Testament. La pointe du propos reprend le thème du soleil non sujet aux vicissitudes et en cela image du Dieu inaltérable.

Le soleil s'arresta une fois en faveur de la victoire de Josué et s'obscurcit une autre fois en faveur de celle du Sauveur; nul ne dira pourtant qu'il soit immobile ou obscur (2).

#### 112424 La tradition psalmique

La fréquentation des Psaumes par François de Sales est importante. La liturgie, ses études théologiques effectuées à titre personnel mais plus encore les Heures récitées fidèlement depuis sa vie estudiantine l'ont depuis longtemps familiarisé avec cette tradition psalmique qu'il citera aussi volontiers en langue latine qu'en français.

Nous trouvons une premier emprunt aux Psaumes : "Sa dynastie durera toujours et son trône sera devant moi comme le soleil" (3). "Que l'on te craigne, tant que le soleil et la lune brilleront, jusqu'au dernier des siècles" (4). Ces citations sont attribuées par François de Sales non pas au règne royal de David mais à ce qui constitue à ses yeux et selon la tradition de l'Eglise sa succession, c'est à dire la pérennité de l'Eglise. Elles viendront, dans le Livre des Controverses, donner une assise scripturaire à la certitude que l'Eglise catholique a reçu vocation d'éternité par opposition à l'Eglise réformée de conception toute nouvelle.

C'est l'Eglise que le Psalmiste chante :  
Dieu l'a fondée en éternité.

(1) Oeuvres III 364

(2) ibid. III 240

(3) Ps 88,37

(4) Ps 71,5

Son trosne sera comme le soleil devant moy,  
et comme la lune parfaite en éternité (1).

Le soleil apparaît encore à l'occasion du Psaume 18 qui offre une description personnifiée du soleil sous les traits d'un jeune époux qui sort de sa tente ou encore un champion, joyeux de prendre sa course. "D'un bout du ciel il surgit, il vire à l'autre bout, et rien n'échappe à sa chaleur". Ce Psaume est davantage descriptif et présente la réalité dans la foi de la création divine bienfaisante. En le reprenant, François de Sales le transforme pour en faire un Psaume de louange :

Dieu soit a jamais loué de la chaleur amoureuse duquel  
nul n'est escondit ni caché (2).

Nous retrouvons ici illustré le thème très cher au salésianisme d'un appel universel à une vie "dévote", réponse à l'inspiration communiquée aussi certainement à tous que l'est la chaleur du soleil sur toute la création. L'association de mots "chaleur amoureuse" situe le propos dans le domaine mystique et non point seulement spéculatif comme pourrait l'être un discours sur la grâce.

Ce même passage sera utilisé de manière beaucoup plus conventionnelle sans doute dans une lettre au roi de France Louis XIII pour intercéder en faveur des églises de Gex. La correspondance soignée ne dédaignait pas de faire appel à des citations bibliques pour appuyer un propos d'intérêt politico-religieux. L'auteur, visiblement, soigne la forme :

Sire,  
Rien n'est caché à la chaleur du soleil en ce monde;  
rien n'est non plus esloigné du soin des bons Rois en  
leurs monarchies. C'est pourquoi Vostre Majesté a  
regardé l'église de Gex... (3).

Nous trouvons un dernier emprunt à cette tradition, non pas tout à fait du reste dans le registre des Psaumes, mais dans celui qui s'y apparente beaucoup, celui des hymnes liturgiques. Il s'agit ici d'une allusion au "benedictus" qui est récité dans l'office latin du matin et qui se traduit ainsi : "Soleil levant qui vient

(1) Oeuvres I 63. Cet argument scripturaire sera repris à diverses reprises. Oeuvres I 44, 69, 127, 132, 139, soit seul, soit en association avec une série d'images évoquant la même réalité : la lune, l'arc-en-ciel, la montagne.

(2) id. XIV 46

(3) id. XVI 176

nous visiter, lumière sur ceux qui gisaient dans les ténèbres et l'ombre de la mort..." (1)

Nostre Seigneur mesme est nomme Soleil Levant et Nostre Dame Aube du jour, je pense que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil devers le soir a bonne heure, pour pouvoir prendre son resveil et faire son lever de bon matin (2).

Le conseil, donné à Philothée est sans doute précieux et rend compte en tous cas d'un mode de vie fort éloigné du nôtre et plus proche de la nature. Cependant, d'après les témoignages de ses familiers lors des procès de canonisation, nous nous rappellerons que l'évêque mettait bien mal en pratique cette sage résolution et que souvent sa correspondance volumineuse le voyait veiller "passé minuit".

#### 112425 Le Cantique des Cantiques

Le livre du Cantique des Cantiques a été pour François de Sales un éblouissement lors de sa vie étudiante à Paris. Dès 1594, âgé de 17 ans, il obtient de son précepteur de pouvoir suivre les cours de Génébrard, bénédictin de Cluny, sur le Cantique des Cantiques (3) traduit en langue latine en vers "iambiques". Ce sera pour lui une mine d'images qui s'affinera jusqu'à en opérer une grande synthèse au fur et à mesure qu'il en utilisera la matière dans toute sa portée et sa richesse. "Il découvrira ainsi, par le Cantique, que toute la Création chante le Créateur, et qu'en partant d'une même image, un même mot peut renfermer en soi une mine inépuisable de significations et de valeurs, dès l'instant qu'elles ne s'opposent pas ni ne se contredisent, tout comme dans les graines se trouve déjà contenu implicitement la plante entière dans toute sa variété" (4).

Dans son Commentaire du Cantique, François de Sales souligne le rôle tout à fait privilégié du soleil dans ce texte biblique. Il est probable que c'est ici que son héliocentrisme trouve sa justification scripturaire. Le Cantique, on s'en souvient, met en scène deux amoureux, la partenaire féminine étant la Sulamite qui, conformément à l'original biblique, nous est

(1) Lc 1, 78-79

(2) Oeuvres III 20

(3) ainsi qu'il l'explique dans le Traité de l'Amour de Dieu, Oeuvres V 277

(4) Brix André : François de Sales commente le Cantique des Cantiques, Craponne, 1984.

ainsi décrite :

Ne prends donc pas garde à ce que je suis brune, car mon Soleil m'a voulu ainsi laisser en cette guerre : le soleil m'a donné le teint que j'ay, et ne m'est pas advenu par ma faute, mais par celle des premiers enfans de la nature humaine, ma mere (1).

La traduction présentée par François de Sales est assez libre, conformément à l'avertissement que l'auteur a cru bon d'adresser à son lecteur :

Je cite aucunesfois l'Escriture Sainte en autres termes que ceux qui sont portés par l'edition ordinaire : o vray Dieu, mon cher lecteur, ne me fay pas pour cela ce tort de croire que je veuille me departir de cette edition-la; ah non, car je sçai que le Saint Esprit l'a autorisée par le sacré Concile de Trente, et que partant nous nous y devons tous arrester; ains au contraire, je n'employe les autres versions que pour le service de celle-ci quand elles expliquent et confirment son vray sens (2).

Nous voici prévenus... Le discours de la bien-aimée prend ici un ton encore plus personnel que dans le texte originel avec l'appropriation qu'elle fait du soleil : "mon Soleil" et sa personnification : le soleil a voulu ce hâle, alors que dans la Bible l'explication que donne la jeune femme de son teint brun est l'obligation imposée par ses frères d'aller surveiller les vignes (3).

L'insistance n'est plus alors sur la vigne, symbole du peuple d'Israël, mais sur le soleil, image de la divinité aimante, comme nous l'avons déjà dit. Le dialogue amoureux des deux époux, dans ce même commentaire remet en scène le soleil avec cette phrase :

Vois-tu bien ce soleil, o mon épouse, ces estoilles, ces cieux, ceste terre, ces rochers ? Ce sont autant de voyes et de chemins pour me trouver (4).

Le thème est ici assez différent, il resitue les réalités les plus éclatantes de la création comme étant des chemins, un passage, une sorte d'escalier ou d'échelle comme le suggère Bellarmin (5), pour monter à Dieu, dans une relation amoureuse

(1) Oeuvres XXVI 17

(2) id. IV 9

(3) Ct 1,6

(4) Oeuvres XXVI 18

(5) Bellarmin R. Escelle de l'âme pour monter vers Dieu (De ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum) Paris, 1606; Lyon, 1615

soulignée ici par le terme "épouse", l'époux étant cette fois le Seigneur lui-même.

Mais revenons au teint de notre Sulamite. Ce trait est cité avec sobriété et exactitude dans une lettre de 1602 à une religieuse(1). Le Traité nous invite à faire un pas de plus en nous proposant une identification directe du soleil et du bien-aimé représentant Dieu, cette identification inversant même le mouvement du texte : c'est le "Bienaymé" qui a hâlé la jeune femme; "bienaymé" qualifié après coup de soleil alors que dans le premier texte le soleil avait hâlé la dite jeune femme, soleil sous les traits duquel transparaissait le "bienaymé"

car je suis voirement brune, d'autant que mon bienaymé  
qui est mon soleil, a dardé les rayons de son amour  
sur moy (2).

La reprise et l'insistance sur ce détail du teint de la Sulamite nous introduit à un thème cher au salésianisme : l'amour de Dieu transfigure radicalement tout comme le soleil transforme le teint de celui qui s'expose à son ardeur. Cette transformation rend beau et attirant.

Dans une autre lettre à des religieuses du monastère des Filles-Dieu, François de Sales, en utilisant ce même thème, trouve l'art et le manière d'adresser quelques reproches à cette maison non réformée de façon toute spirituelle et agréable :

Ne prenes pas garde a ce que je sois brune, car  
c'est le soleil qui m'a hâlée.  
Or, je pense que vous pouvez bien en dire autant de  
votre maison. Elle est belle, c'est vrai, mais le  
soleil, c'est à dire le temps, la longueur des jours  
a altéré son tein (3).

Le recours à la citation biblique est ici intéressant car il est tout à fait connoté en contradiction avec ce qui précédait : ce n'est plus le hâle d'un soleil symbole de l'amour divin qui rend la jeune femme jolie, mais c'est la jeune femme qui est belle malgré le hâle fait de longueur et d'usure du temps. Cette interprétation demeure cependant exceptionnelle : François de Sales propose à son lecteur une autre identification entre l'amoureux du

(1) Oeuvres XII 146

(2) id. IV 357

(3) id. XXI 68



Cantique et le soleil, identification que le texte biblique ne permet pas d'opérer directement. Il est en effet dit : "Le voici par la fenêtre, il épie par le treillis" (1). Ce qui était le coup d'oeil complice d'un garçon qui n'a pas libre accès dans la maison et demande à la fille de le rejoindre dehors prend une majesté singulière si ce garçon a les attributs solaires

Hé ! Seigneur Sauveur, j'entrevois, ce me semble, la clairté de vostre oeil debonnaire qui nous permet le retour de vos rayons pour faire renaistre un beau printemps en nostre terre (2)

Notons ici que c'est l'amoureux qui fait naître le printemps, alors que dans le texte, le jeune homme se contentait d'indiquer à son amie, par une suite de très belles images poétiques, l'arrivée du printemps et du temps des amours...

Cette interprétation demeure durablement dans le paysage symbolique de l'auteur, puisqu'on la retrouve à diverses reprises dans sa correspondance, sous une forme dynamique et même assez lapidaire.

Mon Dieu, ma Fille, que ce Ciel est beau, maintenant que le Sauveur y sert de soleil et la poitrine d'iceluy d'une source d'amour de laquelle les Bienheureux boivent a souhait (3)

ou encore

Cheminés donq tous jours ainsy aupres de Dieu, car son ombre est plus salutaire que le soleil (4)

et enfin

Or sus, ma chere Fille, tenés vous bien a Dieu; consacrés luy tous vos travaux, attendés avec patience le retour de vostre beau soleil (5).

Le baume, élément symbolique du Cantique que nous décrirons en son temps, apparaît également conjointement à l'image du soleil.

Il ne faut pas laisser la tressainte communion pour ceste sorte de mal; car rien ne ramassera mieux vostre esprit que son Roy, rien ne l'eschauffera tant que son soleil, rien ne le destrempera si souëfvement que son bausme (6).

(1) Ct 2,9

(2) Oeuvres XV 151

(3) *ibid.* XV 221

(4) *ibid.* XV 319

(5) *ibid.* XV 161

(6) *id.* XVIII 136

Enfin, nous retrouverons dans une suite de comparaisons simples, directement puisées dans la symbolique du même texte, l'association du soleil et du lys, fleur que nous examinerons également dans une autre partie.

La chasteté qui tient nos ames blanches comme le lys, pures comme le soleil (1).

Avec le Cantique s'achève notre évocation salésienne du soleil dans l'Ancien Testament. Les Evangiles à leur tour vont donner à François de Sales quelques images que nous allons observer.

#### 112426 L'Evangile de Matthieu

L'épisode de la Transfiguration s'insère dans la tradition des théophanies, c'est à dire de ces manifestations spectaculaires de la Divinité dans la Bible. Il est vrai que la représentation glorieuse de la divinité varie selon les civilisations. Toutefois le halo solaire a souvent exercé une fascination telle qu'il a été une figure du pouvoir d'origine divine.

La transfiguration dans l'Evangile de Matthieu est reprise par François de Sales dans un essai de poésie datant de 1598 :

Nous avons veu, Seigneur, ceste face si claire,  
Plus claire mille fois que n'est le beau soleil  
Lhors qu'en son plein midy le plus fort il esclaire  
Et que cest univers il regarde a plein oeil (2).

Sans doute ces alexandrins ne figureront-ils jamais dans l'anthologie des poètes de la Renaissance. Ils sont les témoins en tous cas de ces poésies religieuses très courantes qui étaient souvent mises en musique comme l'atteste plusieurs fois la correspondance de l'évêque. La personnification du soleil est intéressante en tant qu'elle associe son rayonnement à un regard, thème que nous exposerons dans les "imaginationes" à la fin de ce chapitre. "L'heure de midy" est également privilégiée dans cette évocation du soleil, thème qui sera repris également à la même occasion.

#### 112427 L'Evangile de Jean

Le prologue de l'Evangile de Jean propose aux textes salésiens un matériau assez riche de l'image du soleil en

(1) Oeuvres XIV 19

(2) id. XXII 106. La prédication reprend des textes semblables. cf. Oeuvres VII 278

présentant un long développement qui oppose la lumière du Christ aux ténèbres du mal, du refus et du "monde".

Cette opposition traverse tout l'Evangile de Jean, comme en témoigne parmi de nombreux autres, ce passage :

"Marchez tandis que vous avez la lumière, pour que les ténèbres ne s'emparent pas de vous : car celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière pour devenir des fils de lumière" (1).

Pour François de Sales, l'une des causes de l'obscurité de son temps, c'est l'hérésie, comme l'exprime cette phrase en italien :

et lasciate le tenebre della heresia calviniana sonno venute alla vera luce di Christo Jesu, nostro vera luce (2).

mais le plus souvent la dénonciation laisse place, plus généralement à une invitation comme celle-ci :

servez vous du peu de lumiere que vous avés, dit le Seigneur, jusques a ce que le soleil se leve (3)

#### 112428 Dans les Lettres apostoliques

Le soleil n'est pas un thème très fréquent dans les Lettres apostoliques. L'auteur ne le mentionne qu'une seule fois, de manière indirecte, pour reprendre les termes de l'apôtre Paul qui conseille de ne pas se coucher en état de colère et de non-réconciliation.

Que si une fois la colère peut gagner la nuit et que le soleil se couche sur vostre ire, ce que l'Apostre defend, il n'y a quasi plus moyen de s'en defaire (4)

#### 112429 Dans l'Apocalypse

Dans l'iconographie de l'Apocalypse le soleil est beaucoup plus présent. Ainsi Marie apparaît-elle avec les attributs de la puissance que l'auteur, Jean de Patmos, emprunte de manière polémique au culte d'Artémis d'Ephèse avec lequel la jeune chrétienté se trouvait en concurrence. La figure de la femme enveloppée de soleil, de lune et d'étoiles appartient en effet au patrimoine courant des représentations mythologiques cosmiques. Dans

(1) Jn 12,35

(2) Oeuvres XXII 168 "... et quittant les ténèbres de l'hérésie calviniste, sont venues à la vraie lumière du Christ Jésus, notre vrai Soleil."

(3) id. XIII 82

(4) id. III 164 se référant à Eph 4,26

l'Apocalypse, le soleil n'est plus divinisé en tant que tel, il constitue simplement le vêtement de gloire, mais aussi la subordination absolue de l'ancienne croyance au message du "kérigme" transmis par les prédicateurs chrétiens. La lune conserve sa fonction de symbole de la beauté, subordonnée elle aussi à la figure de la Vierge chrétienne et les étoiles, les divinités inférieures du monde païen au service de la gloire nouvelle de la Vierge et présentées en fonction d'un chiffre symbolique biblique : 12 habituellement et parfois 7.

Dans le Traité, François de Sales nous propose une fois une image de la sorte :

Mais si jamais Marie songea, comme l'ancien Joseph, a sa grandeur future, quand au ciel elle seroit revestue de soleil et couronnée d'estoiles, et la lune a ses pieds (1).

Cette représentation était sans doute familière aux contemporains de François de Sales puisqu'une lettre de remerciements de François de Sales à Jeanne de Chantal reprend en les commentant les motifs choisis pour l'ornementation d'une chape :

car la chappe est toute au nom de Jesus et de Marie, et represente parfaitement le Ciel des bienheureux, ou Jesus est le soleil et Marie la lune, luminaires presens a toutes les estoilles de cette sainte habitation; car Jesus y est tout à tous, et n'y a point d'estoilles en ce globe celeste en laquelle il ne soit représenté comme en un miroüer. (2)

Cette lettre de 1613 rejoint curieusement une intuition très forte que François de Sales porta toujours en lui et qu'il sut développer et communiquer dans tous ses écrits : celle de la présence universelle de son Dieu auprès de chacune de ses créatures, présence aimante et transformante qui ne se dément jamais et constitue de fait un appel universel à la sainteté. Tout cela se trouve déjà en germe dans le "Règlement de Padoue" du jeune étudiant.

Le soleil ny ses rayons ne sont pas ma lumiere principale, ny la compagnie ne me sauve pas, mays Dieu seul, lequel m'est aussi propice la nuict comme le jour (3).

#### 1125 Le soleil dans la tradition patristique et hagiographique

En suivant toujours le classement proposé, nous

(1) Oeuvres IV 194

(2) id. XV 368

(3) id. XXII 32

évoquerons dans une même partie les images de soleil d'origine patristique ou hagiographique.

La Patristique est l'un des domaines importants des études théologiques. Rappelons que François de Sales n'eut jamais l'occasion de fréquenter un cursus théologique complet : en effet sa formation fut essentiellement juridique et il dût, dans un premier temps, suivre une formation théologique en cachette avant de pouvoir officiellement s'adonner à une recherche en ce domaine qu'il dut mener de front avec une spécialisation juridique de haut niveau. Sa formation patrologique est pourtant assez approfondie. La variété des auteurs mentionnés nous en laisse percevoir un choix important de lectures et peut-être également le recours à des recueils de citations patristiques utilisés pour la prédication de l'époque.

La Patrologie permet de fonder une interprétation de l'Écriture dans l'homélitique catholique. Dans les ouvrages polémiques avec l'Église Réformée, l'appel aux textes des Pères fut également fréquent pour assurer à l'une ou l'autre des thèses en présence l'argument de l'autorité. De ce point de vue, les Pasteurs rendirent certainement le très appréciable service à François de Sales de l'inciter à une recherche solide et fondée. Dans la Défense, nous trouvons une allusion patrologique à un passage de l'Écriture que nous avons déjà commenté à propos du soleil :

en la seconde homélie Saint Jean Chrysostome appelle la croix "notre soleil de justice" (1).

L'argument est précieux sous la plume de son auteur puisque ce titre est normalement utilisé, comme nous l'avons remarqué, pour qualifier le Seigneur lui-même. Du coup la dévotion à la croix se trouve fondée sur une solide et ancienne tradition que les pasteurs ne pourront normalement réfuter.

Dans le même ouvrage, nous trouvons, comme en passant, des allusions au soleil qui ne présentent pas d'autre intérêt que de nous indiquer quels Pères de l'Église étaient cités par François de Sales. Nous ne nous y arrêterons pas.

environ midy, le soleil commençant un peu à décliner (2).  
Eusèbe.

(1) Oeuvres II 164

(2) ibid. II 118

... avec des splendeurs brillantes surpassans les rayons du soleil. Saint Cyrille de Jérusalem (1).

Dans l'Introduction à la vie dévote, nous trouvons mentionné un texte de Saint Grégoire de Naziance :

Je me promenais, dit-il, moy-mesme avec moy-mesme sur le soleil couchant, et passois le tems sur le rivage de la mer; car j'ay accoustumé d'user de cette recreation pour me relascher et secouer un peu de mes ennuis ordinaires (2).

Et une autre citation d'un texte de Saint Jean d'Alexandrie relatif à l'apparition d'

... une belle jeune fille plus reluisante que le soleil (3).

Ailleurs, l'auteur préférera utiliser avec davantage de précision les textes patrologiques pour un commentaire de l'Ecriture.

Saint Chrysostome (4) dict que le soleil ne pouvoit ni ne vouloit servir a l'injure du Createur; saint Ephrem (5) dict qu'il "prit le deuil" de la mort de son Maistre. Trois miracles : 1. le 14 de la lune, lune pleyne, 2. l'eclipse se dura des que nostre Seigneur fut crucifié jusqu'a none, qui n'a accoustumé de durer que bien peu; le 3., il fut universel. Phlegon, autheur grec : que le 18° de Tibère Caesar il y eust un "eclipse de soleil, la plus grande que jamais fut veüe, et qu'en ce tems il y eust un si grand tremblement en Asie et en Bithinie" (6).

Ce texte non rédigé ne constitue que des notes rassemblées en vue de la prédication : il nous donne un exemple de la recherche thématique qui était effectuée par les prédicateurs de l'époque et que nous retrouvons utilisée par l'auteur dans ses autres ouvrages.

Une autre expression ne retiendra pas trop longtemps notre attention, qui montre le soleil comme l'image de la perfection dans le domaine apostolique :

Mais si cest evesche avoit un Hilaire, un Augustin,

(1) Oeuvres II 120

(2) id. III 225

(3) ibid. III 126

(4) citant Mt 27,45 sq.

(5) l. de Passione in Ephrem syri op. Roma, 1746, t. III l. 246 - citation notée par Saint François de Sales.

(6) Oeuvres XXVI 8

un Ambroyse, ah ! ces soleilz dissiperoient les tenebres de l'erreur ! (1)

La métaphore traduit ici le rayonnement intellectuel, élément essentiel à la charge épiscopale et ecclésiastique en général, mais aussi la fougue apostolique et même polémique de ces grands pourfendeurs d'hérésie des premiers siècles de l'Eglise...

Dans des propos sur la vie spirituelle, les exemples empruntés à la biographie des Pères de l'Eglise constituent une sorte de légende dorée dans laquelle l'auteur va puiser des illustrations qui flattaient sans doute un goût, aujourd'hui disparu, pour un certain merveilleux d'origine religieuse. A cet égard, les tentations de Saint Antoine ont fait l'objet d'une littérature abondante à travers les siècles : hautes en couleurs, d'une richesse d'évocation symbolique tout à fait passionnante, parlant même aux gens peu instruits par l'imagination et la débauche d'images qu'elles proposent, elles sont présentées par François de Sales comme illustration à un passage de son Traité.

Saint Anthoine fut assailli d'une effroyable légion de démons, desquelz ayant assez longuement soustenu les effortz, non sans une peyne et des tourmens incroyables, en fin il vit le toit de sa cellule se fendre et un rayon celeste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noyre et tenebreuse troupe de ses ennemis et lui osta toute la douleur des coups receus en cette bataille (2).

Le rayon opère ici une sorte de dissolution alchimique des démons, peints sous les traits les plus sombres, associant avec la symbolique de la lumière, vainqueur des ténèbres, l'idée de plaisir exprimée ici sous le mode de la disparition de la douleur. Cette mention du plaisir procuré par le rayon divin est encore plus précise dans une autre allusion à la biographie d'un Père de l'Eglise, Saint Pacôme

Ce fut autre chose que son resveil, auquel Dieu le toucha, comme le soleil touche la terre avec un rayon de sa clarté, qui le remplit d'un grand playsir spirituel (3).

Enfin, plus près de l'auteur dans le temps, la louange

(1) Oeuvres XVIII 8

(2) id. IV 179

(3) ibid. IV 132

du soleil en tant que créature privilégiée parlant de son Créateur n'est pas sans rapport avec l'intuition franciscaine. L'évêque de Genève vouait en effet une grande admiration à cet autre François dont il appréciait par ailleurs le zèle de ses disciples.

Ainsy le grand Saint François chanta le Cantique du soleil et cent autres excellentes benedictions pour invoquer les creatures a venir ayder son coeur (...) a louer le Sauveur de son ame (1).

Le début du Cantique des Créatures commence ainsi :

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures spécialement messire le frère soleil, qui fait le jour et par qui tu nous éclaires; il est beau et rayonnant avec grande splendeur, de toi, Très Haut, il porte signification.

Cet aspect de pure louange n'est point absent de l'oeuvre salésienne, il n'est pas prioritaire pourtant. François de Sales, en effet, se montre davantage préoccupé par la présentation pédagogique, sous toutes les formes possibles, de l'amour de Dieu que soucieux de composer un recueil hymnique. Par contre son oeuvre développe magistralement le dernier terme de la prière citée : de toi, Seigneur, le soleil porte signification.

1126 Le soleil est le personnage privilégié de l'imagination des voyageurs endormis

L'influence de Platon dans la littérature du XVIème et du début du XVIIème siècles n'est plus à démontrer. Cette influence s'exerce, modestement il est vrai, sur François de Sales, essentiellement dans son Traité de l'amour de Dieu et de deux manières différentes : d'une part avec l'emprunt du mythe de la naissance de l'amour pauvre, déchiré, déchaux et chétif (2) et d'autre part avec l'utilisation de mythes composés par l'auteur. François de Sales les appelle ses "imaginationes". Le mythe se différencie de la parabole essentiellement par des buts différents : une parabole, en effet, et ceci est tout à fait caractéristique de la littérature évangélique, cherche à démontrer une réalité en s'appuyant sur un trait ordinairement fourni par la nature mais parfois aussi emprunté au comportement de l'homme. La parabole est essentiellement pédagogique. Le mythe, lui, au contraire, est

(1) Oeuvres IV 287

(2) ibid. IV 356 - retransposition d'un passage du Banquet de Platon.



essentiellement descriptif. Il présente une évidence qu'on ne saurait pourtant percevoir sans passer par sa figuration. En cela, il constitue une base de la lecture analogique. Le mythe ne doit pas être confondu avec les "exempla" des sermonaires utilisés à l'époque de François de Sales ou bien encore avec ces "paraboles par le geste" fréquentes dans la littérature prophétique (1).

Parmi les principaux mythes que l'on peut répertorier dans les Oeuvres de François de Sales et tout particulièrement dans le Traité de l'amour de Dieu, l'un d'entre eux nous intéresse tout particulièrement en tant qu'il met en scène directement le soleil.

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midy, un jour d'esté, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mais tandis que leur lassitude et la fraîcheur de l'ombrage les tint en sommeil, le soleil s'avancant sur eux leur porta droit aux yeux sa plus forte lumière, laquelle par l'éclat de sa clarté faisoit des transparences, comme des petitz esclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormans et par la chaleur qui perçoit leurs paupières les força d'une douce violence à s'esveiller. Mais les uns esveillés se levant, et gaignans pais allerent heureusement au giste; les autres non seulement ne se levent pas, mais tournant le dos au soleil en enfonçant leurs chapeaux sur les yeux, passerent la leur journée à dormir jusques à ce que, surpris de la nuit et voulant neanmoins aller au logis, ils s'esgarent qui ça qui là, dans une forest, à la merci des loups, sangliers et autres bestes sauvages. Or, dites, de graces, Théotime, ceux qui sont arrivés, ne devoient-ils pas sçavoir tout leur gré de leur contentement au soleil, ou pour parler chrestienement, au Createur du soleil (2)

Cette page, composée à dessein, nous amène à la louange du Dieu d'amour. Mais le chemin pour y parvenir fait appel à une expérience existentielle. Pour ce faire, le mythe va offrir un caractère de vraisemblance qui appartient à l'expérience la plus courante que tout voyageur de l'époque de François de Sales était amené à faire. Ce serait certes grande folie que de vouloir voyager à pied aux heures chaudes de l'été, et en ce cas force est bien de rechercher quelque lieu propice à une bonne sieste qui réparera les fatigues de la route. Le choix de l'ombrage est en cela plus que vraisemblable pourtant il n'est pas innocent : pour qui s'est familiarisé avec les images du Traité, l'arbre apparaît

(1) Ceci a fait l'objet d'une communication de Madame H. Bordes à l'université de Limoges.

(2) Oeuvres IV 229

aussitôt comme le symbole par excellence de la destinée humaine (1). Son enracinement dans la terre en fait une évocation de toute vie humaine, un passage obligé qui donne à ce mythe la dimension universelle que la figure des voyageurs ne présentait pas encore complètement.

Le cadre donné à l'action est en tout cas évocateur et poétique : les petits traits successifs disposent les éléments essentiels d'un tableau où fraîcheur et ombrages se conjuguent quelque temps; Ceci n'est que l'exposition d'une scène dans laquelle l'action principale va être tout entière menée par un personnage central qui va cristalliser tout l'intérêt : le soleil. Son apparition, presque théâtrale, est orchestrée par une première personnification qui sera ensuite continuée. Le soleil s'avance sur les voyageurs endormis et leur porte droit aux yeux sa plus forte lumière. L'impression d'agression est assez guerrière. Nous assistons alors à un véritable feu d'artifice en miniature fait de la multitude des petits éclairs qui viennent malicieusement jouer avec les prunelles des dormeurs. Cette agression n'est pas destructrice mais bienfaisante, elle se poursuit du reste d'une manière admirablement bien observée sous le mode d'une "douce violence", trait tout à fait marquant du caractère salésien. Nous voyons à l'avance ici un thème qui sera cher aux sciences de l'homme : le thème du "regard qui éveille à la vie", cette "pulsion scopique" qui "fait exister l'autre", comme nous l'enseigne la psychanalyse de l'école lacanienne (2).

La contemplation, quoique brève de ce phénomène de l'action du soleil, est présentée de manière lyrique, conjuguant avec beaucoup de délicatesse les deux thèmes de la chaleur et de la lumière. Il naît alors de ce mythe une impression de surnaturel simple, immédiat et comme tangible, faisant apparaître la vision d'une évidence qui est dite, sans avoir besoin d'être démontrée = Dieu, soleil de la vie de l'homme, l'éveille à la vie par son regard lorsque le temps en est venu et lui donne de voyager sur les chemins de sa vie dans les meilleures conditions qui soient

(1) Réalité que nous développerons dans notre partie sur l'arbre.

(2) Psychanalyse, symbole et signifiant chez François de Sales.

et sous son regard. Chaque existence contient donc un temps de rendez-vous avec son Dieu : l'heure de midi. Au voyageur, endormi puis réveillé, de décider ensuite, dans le jeu de sa propre liberté, s'il va "aller païs" ou tourner le dos à grand renfort de chapeau sur les yeux, à tant d'amoureuse sollicitude, s'exposant ultérieurement à la nuit et aux périls de la nature.

Ce mythe est essentiel : il donne la vision de l'auteur sur le sens de l'existence humaine et sur la liberté. C'est le soleil, trait familier et pourtant toujours auréolé de mystère, qui mettra en image l'action du "Créateur du soleil", le glissement de sens s'opérant dans la cohérence même de l'exposition de ce mythe.

### 113 Le thème de l'alternance du jour et de la nuit

Il est inutile, sans doute, d'insister sur l'importance de cette opposition du jour et de la nuit dans l'expérience la plus existentielle de toute créature. Le cycle qui constitue le temps de l'action et celui du repos, la longue montée des saisons rythmées par une progression de la durée du jour ou au contraire par sa diminution, tout cela est déterminant pour la créature. Cette opposition concerne de manière privilégiée le soleil qui semble bien demeurer l'acteur principal de ce jeu de vie et de mort. Elle offre pourtant un intérêt autonome surtout sous la forme de sa reprise par la tradition biblique et la mise en oeuvre de connotations qui façonnent tout le paysage intérieur des hommes. De fait, c'est presque exclusivement dans l'Écriture que François de Sales va trouver l'origine des images qu'il nous présente sur ce thème de l'opposition du jour et de la nuit, du combat entre la lumière et les ténèbres. Nous regrouperons ici, dans des paragraphes thématiques, diverses citations puisées dans l'ensemble des ouvrages que nous étudions, en commençant par la lumière.

#### 1131 La lumière, créée par Dieu, est d'origine divine

C'est la proposition fondamentale que nous pouvons dégager dans les écrits de l'évêque. Elle s'inspire de la lettre même du Livre de la Genèse cité dans le Traité de manière littéraire :

Dieu créateur vid, dit l'Écriture, que la lumière

estoit bonne, et que le ciel et la terre estoit une bonne chose (1).

Tout naturellement le Dieu créateur pourra donc être nommé "Père des lumières" (2), terme qui reprend à la fois la tradition Psalmique "Le Seigneur est ma lumière" (3), l'Evangile de Luc "lumière a la revelation des Gentilz et a la gloire d'Israël" (4) ou encore la formulation liturgique du symbole de la foi des catholiques : Deum de Deo, Lumen de Lumine (5). Dans son commentaire du Notre Père, François de Sales mentionnera à de multiples reprises cette conception de Dieu sous la forme d'une prière de louange.

"O Luce eterna, omne lumen illuminans et consumans in aeterno splendore...!" (6)

"Accendete, Padre, questa lucerna dell'anima mia con la luce del vostro amore." (7)

#### Cette lumière se communique

Il n'est point de problématique prométhéenne dans la tradition biblique, nous l'avons déjà mentionné. La lumière est créée pour se communiquer à toute chose et à tous les êtres.

Car comme la lueur, splendeur et clarté s'expand et communique a tout ce qui l'approche, et plus elle est grande plus elle s'expand et plus loin, ainsy plus l'honneur d'une chose est grande et plus il rend honorable ses appartenances, selon le plus et le moins qu'elles l'attouchent (8).

C'est ce que la première communauté chrétienne appelait la Bonne Nouvelle qui a été à l'origine du mot Evangile, l'Incarnation du Christ étant pour saint Jean tellement liée à la lumière que cet

(1) Oeuvres IV 320

(2) id. XXIII 302, XXVI 386, XII 183

(3) Ps 26 mentionné dans Oeuvres XVIII 72

(4) Lc 2,32 dans Oeuvres I 10

(5) Oeuvres XXIV 77

(6) id. XXVI 409, traduit ainsi : "Vous estes la lumiere eternelle qui esclaire tout, vous estes ce feu qui consume toute imperfection".

(7) ibid. XXVI 408. "Allumez, Père, cette lampe de mon âme avec la lumière de votre amour". cf. XXVI 398, 414, 415, 417, 418. D'autres textes bibliques sont cités par François de Sales dans le même sens dans le Traité de l'amour de Dieu : La foible clarté du point du jour, allusion à Gn 32,24 présentant le combat de Jacob avec l'ange; les flammes amoureuses des paroles de la foy, image inspirée de Lc 24,32, épisode de la rencontre du Christ ressuscité avec les pèlerins d'Emmaüs; la clarté de midy de la gloire de Dieu, inspiré de 1 R 10, 1-7, épisode tiré de l'histoire de la reine de Saba.

(8) Oeuvres II 14

évangéliste n'éprouva pas le besoin de nous conter la nuit de Noël mais commença son Livre par un prologue sur la lumière.

Tous ont été éclairés d'une lumière qui illumine tout homme venant en ce monde (1).

La lumière de Dieu est inépuisable, sa présence est immense et sans aucune commune mesure avec l'échelle de perception de la créature. Sa totalité est impossible même à concevoir comme nous le suggère l'analogie du soleil :

cette lumière crée du soleil visible qui est limitée et finie, est tellement vue de tous ceux qui la regardent, qu'elle n'est pourtant jamais vue totalement de pas un, ni même de tous ensemble (2).

La lumière peut aussi être ténébreuse et image du mal

Ce n'est pas le moindre des paradoxes salésiens. Il existe aussi des lumières qui ne sont pas d'origine divine et qui, ce faisant, présentent un caractère opposé à ce qui précède.

Les arguments du "Traicteur", c'est à dire de l'auteur protestant, plus ou moins anonyme, d'une attaque en règle contre la dévotion catholique à la croix sont de cette nature.

C'est comme qui diroit une chaleur froide ou une lumière ténébreuse (3).

Dans ce même contexte, entraîné par une fougue polémique que nous ne retrouverons pas dans ses ouvrages de maturité, le missionnaire du Chablais dénonce la perversion des valeurs qu'il impute à ses contradicteurs :

Bonum, inquit, est malum; lux sunt tenebrae (4)

à moins qu'il ne s'agisse de la lumière de Satan lui-même

Ce faux ange, qui se transfigure en ange de lumière (5) pour reprendre le terme de l'apôtre Paul.

La lumière éblouit

Si attirante que soit la lumière, si séduisant que soit l'appel de Dieu, il n'en demeure pas moins vrai que la lumière est éblouissante. Cet éblouissement est souvent mentionné par les convertis qui trouvent brusquement sur leur chemin la certitude

(1) Oeuvres IV 109 et 229, citant Jn 1,9

(2) ibid. IV 211

(3) id. II 68

(4) id. XXVI 118, traduit ainsi : "Le bien, disent-ils, est le mal. La lumière se confond avec les ténèbres."

(5) id. XVIII 404 citant 2 Co 11,14.

lumineuse de l'existence divine. Le changement de vie qui en résulte, le choix de la "vie dévote", pour reprendre le terme de l'évêque de Genève procèdent bien d'une expérience de ce type.

La lumière, quoy que belle et desirable a nos yeux, les éblouit néanmoins apres qu'ilz ont esté en de longues tenebres (1).

La contemplation de la vérité présente le même type d'image

car l'oeil qui se plaist tant en la lumière, n'en peut pourtant supporter l'extrémité et ne sçauroit regarder fixement le soleil (2).

Le mouvement inverse est également vrai. Il est éblouissant de passer des ténèbres à la plus vive lumière. Il est difficile de voir dans l'obscurité lorsque les yeux sont accoutumés à une vive lueur

et comme ceux qui ont esté longuement parmi la splendeur ne voyent goutte en l'ombre ou en quelque lumière un peu obscure, ainsy ceux qui se sont adonnés grandement a l'estime de Dieu ne s'estiment rien eux-mêmes (3).

Cette présentation imagée de l'humilité est tout à fait positive en tant qu'elle définit cette "vertu" par rapport à la lumière de Dieu et non comme un exercice d'école, recherche parfois morbide de la dérélliction érigée en modèle.

#### La lumière invite à répondre

Pour François de Sales, la lumineuse présence de Dieu incite le croyant au dynamisme d'une réponse faite de vivacité et de joie. Nous avons vu à quel point elle était, pour l'auteur, génératrice de plaisir. Un refus au contraire sera perçu comme étrangement contre-nature.

(...) et cette agreable lumière qui les invite a se haster au chemin de Dieu, ilz perdent tout à coup haleynes et tombent en pusillanimité et tristesse de coeur (4).

#### La lumière est aussi la figure du vrai et du bien

La connotation très riche du terme de lumière apparaît dans un texte du Traité. Le recours à l'étymologie présente l'argument avec autorité. L'emploi qui en est fait n'est pas exact, il est sans doute caractéristique des interprétations qu'il était courant de pratiquer à l'époque.

(1) Oeuvres III 292

(2) id. IV 196

(3) id. XXVI 87

(4) id. III 333

quant au bien, sa vraie image, c'est la lumière, sur tout en ce que la lumière recueille, réduit, et convertit a soy tout ce qui est (dont le soleil entre les grecs est nommé d'une parole (1) laquelle monstre qu'il fait que toutes choses soyent ramassees et serrees, rassemblant les dispersees, comme la bonté convertit a soy toutes choses). (2)

La lumière du soleil se voit ici attribuer trois fonctions qu'il serait légitime de décerner à la divinité. Le recueillement tout d'abord, terme important pour l'auteur : il permettra de jouer sur le sens de ce mot qui permet à la fois d'évoquer la synthèse de toutes les activités de l'homme et aussi l'attitude intérieure du croyant qui se met en présence de son Dieu. "La réduction", ensuite est à prendre ici au même sens positif de concentration. La "conversion" est le terme final de cette gradation qui ne nous surprendra guère dans la mesure où la lumière, signe de la divinité, a précisément pour fonction d'opérer la conversion du croyant qui s'expose à son rayonnement.

#### La gradation de la lumière

La pénétration de la présence de Dieu dans la vie du croyant ne s'effectue pas forcément dans l'éblouissement qui prélude aux grandes et célèbres conversions. De même le vrai et le bien ne se découvrent-ils sans doute pas en un mouvement subit et définitif. La lumière, en tant qu'elle sait parler de nuance, permettra d'exprimer ce long cheminement de la vie spirituelle et de la recherche du sens du vrai, du beau et du bien.

et quelque fois, outre cela, Dieu donne a l'ame une lumière non seulement claire, mais croissante comme l'aube du jour (3).

La progression spirituelle doit mener le croyant jusqu'au stade de l'extase. Mais le maître spirituel qu'est François de Sales ne promet pas cette découverte en quelques étapes rapides et pour appuyer ce propos, il dépeint parfois ce cheminement spirituel, - qui est le sujet principal de tout le Traité de l'amour de Dieu, - sous les traits d'une description soignée de la montée du jour.

Icy, parmi les crepuscules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'espoux nous ne rencontrions

(1) "Ἡλιος", rapproché de l'adjectif ἀολλής par Saint Denis. D'après les philologues modernes, la racine serait ἀλέη, ἔλη, chaleur du soleil. cf. note (1) Oeuvres V 23

(2) Oeuvres V 23

(3) ibid. V 22

quelque autre objet qui nous amuse et déçoive mais quand nous nous treuvons la haut qu'il repaist et repose au midy de sa gloire, il n'y a plus moyen d'estre trompés, car sa lumiere sera trop claire et sa douceur nous liera si serrés a sa bonté que nous ne pourrons plus vouloir nous en despendre (1).

La gradation décrit avec minutie les doutes du croyant au début de sa vie spirituelle et cette certitude progressive et lumineuse qui lie sa liberté non pas au moyen de quelque piège mais par la seule force de séduction de la "lumière" associée ici aux termes "douceur et bonté".

La lumière est le signe de l'Esprit Saint

L'expérience fondatrice de la Pentecôte est exprimée dans les Actes des apôtres sous le double signe du souffle et du feu (2).

En reprenant la dynamique des rayons de soleil qui frappent les créatures, les illuminent et les échauffent comme nous l'avons vu à de multiples reprises, François de Sales parle ainsi de l'Esprit Saint.

Quelle consolation de considerer la sacree methode avec laquelle le Saint Esprit respand les premiers rayons et sentimens de sa lumiere et chaleur vitale dedans nos coeurs (3).

Nous pouvons remarquer ici que l'évêque ne décrit pas différemment l'action de l'Esprit Saint, l'action de la grâce et l'action de ce qu'il a appelé l'"inspiration" dans le coeur du croyant. Sans doute ces distinctions théologiques procèdent-elles de la même expérience spirituelle et produisent-elles pour finir les mêmes effets. Dans ses notes théologiques, François de Sales avait déjà relevé cette appellation de l'Esprit Saint également nommé Paraclet :

"lumiere des coeurs" (4).

C'est cette même lumière que François de Sales propose pour la célébration de vêtue des Visitandines, l'usage liturgique devant reprendre les termes suivants :

Receves, ma tres chere fille, la lumiere corporelle en signe de la lumiere spirituelle de laquelle nous supplions Dieu vous illustrer, affin qu'avec la ferveur du

(1) Oeuvres IV 217

(2) Ac 2, 1 sq

(3) Oeuvres IV 130

(4) id. XXII 48 et XXVI 230



Saint Esprit vous puissiez parvenir a l'eternite (1).  
Cet Esprit Saint est répandu sous forme de lumière dans l'esprit  
des hommes et particulièrement dans celui des saints.

C'est une conviction absolue pour François de Sales : cet Esprit est à l'oeuvre universellement, "lumiere que Dieu répand dans nos esprits" (2), "lumiere nécessaire pour servir Dieu" (3), "lumière supérieure à toute autre" (4), lumière qualifiée également de sainte (5), de vraie (6), ou encore associée à la force (7) elle "fera puyser les forces dont le croyant a besoin" (8), "servira toute la vie" (9) et conduit pour finir à "l'union de nostre esprit avec ce divin bon playsir" (10) qui est le sommet de la vie mystique dans la dynamique d'un mouvement de glorification parfait (11).

C'est cette lumière universellement répandue qui brille d'un éclat tout particulier et encourageant dans la personnalité des saints que l'Eglise canonise.

... le bienheureux Philippe Nérieux (12), illuminé  
d'une lumiere toute divine... (13)

ou encore le bienheureux Amédée de Savoie :

il est donc fort a propos de mettre devant les yeux  
cette lampe qui brilla jadis parmi leurs ancêtres (14).

(1) Oeuvres XXV 181 et XXV 284, réponse de la jeune professe.

(2) Entretiens 1087

(3) Oeuvres XII 368

(4) id. XIII 55

(5) ibid. XIII 283, id. XV 215

(6) id. XX 115

(7) id. XIII 38

(8) id. XXV 452

(9) id. XVII 184

(10) id. XXI 166

(11) id. XVI 102

(12) Saint Philippe Neri, 1515-1595, fondateur de l'Oratoire de Rome, parfois orthographié Philippe de Nerieus ou sous forme francisée Nérieux.

(13) Entretiens 1247. Rappelons que pour les Entretiens exclusivement, nous dérogeons à notre règle d'utiliser le texte d'Annecy pour emprunter le texte de l'édition de la Pléiade op. cit.

(14) Oeuvres XV 226

La lumière : une expérience universelle

La lumière participe donc bien à cette grande mission que François de Sales prête à la nature d'être un Livre de la Parole de Dieu. L'expérience que chacun est appelé à faire de sa présence est tellement forte qu'elle dépasse toute connaissance théorique et livresque : elle est le patrimoine commun de l'humanité en marche vers la recherche du vrai (1), du beau et du bien et non pas seulement de l'intellectuel enfermé en sa tour studieuse.

qui aimeroit plus la lumière, ou l'aveugle-né qui sçauroit tous les discours que les philosophes en font et toutes les louanges qu'ilz lui donnent, ou le laboureur qui d'une veue bien claire sent et ressent l'agréable splendeur du beau soleil levant ? (2)

L'interrogation dessine ici l'esquisse d'un mythe rapide qui mettrait en scène deux personnages symboliques : l'aveugle-né et le laboureur. Le handicap est parfois utilisé par François de Sales pour exprimer un plaisir désintéressé, si l'on pense au mythe du musicien sourd (3). Ici le sens est quelque peu différent puisqu'il suggère avec une pointe d'humour le chercheur abstrait qui puiserait dans une connaissance livresque ce que l'homme de bon sens solidement enraciné dans la terre - le laboureur - découvre avec naturel et émerveillement. L'insistance dans le choix répétitif du verbe sentir et ressentir permet de passer d'une expérience purement physique à l'expression d'un sentiment intérieur profond et vrai sous-entendu par le choix de l'adjectif "clair" qui qualifie la vue. L'adjectif "agréable" renvoie à la notion de plaisir tandis que l'épithète "beau" lie ce plaisir à la découverte d'une esthétique lumineuse de nature héliocentrique. Ce passage du Traité illustre un propos sur la prière des humbles tout aussi riche et élevée, sinon plus, que celle des grands esprits. La leçon est d'inspiration très évangélique et souligne une fois de

(1) En une parabole originale qui semble bien être inspirée lointainement du mythe de la caverne de Platon, François de Sales imagine, dans un Sermon, la situation d'une femme en prison faisant dans l'obscurité de sa cellule l'éducation de son fils. Seule une petite chandelle le préparerait à la découverte du soleil, le jour de sa libération. La leçon n'est pas platonicienne pourtant. Pour François de Sales, la réalité paradisiaque dépasse tout ce que le croyant peut imaginer.

Oeuvres X 234.

(2) Oeuvres IV 136

(3) id. V 137

plus la conviction très forte du maître spirituel que la sainteté est un appel universel, déployé dans la nature tout entière. La figure de Tobie s'inscrit en contre-point de celle du laboureur à la vue claire. Son histoire édifiante permet une réflexion intéressante sur la cécité et le recouvrement de la vue, symbole de conversion qui sera abondamment repris dans le Nouveau Testament.

Quelle joie puis-je avoir, disoit Tobie, ne pouvant voir la lumière du ciel (1).

#### La lumière comme signe de discernement

Le terme de lumière sera utilisé de manière corollaire pour symboliser un certain nombre de notions particulières. Nous les évoquerons successivement. La première est la notion de discernement. François de Sales a sans doute emprunté à ses maîtres jésuites la conviction de l'importance du discernement, trait essentiel des Exercices (2) mais qu'il aborde d'une manière beaucoup plus souple et moins systématique que le maître espagnol. Ce discernement s'exerce dans divers domaines. Celui de la vie religieuse :

vous avez la lumière pour voir en quoi consiste le bonheur de votre vocation (3).

Celui de la recherche théologique :

et Dieu me fit la grace de me donner de grandes lumières sur le mystère de l'Incarnation (4).

Celui d'une recherche plus existentielle :

la bonne tristesse ouvre l'esprit, rend l'homme clair et lumineux (5).

Celui de la direction spirituelle et de la pénitence :

il est bon d'entendre les coupes des autres pour en recevoir la lumière (6).

Et enfin celui d'une recherche vraie de la vérité :

désirant revenir à la lumière de la vraie foi (7).

(1) Oeuvres V 316 citant Tb 5,12

(2) de Loyola, Ignace, Exercices Spirituels, Paris, Desclée, 1963, 230 p.

(3) Entretiens 1295

(4) Oeuvres XXII 110. Cette recherche peut être celle qu'exprime l'auteur dans son Traité : "Un Traité de l'Amour de Dieu que j'ay mis en lumière ces jours passés." Oeuvres XVII 276

(5) id. XXVI 229

(6) ibid. XXVI 301

(7) id. XXII 195

Nous la retrouvons encore pour qualifier la restauration qu'il espéra toujours du siège épiscopal en exil à Annecy :

que la sainte miséricorde ne nous ouvre point un jour  
la porte de nostre Geneve, affin que nous y rapportions  
la lumiere que tant de tenebres en avoyent bannie ? (1)

La lumière comme signe de l'intelligence

L'intelligence permet certes le discernement, encore qu'elle ne soit pas en soi suffisante, dans une vision de foi, pour accéder à la connaissance de la vérité tout entière. La lumière représente aussi en diverses occasions cette intelligence de l'homme qui s'exerce en des domaines différents.

C'est tout en somme, donner de la lumière à l'entendement et de la chaleur à la volonté (2).

L'intelligence pourra être purement technique, comme celle qui est louée par l'étudiant padouan lors de sa réception doctorale :

... "Guidum Pancirolum, jurisprudentiæ principem,  
lumen ac decus vestrum" (3).

La fréquentation de personnes à l'intelligence spirituelle éveillée constituera donc un commerce précieux et à encourager.

Et ce pendant, nostre Bonne Mere viendra, avec laquelle elle conferera et tirera d'elle beaucoup de lumière (4).

La même idée se retrouve dans ce passage :

... vous devez continuellement luy demander ses  
lumières (5).

Dans la polémique religieuse, chacune des parties revendique bien évidemment la possession de cette lumière surnaturelle de l'intelligence des choses spirituelles, seule application de la lumière évangélique.

Et Bèze dans ses Images, parlant de Luther, dit qu'il a été suscité pour faire sortir la lumière de l'Évangile du milieu de très épaisses ténèbres (6).

Cette lumière sera revendiquée dans la formule d'abjuration que composa François de Sales pour Madame de Saint-Cergues :

Mais ce bon Dieu qui ne nous manque jamais es choses

(1) Oeuvres XV 172

(2) id. XII 304

(3) id. XXII 86 ..."Guido Panciroli, prince de la jurisprudence, votre lumière et votre gloire..."

(4) id. XVII 10

(5) id. XXIII 299

(6) id. XXIV 212

necessaires a nostre salut, m'a donné la lumiere  
requisse pour le voir et l'embrasser parce que sans cela  
je fusse perdue, et ne m'a pas donné le moyen de bien  
déclarer ce que j'ay conneu et connois par cette lumiè-  
re, par ce que ce n'est pas a moy d'instruire ni  
d'enseigner (1).

La lumière pourra encore représenter cette intelligence subtile  
qui s'apparente au génie créateur de l'artiste. François de Sales  
s'adresse ici au poète baroque La Cépède pour le remercier de  
l'envoi de ses Théorèmes.

Mais toutefois, comme ce sont les grandes lumieres  
qui descouvrent les atomes, ainsy m'aves vous peu  
voir (2).

Le compliment est peut-être un peu formel; il met en valeur en  
tous cas ce sens particulier du mot lumière.

L'intelligence pour François de Sales conduit toujours à la foi,  
réponse lumineuse à l'invitation libre du Dieu de lumière qui de-  
vient à son tour éclairante, pour être appelée :

Lumiere de la foy (3).

#### Noël, fête de la lumière

Noël, fête de l'Incarnation pour laquelle l'évêque con-  
fessait avoir reçu des lumières toutes particulières, nous est  
encore révélé par la nature. La première incarnation rejoint ici  
l'Incarnation par excellence dont elle indique toujours le chemin.

Or, je vous demande en bonne foy, n'eussies vous pas  
choisi d'estre en l'estable tenebreux et plein de cris  
du petit Poupon, plutost que d'estre avec les bergers  
a pasmer de joye et d'allegresse a la douceur de cette  
musique celeste et a la beauté de cette lumiere  
admirable ? (4)

L'image est ici tout à fait éloquente. La lumière de la nature  
créée est le chemin vers le mystère de Noël. Il ne saurait être  
question de faire l'économie de ce chemin qui constitue le moyen  
unique de trouver le chemin de la crèche. Il ne saurait non plus  
être question de s'en contenter tant il est vrai, dans la logique  
de l'image présentée, que les bergers ne restèrent point à contem-  
pler cette lumière - quelque peu surnaturelle tout de même pour

(1) Oeuvres XV 380

(2) id. XVI 287

(3) id. XXVI 212

(4) id. XIII 203 évoquant Lc 2,13

l'occasion - mais s'en vinrent à la crèche pour reconnaître en l'enfant le Verbe Incarné.

La lumière incite à la louange

Devant cette richesse de sens divers rassemblés par ce terme de lumière, l'attitude proposée au croyant sera une fois de plus une attitude de louange.

Chaque partie de l'univers ne chante-t-elle pas les louanges de l'Ouvrier proposant à chacun de s'y associer ?

Le Psaume invite à cette attitude :

Voyant le jour, passés de la considération de la lumière corporelle à la spirituelle...

O Seigneur, en vostre clarté nous verrons la lumière (1).

Ces paroles, François de Sales suggère à son dévot de les reprendre à chaque réveil.

La composition poétique de forme latine est propre à exprimer ceci :

O Jesu, tuo lumine,  
Tuo redemptos sanguine,  
Sana, remove, perfice,  
Tibi conformes effice. Amen (2)

1132 La beauté du jour

La longue évocation de la lumière que nous venons de présenter nous a suffisamment accoutumés à l'esthétique du jour. Le jour est beau et sert de terme de comparaison à la parole de Dieu elle-même tant il est vrai qu'il est lui-même, à sa manière, parole du Dieu créateur.

Luce clariora sunt (3) affirme François de Sales en parlant des paroles du Sauveur. Ce jour sera donc le signe d'une joie spirituelle partagée dans la longue maturation d'une direction spirituelle et d'une découverte progressive de toute l'insondable richesse du contenu de la foi chrétienne. S'adressant à une visitandine qui ne lui demande rien moins que des éclaircissements sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, François de Sales écrit :

si vous n'entendez pas cette lettre, ne vous fâchez pas;

(1) Oeuvres XXVI 192 citant Ps 35,10

(2) id. XX 64, se référant à : 1 P 1, 18-19 et Ap 5,9. "O Jésus, guéris, réchauffe, perfectionne, rends conforme à Toi ceux que Tu as marqués de Ta lumière, rachetés par Ton Sang. Amen"

(3) id. XXIII 106 "plus claires que le jour"

je l'ay seulement escritte pour vous donner un peu de jour, et non pas le jour de midy que nous aurons au Paradis (1).

La plénitude lumineuse de la connaissance tout entière est pour plus tard, dans la perspective eschatologique du Royaume à venir, même si certains aspects de la vérité peuvent être affirmés avec la certitude qu'apporte le prédicateur catholique des Controverses à l'encontre de ses contradicteurs :

or j'entreprends icy de montrer, clair comme le beau jour... (2).

Le jour révèle et symbolise à la fois la beauté émouvante de certains êtres. On a dit François de Sales extrêmement sensible à la personnalité féminine et cette réalité demeure tout à fait exacte si l'on en juge par l'abondance de la correspondance par lui adressée à des personnes du sexe féminin. Pourtant, à une occasion au moins, sous le sceau de la confiance que permet une longue familiarité spirituelle, François de Sales confie à Jeanne de Chantal l'émotion très forte qu'il éprouva dans la rencontre qu'il fit avec un jeune officier d'une grande vertu. La comparaison employée est amplifiée par tout le vocabulaire émotif qui dépeint les sentiments et l'attitude de l'évêque.

Il y a quatre jours que je receuz a l'Eglise et en confession un gentilhomme de vingt ans, brave comme le jour, vaillant comme l'espee. O sauveur de mon ame, quelle joye de l'ouyr si saintement accuser ses pechés, et, parmi le discours d'iceux, faire voir une Providence de Dieu si speciale, si particuliere a le retirer, par des mouvemens et ressortz si secretz a l'oeil humain, si relevee, si admirable. Il me mit hors de moy mesme : que de baysers de paix que je luy donnay ! (3)

La confiance nous fait percevoir ce qui a ému le confesseur. Au courage purement professionnel de ce jeune officier, à ces vertus guerrières et aristocratiques se superpose une beauté spirituelle dans laquelle l'évêque lit une attention privilégiée de Dieu à son égard; La succession d'adverbes expressifs annonce déjà certaines tournures de phrase de Madame de Sévigné; pourtant le ton ne cherche pas à produire l'effet littéraire mais bien à traduire

(1) Oeuvres XXI 52

(2) id. I 147

(3) id. XIII 84

l'émotion sincère dont l'évêque semble ne pas être encore revenu quatre jours après. La mention toute simple du jour comme élément de comparaison prend ici une ampleur surprenante et remarquable.

Le jour pourtant se montre sans pitié. Image du vrai, il opère une révélation sans complaisance et met en lumière tout ce qu'une obscurité complice aurait pu celer.

A mesure que le jour se fait, nous voyons plus clairement dans le miroir les tasches et souilleures de nostre visage; ainsy, a mesure que la lumiere interieure du Saint Esprit esclaire nos consciences, nous voyons plus distinctement et plus clairement les pechés, inclinations et imperfections qui nous peuvent empescher d'atteindre a la vraye devotion; et la mesme lumiere qui nous fait voir ces tares et deschetz, nous eschauffe au désir de nous en nettoyer et purger (1).

Mais ce faisant, il provoque à la purification de l'âme du croyant appelée à ressembler toujours davantage à la lumineuse pureté de son Dieu.

A certaines occasions, lorsque les soucis de toutes sortes viennent envahir les journées surchargées de l'évêque, la pesanteur du jour se fait sentir, ce qui donne à ce temps une signification négative et fait aspirer au contraire au repos de la nuit.

Le trouble du jour est éclairci par le repos de la nuit... (2).

Enfin, le jour est le signe inexorable du temps qui passe, thème biblique certes si l'on pense au livre de Quoelet mais surtout thème baroque qui recouvre ici le goût de l'époque littéraire de François de Sales.

Dieu continue l'estre de ce grand monde en une perpétuelle vicissitude, par laquelle le jour se change tous-jours en nuit, le printems en esté, l'esté en automne, l'automne en hiver, et l'hiver en printems, et l'un des jours ne ressemble jamais parfaitement l'autre : on en void de nubileux, de pluvieux, de secs, de venteux, variété qui donne une grande beauté a cet univers. Il en est de mesme pour l'homme, qui est, selon le dire des Anciens, un "abrégé du monde"; car jamais il n'est en un mesme estat, et sa vie escoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpetuelle diversité de mouvemens, qui tantost l'eslevent aux esperances, tantost l'abaissent par la crainte... (3).

(1) Oeuvres III 62

(2) id. XIII 318

(3) id. III 316



Le microcosme que constitue l'homme est ici dépeint de manière éminemment positive. La vicissitude annoncée pouvait, dans un premier temps, nous laisser présager le ton cynique et désabusé du vieux sage de la Bible qui, avec le jour se changeant en nuit, se préparait sans doute à affirmer que tout est toujours recommencé et sans intérêt, que toute recherche dans le sens d'une nouveauté n'est que vanité et poursuite de vent (1). Ici, il n'en est rien. Le cycle des saisons repris de manière systématique nous fait déboucher sur le printemps. Ce printemps introduit à une diversité météorologique productrice de beauté. La transposition analogique à la situation de l'homme, leçon donnée implicitement par le Livre de la nature implique, de fait, une conception positive du caractère changeant de l'être. Il sera signe de beauté et de richesse. L'écoulement baroque décrit un mouvement en spirale (l'ondoiement en une diversité de mouvements évoque sans peine le tourbillon) qui recouvre une expérience spirituelle profonde et manifeste une bonne connaissance de la psychologie humaine. Le printemps et la beauté qui avaient préludé à ce passage d'une réalité naturelle à une conception de l'être humain, nous laissent discerner ce qui aura le dernier mot de l'espérance ou de la crainte.

### 1133 Le thème de la lampe

Le thème de la lampe permet d'exprimer le désir de demeurer dans la lumière même lorsque les ténèbres ont envahi la terre (2). Présent dans le Cantique des Cantiques, il sera surtout inspiré de deux citations de l'Évangile, à savoir l'invitation rapportée par Luc : "gardez vos lampes allumées" (3) et la citation que donne Matthieu (4) d'une prophétie d'Isaïe qu'il attribue au Messie : "Il n'éteindra pas la mèche qui fume encore." (5)

Nous retrouverons cette dernière citation biblique dans une lettre de François de Sales relative à un religieux expulsé de

(1) Qo 1,9 sq.

(2) Un Sermon rapportera en sus la ruse de guerre pratiquée par Gédéon pour attaquer de nuit les madianites avec force lampes et vociférations et les mettre en déroute. Oeuvres VIII 75 citant Jg 7, 16-22.

(3) Lc 12,35

(4) Mt 12,20

(5) Is 42,3

son ordre et qui désirait s'amender :

et je me resouvins de Celuy qui lignum non extinguit (1). Mais plus caractéristiques sont ces deux citations du Traité et de la correspondance de l'Evêque relatives au pur amour qui est le sommet de toute la doctrine salésienne.

de sorte que les lampes de ce pur amour n'ont point d'huile de lumignon ni de fumée, elles sont toutes feu et flammes que rien du monde ne peut éteindre; et ceux qui ont ces lampes ardentes en leurs mains, ont la très-sainte crainte des chastes épouses, non pas celle des femmes adultères (2).

La mise en œuvre d'une expression familière "tout feu et flammes" donne au propos une familiarité et une proximité qui rend moins austère cette notion de pur amour qui pourrait paraître effrayante dans son exigence à un lecteur scrupuleux.

L'amour mondain est aveugle, et s'il ne l'était pas, il n'aimerait pas le monde qui n'a rien de beau ou de bon; mais l'amour céleste n'est pas aveugle, car il a des lampes et des flammes brillantes, comme dit le Cantique, parmi lesquelles il donne l'esprit de discernement pour séparer le bien du mal (3).

#### 1134 Nuit et ténèbres

L'évocation du temps de la nuit, des ténèbres dont elle recouvre la terre, de l'obscurité qu'elle secrète, vient en contrepoint de l'évocation du jour et constitue de par l'alternance qu'elle présente le signe même de la vie de la création. François de Sales n'a rien d'un manichéen, tout au contraire. Même si sa conception héliocentrique privilégie l'image de la lumière, il ne fait pas pour autant de la nuit l'objet d'épouvante qu'une vision trop simpliste pourrait imaginer. De fait, dans le choix des termes mêmes, nous pourrions observer que la nuit est connotée de manière alternativement positive et négative, tandis que les ténèbres sont habituellement présentées de manière négative. Cette distinction est à n'en point douter d'origine biblique. De fait, dans l'expérience humaine fondamentale qui est commune à toutes les religions, la nuit est-elle une réalité ambivalente, redoutable comme la mort et indispensable comme le temps de la naissance des mondes. La mort du

(1) Oeuvres XVII 20 cf. Is 42,3 "n'éteint pas la mèche qui fume encore."

(2) id. V 212

(3) id. XXI 67

jour annonce les dangers divers et nombreux qu'il faudra affronter, pourtant la nuit mourra à son tour en cédant sa place au jour qui vient. Le fidèle sera ainsi appelé à être un veilleur, comme nous venons de le remarquer à propos du thème de la lampe. Cependant, ténèbres mortelles et espérance du jour ne trouvent leur pleine signification qu'enracinées dans une expérience privilégiée de la nuit : car la nuit est le temps où se joua l'histoire du salut, nuit de la délivrance de la tradition exodale et surtout nuit de Pâques, dans ce triomphe de la nuit qui voit la résurrection du Christ.

Pour la description de cette réalité, nous reviendrons au classement qui nous permettra de considérer d'abord la nuit comme temps offert par la nature dans l'expérience la plus quotidienne de l'homme avant d'étudier l'influence biblique de ce thème sur François de Sales.

#### 11341 La nuit : une réalité observée par François de Sales

Le premier inconvénient de la nuit est de ne permettre aucune vision des choses qui nous entourent et de faire de nous des aveugles, comparaison qui permettra de mieux sentir la différence qui existe entre la raison naturelle et la raison surnaturelle, toutes deux filles d'un même Père, comme le sont le jour et la nuit.

ainsy n'estce que le mesme oeil qui voit es obscurité d'une nuict bien sombre a deux pas devant luy, et celuy qui voit au beau jour de midy tout le cercle de son horizon, mays ce sont diverses lumieres qui luy esclairent (1).

Cet inconvénient majeur excepté, la nuit demande à être apprivoisée pour livrer, à celui qui a pu en exorciser la peur, l'enchantement d'une réalité toute naturelle mais d'une grande richesse d'enseignement. A une religieuse qui lui confie ses terreurs nocturnes, François de Sales confesse avec familiarité ce trait de ses souvenirs d'enfance qui nous rend l'auteur très proche.

J'ay, estant jeune, esté touché de cette fantaisie et pour m'en desfaire, je me forçais petit a petit d'aller seul, le coeur armé de la confiance en Dieu, es lieux ou mon imagination me menaçoit de la crainte; et en fin je me suis tellement affermi que les tenebres et la soli-

(1) Oeuvres I 330

tude de la nuit me sont a delices, a cause de cette toute presence de Dieu de laquelle on jouit plus a souhait en cette solitude (1).

Ce délice de la nuit, l'auteur l'a sans doute expérimenté souvent. Avec quelle délicatesse de description il le dépeint pour ses lecteurs de l'Introduction à la vie dévote :

Considères une belle nuit bien sereine, et pensés combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et variété d'estoiles (2)...

passage que nous avons déjà évoqué puisqu'il présente en surimpression la beauté d'un beau jour pour conjuguer tant d'émerveillement dans une allusion à ce que sera le Paradis. Pour François de Sales tous les aspects de la nature, la nuit y compris, sont signes imparfaits de la gloire future du Royaume et appelés à se transfigurer dans la résurrection finale qui verra l'avènement de la Jérusalem Nouvelle.

En d'autres passages de ses oeuvres, l'auteur qui nous a fait partager son sentiment esthétique laisse la place au pasteur d'un diocèse, au moraliste bien obligé de considérer que la nuit n'amène pas seulement une surenchère de vertu. Soucieux de ne pas en rester aux grandes idées seulement, il livre, à l'intention de Philothée, sa pensée sur les bals de l'époque sans cacher sous un vocabulaire pudique les inconvénients qu'il dénonce :

On fait les bals de nuit, et parmi les tenebres et obscurités il est aysé de faire glisser plusieurs accidens tenebreux et vicieux, en un sujet qui de soy mesme est fort susceptible du mal; on y fait de grandes veilles, apres lesquelles on perd les matinees des jours suivans, et par consequent le moyen de servir Dieu en icelles : en un mot, c'est tous-jours folie de changer le jour a la nuict, la lumiere aux tenebres, les bonnes oeuvres a des folastrieres (3).

Le propos est sans ambages, la conclusion claque comme un réquisitoire, en appelant à un ordre naturel respectant l'harmonie de l'alternance du jour et de la nuit, pour en venir au domaine moral des bonnes oeuvres opposées à des folâtreries qui ne doivent pas recouvrir que de platoniques divertissements...

Dans la haute société le jeu est encore l'occasion de veillées

(1) Oeuvres XIX 13

(2) id. III 50

(3) ibid. III 249

interminables.

Nous avons veu des gentilhommes et des dames passer la nuit entiere, ains plusieurs nuitz de suite a jouer aux echecs et aux cartes... (1)

thème qu'il est inutile de développer, mais qui permet un trait ironique particulièrement bien observé relatif à ces chrétiens mondains qui constituaient, à n'en pas douter, le plus gros des pratiquants nobles de l'époque :

On passera trente nuitz a danser, nul ne s'en plaint; et pour la veille seule de la nuit de Noël, chacun tousse et crie au ventre le jour suivant... (2)

Quelle tentation pour les adolescentes que ces folles nuits de plaisirs et de fête... Il faut pourtant composer avec les exigences parentales avec lesquelles il ne faisait pas bon badiner. Ce qui nous donne l'occasion de recueillir ce petit trait de la vie familiale finement observé.

Une fille à qui l'on aura défendu de sortir à la rue dès qu'il est nuit ne manquera pas de dire :  
- "Mon Dieu, j'ai la plus terrible mère qui se peut dire ! Elle ne veut pas que je sorte de la maison !"  
- On ne lui a défendu de sortir que la nuit, et elle dit que c'est pour toujours... (3)

C'est que même sans bals, la nuit n'est pas sans dangers en une époque où l'éclairage des rues est inexistant et où une escorte armée est souvent nécessaire pour raccompagner chez eux les invités d'un souper. La nuit est propice également aux conspirations et accusations injustes, dont même l'évêque et ses amis n'étaient pas toujours exempts, compte tenu du caractère sourcilleux de leur Duc.

La nuit est un mauvais tescmoin, et les voyages et oeuvres de la nuit sont sujetz a de mauvaises rencontres, desquelles nul ne peut respondre. Mais ces pauvres gens de bien, qui estoyent revenus par la grace de Vostre Grandeur, preuveront qu'en ces nuitz la ilz estoyent ailleurs, et seroyent bien marris d'avoir ni coopéré, ni consenti a telles malices. (4)

Nous comprendrons facilement dès lors cette précaution exigée pour les membres de l'Oratoire de Thonon :

(1) Oeuvres III 290

(2) ibid. III 290

(3) Entretiens 1189

(4) Oeuvres XVI 317

ilz ne sortiront point la nuit sinon pour des causes urgentes (1).

Aussi s'il demeure périlleux de sortir la nuit, ce temps agréable peut néanmoins être mis à profit pour de saines occupations. La prière tout d'abord surtout si l'insomnie vient visiter celui qui s'était assoupi :

Si la nuit on s'esveille, il faut remplir sa bouche de quelque bonn'aspiration, comme le nom de Jésus et Marie, qui sont propres à parfumer la bouche (2).

L'oraison jaculatoire dans un demi-sommeil peut laisser la place à un colloque plus long, suivant la durée de l'insomnie...

Sur tout, si emmi la nuit vous vous esveilles, employes bien ce tems a parler seul à seul a nostre Seigneur (3)

conseille François de Sales à un gentilhomme.

La nuit est encore ce temps où les visites et sollicitations incessantes ayant enfin cessé, l'évêque pourra mettre à jour sa volumineuse correspondance. Certaines phrases trahissent ces longues veilles solitaires :

A Dieu, encor, ma tres chère Fille; me voicy bien avant dans la nuit, mais plus avant dans la consolation que j'ay de m'imaginer le doux Jesus assis sur vostre coeur (4)

ou encore :

La lettre ci-jointe vous fut escrite a la minuit (5).

S'ancrant dans cette réalité souvent empreinte d'une très grande simplicité, l'expérience de la nuit va permettre l'expression de réalités abstraites assez diverses mais le plus souvent négatives. La nuit peut ainsi représenter le temps du doute et de l'infidélité que l'image simplement suggérée du soleil viendra percer :

Je ne suis plus dans l'obscurité de la nuit d'infidélité; des-ja les rayons de votre foy esclairent sur l'horizon de mon ame (6).

La nuit peut encore symboliser les temps de doute, de désespoir que François de Sales confia avoir connus très profondément au

(1) Oeuvres XXIV 435

(2) id. XXVI 218

(3) id. XXI 7

(4) id. XIII 148

(5) ibid. XIII 367

(6) id. 159

cours de deux crises de sa jeunesse, successivement à Paris et à Padoue, puis lors de sa mission solitaire en Chablais ou encore lors de certaines épreuves inhérentes à sa charge épiscopale, épreuves qu'à son tour il comprend très bien chez ses correspondants. Cet état est ainsi nommé : "les tenebres interieures" (1), "les sombres tenebres et les espais brouillars" (2), les "grandes tenebres" (3), les "tenebres épaisses" (4), les "tenebres et secheresses" (5). Nous ne serons guère étonnés de voir la doctrine réformée qualifiée également de la sorte "errorum tenebris" (6); par contre plus originale est cette mention de l'amour propre si exacerbé chez nombre de gentilhommes - en un temps où les duels étaient nombreux et sanglants - évoqué par la même image "les tenebres de l'amour propre" (7).

Pour finir, par son alternance même avec le jour qui en verra l'achèvement, la nuit peut encore traduire le temps de la vie mortelle, appelé en une image positive à se métamorphoser en ce jour éternel de la vie de ressuscité. Le texte suivant a pour origine le problème bien prosaïque posé par un jardin désiré par le premier monastère de la Visitation et promis par le collège des Barnabites. Il est l'occasion d'une évocation émouvante du détachement que peut concevoir celui qui a mis toute son espérance dans une vie future.

(...) sachant bien que les pelerines (les Visitandines) qui devront avoir retraite en ce logis, n'y devant habiter que la nuit de cette petite vie, seront, Dieu aydant, si attentives a tirer païs dans le beau séjour de leur cité permanente, que le reste leur sera indifferent (8).

L'image de la mort, par l'emploi d'une expression familière du

(1) Oeuvres III 334

(2) id. IV 134

(3) Entretiens 1278

(4) Oeuvres XI 90

(5) id. XVIII 151. Moins grave mais dans la même logique de représentation, nous trouvons la mention de "craintes et ombres" qui altèrent la qualité de la prière. Oeuvres XIII 56; obscurité confuse, parfois détaillée, id. II 194.

(6) Oeuvres XIII 254

(7) id. XVII 41

(8) id. XVIII 213

terroir est fort éloignée des descriptions baroques de cadavres pourrissants. Elle n'inspira pourtant pas le même détachement serein et pacifié à l'ecclésiastique qui la reçut mais refusa de céder ce terrain...

1135 La nuit : un temps symbolique privilégié dans l'Écriture

Sages et Psalmistes ont transposé dans la vie individuelle l'expérience du jugement divin qui s'opère dans et par la nuit. La nuit appartient à Dieu et le psalmiste se retourne sur sa couche en pleine nuit pour appeler le Seigneur qui peut le libérer de toutes ses angoisses comme jadis au temps de l'Exode.

Mais cependant pratiquons le dire de David : elevez vos mains du costé des lieux saints emmi la nuict et benissez le Seigneur (1),

car Dieu est bien ce flambeau qui brille dans la nuit, écarte le danger, éclaire et rassure.

Hé, que ne suyvions nous la lumiere brillante de ce divin flambeau (2).

Pour le Nouveau Testament et tout particulièrement dans sa tradition johannique, tant qu'il fait jour, Jésus fait rayonner la lumière de ses oeuvres; Le temps de la passion venu, il se livre aux embûches de la nuit, cette "heure des ténèbres" (3) qui se prolonge jusqu'en l'après-midi de son agonie qui verra les ténèbres recouvrir toute la terre.

Or demeurons donq ainsy, ma tres chere Fille, parmi ces tenebres de la Passion. Je dis bien parmi ces tenebres, car je vous laisse a penser : Nostre Dame et saint Jean estans au pied de la croix, emmi les admirables et espouvantables tenebres qui se firent ilz n'oyoyent plus Nostre Seigneur, ilz ne le voyoyent plus et n'avoyent nul sentiment que d'amertume et de detresse, et bien qu'ilz eussent la foy, elle estoit aussi en tenebres, car il falloit qu'ilz participassent a la dereliction du Seigneur (4).

Le génitif d'identification "ténèbres de la Passion" renvoie directement au texte évangélique qui est commenté de manière spirituelle pour évoquer ces moments de désespoir et d'abandon qui

(1) Oeuvres XIII 9 cit. Ps 63,2 sq.

(2) id. XXII 32

(3) Lc 22,53 repris dans Oeuvres XIII 81

(4) Oeuvres XV 198



peuvent guetter même le croyant à la foi bien enracinée, les parangons présentés, Marie et Jean, étant à cet effet exemplaires. Une alliance de mots souligne l'aspect exceptionnel et donc non définitif d'une telle expérience : les ténèbres sont à la fois "admirables" - et donc de caractère surnaturel - et "espouvantables". Le mode imparfait de l'indicatif et du subjonctif crée dans la langue de la Renaissance une série d'allitérations en (oï) qui semble donner un écho au cri de douleur que l'on peut imaginer dans la bouche des deux personnages cités. Participant à la dérédiction du Sauveur dans son expérience la plus spirituelle, le croyant n'est pas appelé à demeurer en cet état dont il ne peut pourtant faire l'économie. Reprenant cette phrase de l'apôtre Paul, François de Sales n'a de cesse d'en convaincre ses lecteurs

... que rien ne vous esbranle. Il est encore nuit  
mais le jour s'approche; non, il ne tardera pas (1).

C'est là le coeur de l'expérience pascale. "Alors que brille le premier jour de la semaine" (2) jaillit l'éclair des anges qui annonce le triomphe de la nuit. Cette expérience sera répétée pour les disciples incrédules, sur le chemin d'Emmaüs pour Cléophas et son compagnon, épisode qu'affectionne tout particulièrement l'évêque de Genève.

Hé, demeurez avec nous, Seigneur, car il se fait  
nuit (3).

Ce thème permet à François de Sales de nous présenter une formule synthétique sous forme de slogan utilisant la réversion assez chère au style de la Renaissance.

Les nuitz nous sont des jours, quand Dieu est en nostre  
coeur, et les jours sont des nuitz, quand il n'y est  
point (4).

C'est cette expérience pascale, qui pour les chrétiens, achève la Révélation. Tout est dit. Le Christ est alpha et oméga comme le rappelle la liturgie et sa lumière est définitivement vainqueur des ténèbres depuis le Livre de la Genèse jusqu'à celui de l'Apocalypse. Dans la Genèse, Abraham voit une torche dans la nuit

(1) Oeuvres XIII 9 se référant à Ro 13,12

(2) Mt 28,3

(3) Oeuvres XIII 114 cf. Lc 24,29

(4) ibid. XIII 114

en même temps que retentit le rappel de la promesse de l'Ancienne Alliance.

... je suis en vos affaires comme Abraham fut un jour. Il estoit couché parmi les obscures tenebres, en un lieu fort affreux : il sentit des grans espouvantemens, mays ce fut pour peu, car soudain il vit une clarté de feu et ouyt la voit de Dieu qui luy promit ses benedictions (1).

Dans l'Apocalypse, la Création nouvelle ne connaîtra plus de nuit.

O que l'eternité est incomparablement plus aymable puisque sa duree est sans fin, et que ses jours sont sans nuit (2)

et les ténèbres de l'erreur seront définitivement dissipées, comme l'écrit Saint Paul aux Ephésiens :

Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino (3).

### 1136 Le thème de la nuit dans la tradition Patrologique

Dans les premières pages de son Traité, à l'adresse de son lecteur, François de Sales définit un certain nombre de notions sur lesquelles il s'appuiera pour le mener vers les sommets de la vie spirituelle. Pour ce faire, il recourt à l'autorité de la tradition des Pères de l'Eglise afin de justifier une théologie et une spiritualité de la beauté et de la lumière. A des fins pédagogiques, la conception qu'il nous présente n'est pas dans un premier temps très nuancée et nous venons d'observer à quel point la distinction qu'il fait entre les ténèbres et la lumière, entre la nuit et le jour, n'est pas durcie et caricaturée. Le principe de base demeure pourtant inchangé qui fonde, sans nommer directement l'astre du jour, cet héliocentrisme spirituel enseigné par la nature que nous découvrons dans tout ce chapitre de notre recherche.

L'obscurité, l'ombre, les ténèbres sont laides et enlaidissent toute chose parce qu'en icelles rien n'est connoissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance; qui a fait dire a Saint Denis que Dieu "comme souveraine beauté est autheur de la belle convenance, du beau lustre et de la bonne grace qui est en toutes choses, faisant esclatter, en forme de lumiere, les distinctions et departemens de son rayon" par

(1) Oeuvres XIII 98 évoquant Gn 15,12

(2) id. XVI 119 évoquant Ap 21,25

(3) Ep 5,8 cité dans Oeuvres XXIII 114, traduit ainsi : "Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur".

lesquelz toutes choses sont rendues belles, voulant que pour establir la beauté il y eust la convenance, la clarté et la bonne grace.

Certes, Theotime, la beauté est sans effect, inutile et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive, et luy donne efficace, dont nous disons les couleurs estre vives quand elles ont de l'esclat et du lustre (1).

L'éclat de la lumière est aussi un thème baroque et la symbolique biblique se retrouve ici en conjonction avec le goût littéraire et esthétique de la seconde génération de la Renaissance.

#### 1137 Le matin, temps de l'harmonie entre la nuit et le jour

Le temps de l'aurore offre ce difficile équilibre constamment rompu entre la fin de la nuit et le début du jour. Promesse du jour, il est encore du domaine des ténèbres en un mouvement progressif bien propre à symboliser certains états intérieurs de la vie spirituelle. Le livre de la nature tout entier enseigne la nuance et parle de mouvement.

#### 11371 Le matin, une réalité observée directement

Le matin fait partie de la vie quotidienne, il détermine souvent le long déroulement à venir des heures de la journée. François de Sales y voit l'occasion d'un plaisir simple, même si ses journées se prolongent interminablement dans des veilles laborieuses ou priantes (2).

Mais je ne pense pas que demain je ne puisse ne me lever matin, car il y a trop de playsir a jouir de cette douce partie du jour (3).

Le matin sera donc ce premier temps de la rencontre avec Dieu :

Des l'aube du jour, vous seres le sujet de ma meditation...

promet dans son "règlement." le jeune étudiant padouan à son Dieu; que ce soit dans une rencontre privée ou dans la liturgie publique comme en témoignent certaines ordonnances épiscopales :

Tous les matins se celebreront deux Messes basses en l'église; la premiere a l'aube, la seconde a huit,

(1) Oeuvres IV 24

(2) Des traits simples de certains Sermons se plaisent à évoquer le réveil de toute la création : "L'aube fait chanter les pouletz, la belle estoille resjouit les malades, fait chanter les oyseaux." Oeuvres VII 205

(3) Oeuvres XVIII 55

attendant neuf (1).

Le matin, c'est aussi le moment du départ, à l'occasion des voyages. (2). Mais bien davantage qu'une simple occasion de nous laisser percevoir ce qui fait son emploi du temps, François de Sales nous parle des matins dans un sens plus symbolique que littéraire. Le matin est promesse de ce jour qui va aller se déployant puis se rétractant, déterminant la durée quotidienne.

Mais comme le vray coeur du jour se prend des la fin de l'aube jusques au soleil couché, aussi la vraye essence de l'amour consiste au mouvement et écoulement du coeur, qui suit immédiatement la complaisance et se termine a l'union (3).

L'amour et le matin ont analogiquement un lien privilégié. Tous deux parlent de lumière et de chaleur, tous deux croissent et embellissent vers une apothéose de lumière et de bonheur. Cette comparaison motivée nous vaut une magnifique évocation de l'aube dans le Traité de l'amour de Dieu :

O que cette aube est gaye, belle, amiable et agreable !  
Mays pourtant il est vray que, ou l'aube n'est pas le jour ou, si elle est le jour, c'est un jour commençant, un jour naissant, c'est plus-tost l'enfance du jour que le jour mesme. Et de mesme, sans doute, ces mouvemens d'amour... (4)

Le vocatif initial introduit une énumération dont les quatre termes introduisent une gradation à la fois esthétique et affective. Le choix des adjectifs est très féminin et pourrait caractériser cette belle jeune fille que les poètes dépeignent sous les traits de l'aube. L'auteur introduit ensuite un effet de balancement par une répétition rythmée de qualificatifs qui s'ordonnent autour du terme jour qui rime avec lui-même avant que s'ajoute la rime intérieure commençant naissant. La naissance ouvre à l'élaboration d'une alliance de mots originale et fortement suggestive : "l'enfance du jour" qui viendra à la fin de cette évocation symboliser ce mouvement d'amour naissant dans le coeur de l'homme. Cette comparaison sera reprise de manière moins motivée quelques pages plus loin.

(1) Oeuvres XXII 292

(2) id. XI 177

(3) id. IV 42

(4) ibid. IV 130

car, comme l'aube du jour peut être appelée jour, aussi cette première complaisance du coeur en la chose aimée peut être nommée amour (1).

Dans un autre passage du même ouvrage, François de Sales insiste davantage sur le mouvement progressif de la montée du jour :

comme nous voyons croître la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, mais par une certaine dilatation et croissance continue qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vraiment on la voit croître en clarté, mais si également que nul n'aperçoit aucune interruption, séparation, ou discontinuité de ses accroissemens, ainsi le divin amour croissoit à chaque moment dans le coeur virginal de notre glorieuse dame (2).

Le mouvement décrit est exprimé par une répétition "insensiblement sensible" qui insiste sur son uniformité harmonieuse et sur sa dynamique esthétique.

Dans la cohérence de ces comparaisons motivées très développées, nous trouvons des évocations plus succinctes de l'aube qui viennent symboliser des réalités diverses.

L'âme qui monte sur le chemin de la vie dévote, par exemple :

l'ame qui monte du péché à la dévotion est comparée à l'aube, laquelle s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit (3).

Ainsi est introduite une spiritualité de la patience et de la confiance qui sera sous-jacente à l'enseignement salésien. L'aube sera encore utilisée pour figurer le magistère qui présente "progress et succession, comme une belle aube" (4); le mouvement de conversion de la ville de Genève que l'évêque appelle de ses vœux dans une lettre en italien :

"mi pare che i primi crepuscoli del giorno spirituale cominciano a spandere i raggi fra i suoi abitanti di Geneve"... (5)

ou encore la jeunesse en une esquisse bien dans l'esprit de Ronsard :

Faites que cette aube croisse jusqu'en plein midi du saint amour céleste, et que votre printemps fleury se

(1) Oeuvres III

(2) id. IV 54

(3) id. III 26

(4) id. I 155

(5) id. XIV 22 traduit ainsi : "Il me semble que les premiers rayons du jour spirituel commencent à s'étendre sur les habitants de Genève."

convertisse en une automne fructueuse (1).

#### 11372 L'aurore dans la tradition biblique

Sous la plume salésienne l'aurore sera exclusivement réservée à caractériser Marie, figure propre à rassembler les divers traits de l'aube que nous avons évoqués. Instrument de la divine promesse, sa personnalité féminine s'accommodera fort bien des épithètes qui dépeignent l'aurore tout en prenant à son compte la figure de la bien-aimée du Cantique des Cantiques.

en sorte que Marie marchant comme une belle aube qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusques en plein jour (2).

Hé, que belle est cette Aube du jour éternel... (3)

L'analogie de Marie avec l'aube sera complète à l'occasion de la fête du 15 Août qui commémore l'assomption de Marie, c'est-à-dire selon la tradition catholique sa montée au Ciel dans la gloire de la résurrection (4).

#### 114 Astrologie

Le dernier volet de notre étude à partir du feu, pris comme premier élément fondamental de la création, concernera l'astrologie. En effet le ciel, du fait du lien étroit qu'il présente avec le soleil, nous a semblé devoir être classé dans ce chapitre.

Nous aborderons ce thème par la nature observée directement, puis en suivant toujours la méthode que nous nous sommes proposés, nous évoquerons la nature en contact avec l'homme, la science, pour arriver à la nature biblique et à la nature d'origine patristique.

#### 1141 Le ciel, un domaine de la nature observé directement

Nous rappellerons que dans la conception aristotélicienne traditionnelle se déploie, au-dessus du monde sub-lunaire soumis à la corruption, le monde céleste fait d'une matière lumi-

(1) Oeuvres XVI 17

(2) id. IV 106 citant Ct 4,10 et Pr 4,18

(3) id. XV 258

(4) id. XXVI 33

neuse et incorruptible appelée éther ou quintessence, monde constitué de sphères solides emboîtées les unes dans les autres et déterminant entre autre choses le séjour des bienheureux, l'empyrée. Mues par des intelligences célestes, ces sphères comportaient un mouvement uniformément circulaire. Les dimensions de ce cosmos semblaient alors beaucoup moins considérables qu'une vision plus moderne peut permettre de le concevoir. Le rayon des sphères célestes n'était en effet estimé qu'à quelques milliers de kilomètres et l'homme ne se sentait pas encore perdu dans "le silence éternel des espaces infinis".

Paraissaient pourtant effrayants certains phénomènes terrifiants comme les comètes dont on ne savait trop si elles étaient des signes divins ou naturels.

C'est dans ce contexte de base, remis en question par les astronomes, mais encore largement majoritaire dans la conception de l'univers que pouvaient avoir les contemporains de François de Sales, qu'il convient de resituer les images que l'auteur nous présente du ciel et des astres (1). De plus, rappelons que l'univers, le macrocosme, constitue un parallèle avec l'être humain, le microcosme et que toute observation de l'un peut éclairer une connaissance de l'autre.

Et comme au grand monde, le ciel n'est pas tous-jours serein et découvert, mais souvent l'air se couvre par des nuages et brouillardz, ainsy au petit monde, qui est l'homme, l'esprit n'est pas tous-jours gay et clair, mais couvert quelque fois d'assoupissement qui trouble sa clairté et empesche sa gayeté (2).

Ceci mentionné, observons les luminaires eux-mêmes.

Les étoiles sont indiquées à diverses reprises.

#### 1142 Les étoiles

De ces astres, François de Sales retient trois traits qu'il développe différemment. Le premier et le plus abondant sera que les étoiles s'effacent devant la lumière du soleil. Le second nous proposera une observation directe des étoiles, et le troisième insistera sur la différence qui existe entre chaque étoile.

Les étoiles ne disparaissent pas pendant la journée mais

(1) cf. Bernard Toscanne, op. cit.

(2) Oeuvres XIV 113

devant la prééminence du soleil, elles s'effacent à notre regard. François de Sales expose cette réalité bien observée pour évoquer l'idée difficile à exprimer que pour un croyant la fusion de sa volonté en la volonté divine n'est pas une négation de sa propre liberté mais tout au contraire le sommet qu'elle est appelée à atteindre.

L'ame escoulée en Dieu ne meurt pas; mais elle vit sans vivre en elle-mesme, parce que, comme les estoiles sans perdre leur lumiere ne luisent plus en la presence du soleil, ains le soleil luit en elles et sont cachees en la lumiere du soleil, aussi l'ame sans perdre sa vie, ne vit plus estans meslee a Dieu ains Dieu vit en elle (1).

L'alliance de mots "sont cachees en la lumiere" évoque de manière positive la paraphrase de la parole de Paul "Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi." (2)

La même image sera utilisée pour exprimer la même idée, mais sous la forme d'une interrogation oratoire insistant davantage sur la fusion de la lumière souveraine du soleil et de la clarté des astres.

Que devient la clarté des estoiles quand le soleil paroist sur notre orizon ? Elle ne perit certe pas, mais elle est ravie et engloutie dans la souveraine lumiere du soleil avec laquelle elle est heureusement meslee et conjointe.

Que devient la volonté humaine quand elle est entièrement abandonnée au bon plaisir de Dieu ? (3)

La double interrogation introduit un parallèle qui motive l'identification et laisse apparaître le livre de la nature comme l'explication illustrée de toute la vie spirituelle de l'homme.

François de Sales n'hésite pas à employer la même image dans une formule quelque peu mondaine et recouvrant en tous cas une réalité beaucoup plus prosaïque, l'oubli tant soit peu légitime par un être très cher de répondre à sa correspondance.

En somme il est donq vray, Monsieur mon Frere, que les estoilles ne sont plus en veüe quand le soleil l'est sur notre horizon, et qu'ainsy ce grand contentement que vous contemples au mariage de Monsieur vaut tellement que nous ne sommes plus en memoire (4).

(1) Oeuvres IV 346

(2) Ga 2,20

(3) Oeuvres V 149

(4) XVIII 234



Le reproche est habile et s'inspire d'une évocation d'une telle noblesse qu'il ne saurait être pris en mauvaise part. Il témoigne en tous cas de la faveur de telles images dans la correspondance courante, révélant la familiarité suggestive des images salésiennes. Une dernière image vient mêler l'observation du macrocosme, par laquelle nous avons présumé, et l'idée de la prééminence du soleil sur les étoiles que nous avons vu exprimer.

Or, comme que c'en soit, nous savons que deux choses font disparaître la lumière des étoiles : l'obscurité des brouillards de la nuit, et la plus grande lumière du soleil; et de même nous combattons les passions en leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des plus grandes affections de leur sorte (1).

Mais lorsque le soleil ni les brouillards ne viennent effacer la clarté des étoiles, leur observation offre un intérêt qui parle de diversité et de beauté.

Les étoiles sont merveilleusement belles à voir et jettent des clartés agréables, mais si vous y avez pris garde, c'est par brillemens, estincellemens et esclans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantoyent la lumière avec effort, à diverses reprises... Ainsy les Saints sentirent une grande variété de dilections en leur vie (2).

Toujours à propos de cette diversité de beauté que traduisent les personnalités de ceux qui répondent à l'appel universel à la sainteté, les étoiles donnent une dernière leçon de leur beauté simple et différente.

puisque comme une étoile est différente avec l'autre étoile en clarté, ainsy en sera-t-il parmi les bienheureux ressuscités... (3).

#### 1143 Autres astres

##### 11431 La lune

La mention de la lune comme réalité de la nature directement observée est, somme toute, assez banale. Aucune image particulière n'en est présentée mais seulement cette remarque qu'elle détermine la durée du mois.

(1) Oeuvres V 311

(2) ibid. V 53

(3) ibid. V 186. "Dans la prédication, les étoiles apparaissent également en lien avec le Livre de l'Apocalypse" cf. Oeuvres VIII 26

Et communieray encores chaque moys a fin de louer Dieu de chaque revolution de la lune (1).

#### 11432 Les planètes errantes

Dans l'ordre du cosmos, la planète errante fait l'effet d'une aberration, de quelque chose qui n'est pas à sa place et vient compromettre l'harmonie de l'ensemble. En même temps que le point de vue strictement religieux, c'est bien là un des reproches adressés par le milieu catholique aux membres de la communauté réformée: elle trouble l'harmonie des royaumes et des duchés, contestant cette belle unité politico-religieuse qui apparaissait aux juristes de l'époque comme le modèle absolu de toute société. C'est dans ce sens qu'il faut sans doute entendre cette identification tirée des Controverses, dans laquelle François de Sales parle de ses contradicteurs.

Planètes errantes, qui ne peuvent servir de guide a personne et n'ont point de fermeté de foy mays changent a tout propos (2).

#### 11433 Les Comètes

François de Sales ne semble guère désireux de voir dans l'apparition de comètes des signes de la colère divine ou autres manifestations effrayantes. L'explication qu'il nous donne de ces phénomènes célestes est tout à fait rationnelle et ne laisse nulle place à l'imaginaire. Il les oppose au contraire à ce que représentent les astres dans leur harmonieuse régularité et la discrétion de leur scintillement.

Comme le vulgaire admire les comètes et feuz erratiques et croit que ce soyent de vrais astres et vives planettes, tandis que les plus entendus connoissent bien que ce ne sont que flammes qui escoulent en l'air le long de quelque vapeur qui leur servent de pasture, et n'ont rien de commun avec les astres incorruptibles que ceste grossiere clarté qui les rend visibles; ainsy le miserable peuple de nostre aage, voyant certaines chaudes cervelles s'enflammer a la suite de quelques subtilités humaines esclairees de l'escorce de la Saint'Escriture il a creu que c'estoient des vérités celestes et s'y est amusé

(1) Oeuvres XXII 12. En une occurrence, dans un Sermon, la lune représente l'Islam. "Le croissant de Mahomet grossissoit si fort en Hongrie qu'il sembloit vouloir rendre pleine lune" Oraison funèbre du duc de Mercoeur dans Oeuvres VII 420.

(2) Oeuvres I 139. Cette image semble se rapprocher de celle présentée par l'Epître de Jude, v. 13 "astres errants réservés pour l'éternité à l'épaisseur des ténèbres", expression reprise dans les formules d'abjuration solennelle des protestants revenant à la foi catholique, comme on le trouve dans le texte écrit à cet effet pour madame de Saint-Cergues. cf. Oeuvres XV 380.

quoy que les gens de bien et judicieux tesmoignent que ce n'estoyent que des inventions terrestres qui, se consumant peu a peu, ne laysseroient autre memoire d'elles que le ressentiment de beaucoup de malheurs qui suit ordinairement ces apparences (1).

Le ton très aristocratique et souverainement méprisant pour le "vulgaire" est tout à fait particulier à ce passage des Controverses; il permet de mesurer le chemin parcouru par le futur évêque qui n'emploiera jamais à l'avenir de telles formules. Les arguments "tape à l'oeil" d'une théologie parfois plus décorative que rigoureuse le mettent visiblement hors de lui. Au lieu d'éclairer, elle égare, ce qui constitue bien la faute par excellence pour ceux qui s'érigent en guides spirituels. Dans l'Introduction à la Vie Dévote, la même image est reprise de manière non polémique et sous une forme moins allégorique :

Les comètes et planètes sont presque également lumineuses en apparence; mais les comètes disparaissent en peu de tems, n'estans que certains feux passagers, et les planètes ont une clarté perpetuelle; ainsy l'hypocrisie et la vraie vertu ont beaucoup de ressemblance en l'exterieur... (2).

La même idée se trouve ailleurs toujours dans l'Introduction à la Vie Dévote et donne une bonne idée de la modération salésienne pour tout ce qui regarde une certaine ostentation religieuse concernant le plus souvent les nouveaux "convertis" et que Molière épinglera de manière définitive dans son Tartuffe.

Les comètes paroissent pour l'ordinaire plus grandes que les estoiles et tiennent beaucoup plus de place a nos yeux; elles ne sont neanmoins comparables ni en grandeur ni en qualité aux estoiles, et ne semblent grandes sinon parce qu'elles sont proches de nous et en un sujet plus grossier au prix des estoiles. Il y a de mesme certaines vertus lesquelles, pour estre proches de nous, sensibles et, s'il faut ainsy dire, materielles, sont grandement estimees et tous-jours preferees par le vulgaire; ainsy prefere-il communement l'aumosne temporelle a la spirituelle, la haire, le jeusne, la nudité, la discipline et les mortifications du cors a la douceur, à la débonnaireté, a la modestie et autres mortifications du coeur, qui neanmoins sont bien plus excellentes (3).

Une fois de plus, c'est la nature qui donne cette leçon de spiritualité pratique et privilégie l'être par rapport au paraître.

(1) Oeuvres I 142

(2) id. III 291

(3) ibid. III 125

11434 Astres utilisés comme clichés

Terminons notre évocation des phénomènes astraux en remarquant la rareté sous la plume salésienne de métaphores hyperboliques si courantes chez certains de ses contemporains et que l'on ne croise que rarement :

Saint Thomas d'Aquin, ce grand astre de la théologie (1).

De par son cours régulier et observable, l'astre offre un intérêt immense pour la navigation, thème important que nous évoquerons à l'occasion de notre étude sur l'élément liquide. C'est le seul domaine dans lequel il soit possible de discerner des images mettant en contact l'homme et la nature dans une visée scientifique.

11435 La science de la navigation à l'aide des astres

La science de la navigation est l'image de la vie terrestre en général et chrétienne en particulier. Elle permet un lien intéressant entre la terre, lieu de la préoccupation de l'homme et le ciel qui symbolise à la fois son idéal et sa route à suivre.

Les mariniers, qui voguent à l'aspect et conduite des estoiles, ne vont pas au ciel pour cela mais en la terre, aussi ne visent-ils pas au ciel sinon pour chercher la terre : au contraire, les Chrestiens, ne respirans qu'au ciel ou est leur thresor, et le port assuré de leurs esperances, regardent bien souvent aux choses d'icy bas, mais ce n'est pas pour aller à la terre, ains pour aller au ciel (2).

Le chiasme est ici significatif de cette recherche toujours à équilibrer entre l'horizontalité, la terre, et la verticalité, le regard vers le ciel, dont la jonction décrit la forme même de la croix. L'étoile visée par le pilote du navire sera pour le chrétien la figure même de la divinité :

notre esguille marine n'a-elle pas tous-jours  
esté tendante à sa belle estoile, à son saint astre,  
à son Dieu (3).

Sa volonté demeurera fixée vers "l'estoile sur laquelle nos yeux s'arrestent" (4), étoile qui prendra parfois le visage de Marie,

(1) Oeuvres V 225

(2) id. II 235

(3) id. XIII 331

(4) ibid. XIII 16

"cette belle étoile en nostre navigation" (1).

1144 Les astres dans la Bible

Si le ciel peut désigner à la fois le lieu où se meuvent astres et constellations et la demeure dans laquelle Dieu rassemble ses élus et où il réside, ce n'est pas par une confusion grossière dont il faudrait rendre responsable l'imprécision de la langue hébraïque. Il faut voir là bien davantage l'expression d'une expérience universelle et longuement mûrie qui montre au croyant que Dieu se révèle, s'incarne, à travers la création toute entière : la Bible distingue parfaitement le ciel physique et le Ciel de Dieu "qui n'est pas la terre", le premier conduisant normalement l'homme à penser au second. Dans le ciel visible, en effet, se découvre le mystère de Dieu et de son oeuvre.

Lorsqu'Abraham est invité à lever les yeux au ciel, ce n'est pas seulement pour constater qu'il y a de nombreuses étoiles selon le terme même de la promesse, mais pour s'initier à la transcendance d'un Dieu qui l'enveloppera de sa présence aimante aussi sûrement que le ciel couvre toute la terre des hommes (2).

Dieu lui avait promis que sa génération serait multipliée comme les étoiles du ciel et les sablons de la mer (3) ce qui donne l'occasion à François de Sales de proposer, sous forme de prière d'action de grâce de reprendre ce trait biblique : "et multiplieray vos louanges comme les estoilles du ciel" (4). L'allusion à l'échelle de Jacob (5) permet une autre image dans les Entretiens :

... nos imperfections nous doivent servir d'échelle pour monter au ciel (6).

Cette expression d'aller au ciel sera du reste reprise avec un brin d'humour :

Nous n'irons pas au ciel parce que nous avons bien chanté mais si ferons bien pour avoir obéi (7).

(1) Oeuvres XVI 112. Cette comparaison a été popularisée par l'hymne liturgique Ave Maris Stella.

(2) Gn 15,5

(3) Entretiens 1222, même citation dans Oeuvres XVIII 282

(4) Oeuvres XXV 161

(5) Gn 29, 10-15

(6) Entretiens 1324

(7) ibid. 1300

Ce domaine des élus prend parfois la signification de Dieu lui-même en une métonymie du lieu assez usée :

Je luy souhaite le Ciel propice (1).

Il faut tenir ses supérieures comme des oracles venus du ciel (2).

Leves vos yeux au Ciel pour les divertir des curiosités de la terre (3).

Le Nouveau Testament donne plusieurs passages relatifs aux astres et au ciel en général qui sont diversement interprétés par François de Sales. L'épisode des rois mages (4) permet d'indiquer que ces derniers ne se complaisaient pas "en la clarté de l'estoile" (5), pour inviter l'âme du croyant à rejoindre l'essentiel. Le commentaire du Notre Père, que nous ne possédons plus qu'en italien, offre des développements sur le thème du "ciel" terrestre conjugué avec celui du "Ciel de Dieu"; il serait trop long de les citer intégralement, en voici un exemple :

i cieli, con li suoi continui movimenti, e le stelle con la loro chiara luce, e supra tutto quelli doi luminarij maggiori, il sole e la luna, con la grandezza del loro lume, m'excitano ad adorar e benedir il vostro santo Nome (6).

Cette prière évangélique se trouve également commentée à l'occasion de propos qui nous sont rapportés dans les Entretiens.

Votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel.  
Au Ciel, il n'y a nulle résistance à la divine volonté... (7).

Les Lettres apostoliques nous parlent encore du ciel (8), notamment le passage de la première Epître aux Corinthiens qui insiste une nouvelle fois sur la diversité de la création qui en produit la beauté :

Et comme une estoile est differente de l'autre en clarté, ainsy seront differentes les hommes les uns

(1) Oeuvres XIII 167

(2) Entretiens 1143

(3) Oeuvres XIII 222

(4) Mt 2, 1 sq.

(5) Oeuvres IV 279

(6) id. XXVI 401; de XXVI 382 à 417 passim, traduit ainsi : "Les cieux, avec leurs continuels mouvements, les étoiles avec leurs brillantes lumières et surtout ces deux plus grands luminaires, le soleil et la lune, par la splendeur de leur clarté, m'excitent à adorer et bénir votre Saint Nom."

(7) Entretiens 1123

(8) Oeuvres I 109, citant Eph 4, 8-11.

des autres (1).

Nous terminerons avec la figure de Marie que nous avons déjà rencontrée à propos de notre étude du soleil, les autres astres participant également à sa représentation cosmique. Elle est dite "belle comme la lune" (2), discernée entre "tous les Saintz comme le soleil entre les astres" (3), elle-même est appelée "belle estoile" (4), "Estoile de mer" (5), - terme qui reprend une prière de la liturgie attribuée à Saint Bernard, "l'Ave maris stella"- François de Sales semble en discerner la présence tangible dans le ciel comme un signe au-dessus de la ville de Genève, ainsi qu'il l'indique dans une lettre de 1612 :

nous avons veu en cette ville plusieurs colonnes enflammées sur Geneve, et la veille de l'Assomption entre midy et une heure, en un jour fort clair, un'estoile asses proche du soleil, aussi brillante et resplandissante qu'est la bell'estoile en une nuit bien sereine (6).

Un esprit moderne verra là sans doute un phénomène atmosphérique lumineux et une conjonction permettant à Vénus de se montrer visible de manière exceptionnelle.

#### 1145 Dans la Patrologie

Plusieurs Pères de l'Eglise sont cités à propos des astres. Grégoire de Nazianze qui nomme les religieuses "celestes et tres belles estoiles du Christ" (7), saint Augustin qui refuse le signe de l'étoile comme symbole mais privilégie le signe de la croix (8).

#### 115 Conclusion

L'image serait-elle simplement servante de la doctrine

(1) Oeuvres IV 110 évoquant 1 Co 15,41, qui est repris dans Oeuvres IV 191 à propos de la diversité des anges et des saints.

(2) Oeuvres XXII 18. cf. Is 14,12 et Ct 6,10

(3) id. IV 192 citant Ct 6,10

(4) id. XXI 153. Ce titre générique est fréquemment repris dans les Sermons, dans les prédications mariales de l'auteur. cf. Oeuvres IX 5; 16 et passim.

(5) Oeuvres XII 388 et XV 258

(6) id. XV 260

(7) id. XVII 240 et XXV 321 citant Grégoire de Naziance. Ad Hellenium. (Carmin. 1, vers. 261-262.)

(8) id. II 279

qu'elle viendrait "illustrer" de manière charmante ? Nous considérons bien que sous la plume salésienne les très nombreux emprunts que l'auteur fait à la réalité de la nature sont beaucoup plus que de simples illustrations. Il y a complicité, mieux encore, harmonie, connection entre les deux réalités d'une vie spirituelle à rendre compte et de la création à décrire.

La métaphore permet de briser certaines frontières et de traduire en langage ce qui dépasse le langage. Elle permet aussi de révéler une réalité éclatante qui appartient au domaine spirituel. L'image du feu pris dans son acception la plus large, c'est à dire englobant tout ce qui regarde la lumière, le soleil et le ciel en général, offre chez saint François de Sales une grande cohérence de présentation. Elle donne de pénétrer dans une logique esthétique qui fera percevoir davantage au croyant auquel ces ouvrages s'adressent de quelle nature est son Dieu et quelle peut être son attitude envers Lui. Le soleil que chaque matin il lui sera donné de contempler, qu'il soit ou non voilé de nuages, lui rappellera constamment, en un héliocentrisme spirituel toujours réaffirmé, la présence de son Dieu. Ce soleil aveuglant est bien la lumière totale dont la présence ne saurait être mise en doute. Eclatant, il ne saurait être regardé en face, tout comme le Dieu de Moïse que nul ne pouvait contempler sans mourir. Il s'oppose à la nuit la plus obscure mais il en est aussi la fin, aussi inexorablement que la certitude de l'aurore dans la réalité du quotidien. Son combat contre la nuit est toujours vainqueur comme est vainqueur par avance le combat du croyant symbolisé par le combat spirituel. Enfin, la certitude bienfaisante de la présence universelle du soleil invite le croyant à une attitude de louange. Le Cantique des Créatures éclate à chaque page en se superposant au Cantique des Cantiques. Celui-ci, Incarnation du Verbe qui est achevé et il ne dépend que de l'homme de s'y associer et de participer à son harmonie. Celui-là est encore à venir et s'écrit jour après jour dans l'histoire d'un amour continué entre un Dieu amoureux des hommes et sa créature privilégiée. Philothée est aussi la jeune Sulamite qui se laissera brûler et transformer par le Soleil de la divinité, en deviendra vraie et belle et atteindra cette union parfaite avec son Dieu qui est le point d'aboutissement du Traité.



Intuitivement, François de Sales fait du feu le symbole de l'amour, rejoignant ainsi la symbolique que la psychanalyse actuelle a redécouvert quant à la représentation fortement sexualisée de cet élément (1). Mais sa vision mystique épure ce que cet élément peut avoir de proprement charnel pour faire du symbole le lien mystique qui unit Dieu et l'homme, lien qui n'a pas peur de s'affirmer dans la représentation de l'amour conjugal du Cantique des Cantiques tant il est global et incarné et non - comme on l'a parfois imaginé - purement spirituel.

(1) G. Bachelard. op. cit.

## 12 L'EAU

Le Livre des Maccabées (1) nous permettra sans doute d'opérer une transition entre les deux premiers éléments fondamentaux qui régissent l'univers d'après les philosophes pré-socratiques dans une tradition également partagée par la Bible.

La nature, que je sache, ne convertit jamais le feu en eau, quoy que plusieurs eaux se convertissent en feu(...) Théotime, parmi les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans nostre coeur le feu sacré de son amour ; puis cet amour se convertit en eau de plusieurs larmes, lesquelles se convertissent en un autre plus grand feu d'amour (2).

Ce paragraphe du Traité a pour le moins le mérite de nous rappeler la hiérarchie des éléments qu'indique François de Sales. Cette combinaison des puissances témoigne d'une chimie naturelle et réunit deux éléments en un mariage que l'alcool présentera ultérieurement. Le feu, élément premier pour François de Sales, ne saurait pourtant être assimilé par l'eau tandis que le contraire est présenté comme possible (3). Mais l'excellence du thème du feu ne saurait être exclusive et nous allons pouvoir observer que le thème de l'eau est bien loin d'être absent de la symbolique salésienne. Dans un premier temps, nous évoquerons cet élément sous tous les aspects qui nous sont proposés, puis nous ferons un petit détour par la navigation pour terminer avec le thème de la perle qui apporte une synthèse intéressante d'union des éléments dans l'eau.

### 121 Présentation de l'image

L'eau est bien l'un de ces symboles ambivalents qui présentent une richesse d'interprétation telle qu'il n'est guère de courant littéraire, religieux ou d'une manière générale artistique, qui puisse se passer de sa figuration.

L'Écriture, à cet égard, en fait un "signe" privilégié en des contrées où son absence chronique la fait plus ardemment

(1) Op. cit. Découverte du feu du temple qui se réanime, 2 M 1,19-22

(2) Oeuvres IV 153

(3) Bachelard Gaston, L'eau et les rêves, Paris, Corti, 1942, cf. note (1)

désirer. Source et puissance de vie, force d'ensevelissement et de mort, tour à tour vivifiante et redoutable, toujours purifiante, elle est aussi intimement mêlée à la vie humaine qu'à l'histoire du peuple de l'Alliance.

Le récit de la Création met en scène l'harmonie que le Créateur introduit dans le cosmos, l'ordre s'opérant par distinction et séparation, les "eaux d'en bas" et les "eaux d'en haut" étant sagement canalisées par des "vannes" dont Dieu seul est le maître. La bénédiction que constitue la pluie pour les récoltes sera dès lors, dans l'Ancien Testament subordonnée à la fidélité du peuple à l'Alliance tandis que le jugement pourra s'effectuer par le déferlement des eaux terrifiantes lors du Déluge ou de l'engloutissement des Egyptiens dans la Mer Rouge, en opérant un tri qui permettra d'accéder à une réalité nouvelle. Ce thème des eaux en colère rejoint un autre aspect de l'eau, celui de la purification, rite élémentaire et symbole de pureté morale. Ces mêmes eaux purifiantes couleront à flot dans les visions prophétiques eschatologiques (1) pour la restauration du bonheur paradisiaque. Dans le Nouveau Testament, la symbolique de l'eau baptismale viendra magnifier ce thème en en faisant le signe indispensable de l'entrée dans la Vie Nouvelle.

La littérature du XVIème siècle et du début du XVIIème siècle s'est beaucoup attachée à ce thème de l'eau, parce que d'inspiration très profondément religieuse d'abord ; ensuite parce que l'onde permettait une illustration tout à fait satisfaisante du monde en mouvement que présente cette littérature. Sponde, par exemple, poète baroque que François de Sales cite à trois occasions (2) puisera largement dans cette thématique sans pourtant en faire le sommet de son oeuvre. "Rien de plus emblématique que l'onde de l'admirable "sonnet rapporté" si dense et si dramatique qui couronne les sonnets de la mort" affirme Jean Rousset dans son étude sur le baroque (3). L'eau en mouvement

(1) Ez 47, 1-12

(2) Oeuvres II 156, XI 155 et XXII 317

(3) Cf. Rousset Jean, La littérature de l'âge baroque en France - Circé et le paon, Corti, 1954, p. 150 sq

fascinera de fait toute une génération de poètes, d'écrivains et d'architectes, parce qu'elle est la métamorphose même. La sinuosité du cours d'eau décrit, en effet, la forme de la courbe et son écoulement permettra toutes les identifications. La façade renaissance redira cela, elle qui apparaît comme son propre reflet dans une eau agitée, avec des surfaces gonflées, creusées, des frontons qui ondulent ou s'enroulent, des colonnes qui deviennent torses. Dans l'édifice religieux, anges et saints se mettent à danser et tout l'ensemble extérieurement comme intérieurement semble onduler au rythme de vagues que l'eau en mouvement anime de ce perpétuel écoulement, signe même de la vie de l'homme en route vers son Dieu dans un monde inconstant.

Sans doute cette conception esthétique a-t-elle influencé largement le choix des très nombreuses images de l'eau que développe François de Sales dans les oeuvres que nous étudions. S'y ajoute encore outre une grande proximité avec la thématique biblique que nous avons mentionnée, le fait que le cadre de vie même de l'évêque est environné par l'eau avec le lac qui borde tout le flanc-Est de cette cité d'Annecy, elle-même sillonnée de canaux, au milieu d'une région tout entière traversée de torrents innombrables qui sont autant d'obstacles à la sécurité des voyageurs de l'époque.

Nous évoquerons tout d'abord cet élément, auquel Bachelard attribue une spécificité féminine sans doute déterminante pour l'esthétique de l'auteur (1), par une étude de l'observation directe qui en est faite pour cet élément. Ensuite, suivant notre plan habituel, nous montrerons l'eau en contact avec l'homme, puis cet élément dans la Bible, dans la Patristique et dans l'Hagiographie.

### 1212 L'eau en général

"L'eau est le regard de la terre, son appareil à regarder le temps" a dit Paul Claudel (2)

(1) Le caractère féminin de l'eau est pour Gaston Bachelard marqué par l'identification inconsciente de l'élément liquide avec le lait maternel, première expérience d'un bonheur positif sexualisé, par la fonction nourricière de l'eau vis-à-vis de l'élément terre, et enfin par le caractère sensuel du bain. Cf Gaston Bachelard, op. cit., L'eau et les rêves, p. 155-162

(2) Paul Claudel, "L'oiseau noir dans le soleil levant", p. 229

Ce thème traditionnel de l'eau qui s'écoule pour symboliser l'écoulement du temps n'est pas très fréquent dans les oeuvres de François de Sales. On le rencontre à l'occasion d'une lettre dans laquelle il confie à Jeanne de Chantal :

Nous voicy en fin au bout de cett' annee 1606, et je treuve qu'elle s'est escoulee comme l'eau sur la greve, sans avoir laissé en mon ame aucun'autre chose que de l'ordure et quelques petites coquilles vuides, de certaines vaines apparences d'avancement et de certains desirs sans effect (1).

Le propos assez pessimiste quoique tempéré par la mention : "je ne pers point courage" qui lui succède, peut nous amener assez facilement à la présentation d'une autre réalité de l'eau : celle d'être l'élément de la larme :

Hier apres avoir leu vostre lettre, je me promenay deux jours avec les yeux pleins d'eau, de voir ce que je suis et ce qu'on m'estime (2)

En d'autres circonstances, et tout particulièrement lors du décès d'êtres aimés, François de Sales, dans sa correspondance n'hésitera pas à communiquer une sensibilité que sa dignité épiscopale ne voulut jamais couvrir d'une froideur solennelle (3)

Par ailleurs, le thème de l'eau agitée par le vent renvoyant le reflet de l'homme apparaît dans une oraison :

C'est comme une eau qui est tant agitee de vents qu'elle ne représente pas l'image de l'homme, d'autant qu'elle est troublee ; et bien qu'elle soit claire, les parties du cors y paroissent comme desunies les unes des autres. Tout de mesme l'eau qui est agitee des vens contraires des passions n'est pas propre pour recevoir en soy l'image de son Dieu (4).

Nous noterons pourtant que l'eau agitée fait état ici d'une disharmonie qui ne reprend pas exactement la signification de la symbolique baroque même si elle lui en emprunte le terme. Le reflet déformé ne saurait y être érigé en parangon mais bien au contraire inviter à retrouver le repos pour que l'image de l'homme redé-

(1) Oeuvres XXI 83

(2) id. XIV 81

(3) François de Sales n'apprécie guère, pourtant, certains épanchements de la sensibilité féminine comme il le confie dans une lettre : "Sçaches que j'ay une fille laquelle m'escrit... que si elle ne tenoit ses yeux ilz verseroyent autant de larmes que le ciel jette de gouttes d'eau pour pleurer mon depart, et semblables belles paroles". Oeuvres XVIII 197

(4) Oeuvres XXVI 317

couvre sa dimension totale d'image de Dieu (1). Le propos n'est pas narcissique mais théologique, l'image du miroir n'étant ici que servante d'une conception théologique traditionnelle. Toujours en évoquant cet élément familier, François de Sales nous décrit également une observation intéressante du phénomène physique qui se produit lorsqu'un objet est jeté dans l'eau. Dans une lettre adressée à Jeanne de Chantal, son propos est d'analyser avec une grande finesse psychologique le mécanisme complexe de la culpabilité dont il se promet de libérer sa correspondante.

et semble tout cela aux cercles qui se font en l'eau quand on y a jetté une pierre, car il se fait un cercle petit, et cestuy la en fait un plus grand, et cet autre un autre (2).

Mais plutôt que de glaner çà et là des citations relatives à l'eau dont l'ordonnance ne saurait manquer d'apparaître comme décousue, nous proposons, avec l'auteur, d'effectuer le voyage initiatique d'une simple goutte d'eau depuis la source où elle prend naissance sur la terre jusqu'à sa fusion avec l'immensité de l'élément liquide que constitue l'océan ou la mer.

#### 1213 Le voyage initiatique de la goutte d'eau

François de Sales nous montre effectivement cette goutte d'eau dans son Traité de l'amour de Dieu.

Car dites-moy, je vous prie, Theotime, si une goutte d'eau elementaire jettée dans un ocean d'eau naphe, estoit vivante et qu'elle peust parler, et dire l'estat auquel elle seroit, ne crieroit elle pas de grande joie : O mortelz, je vis voirement mais je ne vis pas moy-mesme, ains cet ocean vit en moy et ma vie est cachée dans cet abisme (3).

La personnification initiale de la goutte d'eau permet une allégorie qui trouve sa cohérence dans la paraphrase de la parole de Saint Paul (4). Elle est la figure du croyant appelé à fondre sa volonté et son être-même dans celui de son Dieu, comme la "goutte

(1) Gn 1

(2) Oeuvres XIII 375

(3) id. IV 346

(4) Ga 2,20 "Et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi"

d'esprit que vous m'avez donné ... dedans la mer de vostre bonté" (1).

Mais il est bien long le chemin qui conduira la goutte d'eau à la mer. François de Sales nous permet d'en détailler l'itinéraire sinueux et riche en puissance d'évocation.

Il débutera par la source ou la fontaine.

12131 La fontaine est souvent assimilée sous la plume salésienne au thème de la source. En une image très thomiste, elle peut définir la grâce.

Dieu fait sourdre sur la cime de la partie supérieure de leur esprit une fontaine surnaturelle que nous appelons grâce (2).

La fontaine va également représenter l'Évangile (3), dont François de Sales accuse les protestants de corrompre l'intégrité en l'empoisonnant de leurs interprétations erronées pour "gaster toute la troupe également" (4).

Ou encore Dieu même :

"C'est infailibilité... ne peut avoir sa source que de Dieu même, vive et première fontaine de toute vérité" (5).

Plus tard, la fontaine représentera la fondation de la Visitation "vostre petite congregation est comme une fontaine sacrée en laquelle plusieurs âmes puiseront les eaux de leur salut" (6)

Ces différents emplois sont cohérents entre eux et sous-entendent un signifié très présent dans la réalité de la vie quotidienne comme en témoigne le très prosaïque souci de l'évêque que les Clarisses d'Évian puissent s'installer en un lieu où "il y a de l'eau" (7).

(1) Oeuvres V 19

(2) *ibid.* V 262

(3) *id.* I 240

(4) *ibid.* I 180

G. Bachelard (*op. cit.*) nous rappelle à ce propos la gravité des sanctions qui touchent dans la mythologie et les légendes populaires ceux qui ont pollué les sources et les fontaines. Dans l'inconscient collectif la fontaine est de l'ordre du religieux et s'y attaquer est un sacrilège.

(5) Oeuvres I 145

(6) *id.* XVII 114

(7) *ibid.* XVII 338

La fontaine est une source canalisée, domestiquée et utile. Mais il est des sources parfaitement sauvages et souvent ignorées dont François de Sales voudrait également nous entretenir.

### 12132 La source

De fait, le thème de la source est plus fréquent que celui de la fontaine mais il renvoie à la même symbolique. Dans une logique tout à fait biblique, exprimée par exemple dans l'épisode de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine (1), la source d'eau vive indique en une comparaison simple les trois vertus théologiques :

Comme une heureuse source d'eau vive, elles s'espandent par divers surgeons et ruysseaux sur les parties et facultés inférieures (2).

La première fonction de la source est bien de proposer son eau vivifiante. L'initiative est laissée au croyant de venir s'y abreuver et désaltérer pour une transformation radicale de son être en se laissant séduire par la force printanière de sa fraîcheur qui éveille.

Reprenant l'image thomiste, François de Sales rappelle que la grâce se répand par diverses sources qui sont les sacrements de l'Eglise. Il présente de manière privilégiée celui qu'il avait déjà nommé le "soleil des exercices spirituels", c'est-à-dire l'Eucharistie, dans un passage qui se montrera à l'opposé des futures conceptions jansénistes.

Dites leur que deux sortes de gens doivent souvent communier les parfaitz parce qu'estans bien disposés ilz auroyent grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection et les imparfaitz affin de pouvoir justement prétendre a la perfection (3).

Cette fréquentation de la source du sacrement ne sera pas sans effet d'après l'évêque. Elle produira cette "consolation" qu'il faut davantage entendre au sens d'encouragement fondamental :

quoy que la plus solide, la veritable et la plus chrestienne consolation est celle que vous avez puisee dans

(1) Jn 4

(2) Oeuvres IV 69

(3) id. III 122



la source, qui est la volonté de Dieu (1).

Dans un autre passage, ce terme de source sera employé avec un sens différent, celui simplement d'origine pour qualifier l'intuition spirituelle de départ qui a motivé la fondation du monastère auquel il s'adresse :

Mes soeurs, il faut remonter jusqu'a la source de votre Religion et boire en icelle l'eau de votre reformation (2).

Ce sens de source, comme origine de quelque chose, revient souvent sous la plume de François de Sales, que cette image soit développée, ou bien qu'elle soit tout simplement mentionnée en une catachrèse.

Dans sa correspondance, avec un tour quelque peu mondain, l'évêque développe ce thème pour manifester à son Duc tout son contentement de voir Antoine Favre, son grand ami, promu dans la magistrature de Savoie.

Certes, Monseigneur, rien ne donne tant de douceur a la vie humaine que la droite administration de la justice, et la justice, quoy que tous-jours une en elle mesme, ayant sa source, comm'une belle eau, en la poitrine des Princes souverains en terre, coulant par les espritz des magistratz rudes, malpolis et raboteux, elle se rend autant nuisible qu'elle doit estre utile (...) Mais passant entre les peuples par les mains des gens doctes, bien affectionnés et equitables, elle remplit les provinces de bonheur et de suavité (...) comm'une douce riviere qui rend amenes les rivages qu'elle detrempe (3).

Les métaphores filées en grappe expriment les diverses manières d'exercer une justice d'origine princière alternative-ment sous une forme de torrent tumultueux et de rivière paisible. L'image première présente une source qui trouve son point de départ dans la poitrine du Prince, souverain en la terre. Cette mention de la terre permet peut-être d'imaginer que le prince soit ici identifié à la terre, origine de la source. Sans doute faut-il y voir davantage un rapprochement d'images d'origine plus

(1) Oeuvres XII 112

(2) id. XXI 71

(3) id. XIV 317

religieuse avec la source d'eau qui coule du côté ouvert du Christ lors de la crucifixion, source que les prédicateurs baroques se plaisaient à évoquer et que nous trouvons dans certains Sermons salésiens.

Les autres allusions à la source comme origine d'un point positif ou négatif sont moins développées :

Positivement, la source représentera des notions aussi différentes que l'Esprit Saint qui inspire les Constitutions de la Visitation (1), la vertu en général (2), la croix du Christ (3), l'amoureuse bienveillance (4), la mission des évêques (5), le bonheur (6), la première Visitation d'Annecy (7), le mariage (8), l'essence divine (9) ou simplement l'origine d'un évènement (10).

Négativement, la source peut représenter : les raisons de violer les règles théologiques catholiques pour les Protestants (11) ou encore la volonté en tant que cause des vices et des péchés (12).

Suivant la valeur de son signifié, la source pourra parfois être présentée comme féconde :

Dieu, comme une celeste source vive, respand de toutes partz ses eaux qui arrousent ces glorieuses ames et les font fleurir, chacune selon ses conditions, d'une beauté incompréhensible (13)

- (1) Oeuvres XXV 23
- (2) id. II 35
- (3) ibid. II 178
- (4) id. IV 290
- (5) id. XII 301
- (6) ibid. XII 209
- (7) Entretiens 1340
- (8) Oeuvres III 263
- (9) id. IV 206
- (10) id. XV 329
- (11) id. I 176
- (12) ibid. I 11
- (13) id. XIX 362

ou encore en parlant du mariage :

et qu'il soit comme une source féconde qui vous produise plusieurs coeurs qui soyent de vostre famille et generation sacree (1).

En ce cas, l'insistance pourra également porter sur le fait qu'elle ne saurait tarir :

C'est une des qualités que le Ciel fait en nous de ne perir jamais, non plus que la source dont elles sont issues ne tarit jamais... (2)

Certaines sources suspectes peuvent toutefois produire de bons effets :

La tristesse en tire beaucoup et n'y a point de profit en icelle ; parce que, pour deux bons ruyseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais (3).

Terminons cette évocation de la source par cette belle citation exprimant le désir du croyant :

Hé, quelle union de nostre coeur a Dieu la haut au Ciel, ou apres ces desirs du vray bien, non jamais assouvi en ce monde, nous en treuverons la vivante et puissante source (4).

### 12133 Le torrent

Continuons le voyage initiatique de notre goutte d'eau qui, après la source, va se voir entraînée par le torrent montagnard. Son aspect capricieux, fougueux et indomptable fascine le poète. Mais avant tout, bien concrètement, le torrent présente aux yeux des contemporains de François de Sales un obstacle parfois bien embarrassant, comme le confie l'auteur à son ami Antoine Favre :

"At vero nudiustertius, cum venirem huc uti sequenti die cum D. Copperio ad vos pergerem, cum ad tria circiter miliaria inter medios ac densissimos imbres processissem, sese mihi de quo nihil cogitaveram, ita se sane res habet, rapidissimus quidam torrens sese obji-

(1) Oeuvres XVI 304

(2) id. XIX 342

(3) id. III 314

(4) id. IV 199

Cette source peut cependant avoir un caractère bien modeste. Si nous avons un seul filet d'affection en nostre coeur (...) Oeuvres XIII 200

cit qui nullo loco tum vado transiri poterat, sicque cogor retrocedere" (1).

Le torrent sera souvent utilisé pour montrer le débordement de quelque passion ou défaut à amender :

Soyes donq tous-jours a Dieu, sans laisser emporter vostre cher coeur au torrent des distractions que les affaires, et surtout les proces produisent (2)

comme en témoigne ce passage d'une lettre à madame de Maillard qui se complaisait tout particulièrement dans la chicane. Plus largement, c'est toute cette propension de l'homme à se complaire dans le mal, ce "péché originel" qui pourra être évoqué par l'image du torrent, attirance dont seule fut exempte la Vierge Marie :

qu'encor que par apres le torrent de l'iniquité originelle vinst rouler ses ondes infortunées sur la conception de cette sacrée Dame avec autant d'impetuosité comme il eust fait aux autres filles d'Adam, si est-ce qu'etant arrivé la, il ne passa point outre, ains s'arresta court, comme fit anciennement le Jourdain au temps de Josué (3).

La conséquence de ce péché originel, c'est-à-dire de cette fascination pour le mal qui habite le coeur de l'homme sera les épreuves qui déferlent comme une eau tumultueuse sur la vie du croyant :

ne vous laissez pas emporter au torrent des adversités (4).

Épreuves d'origine spirituelle et intérieure ou encore d'origine purement pratique comme les soucis et tracasseries d'une administration diocésaine qui était loin d'être une sinécure ; cette expression amère que François de Sales laisse échapper dans une de ses lettres nous l'indique clairement :

(1) Oeuvres XI 63. Traduit ainsi : "Avant hier, me rendant ici dans l'intention d'aller à vous le lendemain (...) environ trois milles de marche sous une pluie torrentielle, je fus arrêté par un obstacle que je n'avais pas prévu, je vous assure : le torrent était si enflé qu'il ne présentait aucun endroit guéable, et je fus forcé de rebrousser chemin".

(2) Oeuvres XXI 104

(3) id. IV 106

(4) id. XVIII 231

Ce ne sont pas des eaux, ce sont des torrents que les affaires de ce diocèse (1)

Oui, le torrent est bien cette force impétueuse contre laquelle il est impossible de se prémunir, aussi forte que l'amour qui déferle brusquement dans le coeur de celui qui en est saisi :

et comme il est impossible d'empescher un torrent qui a pris sa descente par le pendant d'une montaigne aussi est-il difficile d'empescher que l'amour qui est tombé en l'oreille ne face soudain sa cheute dans le coeur (2).

Et cette force désordonnée pourra être opposée à l'utile sérénité des grands fleuves "portant les grans bateaux et riches marchandises" au même titre que les "pluyes vehementes et tempestueuses" seront opposées à celles qui "tombent doucement en la campagne et la fecondent d'herbe et de graines". Le chiasme débouchera sur une morale que ne réprouverait pas La Fontaine :

"Jamais besoigne faite avec impetuosité et empressement ne fut bien faite : il faut depescher tout bellement comme dit l'ancien proverbe" (3).

Ceci étant, le torrent ne présente pas toujours que des inconvénients. Ses eaux déferlantes peuvent être bénéfiques lorsqu'elles figurent ce fougueux écoulement de la miséricorde divine à l'égard du croyant.

O Seigneur, que vous estes bon, puisque au plus fort de vostre ire, vous pouvez contenir le torrent de vos misericordes qu'elles n'escoulent leurs eaux dans les impiteuses flammes de l'enfer (4).

C'est sur cette vision optimiste que nous abandonnerons le torrent fougueux pour le paisible ruisseau qui offre, en plaine, un écoulement moins problématique.

#### 12134 Le ruisseau

Il est vrai que le ruisseau offre les avantages du torrent dans le vif écoulement de son eau limpide et de son murmure, mais qu'il n'en présente pas les inconvénients. Il apparaît donc

(1) Oeuvres XIII 139

(2) id. III 209

(3) ibid. III 170

(4) id. V 111

comme une image positive, faite d'enfance et d'innocence. Les Entretiens nous proposent cette belle évocation d'un petit ruisseau issu de la fonte des neiges.

Il faut que je vous apprenne à parler latin ; une surruration, en latin, veut dire un gazouillement, un petit bruit ou murmure que font ces petits ruisseaux dans lesquels il y a des pierres qui, faisant flotter et ondoyer les eaux, les empêchent de couler sans bruit, ainsi que font les grands fleuves, qui coulent si doucement que l'on ne voit presque pas le mouvement perpétuel de ces eaux. Les personnes du monde font du bruit non pas comme des petits ruisseaux, ains comme des torrents fort rapides et qui entraînent après eux tout ce qu'ils rencontrent (1).

A l'impétuosité d'une action souvent bruyante et vaine lorsqu'elle s'exprime sous son jour le plus mondain, le ruisseau opposera la paix de la contemplation, l'attitude de louange émerveillée du croyant à l'égard de son Créateur.

Une ame devote regardant un ruyseau, et y voyans le ciel représenté avec les estoiles en une nuit bien seraine : O mon Dieu, dit-elle, ces mesmes estoiles seront dessous mes pieds quand vous m'aures logee dans vos saintz tabernacles ; et comme les estoiles du ciel sont representees sur la terre, ainsy les hommes de la terre sont representes au ciel en la vive fontaine de la charité divine (2).

La figure de réversion illustre ici, dans l'image positive du ruisseau, combien la nature est le reflet de ce qu'est le Ciel, c'est-à-dire le séjour à venir du croyant avec son Dieu. L'image comporte ici une dimension cosmique. Le monde entier veut se voir dans le reflet limpide du ruisseau et ce faisant, il invite à une contemplation qui est prémice d'éternité. Mais en plus de son murmure et de sa calme limpidité qui permet le reflet fidèle, le ruisseau va encore nous être décrit pour la dynamique même de son cours. S'unissant à d'autres, il pourra en effet parler de progression et d'union.

Comme plusieurs ruyseaux qui, s'unissans, font une riviere, qui porte les plus grandes charges que la même multitude des mesmes ruyseaux separés n'eust sceu faire (3).

(1) Entretiens 1075

(2) Oeuvres III 98

(3) id. V 321

Cependant, curieusement, le ruisseau peut également révéler une dynamique inverse et manifester la dissipation de l'eau qu'il devrait conduire.

Certes, a mesure que l'eau s'esloigne de son origine elle se divise et dissipe ses sillons, si avec un grand soin on ne la contient ensemble : et les perfections se separent et partagent a mesure qu'elles sont esloignes de Dieu qui est leur source ... (1)

Dans certaines occasions, par ailleurs, le génitif explicatif viendra renforcer l'image positive du ruisseau :

(...) me voyant tous les jours arriver de nouveaux ruyssaux de faveur qui descoulent de cette vive fontaine (2).

Enfin, le ruisseau évoque déjà le terme de la course, cette fusion qu'il connaîtra avec l'immensité, avec l'océan dans lequel tôt ou tard il est appelé à se perdre tout entier.

Le supérieur ne devrait jamais négliger le moindre exemple pour edifier le prochain, parce que tout ainsy qu'il n'y a si petit ruyssau qui ne meine a la mer, il n'y a trait qui ne conduise en ce grand Ocean des merveilles de la bonté de Dieu (3).

Mais avant cela, le ruisseau deviendra fleuve ou rivière, permettant à notre goutte d'eau originelle bien d'autres découvertes.

#### 12135 La rivière, le fleuve

Si la rivière et son débit irrégulier posent parfois des problèmes dans les projets de l'organisation pratique des nouveaux bâtiments de la première Visitation (4), il n'en demeure pas moins qu'elle constitue à l'époque de François de Sales un lien naturel entre les régions que les routes étaient loin d'unir facilement. Nous trouvons cette idée dans certaines expressions témoignant familièrement du mode de vie de l'époque.

Car ce n'est pas sortir de Savoye d'aller a Marseille, pourveu que ce soit sur le Rosne, auquel nous contribuons tant d'eau et tant de sable (5).

(1) Oeuvres V 321

(2) id. XV 181

(3) id. XXVI 96

(4) id. XVI 172

(5) id. XIV 185

Cette réalité nous vaut quelques belles descriptions directement observées par l'évêque qui ne dédaignait pas à l'occasion de prendre l'aviron lors de ces longs périples fluviaux.

Comme il arrive en certains fleuves, qui coulent si doucement et également, qu'il semble à ceux qui les regardent et naviguent sur iceux de ne voir ni sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les voit nullement ondoyer ou flotter (1).

La dimension même du fleuve est toujours, à l'échelle savoyarde, un élément remarquable :

Que si nous ne repoussons point la grace du Saint Amour, elle va se dilatant par de continuelz accroissemens dedans nos ames jusques à ce qu'elles soient entierement converties comme les grans fleuves, qui treuvans les plaines ouvertes se respandent et prennent tousjours plus de place (2).

Cette évocation du cours des grands fleuves va permettre d'illustrer diverses idées comme l'amour paternel (3), les gouttes du sang du Sauveur qui se transforment en fleuve de sainteté et rendent fertiles les coeurs (4).

De fait, une fois leur cours assuré, rien ne saurait arrêter l'élan des fleuves à la différence des ruisseaux dont le débit est encore faible.

Il est aysé de destourner les fleuves en leur origine, ou ilz sont encore foibles ; mais plus avant ilz se rendent indomptables (5).

Le fleuve représente ici les mauvaises habitudes dont il convient de se départir rapidement sous peine de voir enfler leurs cours. Une dernière évocation directement observée nous montre les grands fleuves passer difficilement en certaines régions encaissées et changer alors radicalement leur aspect.

Car, comme l'on void les grans fleuves faire des bouillons et rejallissements avec grand bruit es endroits raboteux esquels les rochers font des bancs et escueilz

(1) Oeuvres IV 320

(2) ibid. IV 161

(3) id. XVI 212

(4) id. XVII 128

(5) id. XII 140 (même image et même idée en XXI 72)



qui s'opposent et empeschent l'escoulement des eaux, ou au contraire, se treuvans en la plaine ilz coulent et flottent doucement, sans effort (1)

La comparaison illustre ici l'effet du divin amour se répandant avec plus ou moins de peine dans l'être même du croyant.

Le fleuve peut encore être en crue mais ici, cette image que l'on attendrait négativement connotée -comme celle du torrent par exemple,- illustre au contraire une réalité positive de l'action de Dieu.

Il arrive quelquefois, que cette Bonté Souveraine surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux qui se desborde emmi la plaine, il fait une effusion de ses graces si impetueuse, quoy qu'amoureuse qu'en un moment elle détrempe et couvre toute une ame de benediction (2).

La nature est encore ici, même sous sa forme la plus redoutable, à l'image d'une théologie optimiste qui parle d'un Dieu débordant d'amour.

Pour finir, tout comme le ruisseau et avec, sans doute, davantage de raisons, le fleuve désigne aussi le terme en lequel il est appelé à se fondre.

L'autre voyant un fleuve flotter s'escricoit ainsy :  
"Mon ame n'aura jamais repos qu'elle ne soit abismee dedans la mer de la Divinité qui est son origine" (3).

Le terme du voyage de notre goutte d'eau sera donc la mer que nous décrirons immense et mystérieuse (4) plus largement à l'occasion de notre étude sur la navigation.

#### 1214 L'eau comme danger et obstacle

L'évocation des torrents et des fleuves nous avait préparés à voir dans l'eau un élément dangereux que l'évêque de Genève, en bon terrien, regarde toujours avec une certaine méfiance. Même le lac, si familier, qui borde tout un côté de sa ville n'est pas sans danger, comme il le confie avec préoccupation à Monsieur Des Hayes qui l'avait chargé de veiller sur son jeune

(1) Oeuvres V 54

(2) id. IV 125

(3) id. III 99

(4) id. XIII 350 ; II 63

fils interne au collègue Chappuysien :

La grande peyne que j'avois de luy, c'est a cause de l'eau sur laquelle il se plaist extremement ; et je craignois qu'il ne se pleust encor de se mettre dedans pour se baigner en quelque endroit dangereux, parce que toutes les années il s'y perd quelqu'un. Mais il m'oblige infiniment en cela, car il ne s'y met point (1).

Les dangers des eaux, François de Sales ne manque pas de les signaler également à un certain capitaine espagnol dont il désirerait ardemment voir les troupes passer très au large de son diocèse.

"Diremo bene ancora che non sappiamo chi l'habbia avvisata di questa strada, ma che v'è un passo appresso il lagho, fra Evian e San Maurizio, il più horribile et pericoloso, in questo tempo nel quale le acque di detto lagho crescono, che si possa imaginare" (2).

Et François de Sales de s'empreser d'indiquer à cet officier un tout autre passage présentant officiellement toutes les garanties et surtout ayant l'immense avantage de détourner l'armée de sa région.

Plusieurs fois, la correspondance mentionne des voyages reportés à cause de crues ou de pluies torrentielles (3) : à moins que ce soit la fonte des neiges qui produise les mêmes effets (4).

La fureur des éléments peut pourtant se montrer un thème évocateur dynamique pour illustrer certains propos.

Si que, comme nous voyons entre les effortz des vents les ondes s'entrepreser et s'eslever plus haut, comme a l'envi, par la rencontre qu'elles font l'une de l'autre, ainsy le goust du bien en rehausse l'amour et l'amour en rehausse le goust (5).

La figure de réversion est sous-tendue par la dynamique des creux et des vagues agitées par les vents. Les coups de vents

(1) Oeuvres XVII 28

(2) id. XI 349

traduit ainsi : "Nous dirons de plus que nous ne savons qui a pu lui indiquer cette route ; car il y a pres du lac, entre Evian et Saint-Maurice, un passage le plus horrible et le plus dangereux qu'on puisse imaginer, en cette saison de la crue des eaux".

(3) Oeuvres XXI 39 ; XVII 133

(4) id. XIX 393

(5) id. IV 317

sur les lacs alpins n'ont rien à envier aux fureurs océanes et sont particulièrement redoutables en certaines saisons (1).

1215 L'aspect bénéfique de l'eau

Symbole ambivalent, l'eau ne présente pas seulement cette force de mort tout juste domptée par l'homme pour en faire une voie de communication. Elle sait se faire aussi bienfaisante et est alors désirée :

Inde etiam illi animum addidi ut te expectaret sicut pluviam, et ad te aperiret os suum quasi ad imbrem serotinum (2).

indique François de Sales à un correspondant (3). L'eau du ciel peut être source de bienfaits et rappeler une toute autre eau du Ciel :

resouvenes vous que les graces et biens de l'orayson ne sont pas les eaux de la terre, mais du Ciel... Il faut tenir le coeur ouvert au Ciel et attendre la sainte rosee (4).

Nous reviendrons sur cette attente avec le symbole de la perle qui offre une image importante de cette synthèse des éléments. Il arrive pourtant qu'au plus sec de l'été une pluie torrentielle ne vienne pas amener d'effet bénéfique à la création comme le précise ce passage de l'Introduction à la vie dévote :

... on treuve que comme les pluyes passageres d'un esté bien chaud, qui tombans en grosses gouttes sur la terre ne la penetrent point et ne servent qu'a la production de champignons, ainsy ces larmes et tendretés tombans sur un coeur vicieux et ne le penetrans point, luy sont tout a fait inutiles (5).

(1) La violence des eaux est encore indiquée de manière objective dans un rapport canonique à l'occasion de la visite de l'abbaye de Sixt dans lequel l'évêque mentionne : "les bénéfiques étaient diminués (...) par la violence des eaux qui ont détruit des métairies et villages entiers". Oeuvres XXIV 445

(2) Oeuvres XX 5

traduit ainsi : "je l'ai même encouragé à vous attendre comme la pluie et à ouvrir la bouche comme vers la rosée du soir".

(3) Cette image peut même parfois prendre un tour polémique en opposant la douceur de la pluie de la doctrine catholique qui fait germer la terre infructueuse et la grêle protestante qui terrasse les moissons et met en friche les plus fructueuses campagnes. Cf Oeuvres I 139 ; ou une signification morale en opposant la grêle de la mauvaise tristesse à la pluie douce de la bonne tristesse. Cf XXVI 228

(4) Oeuvres XIII 386

(5) id. III 319

La comparaison est exprimée de manière tout à fait équilibrée dans le rythme de la phrase, l'inutilité des larmes évoquées renvoyant à l'inutilité observée d'un ruissellement qui ne féconde pas la terre et surtout à la production de champignons qui, pour François de Sales, sont parfaitement inutiles, comme nous le verrons à propos de la flore.

Pour ajouter encore à ce que la pluie peut comporter de négatif, nous pouvons noter que celle-ci, dans la vie courante de l'époque, apportait des désagréments dont nous n'avons plus idée. En témoignent le Directoire de la soeur tourière qui prévoit de fournir

"quelque chose pour torcher les souliers des prestres qui viendront célébrer la sainte Messe au tems des fanges, affin qu'ilz ne gastent les ornemens" (1).

ou encore ce trait de la vie familière croqué dans les Entretiens :

Vous vous pouvez détourner du sentiment de la delectation qui vous vient en prenant les choses qui vous sont nécessaires ; comme qui passerait par une rue et rencontrerait beaucoup de boue, il ne ferait rien autre que de prendre un autre chemin et ainsi devons-nous faire, sans y penser davantage (2).

On ne s'étonne guère, dès lors, de ne pas voir la pluie toujours désignée positivement.

L'attente de la pluie peut parfois prendre un tour dramatique lorsqu'elle exprime l'état spirituel que ressent parfois le mystique :

Helas, qu'est ce que moy quand je suis a moy mesme ? non autre chose, Seigneur, sinon une terre seche, laquelle crevassee de toutes pars, tesmoigne la soif qu'elle a de la pluye du ciel, et ce pendant le vent la dissipe et reduit en poussiere (3).

Le choix des éléments évocateurs -la crevasse comme signe d'une attente profonde creusée dans l'être du croyant, le vent qui poursuit ici l'oeuvre de destruction qui fera de la terre une poussière rappelant la mort-, renforce bien l'interrogation ora-

(1) Oeuvres XXV 488

(2) Entretiens 1297

(3) Oeuvres III 327

cf. aussi : id. XVI 348

id. XX 26

id. XXVI 241

Entretiens 1278

toire qui introduit cette image. La métaphore est présentée ici dans un ordre inhabituel, l'idée précédant le plus souvent l'image dans les écrits salésiens. La pluie, en venant du ciel, est cette vie qui coule de la divinité. Encore faut-il que la plante n'ait pas en elle-même étouffé toute force de vie et que l'homme n'ait pas éteint en lui toute dimension spirituelle.

Il est vrai, la pluie vivifie les plantes qui ont de la verdure ; mais à celles qui ne l'ont point elle leur ôte encore la vie qu'elles n'ont point, car elles pourrissent tout à fait (1)

Le propos paraît sans doute négatif et peut-être surprenant, car l'auteur nous avait habitués à une spiritualité plus optimiste relative à la nature humaine. La construction syntaxique nous donne pourtant la clé de l'inspiration de ce passage qui n'est autre que la conclusion de la parabole des talents : "mais à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a" (2).

La neige, enfin, outre l'obstacle qu'elle peut présenter au même titre que la pluie, est évoquée de manière tout à fait traditionnelle comme pouvant fondre au soleil.

aussi de telles amitiés ne sont que passagères et fondent comme la neige au soleil (3).

La comparaison frise le cliché, mais ne cherche pas ici à être développée.

Retenons, pour en finir avec l'eau observée directement, cette belle expression sans doute empruntée au bon sens populaire.

Quand nous aurons ouï la parole de Dieu, il nous faut prendre garde de ne pas être comme le panier qu'on tire de l'eau (4).

#### 1216 L'eau diversement utilisée

Dans l'utilisation de l'eau que fait l'homme, l'irrigation offre un certain nombre d'avantages qui ne seront pas sans

(1) Oeuvres III 327

(2) Mt 25, 29

(3) Oeuvres III 196

(4) Entretiens 1325

rapport avec la vie spirituelle. L'image est d'inspiration carmélitaine puisque dans les oeuvres de Thérèse d'Avila (1), nous trouvons à plusieurs reprises cette idée de l'âme, appelée à la perfection, comparée à un jardin à irriguer. A son tour, François de Sales écrit :

L'orayson, c'est l'eau des benedictions qui, par arrousement, fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons desirs, lave nos ames de leurs imperfections et desaltere nos coeurs de leurs passions (2).

Le rythme de la phrase est ternaire, la première action est en lien direct avec la métaphore, tandis que les deux suivantes sont davantage en rapport avec l'effet que produit l'eau sur la personne elle-même.

L'Esprit Saint est également désigné comme la fontaine irriguant le jardin :

Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou la grandeur du canal par ou elles y sont conduites (3).

Mais si l'eau est nécessaire à la vie des plantes, elle l'est tout autant à la vie de cette autre plante qu'est l'être humain. L'oeuvre salésienne n'ignore pas la soif légitime de celui qui, altéré, aspire au contenu d'un contenant qui lui est bien indifférent :

Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendrais-je que l'eau ? Ains je l'aymerois mieux dans le verre parce qu'il n'y a point d'autre couleur que celle de l'eau mesme, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux (4).

Qu'importe en effet que la volonté de Dieu soit présentée en la tribulation ou en la consolation, poursuivra l'évêque.

Cette comparaison semble prendre l'aspect d'une courte fable pour nous introduire dans une réflexion sur "cette soif qui ne peut estre estanchée par les contentemens de la vie mortelle" (5).

(1) Sainte Thérèse d'Avila in "Castel animarum", Trad.P. G.de St Joseph, Paris, Ed. Vie Sp., p.113 sq.

(2) Oeuvres III 69

(3) id. IV 121

(4) id. V 119

(5) id. IV 198

Bien qu'intangible, elle requiert pourtant le discernement car il ne convient pas de boire n'importe quel liquide pour l'éteindre.

Mais outre cela, je dis qu'il n'est rien de si semblable que deux gouttes d'eau : néanmoins, l'une peut être de roses, et l'autre de ciguë ; l'une guérit, et l'autre tue. Il y a des permissions qui peuvent être aucunement bonnes mais celle-ci ne l'est pas, car c'est en fin une propriété, quoique voilée et cachée (1).

Cette réflexion à des religieuses concernant une bonne compréhension de leur vœu de pauvreté nous fait entrer déjà dans la thématique de la médecine qui voit l'élément eau utilisé de diverses manières.

Il permet de diagnostiquer certaines affections fébriles (2).

Celui qui désire ardemment, longuement et avec inquiétude de boire, quoique qu'il ne veuille pas boire que de l'eau, si témoigne-il d'avoir la fièvre (3).

Force est alors au médecin d'interdire ou tout du moins de déconseiller un recours abusif à la boisson :

Comme un peu de l'eau dans l'ardeur de la fièvre ; mais après, leur faire connaître que cela nuit à la santé (4).

D'autres eaux permettent heureusement une thérapie, eaux aux noms aujourd'hui étranges mais qui constituaient alors l'ordinaire de la médecine de l'époque :

ce sont des eaux cordiales qu'on leur présente pour les conforter (5).

Quand un homme est passé et qu'il ne rend plus aucun témoignage de vie, on lui met la main sur le cœur, et pour peu que l'on y sente de mouvements on juge qu'il

(1) Oeuvres XII 144

(2) La connaissance médiévale de l'époque donnait une grande importance à l'eau et à la chaleur pour le corps humain. Lessius, mort en 1623, affirme : "ces deux principes de la vie se consomment peu à peu. A mesure que diminue cet humide radical, la chaleur diminue aussi, et dès que l'un est consumé, l'autre s'éteint comme une lampe". Cité par G. Bachelard, "L'eau et les rêves", op. cit. p. 174

(3) Oeuvres III 186

(4) id. XXVI 98

(5) id. III 322 ; également mentionnée en IV 174, parabole du roi et de son épouse .

est en vie et que, par le moyen de quelque eau pretieuse et de quelque epitheme on peut luy faire reprendre force et sentiment (1).

L'eau peut encore évoquer dans l'esprit de François de Sales quelque parfum employé également à des fins médicales pour faire revenir à soi qui avait perdu connaissance. L'expression est alors intéressante puisqu'elle suggère bien que l'âme du croyant est tout entière appelée à une relation avec Dieu.

... et par le moyen desquelz, comme par des eaux odorantes et vitales ... il fait revenir l'âme a soy (2).

Changeant totalement de registre, l'eau peut encore servir à combattre les incendies que nous avons vu se développer fréquemment lorsque nous avons parlé du feu.

..."nè spruzaranno giamai i calamniatori tante aque de maledicentie che possano estinguere il zelo del quale arde il serenissimo cuore delle loro Altesse" (3).

La métaphore, rédigée en italien, indique ici sans doute avec une certaine vraisemblance l'eau incapable de maîtriser la violence d'un incendie important décrit ici comme positif, l'image du coeur brûlant amenant la cohérence de la représentation.

Pour en rester à la relation de l'eau et du feu, observons cette synthèse des deux éléments que, dans le langage courant, produit la distillation.

Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau que presque par tout on appelle eau de vie, laquelle conçoit et nourrit si aysement le feu que pour cela on la nomme aussi en plusieurs endroitz, ardente, de mesme la consideration amoureuse (...) produit l'eau de la sainte penitence (4).

(1) Oeuvres III 300. Ceci est également mentionné dans le récit que fait François de Sales de la maladie et de la mort de sa mère : ..."la fait relever et promener et ayder par des essences, eaux impériales et autres choses qu'on juge propres en ces accidens".

(2) Oeuvres IV 175

Certains parfums présentent un autre intérêt d'illustration comme cette "eau de senteur" qui "perfectionne l'eau naturelle" in Oeuvres V 263

(3) Oeuvres XI 204

se traduit ainsi : ... "du reste les calomniateurs ne lanceront jamais les eaux de leurs détractations avec tant de profusion qu'elles puissent éteindre le zèle dont brûle les coeurs de leurs Altesse".

(4) Oeuvres IV 154

La contradiction phénoménologique de cette eau de vie qui brûle est "communion de la vie et du feu". Elle présente une symbolique très riche étudiée par G. Bachelard, op. cit. p. 195



La comparaison introduit ici une dialectique qui peut se mettre en équation de manière dynamique. L'eau sous l'effet du feu produit l'eau de feu laquelle produit à son tour du feu. Cette transformation rend moins problématique l'idée que la pénitence peut changer toute une vie en s'appuyant ici sur une expérience connue dans la moindre ferme savoyarde.

Enfin, la cohabitation de l'homme et de l'élément liquide nécessite quelques aménagements dont certains sont mentionnés :

Le pont, par exemple, est indispensable à la vie d'une cité à cheval sur les deux rives d'un fleuve, mais donne bien des soucis aux notables.

Les villes qui ont des pontz de bois sur les grans fleuves craignent qu'ilz ne soyent emportés a toutes sortes de debordemens ; mais celles qui les ont de pierre n'en sont en peyne que pour les inondations extraordinaires : ainsy ceux qui ont une ame solidement chrestienne mesprisent ordinairement les debordemens des langues injurieuses ; mais ceux qui se sentent faibles s'inquietent a tout propos (1).

La comparaison montre bien ici cet équilibre de la seconde version de l'Introduction à la vie dévôte dans laquelle l'harmonie de la phrase s'ajuste avec la cohérence de l'image présentée. L'inquiétude des débordements oratoires perçus comme signe de faiblesse indique bien la force de caractère de l'auteur de ces lignes en une époque où le point d'honneur prend des proportions tellement exacerbées que le duel ou le procès devient un fléau national.

Enfin, nous est proposée également l'image du puits, qui outre sa valeur évangélique, apporte ici un intérêt inattendu :

J'ay veu estant jeune escholier, qu'en un village proche de Paris dans un certain puits, il y avoit un echo laquelle repetoit les paroles que nous prononcions la au pres, plusieurs fois. Que si quelqu'idiot sans experience eust oui ces repetitions de paroles, il eust creu qu'il y eust quelqu'homme au fond du puits qui les eust faites ; mais nous sçavions desja, par la philosophie, qu'il n'y avoit personne dans le puits qui redist les paroles ains que seulement il y avoit quelque con-

(1) Oeuvres III 157. Autre cause de souci pour les édiles, l'incendie de ces fameux ponts alors chargés de commerces et d'habitations. François de Sales partage ce souci dans une lettre de 1621 adressée à Jeanne de Chantal après avoir appris l'incendie de deux ponts parisiens. Il s'enquiert de ce qu'a pu devenir une simple commerçante qu'il connaissait. Oeuvres XX 181

cavité en l'une desquelles nos voix estant ramassees et ne pouvant passer outre, pour ne point perir du tout et employer les forces qui leur restoyent, elles produisoient des secondes voix, et ces secondes voix, ramassees dans une autre concavité, en produisoient des troisiemes, de même facon des quatriemes, et ainsy consecutivement jusqu'a onze... En somme, ce n'estoyent point des paroles d'un homme vivant, mais par maniere de dire, des paroles d'un rocher creux et vain (1).

Ce passage nous donne un exemple intéressant de l'esprit d'observation et de curiosité intellectuelle que François de Sales a toujours su cultiver.

### 1217 Le thème de l'eau chez les Humanistes Anciens

Si l'on excepte le thème de la navigation que nous développerons dans notre paragraphe sur l'eau en contact avec l'homme, nous ne trouvons que très peu d'images de l'eau qui tirent leur origine dans les oeuvres des humanistes anciens.

Empruntée à Pline, mentionnons cependant dans le Traité une description très dynamique de la Mer Morte.

Le lac que les prophanes appellent communement lac Asphaltique et les auteurs sacrés mer morte, a une malediction si grande que rien ne peut vivre de ce qu'on l'y met. Quand les poissons du fleuve Jourdain l'approchent, ilz meurent si promptement ils ne rebroussent contremont. Les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que les fruitz ayent l'apparence et forme extérieure pareilles des fruitz aux autres contrees, neammoins, quand on les veut arracher, on treuve que ce sont des escorces et peules pleisnes de cendres qui s'en vont au vent... (2)

La recherche de l'élément spectaculaire est assez caractéristique de ce type d'emprunt que nous verrons se multiplier au fur et à mesure que notre nature se sera peuplée par les êtres vivants. La divine malédiction de Sodome et Ghomorre paraît ici comme attestée par l'autorité de l'écrivain latin qui ne saurait être remise en doute. Mais là n'est pas le but du propos. La leçon est reçue sans contestation possible, les deux sources n'étant pour des raisons différentes aucunement contestables dans

(1) Oeuvres IV 246

(2) id. V 274

l'esprit de François de Sales. C'est l'évocation de cette terre désolée qui seule est recherchée, avec les éléments caractéristiques propres à frapper l'imagination du lecteur.

Ailleurs, dans l'Introduction à la vie dévote, nous trouvons, pour attester de la véracité d'une intuition spirituelle, cet autre emprunt :

... et que vers les isles Chelidoines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer... ainsy peut une ame vigoureuse et constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine (1).

L'eau de la mer est ici négativement connotée, ce qui n'est guère étonnant si l'on considère les très mauvais souvenirs de navigation marine dont nous fera part François de Sales. Du reste, l'amertume de l'eau marine permet la cohérence d'une identification avec la vie mondaine à laquelle s'opposera la source d'eau douce, encore renforcée par l'adverbe "bien" qui en souligne à la fois le mérite et la vigueur.

L'eau douce et fraîche donne également à l'auteur l'occasion d'une autre constatation toujours d'origine latine, qui paraît également quelque peu surprenante :

L'eau mesme, pour fraische qu'elle soit dedans un vase, estans touchée de quelque animal terrestre ne peut longuement conserver sa fraischeur (2).

François de Sales, dans son recueil de similitudes avait encore relevé la comparaison de celui qui, voulant creuser un puits, cherche les eaux cachées en terre au plus fort de l'été et découvre le site de la source potentielle à un léger nuage. Faute de temps sans doute, cette image n'est pas exploitée comme il en avait fait le projet pour qualifier l'amour inné et intime (3). Pline est encore à l'origine de ce curieux trait qui décrit la technique des plongeurs de perles.

Les plongeurs, dit Pline, qui pour pescher les pierres pretieuses s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huile en leur bouche, afin que le respendant, ils ayent plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelz ils nagent (4).

(1) Oeuvres III 6

(2) ibid. III 182

(3) id. XXVI 161

(4) id. IV 210

1218 L'eau dans la Bible

Après cette évocation diversifiée de l'eau observée par François de Sales et le recours aux textes anciens, nous allons repérer, toujours pour cet élément, les images inspirées de la Bible. L'abondance du corpus étant cette fois considérable, nous présenterons un classement reprenant dans leur chronologie les divers livres de l'Ancien puis du Nouveau testament.

12181 La Genèse

La création du monde, au premier chapitre du Livre de la Genèse est exposée de manière optimiste puisqu'elle permet tout naturellement de révéler la bonté infinie de Dieu :

"Al mare, Signore, metteste termine ; però alla vostra misericordia havete lasciato senza termine" (1)

affirme le commentaire du Notre Père.

Cette limitation, portée sur le compte de l'influence toujours inquiétante dans la Bible des étendues marines, est utilisée dans un sens plus polémique par la Défense :

car l'exercice catholique a tous jours esté maintenu a la barbe de l'heresie, avec un aussi grand miracle comme est celuy par lequel Dieu contient le vaste et fluide element de l'eau dedans les bornes et limites qu'il luy a assignees, qui ne se peuvent outrepasser(2).

Retenons de ce passage l'intuition rarement exprimée mais souvent sous-jacente à la pensée de François de Sales, que la nature présente devant les yeux du croyant un miracle permanent, signe de tous les autres miracles que Dieu peut ensuite produire à certaines occasions. Cette inspiration n'est pas étrangère à la Bible qui voit le Psalmiste s'émerveiller dans le même texte de la beauté de la création et des merveilles que Dieu fit pour le peuple choisi.

C'est encore l'eau qui permettra une évocation de la parcelle de divinité qui est mise en toute créature humaine par Dieu lui-même et que le mariage, en appliquant le conseil de la

(1) Oeuvres XXVI 414. Traduit ainsi : "vous avez mis, Seigneur, des bornes à la mer mais vous avez laissé sans borne votre miséricorde"

(2) Oeuvres II 27

Genèse "croissez et multipliez vous", viendra contribuer à perpétuer (1).

Dieu vous rend les coopérateurs d'une si digne besoi-  
gne par la production des cors dans lesquels il res-  
pand, comme gouttes celestes, les ames en les creant,  
comme il les cree en les infusant dedans les cors (2).

Ici, la figure de réversion souligne la dynamique d'un mystère  
peint sous une conception théologique tout à fait traditionnelle.  
Mais François de Sales, intuitivement, ne sera pas de ceux qui  
dissocient de manière catégorique voire platonicienne l'âme et  
le corps : c'est l'ensemble qui, en formant un être à l'image de  
Dieu, est appelé à lire dans le livre de la nature la révélation  
de sa propre identité divine pour trouver avec son créateur cette  
fusion à laquelle toute la création aspire jour après jour. Le  
deuxième récit de la création est également suggéré avec le fleu-  
ve qui baignait le paradis terrestre.

Un fleuve sortoit du lieu de delices pour arrouser le  
paradis terrestre, et de la se separoit en quatre  
chefs. Or l'homme est un lieu de delices ou Dieu fait  
sourdre le fleuve de la rayson et de la lumiere natu-  
relle pour arrouser tout le paradis de nostre coeur ;  
et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est a dire  
prend quatre courans, selon les quatre regions de l'a-  
me (3).

Poursuivant cette évocation et cette comparaison qu'il serait  
trop long de citer intégralement, l'auteur détaille chacun de  
ces quatre fleuves qui arrosent le coeur de l'homme : la lumiè-  
re naturelle qui répand la prudence en agissant sur la volonté,  
la justice, sur l'appétit de convoitise et qui fait couler la  
tempérance et enfin la force sur l'appétit irascible (4).  
Pour François de Sales, le problème de la localisation géographi-  
que de l'Eden en fonction du Tigre et de l'Euphrate (5) n'a en  
effet aucune importance. La liaison est faite directement du  
fleuve à l'homme grâce à la conjonction "or", le texte biblique

(1) Gn 1, 22

(2) Oeuvres III 38

(3) id. V 262

(4) cité également en XXVI 44

(5) Gn 2, 10

ne venant ici que pour offrir un déploiement en quatre points. Mais la métaphore du fleuve est continuée avec la cohérence de l'image de l'homme décrit, ainsi que l'Eden, comme un lieu de délices ; cette image est absolument positive et se justifie par les quatre bras par lesquels Dieu va irriguer le coeur de l'homme, lieu de sa capacité d'aimer, et en même temps centre de sa liberté et de son intelligence.

Le Livre de la Genèse nous parle encore de l'arbre de vie planté dans le Paradis terrestre. François de Sales fait allusion à ce thème qui sera sous-jacent à bien des évocations de l'arbre que nous découvrirons dans la flore salésienne.

Il faut arroser souvent le coeur de l'eau de la sainte orayson, il faut avoir grand soin pour le conserver dans nostre verger, car c'est l'arbre de vie (1).

Dans ce cadre de la création, vont prendre place divers personnages qui auront affaire avec l'eau. Le premier de ceux-là est Jacob qui selon l'oracle qui lui avait été adressé, rencontrera Rachel près du puits (2).

Vous scavez quels furent les amours de Jacob pour sa Rachel dès lors qu'il l'eust saluée auprès du puitz de l'abbreuvoir (3).

Cette image renverra à la découverte pour le croyant de la "fontaine de la foy" (4). La descendance elle-même de Jacob sera considérée comme une source pour le peuple d'Israël, revenant de manière inattendue à l'événement fondateur originel.

Ne sçait on pas que les douze Patriarches enfans du bon Jacob furent la source d'eau vive de l'église d'Israël (5).

Pourtant, l'eau bénéfique de la rencontre, l'eau qui illustre la fécondité matérielle et surtout spirituelle du peuple d'Israël laissera place au flot destructeur du déluge que François de Sales mentionne de manière tout à fait traditionnelle :

et c'est le vice qui attirera le déluge (6).

(1) Oeuvres XIII 306

(2) Gn 24

(3) Oeuvres V 197

(4) id. IV 137

(5) id. I 46, se référant à Gn 49, 1-3

(6) Oeuvres XXVI 80 évoquant Gn 6,3

Nous remarquerons cependant que globalement l'eau est très positivement connotée dans le premier Livre de la Bible. La vision optimiste de la création s'inscrit dès l'origine du monde pour désigner l'homme comme son centre et parler de cette vie spirituelle que l'expression de la source d'eau vive ou du torrent puisant pourra éloquemment caractériser.

Le livre fondateur de la foi d'Israël vient immédiatement ensuite, à savoir le Livre de l'Exode qui, avec la figure de Moïse sauvé des eaux, donnera dans l'Ecriture une place prépondérante à cet élément.

### 12182 Le Livre de l'Exode

Curieusement, nous ne trouvons pas sous la plume salésienne et tout du moins dans les oeuvres que nous étudions, d'allusion à la naissance de Moïse pas plus que de longs développements sur le passage de la Mer Rouge. Un épisode par contre semble avoir retenu toute l'attention de l'auteur, celui des eaux amères de Mara (1). Cet épisode n'est pourtant rapporté que très brièvement dans l'Ecriture.

Mais comment peut-il estre qu'une ame raysonnable, qui a une fois savouré une si grande douceur comme est celle de l'amour divin, puisse oncques volontairement avaler les eaux ameres de l'offense (2) ?

Seul un élément du texte biblique est ici utilisé : l'amertume des eaux. Et il n'est pas fait mention du bois que Dieu montra à Moïse pour rendre cette eau consommable. L'identification des eaux amères et de l'offense n'est pas particulièrement motivée. L'emploi d'un adverbe ancien "oncques" renforce l'impression de lourdeur pénible de ces eaux amères.

Le bois qui adoucit les eaux sera utilisé en deux occurrences dans la Correspondance salésienne. Dans une lettre de facture très classique composée par François de Sales pour son évêque lors de la mission en Chablais, tout d'abord :

Le pays de Gex (...) comme entre deux marais pestilentiels s'abreuve à leurs eaux empoisonnées. Aussi semble-t-il presque impossible à assainir, si tout

(1) Ex 15, 22-25

(2) Oeuvres IV 216

d'abord on ne jette dans les eaux elles-mêmes le bois salutaire de la croix (1).

L'évocation de la croix comme bois qui sauve est tout à fait traditionnelle dans la liturgie et prend place ici dans une oeuvre polémique qui n'a pas encore affiné une symbolique originale. Le ton devient en revanche plus personnel dans cette lettre à l'évêque de Dol.

... notre bon maistre m'a bien assisté de ses saintes consolations, qui m'ont fortifié en sorte que je puis dire d'avoir nagé parmi les eaux d'amertume sans en avoir avalé une seule goutte. Que Dieu est bon! Il connoist bien mon infirmité et ma délicatesse ; c'est pourquoy il ne me permet point de seulement gouter les eaux de Mara que premierement il ne les ayt adoucies par le bois sacré de son assistance et consolation (2).

Le passage interprète ici librement la situation biblique originale. L'image esquissée est celle du nageur, tout entier plongé dans les eaux d'amertume des difficultés de la charge épiscopale. L'exclamation donne au tour un aspect très personnel et le thème du bois, qualifié de sacré, prend une autre signification que précédemment. Il s'agit de présenter davantage de cohérence avec l'image et d'insister sur le fait d'adoucir une eau amère.

En poursuivant notre lecture du Livre de l'Exode nous trouvons plus avant la mention de la traversée du Jourdain par le peuple de Moïse. Cette traversée dans la première tradition chrétienne a souvent été mise en parallèle avec la "traversée" de la mort.

Voyla donq, ma chere Fille, comme rang a rang nous passons le fleuve Jourdain pour entrer en la terre de promesse ou Dieu appelle les uns apres les autres (3).

L'évocation porte en elle-même la clé de sa signification. La traversée fait passer en terre promise tandis que la mort fait comparaître le croyant au séjour de Dieu. L'aspect inéluctable de la mort, exprimé ici comme étant un élément de consolation, prend une dimension collective avec l'image du peuple en marche et dramatisé une situation que la foi optimiste de l'évêque perçoit

(1) Oeuvres XII 424

(2) ibid. XII 295

(3) id. XXI 36



de manière positive : la mort n'est pas autre chose que le but de la vie, la Rencontre qui prélude à cette transfiguration personnelle et collective qu'est la résurrection.

#### 12183 Livres Historiques

Le Livre des Nombres nous présente un autre épisode célèbre de la longue migration mosaïque lorsque le Seigneur demande à Moïse de frapper le rocher afin d'en faire jaillir l'eau qui désaltérera tout le peuple.

Dieu ordonna a Moïse qu'il parlast au rocher, et il produiroit des eaux (1).

La présentation de ce passage à Mériba permet une insistance sur la parole : c'est elle qui est appelée à effectuer le miracle en étant efficace dans la ligne d'inspiration du texte de la Genèse qui présente la Parole de Dieu comme créatrice. L'eau n'a ici qu'un rôle secondaire de révélateur de cette parole (2).

Le Livre des Juges nous présente une expression glanée dans la correspondance :

Voilà des eaux, monsieur ; si elles sortent d'une maschoire d'asne, Sanson ne laissera pas d'en boire (3).

L'allusion biblique présente du moins un jeu de mot plein d'humilité à l'égard de la missive rédigée pour Fremyot.

Le premier Livre de Samuel présente simplement comme bon exemple d'obéissance la promptitude des "chevaliers" qui foncent tête baissée pour aller au travers des lignes ennemies chercher de l'eau à David (4).

Le deuxième Livre des Rois détaille davantage l'épisode de la guérison de Naaman qui fait largement appel au thème d'une eau qui purifie et guérit.

(1) Oeuvres IV 345. Cf. Nb 20, 8

(2) Par ailleurs, nous trouvons trace de ce passage dans une expression tirée d'une lettre : "Je ne sçai si c'est l'amour que vous me portes qui tire cette eau de la pierre..." XII 299

(3) Oeuvres XII 332

(4) Entretiens 1152. Cf. 2 S 23, 15-16

comme Dieu rendit prouffitable a Naaman les eaux du Jourdain desquelles dit Helisee, sans aucune apparence de rayson humaine luy avoit ordonné l'usage (1).

Ce trait est également mentionné simplement dans les Entretiens(2). La littérature prophétique à son tour présente un certain nombre d'images qui vont être reprises par François de Sales.

#### 12184 Livres Prophétiques

Un texte de Jérémie (3) développe une longue allégorie de la source d'eau vive -Dieu étant lui-même source des bienfaits pour son peuple- et des citernes crevassées préférées par le peuple infidèle.

Il s'escoula tout en nous, et, par maniere de dire, fondit sa grandeur pour la reduire a la forme et figure de nostre petitesse, dont il est appelé source d'eau vive (4).

Ce que la théologie appelle la kénose, l'écoulement de la divinité dans l'humanité par l'intermédiaire de l'incarnation est traduit ici avec la reprise de l'image biblique. La personnification de cette image permettra une expression directe et vivante :

Ils m'ont layssé, moy qui suis source d'eau vive, et se sont fouï des cisternes, cisternes dissipees et crevassees, qui ne peuvent retenir les eaux (5).

Un autre passage du Traité met en oeuvre de manière quelque peu dramatique mais pourtant tout à fait traditionnelle l'expression du regret éternel des damnés.

Ilz bruleront d'une soif d'autant plus violente que le souvenir de cette source des eaux de la vie eternelle aiguïsera leurs ardeurs (6).

A son tour, le Livre d'Isaïe est l'occasion de deux emprunts à ce même thème. Le premier mentionne simplement la proposition du prophète au roi Achaz de "demander un signe au ciel d'en haut ou au profond de la mer" (7). Le second est un oracle de bénédiction

(1) Oeuvres III 328

(2) Entretiens 1149. Cf. 2 R 5, 14

(3) Jr 2, 13

(4) Oeuvres V 230. Cf. Jr 2, 13

(5) *ibid.* V 209

(6) *ibid.* V 167

(7) *id.* III 148. Cf. Is. 7, 11-12

prononcé par le même prophète que François de Sales reprend à son compte pour les temps de sécheresse spirituelle :

ne vous troubles point des sterilités, car les stérilités enfanteront en fin ; ni les secheresses, car la terre seche se convertira en sources d'eaux vivantes(1).

12185 Psaumes et Livres de Sagesse

Mais de toutes les traditions vétérotestamentaires, c'est sans nul doute dans les Psaumes que François de Sales va puiser l'illustration la plus diversifiée du thème de l'eau.

Mentionnons tout d'abord le thème de l'eau qui retourne à la mer après en être sorti et avoir ruisselé sur la terre (2), le thème des eaux qui sont entrées dans l'âme du croyant pour le submerger (3), texte fameux pour les biographes salésiens puisque cité par François de Sales lui-même pour décrire sa crise spirituelle de Paris. Nous trouvons encore une allusion rapide aux fleuves de l'exil à Babylone (4), aux fleuves impétueux qui s'épanchent dans les plaines (5), illustration du fleuve de délices du Psaume 35 (6), auquel le croyant est invité à s'abreuver (7). Nous sommes également conviés à découvrir le torrent sous le souffle de midi (8) ou encore "le ruyseau qui arrose les arbres qui donnent leurs fruits en leur temps" (9), ce qui figure le Concile de Trente faisant fructifier le christianisme.

Les précipitations ne sont point absentes de cette évocation de l'eau ; la "gresle, neige, glace" étant invitées à louer Dieu(10). Elles savent se faire bienfaitantes comme la pluie qui descend

(1) Oeuvres XIV 13, Cf. Jr 35, 7

(2) id. II 45

(3) id. XXII 16, Cf. Ps 68

(4) id. XXIV 171, Cf. Ps 125

(5) id. V 201, Cf. Ps 35, 9

(6) Ps 35, 9

(7) Oeuvres XXII 18, Cf. Ps 35, 9

(8) id. XIII 233, Cf. 103, 10

(9) id. I 199, Cf. Ps 1, 3

(10) id. II 158, Cf. Ps 148, 8

sur la toison (1). Il arrive pourtant que l'image d'origine psalmique soit développée et non pas seulement mentionnée. C'est le cas dans une lettre au Président Fremyot à l'occasion de la mort de Henri IV :

Qui eust dit, je vous supplie, monsieur mon cher amy, qu'un fleuve d'une vie royale, grossi de l'affluence de tant de rivieres d'honneurs, de victoires, de triomphes, et sur les eaux duquel tant de gens estoient embarqués, eust deu perir et s'esvanouir de la sorte, laissant sur la greve et a sec tant de navigans ? N'eust-on pas plutost jugé qu'il devoit aller fondre dans la mort, comme dans une mer et un ocean, par plus de triomphe que le Nil n'a d'emboucheures ? Et neanmoins, les enfans des hommes ont esté trompés et deceuz en leurs balances et leurs presages ont esté vains (2).

Le passage présente une suite de métaphores filées en grappe, caractéristique de la prédication de l'époque, la cohérence de la thématique étant assurée par l'image psalmique du fleuve qui trouve son origine dans la mer puis y retourne et par une citation du Psaume 61 qui insiste sur la vanité et la fragilité des projets de l'homme. L'océan comme lieu de fusion avec la divinité rejoint un thème que nous avons évoqué dans la partie précédente et qui sera encore repris dans l'évocation de la navigation. La période des phrases, soutenue par l'interrogation oratoire procède par restriction de sens pour insister, après les vagues de la gloire royale, sur cette fin qui demeure un mystère et appelle à la méditation.

Terminons par ce passage du Psaume 55 présenté sous forme d'octosyllabes à la fin d'un chapitre du Traité :

En Dieu gist la fontaine mesme  
de vie et de playsir supreme  
Sa clarté nous apparoistra  
aux rais de sa vive lumiere,  
Et nostre liesse pleinierie  
De son jour seulement naistra (3)

La traduction assez libre du texte conjugue deux métaphores de la vie, la fontaine et la lumière : la fontaine d'eau vive

(1) Oeuvres XXIII 302

(2) id. XIV 320, Cf. Ps 61, 10

(3) id. IV 210

vivifiera toute la terre de même que la lumière, porteuse de vie, vient de Dieu. Le choix fréquent de telles images donne constamment aux textes salésiens cette coloration doctrinale optimiste qui ne se démentira jamais.

Dans la tradition sapientiale, nous ne trouvons que deux courtes allusions tirées du Livre des Proverbes. La première concerne les précipitations et indique

Vous ne craindres point le froid des neiges (1).  
La seconde, citée en latin, présente la source qui coule sur la place publique comme signe de prospérité et de bénédiction de Dieu (2).

Le Cantique des Cantiques mentionne l'eau de deux manières opposées : l'eau des tribulations et le fleuve des persécutions (3), qui ne peuvent éteindre l'amour dans le texte biblique et le contentement dans le texte salésien ; le commentaire salésien du Cantique reprend le passage en l'amplifiant légèrement puisqu'il rajoute la mer aux fleuves indiqués dans la Bible (4). D'autre part, l'eau jaillit également de la "fontayne des eaux vives" pour une illustration positive (5) en laquelle, ailleurs, la mer apparaît comme le lieu de toute perfection et le but ultime de l'amour :

O Dieu, quelle joye aurons nous au ciel, Theotime,  
lhors que nous verrons le Bienaymé de nos coeurs,  
comme une mer infinie de laquelle les eaux ne sont que  
perfection et bonté (6).

#### Le Livre de Qohéleth

Le Livre de Qohéleth reprend d'une manière quelque peu désabusée l'image des fleuves qui se dirigent vers la mer en affirmant que décidément il n'y a "rien de nouveau sous le soleil (7).

(1) Oeuvres XIII 186, Cf. Pr 21

(2) id. XXIV 140, Cf. Pr 5, 16

(3) id. V 307, Cf. Ct 8

(4) id. XXVI 37

(5) ibid. XXVI 28

(6) id. IV 257

(7) Qo 1, 7

François de Sales ne retient, des propos d'amère sagesse du maître d'Israël, que l'image dominante qu'il recompose en une belle évocation.

Les fleuves coulent incessamment et, comme dit le sage, ils retournent au lieu duquel ils sont issus : la mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos ; tout leur mouvement ne tend qu'à les voir avec leur origine (1).

Nous observons une fois de plus que l'auteur n'hésite pas à transformer quelque peu l'esprit d'un texte biblique pour nous proposer une image de la nature qui viendra illustrer son propos et faire appel bien davantage à l'expérience d'observation directe de son lecteur qu'à une connaissance livresque de l'Écriture. La référence biblique viendra donner, c'est indéniable, l'argument d'autorité au propos qui soutiendra pourtant une intuition originale en parlant ici de la fusion du croyant avec son Dieu comme d'une chose toute naturelle et aussi inéluctable que l'écoulement du fleuve.

#### Le Livre de Judith

Dans cet ouvrage, l'image seule du siège de la ville de Béthulie est retenue (2) et intéresse l'auteur en tant qu'elle détaille la stratégie employée par le sinistre Holopherne (3) :

ut aquaeductum illorum fontesque omnes circumquaque incideret et occuparet, ne vel tantillum aquae siti obsessorum extinguendae uspiam superesset, id sane omnino, horum maxime temporum, haereticis Ecclesiam vexantibus, solemne fuit consilium ac decretum ; scilicet Sacramenta per quae, veluti per canales ac meatus quosdam opportunos, Salvator optimus maximus aquam gratiae salutaris in corda nostra derivat ac diffundit, vel omnino praecidere, vel pravis opinionibus inficere et occupare, ne fluminis in vitam aeternam salientis suavissimus impetus civitatem Dei deinceps laetificare posset.

(1) oeuvres IV 187

(2) Jdt 7, 6-11

(3) Oeuvres XXIII 350, Cf. Jn 4, 14 ; Ps 45, 5. Traduit ainsi : "ce qu'Holopherne imagine, Frères très chers, lorsqu'il assiégeait Béthulie et qu'il fit couper et occuper de toutes parts son aqueduc et toutes ses fontaines, afin qu'il ne restât pas la moindre goutte d'eau pouvant éteindre la soif des assiégés : c'est ce que reproduisent tous les hérétiques qui combattent l'Église, surtout ceux de notre temps. Ils ont résolu, en effet, soit de supprimer tout à fait, soit de corrompre par leurs fausses opinions les Sacraments, au moyen desquels comme par autant de canaux et de conduits bien adaptés, notre Sauveur très bon et très grand fait couler dans nos coeurs les ondes salutaires de sa grâce. Ils empêchent ainsi que la très suave impétuosité du fleuve qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ne puisse continuer à réjouir la cité de Dieu".

Le Livre de Tobie, modestement, ne nous donne qu'un aphorisme qui, s'il n'offre guère le mérite de l'originalité, présente du moins une vision optimiste d'une situation dont il est donné à chacun de faire l'expérience :

après les pluies, le beau temps (1).

Dans le Livre de Jonas, François de Sales retiendra sous forme simplement allusive la tempête qui accable le prophète Jonas (2), dans le contexte d'une citation de Saint Jérôme.

#### 12186 L'eau dans le Nouveau Testament

Si le soleil nous était défini comme la réalité universelle qui éclaire les bons comme les mauvais, il en est bien de même pour l'eau dispensée par le Dieu créateur au même titre sur chacune de ses créatures.

Cette souveraine Bonté respandit une abondance de grâces et de bénédictions sur toute la race des hommes de laquelle tous ont été arrosés comme d'une pluie qui tombe sur les bons et les mauvais (3).

Don universel de Dieu, la présence de l'eau est pourtant exprimée de manière inattendue dès le début de l'histoire de l'Incarnation.

Helas, o Vierge Sainte, les larmes de votre divin Enfant dans la crèche n'estoyent que des douces roses, mais celles de la sainte passion sont des torrents et mers d'amertume (4).

Il serait pourtant fort injuste d'imaginer que l'eau du Nouveau Testament n'évoque que les larmes : transmuée en vin, elle réjouit les noces de Cana lors du premier signe de Jésus (5). Elle est ensuite ce signe du partage fraternel qui est bien une des exigences de l'Évangile : "quiconque donnera à boire à l'un de ces petits rien qu'un verre d'eau fraîche..." rappelle Matthieu (6), et ce sens sera repris très fréquemment par François de Sales,

(1) Oeuvres XIII 82, Cf. Tb 3

(2) id. V 300

(3) id. IV 108, Cf. Mt 5, 45

(4) id. XXVI 91

(5) id. XV 296, Cf. Jn 2, 1-12

(6) Mt 10, 42

signe éloquent que dans l'esprit de l'évêque l'amour de Dieu est indissociable de cet amour du prochain dont il avait eu le projet de traiter également.

Voyez ce saint, je vous prie, qui donne un verre d'eau pour Dieu, au pauvre passager altéré. La dilection dont il anime son oeuvre est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie, et de vie éternelle (1).

Le glissement de sens se fait en trois temps : l'eau devenant en un jeu de mots simple cette eau de vie bien connue des montagnards qui réconforte le voyageur épuisé, puis l'eau de la vie par allusion au texte de Saint Jean relatif à la rencontre de Jésus avec la Samaritaine, eau qui prend la dimension de l'eau de la vie éternelle. Ce rythme ternaire est parfois utilisé par l'auteur pour des transformations d'ordre religieux. Ce même passage évangélique est du reste mentionné de manière moins développée en trois autres occurrences (2). Il s'identifie à un autre passage du jugement final eschatologique (3) au cours duquel le Fils de l'homme indique qu'il a eu soif et que certains lui ont donné à boire (4).

Certains propos polémiques sur les miracles dans la Défense mentionnent l'épisode de la guérison d'un paralytique près de la piscine de Bethzatha en précisant que ce miracle-ci ne doit rien à un quelconque pouvoir curatif de l'eau mais relève uniquement du fait religieux.

Les Ecritures ne tesmoignent aucunement de la vertu de l'eau de la piscine, et toutefois, tant s'en faut que ceux qui y avoient recours ayent esté repris et censurés comme superstitieux, pour reconnoistre une vertu en ceste eau sans aucun tesmoignage de l'Ecriture, qu'au contraire Nostre Seigneur a honoré leur créance d'un célèbre miracle, et saint Jean d'une tres asseuree attestation (5).

(1) Oeuvres V 329

(2) id. IV 170  
id XXVI 182  
Entretiens 1157

(3) Mt 25, 35

(4) Oeuvres II 76

(5) ibid. II 38, Cf. Jn 5, 2



Une autre guérison fameuse, celle d'un aveugle, nous rapporte la pratique étonnante des guérisseurs de l'époque de Jésus, qui façonnaient un cataplasme de boue pour l'imposer sur les yeux de celui qu'ils voulaient soigner (1). La salive possédait en effet dans l'antiquité un pouvoir curatif et Jésus utilise ce geste familier en lui donnant une efficacité nouvelle, montrant ainsi une fois de plus l'efficacité de la parole divine.

Si Dieu vous jette la boue de l'ignominie sur les yeux, c'est pour vous donner la belle veüe et vous rendre un spectacle d'honneur (2).

La boue n'est pas ici prise dans le sens de l'Évangile, seule la seconde partie de l'épisode est conservée, celle qui rétablit pour l'aveugle une claire vision.

Dans un passage des Entretiens, cet épisode évangélique nous est décrit de manière plus familière mais aussi plus proche du texte.

Notre Seigneur (...) prit de la boue et la lui mit dessus les yeux, lui commandant de s'aller laver avec l'eau. Ce pauvre aveugle-né ne pouvait-il pas bien s'étonner du moyen que Notre Seigneur tenait pour le guérir et lui dire :

"Hélas! que me faites-vous ? Si je n'étais pas aveugle, ce serait capable de me faire perdre la vue"!(3)

La boue fait bien partie de l'humanité de l'homme, de la réalité la plus prosaïque dont il ne saurait être question de se débarrasser comme en témoigne le paradoxe suivant qui évoque à la fois la grandeur de l'Esprit et la réalité la plus pratique :

Nostre Seigneur dit a ses apostres : Receves le Saint Esprit et le Sanctificateur, mais parce qu'ilz estoient sur la terre ilz ne pouvoient pas s'empescher de crotter leurs piedz marchant dans la bouë. Ainsi, tandis que nous serons en cette vie, nous aurons tousjours des miseres (4).

La double insistance sur le Saint Esprit et le Sanctificateur fait ressortir la double mention des pieds crottés et de la boue, prévenant toute tentation d'angélisme chez les lecteurs de l'évêque. Cette boue qualifie encore, parfois, de manière désagréable,

(1) Jn 9, 6

(2) Oeuvres XVIII 210, Cf Jn 9, 6

(3) Entretiens 1148

(4) Oeuvres XXVI 303

le coeur des protestants dans la Défense (1), en une sorte d'écart de langage que l'on ne rencontre plus dans ses oeuvres de maturité. Si elle apparaît dans les propos ultérieurs à la mission en Chablais, c'est pour désigner le monde et ses richesses trompeuses en reprenant le terme de l'apôtre Saint Paul.

J'ai réputé toutes choses estre fange et ordure, afin de mieux gagner Jesus Christ et ses bonnes graces (2).

L'épisode de la tempête apaisée retient également l'attention de l'auteur. Il se retrouve assez bien dans cette image de navigation qu'il expose largement par ailleurs :

Laissés bruire et gronder les vagues tout autour de votre barque et ne craignes point, car Dieu y est, et par consequent le salut (3).

Mais, plus encore, le trait de Pierre invité à marcher sur les eaux, va être rapporté par l'évêque :

Saint Pierre marchoit fort assuré sur les ondes : le vent s'élève et les vagues semblent l'engloutir... C'est emmi les troubles de nos passions, les vens et les orages des tentations, que nous reclamons le Sauveur, car il ne permet que nous soyons agités que pour nous provoquer à l'invoquer plus ardamment (4).

L'idée du microcosme revient ici. L'homme est un lieu des tempêtes intérieures mais la sérénité peut se retrouver en Dieu selon l'idée chère à Saint Augustin que "notre coeur est sans repos tant qu'il ne demeure en Dieu".

Dans une autre évocation du même texte, François de Sales lie directement la peur de Pierre au fait qu'il commence à s'enfoncer et creuse cette idée qui témoigne d'une connaissance psychologique tout à fait pertinente.

Voyes ce saint Apostre : il marche pied sec sur les eaux, les vagues et les vens ne sçauroyent le faire s'enfoncer ; mais la peur du vent et des vagues le fait perdre, si son Maistre ne l'eschappe.  
La peur est un plus grand mal que le mal (5).

(1) Oeuvres II 369

(2) id. XXV 426, Cf. Ph 3, 8, même citation en V 183

(3) id. XIII 120, Cf. Mt 14, 24. Voir aussi XIV 228 : "c'est Dieu qui manie toute la barque"

(4) id. XVI 64

(5) id. XIII 211

Dans ces passages, l'eau est bien présentée selon la thématique biblique du lieu occupé par les esprits malfaisants, les puissances obscures toujours prêtes à entrer en conflit avec les forces divines. Mais c'est essentiellement la peur que l'on peut avoir d'elles qui les rend redoutables. L'attitude de confiance dont parlait François de Sales précédemment se trouve à l'antithèse de ce réflexe tellement naturel qui affecte même le premier des apôtres. La dénonciation de cette peur est exprimée par un slogan d'une grande densité et fortement rythmé. Ce passage évangélique sera encore cité dans une autre lettre, mais de manière moins développée (1). L'agitation n'est pas étrangère à la vie de l'auteur, l'évêque en fait l'expérience presque quotidiennement, affronté qu'il est à toutes sortes de difficultés dues à l'administration d'un diocèse qui est partagé entre trois états, aux régimes politiques différents et souvent antagonistes, et qui connaît une multitude de problèmes de personnes. Mais l'agitation majeure qu'il expérimente, est celle qui est produite constamment par le défi protestant, situation illustrée par le terme de l'Épître de Jude et qualifiée de flots agités et écumants (2).

Dans un autre domaine, la théophanie de la transfiguration donne l'occasion de relever rapidement un aspect particulier de l'eau : la neige. Il s'agit essentiellement d'une comparaison d'origine évangélique puisqu'il est rapporté que les vêtements du Christ devinrent "blancz comme neige" (3), expression qui permet parfois quelques extrapolations :

et cette affection est blanche plus que la neige, pure plus que le soleil (4).

C'est en ces termes que François de Sales qualifie lui-même dans une lettre à Jeanne de Chantal la nature du sentiment qui l'unit à elle.

A l'antithèse de cette pureté, la situation originelle de Marie

(1) Oeuvres XVIII 211

(2) id. I 139, Cf. Jude 11, 13

(3) Mt 17, 2

(4) Oeuvres XIII 84

Madeleine avant sa conversion est traduite par une expression d'un réalisme cru qui permet d'exprimer par un paradoxe sa vie nouvelle.

... Magdeleine, laquelle, en un instant, d'un esgout d'eau de corruption, fut changée en une source d'eaux de perfections et ne fut jamais troublée depuis ce moment la (1).

La symbolique ambivalente de l'eau apparaît ici de manière particulièrement éloquente.

Mais un épisode retient avec plus d'acuité encore l'attention de l'auteur : la rencontre de Jésus et de la Samaritaine près du puits, rencontre qui permet un dialogue sur le thème de la source d'eau vive de vie éternelle que Jésus se propose de faire découvrir à son interlocutrice (2). Ce passage n'est pas rapporté dans son intégralité, preuve sans doute qu'il était parfaitement connu à la fois de ses lecteurs et de ses correspondants.

Certaines phrases du texte sont pourtant citées directement, mais détournées déjà du contexte narratif pour devenir ce que l'auteur appelle des "inspirations" c'est-à-dire de courtes prières de demande aussi naturelles que la respiration pour celui ou celle qui a intériorisé les exigences de la vie spirituelle.

Ah qui vous connoistroit pourroit bien dire avec la Samaritaine : Domine, da mihi hanc aquam : Seigneur, donnes moy cette eau ; aspiration fort frequente a la Mere Therese et a sainte Catherine de Gennes, quoy que pour differens sujetz (3).

La réponse du Christ est également clairement mentionnée :

... et il t'eust donné de l'eau vive (4).

Celui qui boira de l'eau que je luy donneroi, il n'aura plus jamais soif (5).

Les commentaires qui s'inspirent de cet épisode sont fréquents et variés, bien en rapport aussi avec le thème de la source que nous avons exposé et procédant du même mouvement.

(1) Oeuvres XIII 19

(2) Jn 4, 1 sq

(3) Oeuvres III 355

(4) id. IV 127

(5) id. V 310

qui a rencontré cette source d'eau vive ne peut longuement demeurer altéré des passions de cette vie misérable (1).

Quand m'abreuverai-je à tes sources de vie ? (2)

Source de charité, donne moi la charité (3).

Je boiray cette eau de vie (4).

... vous et vos filles estes tres heureuses d'avoir en fin rencontré la veine et douceur de cette eau vivante qui rejaillit a la vie eternelle, et de vouloir en boire de la main de Nostre Seigneur (5)...

Parfois l'image est développée sous une forme plus évocatrice encore :

Soyes, soyes a jamais sans repos ni tranquillité quelconque en cette terre, mon ame, jusques a ce que vous ayes rencontré les fraisches eaux de la vie immortelle et la tressainte divinité qui seules peuvent esteindre vostre altération et accoiser vostre désir (6).

La phrase offre ici cet aspect de maturité spirituelle élaborée servi par un style poli et épuré. La répétition caressante de l'impératif "soyes", le vocatif qui vient briser légèrement pour une courte pause le rythme apaisé de la phrase qui se déroule comme une onde, tout contribue à donner une impression pacifiante qui débouche sur le mot désir. L'inspiration présente une synthèse harmonieuse entre la thématique de l'eau qui allie trois idées sous-jacentes : celle du fleuve de la divinité tout d'abord qui coule de manière bienfaisante, celle des eaux dont parle l'Evangile de Jean dans l'épisode de la Samaritaine jointe au thème psalmique du cerf altéré, et enfin la phrase augustinienne que nous avons déjà citée : "Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre coeur est sans repos tant qu'il ne demeure en Toi". La transfiguration du désir de l'homme est également une découverte spirituelle importante de l'auteur qui, bien avant que la psycha-

(1) Oeuvres XX 98

(2) id. XXVI 397

(3) ibid. XXVI 408

(4) id. XXII 36

(5) id. XVI 207

(6) id. IV 199

nalyse ne révèle que l'homme est un être de désir (1), a cette intuition que là se trouve la clé de l'agir humain. Du reste, le thème de l'eau se trouve souvent allié à celui du désir en tant que l'être altéré symbolise parfaitement l'attirance existentielle d'un manque qu'il faut combler. Le désir de l'eau est tellement vital que dépassant la simple lettre de la scène évangélique, l'auteur en vient parfois à imaginer une fusion totale que l'idée du boire ne donne qu'incomplètement :

Vivés toute en Nostre Seigneur, ma chere Fille ; que ce soit l'eau dans laquelle votre coeur nage (2).

Toutefois, toujours soucieux que le symbole ne prenne pas la place de ce qu'il représente et demeure serviteur et non point maître, l'évêque aura le souci de corriger en certaines occasions l'importance qu'on pourrait lui attribuer :

Or sus, sil vous falloit mourir sans boire de l'eau de la Samaritaine, et qu'en seroit-ce pour cela, pourveu que nostr'ame fut receue a boire aeternellement en la source et fontaine de vie (3) ?

Par ailleurs, inspirés de cette même tradition johannique, nous trouvons un certain nombre de textes ecclésiastiques qui reprennent ce type d'image pour l'attribuer au fonctionnement ministériel.

Je me resjouis avec vostre peuple qui a le bien de recevoir de vostre bouche les eaux salutaires de l'Evangile (4),

écrit François de Sales au bouillant nouvel évêque de Belley, Monseigneur Camus qui deviendra son ami. De même à Monseigneur Fenouillet, évêque de Montpellier, écrira-t-il :

Chacun est autour de vous pour puyser les eaux des consolations spirituelles de la vive source que Dieu a mise en vous (5).

Ce faisant, il resitue toujours l'ordination épiscopale dans la tradition apostolique que les protestants contestent vivement.

(1) Lacan J., Ecrits, Paris, Seuil, 1966

(2) Oeuvres XIV 165

(3) id. XII 385

(4) id. XV 28

(5) id. XIV 259

Jésus lui-même, qui est la source vive de toute mission ecclésiastique (1).

Pour lui, cette source féconde constamment l'Eglise, comparée à un jardin bien irrigué (2), ce qu'il rappelle même dans l'utilisation liturgique de l'eau comme l'indique le choix de ce cadeau envoyé au nouvel évêque de Sion :

Je vous envoie un aspersoir pour donner l'eau bénite (3). L'évêque aura pourtant toujours soin de rappeler que le symbole n'est pas en soi une fin de caractère magique :

Et ce que l'on dit que la bénédiction de l'Evêque et l'eau bénite effacent les péchés véniels, n'est pas en vertu de la bénédiction mais de l'acte d'humilité (4).

Après cette abondance des développements de l'épisode de la Samaritaine, il nous reste à achever notre parcours évangélique sur le thème de l'eau.

Lors de la passion du Christ, la longue station au Mont des Oliviers se passe au delà d'un torrent, le Cédron, dont François de Sales note les caractéristiques (5).

Dans le jardin des Oliviers, ce sera la tentation terrible, l'heure du doute et de la sueur d'angoisse.

Nous voudrions prier dans l'eau de naffe et estre vertueux a manger du sucre, et nous ne regardons point au doux Jésus qui, prosterné en terre, sue sang et eau de detresse pour l'extreme combat qu'il sent en son interieur... (6)

Mais plus encore que ce petit trait, c'est la contemplation du Christ en croix qui viendra parfaire la thématique de la source.

Le costé du Sauveur, percé par la lance sur la croix fut la vive source de toutes les graces dont les ames sont arrousées par les saints sacrements (7).

L'évocation est bien dans le style de la fin du XVIème siècle qui

(1) Oeuvres I 31

(2) id. V 77

(3) id. XVII 123

(4) Entretiens 1063. Pour l'utilisation liturgique de l'eau : utilisation de l'eau bénite à des fins domestiques, Cf. XVII 10 ; le baptême des enfants en danger de mort, Cf. XXIII 373

(5) oeuvres XXVI 4

(6) id. XIII 28, Cf. Mc 14, 35 ; Lc 22, 44

(7) id. II 246

privilégie une présentation plus que réaliste du crucifié.

Nous retrouvons la même idée dans le commentaire salésien sur la passion :

Je descouvre l'un et l'autre main (sic) attaché et les deux pieds aussi, qui, comme quatre ruisseaux d'une mesme source versent continuellement un sang le plus beau, clair et vermeil qui fut onques au monde (1).

quelques pages plus loin, ce tableau se conclut ainsi :

et que jamais l'eau de la contradiction ne puisse es-teindre le feu sacré de la charité que nous avons du prochain (2).

présentant une fois de plus l'eau comme un beau symbole ambivalent, tantôt facteur de fertilité, tantôt menace pour le feu de l'amour.

En commentant largement l'ensemble de ces thèmes bibliques relatifs à l'eau, la tradition Patristique constitue une mine d'inspiration pratiquement illimitée à laquelle les prédicateurs et auteurs spirituels emprunteront un matériau consacré par l'autorité de leurs auteurs.

Quels emprunts François de Sales effectue-t-il à ce corpus si abondant ?

Quels auteurs ecclésiastiques ont-ils davantage sa faveur ?

Peut-on discerner en cela une image principale qui traduit une idée-force d'interprétation ?

Autant de questions pour lesquelles nous allons chercher maintenant des éléments de réponse.

### 1219 Patrologie et Hagiographie

#### 12191 Les images de l'eau empruntées à la Patrologie

La patrologie évoque le thème de l'eau de deux manières bien différentes. La première fait appel largement au merveilleux chrétien à des fins apologétiques et va être tout particulièrement utilisée par François de Sales dans ses toutes premières oeuvres comme arguments contre les thèses protestantes, les Eglises de la Réforme ne récusant pas en effet l'autorité des

(1) Oeuvres XXVI 177

(2) ibid. XXVI 184



Pères de l'Eglise. La seconde nous offrira des symboles, comparaisons et métaphores utilisés pour mettre en lumière les réalités de la vie spirituelle.

121911 Le merveilleux :

Les traits de cette tradition concernent tout particulièrement les démêlés de l'Eglise primitive avec des Juifs ou des apostats. Sous la plume de François de Sales, Saint Athanase parle ainsi d'une image du Christ profanée par des Juifs :

Chose admirable, a ce coup le sang et l'eau commencent a sortir et couler en tres grande abondance, si que les juifz en ayans porté une cruche pleine en leur synagogue, tous les malades qui en furent arrouvés ou mouillés furent tout soudainement guéris (1).

Saint Jérôme rapporte d'autres faits terrifiants lors de la mort de Julien l'apostat.

... il se fit un si grand tremblement de terre que la mer, sortant de ses propres bornes, il sembloit que Dieu menaçast le monde (...) les citoyens d'Epidaure, (...) accoururent a saint Hilarion, (...) tout aussi tost qu'il eut fait trois signes de la Croix au sable, la mer qui s'estoit tante enflée, demeure ferme devant luy (...) saint Hierosme en est le tesmoin (2).

Nous trouvons encore le long récit d'un nommé Joseph empêché par sorcellerie de construire une église qui, en pratiquant une abondante aspersion d'eau bénite, annule ces effets maléfiques (3). Un autre fait est encore raconté par un historien de la même époque.

Un juif estant baptisé se vient présenter a Paulus, evesque novatien, pour estre rebaptisé, dict Socrates l'eau des fons, tout incontinent s'esvanouit (4).

Ces traits impressionnèrent-ils les lecteurs de François de Sales ? Il est sans doute difficile d'en juger... Toujours est-il qu'ils n'apparaissent plus dans les autres oeuvres et que sans doute leur inspiration tout comme la désagréable impression qu'ils donnent de la conception que l'on pouvait avoir des Juifs

(1) Oeuvres II 111, citant Saint Athanase (De Pass. Imaq)

(2) Oeuvres II 175, citant Saint Jérôme (In vit. S. Hilar.)

(3) Oeuvres II 241

(4) id. I 105, citant Socrates Livre 7 chap. 27

à l'époque peuvent être considérées comme une erreur de jeunesse à attribuer à une période de polémique au cours de laquelle François de Sales était encore loin d'avoir atteint la calme mesure et l'équilibre qui se révèlent dans toutes ses autres oeuvres.

#### 121912 La thématique de l'eau

Ceci excepté, l'eau présente un certain intérêt d'inspiration dans les oeuvres patrologiques. Si l'on passe rapidement sur des mentions purement anecdotiques comme celle de sainte Monique suivant son fils par mer et par terre (1) ou le fait tragique rapporté par saint Ambroise de trois jeunes filles préférant se noyer dans un fleuve plutôt que de perdre leur chasteté (2), nous trouvons de fort beaux développements de la réalité spirituelle.

Saint Grégoire, Evêque de Nazianze, ainsi que lui-même racontait à son peuple (3), se promenant sur le rivage de la mer, considérait comme les ondes s'avancant sur la grève laissent des coquilles et petits cornetz, tiges d'herbes, petites huîtres et semblables brouilleries que la mer rejetait, et par manière de dire crachait dessus le bord ; puis, revenant par des autres vagues, elle reprenait et engloutissait derechef une partie de cela, tandis que les rochers des environs demeurent fermes et immobiles, quoique les eaux vinssent rudement battre contre iceux. Or sur cela, il fit cette belle pensée : que les foibles, comme coquilles cornetz et tiges d'herbe, se laissent emporter tantôt à l'affliction, tantôt à la consolation, à la merci des ondes et vagues de la fortune, mais que les grands courages demeurent fermes et immobiles à toutes sortes d'orages (4)...

Le genre narratif est ici très travaillé : l'énumération des diverses épaves rejetées par la mer finit par une personnification, la mer crachant ces petits débris avant de les avaler de nouveau comme le font certains animaux (5). La fermeté du roc est plus

(1) Oeuvres III 272

(2) Entretiens 1144

(3) Saint Grégoire de Nazianze, Orat. XXVI 8 - 9

(4) Oeuvres III 96

(5) Le thème de la petite coquille apparaît une autre fois, évoquant la réalité lacustre et modeste de la cité d'Annecy en des accents qui rappelleront sans doute le petit Liré cher à Joachim Du Bellay : "... et puis me voila derechef à cheval pour retourner en ma pauvre petite coquille, qui m'est plus chère que tous les palais"(...) Cf. XVI 2.

sobrement évoquée, elle ne saurait être prétexte à long discours car sa stabilité est sa seule éloquence. La leçon n'est pas stoïcienne pourtant, la faiblesse n'étant d'une part nullement méprisable et d'autre part la force n'étant pas acquise par vertu personnelle mais par l'adhésion à une force qui vient de Dieu. Dans un tout autre texte, l'interprétation du symbole de l'eau nous vaut la référence à Saint Jérôme :

Que si saint Hierosme, suivant le sens mystique, veut que la praedication soit une sorte d'eau purifiante, il ne s'oppose pas aux autres Peres qui ont entendu le lavoir d'eau estre le Bapteme precisement (1).

Ce qui nous persuade encore davantage que l'eau présente bien ainsi diverses significations possibles.

Dans un autre passage, l'image du fleuve servira simplement de comparaison :

Ainsy saint Gregoire Nazianzene et saint Basile s'entr'aymoient de cet amour qui, comme un fleuve abondant en eau claire, va doucement (...); car il coule et ne flotte point, il arrouse et ne ravage point, il gazouille et ne bruit point. De mesme l'amour parfait du prochain qui est selon Dieu se communique en diverses manieres (2).

Cette lettre est adressée à Jeanne de Chantal et caractérise sans doute assez bien le type de relation que peut apporter l'amitié spirituelle. Les verbes qui figurent l'écoulement du fleuve sont groupés deux à deux de manière antithétique chacun apportant en nuance ce que son opposé pouvait apporter en force. Par ailleurs, les divers sens de l'homme sont invités à la contemplation de cette harmonie : la vue, l'ouïe et même l'intelligence conviée à concevoir l'action bienfaisante du fleuve en la plaine traversée. L'allégorie s'écoule ainsi avec une tranquille majesté. Un extrait de saint Ephrem enfin, rapporté par François de Sales, incite le croyant à se couvrir de la cuirasse du signe de la croix en toutes occasions...

que tu navigues en mer, ou que tu passes les rivières (3).

Nous retrouvons ici le thème de l'eau qui peut constituer un danger.

(1) Oeuvres I 351

(2) id. XXI 145

(3) id. II 224, citant Saint Ephrem "De ver. poen", C. III

Après cette évocation des Pères de l'Eglise, nous demanderons à l'hagiographie de nous parler à son tour de l'élément liquide et de l'inspiration qu'elle propose à François de Sales.

#### 12192 L'eau dans l'hagiographie

Nous avons déjà constaté la présence de certaines images thomistes traditionnelles retenues par François de Sales dans ses oeuvres, comme celle des sacrements "canaux" de la grâce (1). Cette image est du reste parfois développée dans un sens réaliste :

parce que les eaux ont bien accoutumé de couler plus vite et plus fortement quand les canaux sont posés en des lieux bons et penchants (2).

Mais nous pouvons noter également que d'autres traits sont empruntés à la vie des grands saints. La vie de Saint Benoît, par exemple, nous mentionne deux allusions à l'eau.

Saint Benoît se jette dans la neige pour lutter contre ses tentations (3),

et à la fin de sa vie

Sainte Scholastique, seur de saint Benoist, ayant institué une Congrégation de Religieuses, alloit toutes les annes visiter son frere ; et la dernière fois qu'elle y fust, advint le miracle de la pluye et tempeste que Dieu fit venir expres pour arrester le glorieux patriarche saint Benoist qui ne vouloit pas demeurer davantage avec sa chere et sainte seur ainsy que saint Gregoire et les autres autheurs ecclesiastiques racontent (4).

Le trait traditionnel et populaire n'est ici que simplement rappelé.

Un épisode de la vie de saint Louis participe d'une inspiration plus édifiante en rapportant que ce dernier, malade, trouva tout de même la force de jeter dans la mer la table de jeu du comte d'Anjou, son frère : la mer n'est pas ici comme dans le premier cas au service d'un miracle mais illustre simplement une réalité prosaïque (5).

(1) Entretiens 1262

(2) ibid 1264 et Oeuvres XXVI 189

(3) Oeuvres III 295

(4) id. XXV 314

(5) id. III 249, citant Joinville, Hist. de S. Loys, partie II

Plus symboliquement, sans doute, nous découvrons cette comparaison attribuée à Catherine de Sienne :

Si vous prenes, dit elle, un verre et que vous l'emplissiez dans une fontaine, et que vous buviez en même temps sans le tirer de là-dedans, encore que vous buviez tant que vous voudriez, le verre ne se vide point ; mais si vous le tirez hors de la fontaine, quand vous avez bu, le verre sera vide. Ainsi est-il des amitiés ; quand on ne les tire point de leur source, elles ne tarissent jamais (1)

La comparaison, dans sa simplicité, semble bien appartenir au registre oral improvisé qui caractérise les Entretiens et non pas relever d'une composition littéraire rigoureuse. Elle est révélatrice en cela de l'éclectisme de la production salésienne.

La vie de sainte Françoise offre un trait qui va être davantage composé.

Et sainte Françoise, considérant un agreable ruyseau sur le rivage duquel elle s'estoit agenouillée pour prier, fut ravie en extase, répétant plusieurs fois ces paroles tout bellement : "la grace de mon Dieu coule ainsy doucement et souefvement comme ce petit ruyseau" (2).

Le choix des adverbes, tout particulièrement "bellement", "souefvement", "doucement", contribue à l'harmonie d'une phrase modeste qui introduit le lecteur à une de ces correspondances subtiles et toujours répétées qui unit la réalité la plus simple de la nature et la vie spirituelle d'un croyant.

De manière moins édifiante sans doute, mais avec un certain humour, François de Sales dépeint encore dans la familiarité des Entretiens ce petit trait de la vie d'une sainte pour laquelle il a beaucoup d'estime, Mère Thérèse d'Avila. Il nous présente ici, comme un exemple exagéré d'obéissance, une religieuse qui n'avait pas bien saisi une directive de sa supérieure.

Et la supérieure, à laquelle il prit une petite fantaisie (car il n'est pas merveille qu'elles en aient quelques unes) lui répondit :

"Allez mettre la tête dans un puits et vous l'entendrez". La fille fut si prompte à obéir que la mère

(1) Entretiens 1039, citant Catherine de Sienne, le Dialogue, c. LXIV

(2) Oeuvres III 99, citant And. Valladierus, Panegy. S. Franc. Rom., § VIII

Thérèse dit que, si on ne l'avait arrêtée, elle s'aurait jeté dans un puits (1).

Terminons avec un élément plus en marge de notre propos, mais révélateur du goût pour les reliques que présentaient les Catholiques de l'époque et auquel ne semble pas échapper François de Sales.

Celui-ci expédie, en effet, à une correspondante une "larme de Vandosme" en lui expliquant longuement qu'il s'agit d'un peu d'eau ayant touché de la terre sur laquelle, selon la tradition du diocèse d'Orléans, tombèrent des larmes du Christ. Mais sans doute n'en est-il pas entièrement convaincu lui-même, car il finit par conclure de la manière suivante :

Mais comme que ce soit, gardes cette représentation de larmes comme un mémorial de celles de Notre Seigneur... (2)

#### Conclusion sur l'image de l'eau naturelle

Intimement liée à la thématique biblique, la symbolique de l'eau comporte dans l'oeuvre salésienne un choix éclectique qui répond pourtant à quelques idées forces assez constantes. Dans le signe ambivalent de l'eau, la connotation positive domine largement, l'eau étant le plus souvent perçue comme un élément positif. Certaines images, exprimant débordement et forces incontrôlées, sont même attribuées à une miséricorde divine dont l'écoulement ressemble davantage à la course désordonnée du torrent alpestre qu'à la sagesse thomiste du ruisseau bien canalisé. Dans les références à l'Écriture l'auteur n'évoque pas toujours les passages les plus attendus comme la traversée de la Mer Rouge, étrangement absente, ou encore la figure de Jean-Baptiste et la théophanie du baptême du Christ au Jourdain. En revanche, l'épisode de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine dans l'Évangile de Jean prend une importance considérable et offre des développements souvent très élaborés. Ce passage est une catéchèse baptismale et propose également une introduction à la théologie de l'Esprit-Saint qui n'est pas sans intérêt du fait de la fonction

(1) Entretiens 1097, citant Thérèse d'Avila, Livre des fondations, c. XVI, op. cit.

(2) Oeuvres XX 311

épiscopale de l'auteur. Egalement sans doute la popularité de la figure de la Samaritaine et le fait que cet épisode apporte une grande intensité de relation humaine ne sont-ils pas étrangers au choix de cette image.

Sous la plume salésienne, l'eau donne souvent une leçon de confiance et de paix, alors que paradoxalement elle parlera souvent de tempête comme nous le verrons encore bien davantage dans notre prochaine partie consacrée à la navigation. Pour François de Sales, en effet, le calme n'est pas l'absence de combat mais son dépassement.

Enfin, la contemplation de l'eau rappelle ce miracle permanent de la nature, mise devant les yeux du croyant afin d'être pour lui le livre déchiffrable de la présence aimante de son Dieu. Comment l'homme répond-il, en ce qui regarde l'élément liquide à l'injonction divine rapportée au Livre de la Genèse "soumettez la terre" ?

Pour une bonne part, par la navigation et la pêche. L'affrontement, la lutte contre des éléments qui débordent infiniment l'homme seront bien, avec ce thème de la navigation, l'occasion d'illustrer l'humaine destinée faite de luttes et de combats, mais aussi tout entière orientée vers une fin que la foi du croyant désignera avec certitude et confiance.

Cela dit, notre dernière partie de cette étude de l'eau concernera donc l'eau utile à l'homme et sans doute, les applications spirituelles que ne manquera pas d'en faire François de Sales.

## 122 L'eau utile à l'homme

### 1221 La navigation

#### 12211 La mer

La tradition biblique montre le plus souvent la mer de manière négative. A la différence de certains peuples de l'antiquité comme les Phéniciens et les Grecs, Israël n'était pas un peuple de marins. Bien loin de quelque invitation au voyage, le sentiment dominant éprouvé devant la mer était celui d'une puissance formidable, indomptable, souvent terrible et menaçante. Image du péril mortel, elle est le lieu des puissances mauvaises adverses de Yahweh sur laquelle le Christ dans le Nouveau

Testament manifestera un pouvoir en forme d'exorcisme.

L'expérience qu'a François de Sales du milieu marin n'est guère positive non plus. En bon terrien, il se méfie intuitivement de cet élément en mouvement perpétuel qui lui rappelle les mauvais souvenirs de certaines traversées agitées lors de voyages italiens. L'une d'elles, au cours de laquelle il faillit perdre la vie, le navire sur lequel il aurait dû prendre place ayant fait naufrage sous ses yeux, est demeurée mémorable (1).

Pourtant, le thème de la mer prendra sous sa plume deux significations bien différentes, l'une positive s'il insiste sur son immensité qui l'ouvre à l'infini de Dieu, et l'autre négative en regard de l'agitation qu'elle présente. La navigation bénéficiera de la première et aura à affronter la seconde.

Dans son caractère immense, la mer peut symboliser l'immensité de Dieu.

Je vous voy, o mon Dieu, des yeux de mon esprit, comme une mer de perfections et un abisme de bonté qui non seulement m'environne de tous costés... (2)

ce thème sera développé avec quelques variantes

cette mer de perfections, cet abisme de bonté... (3)

en cette pleyne mer de charité... (4)

Agitée, redoutable et inquiétante, la mer peut figurer pourtant un obstacle considérable, non pas sans doute infranchissable mais redoutable, s'identifiant curieusement dans une situation précise, au passage à la religion réformée anglicane de l'un des prêtres du diocèse.

et maintenant le voyla séparé de tout le reste du monde par la mer et de l'Eglise par le schisme de l'erreur (5).

Ce propos n'est pourtant pas désespéré, dans une autre lettre il fait ainsi état de la même situation :

(1) Oeuvres XXII 91 (à Ancône, Italie en 1591)

(2) Oeuvres XXVI 194

(3) *ibidem*

(4) *id.* XIII 84

(5) *id.* XIX 383



Or sus, je ne desespere pas de le voir un jour repasser la mer et venir au port, mais je pleure sur luy de tout mon coeur (1).

Les images d'une mer agitée sont fréquentes. François de Sales les mentionne soit en faisant appel à un exemple précis soit de manière métaphorique (2).

L'évocation du phénomène de la navigation peut renvoyer à un récit classique comme l'histoire du stoïcien Aulus Gellius terrorisé par la tempête et qui perd à cette occasion toute sa belle sérénité philosophique comme le rapporte saint Augustin (3), épisode dont François de Sales profite pour exprimer une opinion peu favorable à cette doctrine.

Mais la plupart du temps, c'est à l'expérience directe que se réfère l'évêque de Genève qui laisse alors échapper quelque expression nous permettant de deviner son sentiment à ce sujet :

Et qui pourroit jamais égaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les perilz, les tourmentes continuelles, agitations et vicissitudes perpetuelles qu'on souffre sur mer (4).

Le choix des noms et surtout des épithètes en est suffisamment éloquent... Car rien n'est bien attirant en cette navigation agitée, si ce n'est sans doute le seul élément qui soit stable c'est-à-dire le ciel.

de tems en tems vous regarderés Dieu, comme font ceux qui naviguent en mer lesquelz, pour aller a la terre qu'ilz desirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas ou ilz voguent (5).

Nous percevons par cette identification combien tout naturellement la navigation sur une mer agitée va être pour l'évêque le symbole par excellence de la vie terrestre, tournée vers le Ciel, certes, mais non point exempte de ces tempêtes qu'il est

(1) Oeuvres XIX 387

(2) La prédication nous offre même une sorte de proverbe d'origine marseillaise attribué par l'auteur à Saint Bernard mais qui manifestement ne se trouve pas dans les oeuvres de l'illustre cistercien : "De deux cents bateaux ou galères qui s'embarquent au port de Marseille, il ne s'en perd pas une, dit-il, mais ceux qui s'embarquent autre part courent grand risque de se perdre". Cf. X 411.

(3) Oeuvres IV 31, citant Saint Augustin Libr. de Civit. 9 c 4 Noctes Atticae 1 XIX C 1

(4) Oeuvres IV 190

(5) id. III 171

illusoire de vouloir esquiver. Les effets du mal de mer sont décrits avec un réalisme qui ne sent pas encore la censure classique.

L'agitation de la mer esmeut tellement toutes les humeurs, que ceux qui entrent sur icelle pensans n'en avoir point, ayant un peu vogué, connoissent bien qu'ilz en sont pleins, par les convulsions et vomissements que ce bransle desréglé leur excite (1).

Peut-on lutter contre de tels malaises ? L'auteur nous propose une solution sans doute observée par lui-même mais qui selon ses dires n'est pas entièrement satisfaisante.

Faittes comme ceux qui sentent les ennuis et desvoiemens d'estomach sur la mer ; car apres qu'ilz ont roulé et leur esprit et leur cors par tout le navire pour treuver allegement, ilz viennent enfin embrasser l'arbre et le mat d'iceluy, et le serrent estroittement pour s'asseurer contre le tournoyement de teste qu'ilz souffrent. Il est vray que l'allegement leur est court et incertain (2) ;

ce passage, tiré d'une lettre à une religieuse, est remarquablement composé, montrant une fois de plus quel soin mettait François de Sales à rédiger sa correspondance privée. L'errance des malheureux passagers, leur misère à la fois morale et physique trouve son dénouement dans ce geste désespéré autour du mat, dépeint avec humour dans la petite réflexion de l'auteur sur la brièveté de cet allègement. La pointe de cette évocation sera d'inciter sa correspondante à agir de même avec la croix, dans des épreuves intérieures qu'elle dut sans doute confier à François de Sales.

La mer agitée ne doit point désespérer complètement celui qui est embarqué. Le pire est peut-être passé et demeure toujours l'espoir d'une traversée plus sereine ensuite.

Seulement je vous prie de reprendre patience, oublier les orages et les flots, et mesnager le reste de vostre navigation tranquillement. Vous n'eustes jamais tant de peine ni de mal de coeur que parmi ceste bourrasque ; benissez Dieu, demeurez humble et courageuse, et ne vous lasses point de souffrir beaucoup (3).

(1) Oeuvres XIII 27

(2) id. XII 183

(3) id. XIX 309

Car, et nous retrouvons bien ici un thème cher à François de Sales, l'inquiétude est encore plus pernicieuse que tous les malaises qui nous ont été décrits avec réalisme. Une conversion s'impose pour celui qui est embarqué : ce que François de Sales appelle la "direction d'intention", l'évocation du terme de la traversée et du "pourquoi" de la navigation redonnent courage au malheureux passager. Il en est de même dans la vie spirituelle où le regard vers Dieu remet en chemin. Cette idée est développée ici largement dans une lettre en forme d'allégorie.

Gardes bien de laysser convertir vostre soin en troublement et inquietude, et toute embarquee que vous estes sur les vagues et parmi les vens de plusieurs tracas, regardes tous-jours au Ciel et dites a nostre Seigneur : O Dieu, c'est pour vous que je vogue et navigue, soyez ma guide et mon nocher. Et puis consoles vous, que quand nous serons au port, les douceurs que nous y aurons, effaceront les travaux pris pour y aller. Or, nous y allons parmi tous ces orages, pourveu que nous ayons le coeur droit, l'intention bonne, le courage ferme, l'oeil en Dieu et en luy toute nostre fiance. Que si la force de la tempeste nous esmeut quelquefois un peu l'estomach et nous fait un petit tourner la teste, ne nous estonnons point, mays soudain que nous pourrons, reprenons haleynes et nous animons a mieux faire (1).

La composition de ce passage témoigne d'une élaboration d'une composition littéraire très poussée qui a intégré les différents thèmes de la navigation et présente point par point un parallèle d'une grande cohérence avec la vie spirituelle de la correspondante de l'auteur. La vie est cette traversée dont la mort, perçue de manière positive et optimiste, est le port. Dieu est le guide. La vie, rude parfois, est la mer agitée qui provoque bien des travaux c'est-à-dire des douleurs. Le mal de mer est un mal de vivre qui n'est guère étonnant dans une telle situation mais qui ne saurait être définitif.

De fait, le seul remède décisif pour lutter contre tant de désagrèments, est bien tout simplement de cesser la navigation, en suivant ce conseil également plein d'humour :

Allons terre a terre, puisque la haute mer nous fait tourner la teste et nous donne des convulsions (2).

(1) Oeuvres XIV 373

(2) id. XII 205

Sous la plume salésienne nous trouverons encore un certain nombre d'allusions à la mer agitée, non pas prises comme éléments de comparaison, mais directement au sens figuré.

Appelé comme observateur lors du chapitre général des religieux Célestins, l'évêque ne qualifiera pas autrement les difficultés que rencontre cet ordre.

La Congregation des Coelestins, agitee maintenant en France de quelque contention espere que la venue de son Abbé Général (...) calmera et accoysera aysement la petite mer (...) (1)

Le tracas quotidien sera évoqué de la même manière.

en la navigation que je fay sur la mer tempestueuse de ce diocèse (2)

Tracas qui en viendra parfois à être développé en une sorte d'allégorie lorsque l'auteur implore la prière d'une soeur

dont j'ay a la vérité bon besoin, pour estre embarqué en l'endroit le plus tempestueux et tourmenté de toute cette mer de l'Eglise (3),

ou encore lorsqu'il confie à un nouveau confrère dans l'épiscopat la difficulté de la charge qu'il vient de recevoir :

et pleust a Dieu que nos charges, plus tempestueuses que la mer, eussent aussi la propriété de la mer, de faire jetter et vomir toutes les mauvaises humeurs a ceux qui s'y embarquent. Mais il n'en est pas ainsy ; car bien souvent nous nous embarquons et mettons voile au vent estans tres cacochymes, et plus nous voguons et avançons en la haute mer, plus nous acquerons de mauvaises humeurs (4).

Etrange manière de traduire la purification spirituelle à laquelle est invité un nouvel évêque...

L'aspect prosaïque de cette description s'inspire des théories médicales anciennes relatives aux "humeurs" et encore en vogue à l'époque.

(1) Oeuvres XVIII 255

(2) id. XII 381. On trouve aussi en XIII 236 l'expression "outre la mer des affaires ordinaires"...

(3) id. XII 183. Certains événements dramatiques viennent parfois rendre plus périlleuse encore la situation de l'évêque qui livre ceci dans une lettre à Jeanne de Chantal en 1604 : "J'attens de pied coy une grande tempeste, comme je vous ay écrit au commencement, et pour mon particulier, mais joyeusement" XII 388 (autre allusion similaire : XIII 11)

(4) id. XII 188

Les évêques et ecclésiastiques n'ont du reste pas le monopole de ces tempêtes qui peuvent se déchaîner également en de simples demeures comme celle de cette dévote dont le mari ombrageux ne tolérerait pas l'assistance quotidienne à la Messe (1). Ceci étant, ces tempêtes extérieures sont interprétées de manière optimiste.

C'est bon signe que le diable face tant de bruit et de tempêtes autour de la volonté, c'est signe qu'il n'est pas dedans (2).

Du reste, assez étrangement, l'optimisme salésien pourra même aller plus loin encore :

Courage, ma fille! Ce vent de tempeste nous conduira a bon port (3).

Il demeure pourtant vrai que d'illustres exemples offrent un caractère bien désespérant, celui d'Origène par exemple :

(...) Ce grand et valeureux nocher, apres tant de tempestes passées, apres tant de si riches traffiques qu'il avoit fait avec les Hebreux, Arabes, Chaldéens, Grecz et Latins revenant plein d'honneurs et de richesses spirituelles, fayre naufrage et se perdre au port de sa propre sépulture (4).

Mais cette métaphore filée laisse place le plus souvent à la belle leçon de "confiance de coeur" de la tempête apaisée (5) en laquelle nous voyons le Christ dompter les tempêtes de la colère (6), des tracas (7), et toutes sortes d'épreuves (8) ; ou bien encore l'épisode de Jésus qui relève Pierre effrayé en train de sombrer dans les eaux du lac (9)

#### 12212 L'instrument indispensable à la navigation : la boussole

Pour affronter un élément aussi instable et inquiétant que la mer agitée, il convient de s'assurer des repères sûrs qui

(1) Oeuvres XIII 228

(2) ibid. XIII 10 ; même idée en XII 356

(3) id. XXI 152

(4) Id. I 53

(5) Mt 8, 24 sq

(6) Oeuvres III 165

(7) id. XIII 209

(8) id. I 206  
XVI 78

(9) id. XIII 193, Cf. Mt 14, 30

pourront assurer le navigateur de discerner sa route et le terme de sa traversée. François de Sales avait déjà mentionné le ciel en sous-entendant sans doute ces étoiles que les anciens marins prenaient comme point fixe. Mais à l'ère des grandes découvertes, c'est bien la boussole qui a révolutionné l'art de la navigation en permettant de dépasser un cabotage longtemps incertain et de ne plus craindre les périls voilés par un ciel couvert qui empêchait tout relevé.

Le principe, faut-il le rappeler, en est d'une élémentaire simplicité. Sa dynamique est le signe immédiat, pour François de Sales, d'une réalité spirituelle.

et l'hors, comme une aiguille touchée par l'aimant, se tourne et remue vers le pôle... ainsi la volonté atteinte de l'amour céleste s'eslance et porte en Dieu (1).

L'image élaborée et synthétique du Traité était préparée déjà par une évocation que nous rencontrons dans l'Introduction à la vie dévote. D'une manière sans doute plus poétique, l'aiguille marine offre une personnification, elle "regarde" le point cardinal, assimilé ici à l'étoile qui marque sa direction.

Que le navire prenne telle route qu'on voudra, qu'il cingle au ponant ou levant, au midi ou septentrion, et quelque vent que ce soit qui le porte, jamais pourtant son aiguille marine ne regardera que sa belle étoile et le pôle (2).

Dieu est aussi cette belle étoile que désigne "la pointe de nos-tres coeur" dont il est question quelques lignes plus loin (3) dans une métaphore filée.

Nous retrouvons presque mot pour mot la même figure dans une lettre adressée à Jeanne de Chantal (4).

Quelle différence, encore une fois, avec le style encore rugueux, l'inspiration polémique teintée d'un peu de pessimisme que nous découvrons dans le texte suivant extrait des Controverses. Nous n'en sommes pas encore à la sérénité de la navigation vers un Dieu d'amour sur laquelle plus tard François de Sales va insister,

(1) Oeuvres V 24

(2) id. III 317

(3) *ibidem*

(4) id. XIV 112

mais bien à un naufrage dont il menace ses contradicteurs.

Vous vogues donques ainsy, sans aiguille, bussole, et timon, en l'océan des opinions humaynes ; vous ne pouvez attendre autre qu'un miserable naufrage. Ah, de grace, pendant que ce jourd'hui dure, pendant que Dieu vous presente l'occasion jettes vous en l'esquif d'une serieuse poenitence et venes vous rendre en l'heureuse navire, laquelle a plein voyle va surgir au port de gloire... (1)

Nous mesurons parfaitement ici le cheminement à la fois littéraire et spirituel opéré par l'auteur en quelques années.

### 12213 Le but du voyage : le port

L'étude des images précédentes n'avait pu faire autrement que d'anticiper légèrement sur la présentation du but de la navigation : le port ou havre. Nous avons vu que la navigation, même si elle doit s'effectuer avec confiance, n'est jamais tout à fait agréable et nous ne pouvons nous attendre de la part de François de Sales à des pages admiratives sur la navigation elle-même et à un engouement pour les traversées tel que notre goût moderne l'a développé (2). Le port est la seule raison d'être, le sens de la navigation. Traditionnellement il symbolise la mort, la vie n'étant qu'un passage, souvent agité. La mort étant identifiée à la rencontre avec le Dieu d'amour, le port parlera donc de bonheur et sera envisagé non pas avec crainte, mais avec espoir (3). L'image antithétique sera le naufrage, assimilé à la damnation, que nous exposerons plus loin. Du reste, et d'une manière qui n'est sans doute pas absolument cohérente avec la réalité, la boussole salésienne indique le port lui-même comme étant le Nord, grâce au symbole de l'étoile qui représente Dieu. Employé dans ce sens, le thème du port apparaît une première

(1) Oeuvres I 342

(2) ... Même si certaines affaires positivement menées, donnent l'impression d'une navigation "vent en poupe", Cf. XIX 136.

(3) L'oraison funèbre du Duc de Mercoeur recomposée pour être éditée par l'auteur offre un long développement de ce thème : "Nous ressemblons a ceux qui vont sur la mer le long de la rade et terre à terre : il leur est advis que les arbres les laissent en se reculant d'eux, et que le navire dans lequel ils sont portés est du tout immobile et sans changer de place" (...) Cf. Oeuvres VII 403. "La maladie est la barque pour passer dans l'immortalité", ibid VII 429. Ou encore : "il est plus difficile qu'un fleuve passe par la mer sans se saler, que de demeurer en la cour sans y apprendre et prattiquer des moeurs corrompues", ibid. VII 414.

fois dans l'Introduction à la vie dévote, complété par l'évocation de deux cordes qui tirent la petite barque, Philotée, vers ce but : l'amour et la charité (1). Le Traité, à son tour, offre une formule synthétique de cette représentation à l'aide d'un génitif d'identification : "au port de l'éternelle" (2) et mentionne que certains êtres, dispensés d'une navigation agitée, "arrivent au port sans navigation" (3). La correspondance revient au moins neuf fois sur l'image du port utilisée dans le même sens, avec des nuances variables. Le Seigneur lui-même est identifié à ce port (4), qualifié d'agréable (5) et qui doit être regardé perpétuellement parmi l'orage de la mer (6). Il est encore désigné comme le port de la paix (7), le bon port par excellence (8) atteint au terme d'une navigation "en humble pureté et simplicité" (9) jusqu'au Paradis même.

Son évocation optimiste n'empêche pourtant pas François de Sales de se laisser parfois aller à quelques paroles de découragement qui nous ramènent aux images de tempêtes, lorsque les affaires de son diocèse semblent inextricables et que lui-même ne sait plus y faire face.

Tantis enim fluctibus, in hac altitudine maris quator,  
ut vetustam multisque locis putrescentem navim, nullatenus  
ad portum dirigere posse videar, timendumque sit  
ne tempestas demergat me (10).

A cette image traditionnelle de but ultime de l'existence, l'image du port voit parfois s'en superposer une autre qui n'apparaîtra sans doute pas absolument cohérente avec ce qui précède mais

(1) Oeuvres III 342

(2) id. IV 189

(3) ibid. IV 181

(4) id. XII 331, XIII 9

(5) id. XII 100

(6) ibid. XII 252

(7) id. XVI 161

(8) id. XXI 180

(9) id. XX 203

(10) id. XXIV 157. Traduit ainsi : "Sur cette haute mer, en effet, je suis battu par des vagues si violentes, qu'il me semble impossible de conduire au port ma vieille barque en maint endroit vermoulue et qu'il est à craindre que la tempête ne me submerge "



qui montre bien que tout évêque qu'il était, François de Sales n'en était pas moins sujet à des moments de découragement qui sont bien le propre de la nature humaine. Il écrit ici à un tout nouvel évêque, son ancien condisciple monseigneur Fenouillet (1) en le félicitant de

finir ses jours en nostre vocation ecclesiastique comme dans un havre de grace pour passer au havre de gloire apres ceste si rude tempeste et l'essay des plus cruelz orages du monde (2).

La vie religieuse des Visitandines sera également évoquée sous la même dénomination.

(...) has Congregationes, quamplurimis virginibus viduisque quas procellosis seculi fluctibus Spiritus Sanctus eripere dignabitur, portum salutarem exhibituras, in eodem Spiritum confidentes (3).

C'est du reste avec ce même terme que dans sa correspondance, François de Sales rappelait à Jeanne de Chantal leur projet commun.

nous voyci a la veille de nostre embarquement pour aller au havre de grace et de consolation (4).

De manière sans doute plus traditionnelle, le navire figure dans les Controverses la vraie Eglise qui surgira au port de la sainte doctrine (5) : l'image demeure ici bien imparfaite et l'évêque se rendra vite compte que la doctrine catholique n'est pas, en soi, le port et qu'elle ne dispense pas des orages de la traversée de la vie.

Toujours argumentant dans le même ouvrage, François de Sales en parlant des diverses interprétations de ses contradicteurs,

(1) Pierre Fenouillet 1572-1653 natif d'Annecy fut le condisciple de François de Sales avant de devenir après de multiples péripéties chanoine de la cathédrale de Genève en exil à Annecy en 1604. Nommé au siège de Montpellier en 1607 il entretint une correspondance fournie avec l'évêque de Genève qui sollicita entre autres choses son avis sur le Traité de l'amour de Dieu : XVI 263-266 in Hennequin Jacques, Les oraisons funèbres d'Henri IV (thèse présentée devant l'université de Paris IV le 14 mars 1975), Lille, service de reproduction des thèses, 1978, Tome II, p. 227. Calvet (Mgr J), La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon, Paris, de Gigord, 1938, p. 539-540

(2) Oeuvres XVIII 284

(3) id. XXV 501. Traduit ainsi : (...) "Assurés dans le Saint Esprit que ces Congrégations fourniront un port de salut a de nombreuses veuves et vierges que le même Esprit daignera arracher aux flots tempétueux du siècle "

(4) Oeuvres XIV 289

(5) id. I 314

mentionnera le navire du Saint Esprit qui est le seul à "prendre port", les autres courant au naufrage. Dans une lettre de même inspiration, l'abjuration protestante empruntera encore cette image maritime qui devient presque un cliché.

in communionis Catholicae portum recipiunt (1).

Dans l'introduction au Code Fabrien, François de Sales qualifie cette fois saint Jérôme comme étant un "port très sûr de la communion catholique" (2). Nous trouvons encore le port présenté de manière la plus générale qui soit dans une lettre de François de Sales à son Duc où le port ne recouvre plus que les états de Savoie eux-mêmes.

en fin s'est retiré comme au port, dans les estatz de Vostre Altesse (3).

Ce port ne devait pourtant pas être un lieu de sérénité absolue si l'on en croit certaines confidences quelque peu désabusées de l'Evêque qui eut plus d'une fois à se plaindre, comme nous l'avons vu, de l'agitation extrême de ses affaires temporelles et spirituelles.

L'expression générale "conduire une affaire à bon port" (4) se trouve également sous la plume salésienne mais sans doute peut-on déjà parler à son sujet de métaphore lexicalisée.

#### 12214 Ecueils et naufrages

La traversée mouvementée doit aboutir au port, du moins est-ce là son but, et le désir de celui qui l'entreprend. Mais bien des dangers menacent le navigateur qui ne sont pas seulement figurés par la mer agitée et les désagréments physiques qui peuvent être ressentis. Les écueils sont là qui guettent les navires et tout d'abord le plus fameux d'entre eux mais aussi le plus plaisamment décrit : le roc nu de Scylla qui surplombe le gouffre de Charybde.

Le peintre Androcides le tesmoigna ayant a peindre les

(1) Oeuvres XII 233. Traduit ainsi : ... "ramenés au port de la communion catholique"

(2) id. XXIII 148

(3) id. XXI 128

(4) id. XVIII 386

fameux escueils de Sylle et Caribde, car il employa tout son art a représenter au naturel, apres le vif, les poissons autour de ces bancz, par ce quil estoit fort friand, et le reste il peignit fort grossierement (1).

Le naufrage existe pourtant bel et bien, dont personne n'est vraiment exempt, comme le rappelle ce passage du Traité qui révèle une grande lucidité spirituelle.

qui sera assuré de conserver l'amour sacré en cette navigation de la vie mortelle, puisqu'en la terre et au ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait de si cruelz naufrages! (2)

Naufrage d'une mort subite mais surtout de la damnation sur laquelle François de Sales insistera peu, préférant toujours la prédication positive au développement de thèmes propres à provoquer l'effroi chez ses auditeurs. Sans aller jusqu'à cette évocation ultime, le terme de naufrage peut être employé dans le sens de désastre, comme celui qui désigne l'action dommageable de Jeanne de Chantal qui crut bon de brûler toutes ses lettres à l'occasion d'une maladie qu'elle estimait devoir lui être fatale (3). Nous remarquerons que l'idée du naufrage n'est guère fréquente sous la plume salésienne par rapport aux nombreuses images d'arrivée au port qui nous ont été esquissées. Dans le choix même des illustrations de ses propos, la doctrine optimiste de l'évêque de Genève apparaît avec une grande netteté. Nous trouvons même une sorte de naufrage qui pourrait être positif en tant qu'il traduit une situation de dépouillement favorable à l'avancée spirituelle de la Visitation.

Il s'agit de la contestation entre les monastères de Moulins et de Nevers sur l'utilisation d'une somme importante de mille écus, -l'équivalent du revenu annuel de la mense épiscopale, semble-t-il,- François de Sales confie alors à Jeanne de Chantal

mille escus que je voudrois plutost estre au fons de la mer qu'en l'esprit de ces filles (4).

(1) Oeuvres XXVI 47, citant Plutarque., quaest convival, 1. IV

(2) id. IV 216

(3) id. XIV 131

(4) id. XX 351

Mais sans doute faut-il voir là également une allusion à la parole de l'Évangile qui indique que celui qui est cause de scandale aurait un sort préférable s'il était précipité à la mer avec une meule autour du cou (1).

12215 Quel navire pour la traversée de la vie ?

L'image la plus usitée pour qualifier l'embarcation qui permettra de faire la traversée de la vie est pour François de Sales la barque. Sans doute cette image est-elle influencée par plusieurs choses : la réalité de la situation annécienne qui voit surtout ce genre d'embarcations sur son lac contrairement au Rhône et aux lacs plus grands qui autorisent l'utilisation de navires plus importants. L'idée de traversée sur une barque peut également offrir quelque réminiscence mythologique avec la figure du passeur Charon. De plus, et l'on en conviendra sûrement, l'image se rapporte parfaitement à l'humilité de la propre condition de l'auteur.

Enfin, l'image de la barque sera riche de références évangéliques. En effet, lorsque, François de Sales se voit proposer de devenir évêque coadjuteur de Paris, il confie à un confrère dans l'épiscopat, monseigneur Fenouillet :

Pour l'honneur que sa majesté me fait, je l'admire d'autant plus que je ne vois rien en moy qui n'en soit extrêmement indigne, et ne doute point que vostre bienveillance en mon endroit et celle de nostre amy ne soyent le seul vent qui enfle la voile de ma barque pour la porter en cette haute mer, en laquelle si Dieu me fait passer, ce ne sera pas sans un grand danger puisqu'elle n'est pas pour les eaux salées de l'océan, mais pour nos petitz lacs d'eau douce (2).

Assurément, l'allégorie n'est pas tout à fait cohérente, -et François de Sales n'en est pas dupe lui-même-, dans la mesure où Paris ne se trouve pas au bord des eaux salées. C'est probablement l'agitation parisienne qui est visée avec son effervescence prévisible, bien plus considérable encore que les troubles annéciens, à moins que l'évêque ne présente ici une fine allusion au navire emblématique de la capitale. Sans doute aurait-il

(1) Lc 17, 2

(2) Oeuvres XIV 24

été prêt à obéir pourtant à une requête flatteuse de la France qui, cependant, ne se concrétisa jamais (1). Il suivit pourtant, et on peut le penser, secrètement ravi, ce conseil qu'il donnait souvent à des correspondants pour lesquels il voulait corriger l'instabilité :

Il faut que l'on demeure en la barque en laquelle on est, pour faire le trajet de cette vie a l'autre, et qu'on y demeure volontier et amiablement (2),

sa barque sera donc toujours cette petite cité d'Annecy,

ou j'ay appris a me plaire, puisque c'est la barque dans laquelle il faut que je vogue pour passer de cette vie a l'autre (3).

et surtout sa mission épiscopale, sur laquelle il ne se fait pas beaucoup d'illusions

Si che io mi vidi Vescovo di Ginevra in un momento, caricato della condotta di questa miserabile barca, tutta fracassata et dentro aperta... (4)

confie-t-il à son ancien maître et directeur spirituel, le Père Possevin de la compagnie de Jésus. Il sait donc de quoi il parle lorsqu'il s'agit des tracas d'une traversée difficile dont certains inconvénients pourtant pourraient parfois être évités

il est aysé de conduire la barque quand elle n'est point pressee de vens et de passer une vie qui est exempte d'affaires ; mais parmi les tracas des proces, comme parmi les vens, il difficile de tenir le chemin (5).

Pour les religieuses de la Visitation auxquelles il s'adresse dans les Entretiens, la barque qualifiera tout naturellement leur propre institut, lieu dans lequel Dieu les a conduites précisément "en barque" (6).

Puisque nostre Seigneur a voulu que ce fût notre patrie

(1) Comme il le confie dans une lettre qu'il adresse à M. des Hayes où il indique que son amour pour la Savoie "ne scauroit (l')empescher de (s')embarquer a tout autre service ou (il) penseroit estre plus utile a la gloire divine et au bien de l'Eglise, puisque de (son) bapteme et par vocation (il est) consacré a cela". Oeuvres XIV 10.

(2) Oeuvres XVII 370

(3) id. XIII 324

(4) ibid. XIII 108. Traduit ainsi : "Je me vis donc tout d'un coup évêque de Genève, avec le devoir de conduire cette barque misérable, toute fracassée et entr'ouverte".

(5) id. XVII 363

(6) Entretiens 1326

et notre barque, et que notre coeur fût marié à cet Institut (1).

Dans une lettre à Jeanne de Chantal, François de Sales renforcera encore la valeur de cette image en identifiant la barque en laquelle chacun est installé à celle de l'épisode évangélique de la tempête apaisée.

arrêtés vous en la barque ou je vous ay embarquée, et, vienne l'orage et la tempeste, vive Jesus, vous ne perires point (2).

Dans le même ordre de grandeur, la nacelle apparaît plusieurs fois, dans les Controverses, nacelle de l'Eglise dont Pierre est le patron, nacelle qui sait ses faiblesses et sa petitesse et ne saurait s'exposer à des tempêtes qui l'engloutiraient (3).

Ceci étant, François de Sales nous montre également des navires de taille plus considérable dont il détaille certains aspects mais en présentant une diversité de sens importante. Il eut l'occasion d'observer directement certains d'entre eux, et de les décrire de manière tout à fait concrète :

certes, asses entre sur la mer qui entre dans un vaisseau qui est a l'emboucheure du Rosne, prest a singler et faire voyle (4).

L'insistance porte ici sur l'action imminente du navire et représente la très prochaine reconnaissance par Rome de la Visitation. L'évocation des grands voiliers à l'appareillage inspire encore visiblement l'évêque lorsqu'il écrit à Monseigneur Fremyot :

Or maintenant, il faut voir les choses qui vont plus viste par dilatation, et vous en treuveres quelques unes, comme les navires quand le vent estend leurs voisles. Les navires donques qui chomment au port, si tost que le vent propice les saysit aux voiles et qu'il les emplit et fait enfler, elles singlent. Et certes, ainsy le peuple. Lhors que le vent favorable du Saint Esprit entre dans nostre coeur, nostre ame court et single dans la mer des commandemens (5).

L'allégorie de ce grand voilier offre une image éminemment positive sans aucune allusion à une éventuelle tempête. Elle rappelle

(1) Entretiens 1010

(2) Oeuvres XIII 211, Cf. Mt 8, 24

(3) id. XI 179

(4) id. XVIII 249

(5) id. XII 315

tout le passage des oiseaux apodes qui sont saisis aux ailes par le vent ; l'emploi du vocabulaire en est ici assez semblable et sans doute est-ce davantage la dynamique du mouvement qui est recherchée que le thème lui-même de la navigation.

La navigation d'un grand vaisseau permettra encore la mention du sentiment de confiance que le croyant peut avoir lorsqu'il se fie à son Dieu, image probablement moins risquée que celle de la fragile petite barque toujours menacée.

N'ayez point soin de vous mesme, non plus qu'un voyageur qui s'est embarqué de bonne foy sur un navire, qui ne prend garde qu'a se tenir et vivre dans iceluy, laissant le soin de prendre le vent, tendre les voiles et faire voguer, au pilote sous la conduite duquel il s'est mis (1).

hors de tout contexte, une telle citation paraîtra sans doute grandement d'inspiration "quiétiste" (2) et il serait dommageable de ne pas la resituer au milieu de très nombreuses autres images qui nous parlent de tempêtes et de luttes dans certaines traversées. La mort de la volonté exprimée de la même manière dans le sommet du Traité (3) comme dans les Entretiens (4) se conquiert au terme d'une lutte, du combat spirituel qui jour après jour, donne au croyant de faire davantage coïncider son propre vouloir avec celui de son Dieu pour ne plus en faire qu'un seul. Elle préparera le grand départ de la mort, cette "heure de faire voyle" qui sera le temps de la rencontre définitive (5). Du reste, François de Sales recommande l'humilité et le discernement pour juger d'une telle progression spirituelle, utilisant pour ce faire le même thème de la navigation.

Nous ne connaissons jamais notre propre perfection, car il nous arrive comme à ceux qui naviguent sur mer ;

(1) Oeuvres XXVI 241

(2) Le reproche de quiétisme fait à certains courants de la Visitation tels les écrits spirituels de la Mère Marie de Sales, vise une attitude passive qui attendrait tout de Dieu et refuserait de coopérer au dynamisme de la grâce. Cette attitude ne témoigne que d'une lecture fort incomplète des écrits salésiens, l'image seule des oiseaux apodes développée plus loin offrant un démenti absolu à cette conception.

(3) oeuvres V 150 sq

(4) Entretiens 1029

(5) Oeuvres XVI 272  
ibid. XVI 274

ils ne savent pas s'ils avancent, mais le maître pilote, qui sait l'art de naviguer, le connaît. Ainsi nous ne pouvons juger de notre avancement, mais oui bien de celui d'autrui (1).

Si tout du moins il est bien difficile de mesurer ainsi le chemin, il reste toujours que la navigation est obligatoire (2).

Après la présentation d'une image d'importance, les autres utilisations et interprétations qui en sont faites, paraissent souvent ternes. C'est bien le cas des autres évocations de grands navires, aux sens bien dispersés et beaucoup moins riches : l'épisode emprunté à Pline de la vie d'Alexandre, cinglant en haute mer et qui découvre l'Arabie heureuse à l'odeur qui en émane, sera l'occasion d'un parallèle avec un certain "pressentiment du ciel" (3).

Ou encore un passage du Traité qui nous rapporte l'aventure arrivée à un navire chargé de fer attiré par "la montagne de l'aymant", image que nous ne retiendrons pas pour le moment car nous retrouvons ce thème dans notre étude sur les phénomènes physiques (4).

Le transbordement d'un navire à un autre, renvoie, dans les Controverses, aux changements d'opinion perpétuels (5), ce dont François de Sales profite pour égratigner un peu au passage le poète Marot qu'il n'apprécie guère (6).

Le grand navire prêt à appareiller donnera encore une intéressante image du monde qui attend un jeune gentilhomme et qui n'est autre que Celse-Benigne de Chantal sur le point de se rendre pour la première fois en la cour de France.

En fin donq vous alles faire voyle et prendre la haute mer du monde en la cour (7)

(1) Entretiens 1042

(2) Oeuvres XVI 216

(3) id. XII 331, citant Pline, Hist. Nat., 1 XII, c. XLII, même référence dans Oeuvres III 322

(4) Oeuvres V 11

(5) id. I 208

(6) Les divers revirements religieux du poète, l'oeuvre de traduction des psaumes qu'il accomplit pour la Réforme, le rendent suspect au jeune et zélé prévôt de Genève. Ce jugement abrupt motivé par les circonstances polémiques de l'épopée chablaisienne n'est pas reconduit dans le reste de l'oeuvre.

(7) Oeuvres XIV 376



Cette métaphore sera filée sur plusieurs pages prodiguant des conseils divers comme celui de ne pas s'embarquer parmi les amourettes (1) et se terminant en forme d'allégorie par une reprise de l'image du départ.

Vous allez prendre la haute mer du monde, ne changés pas pour cela de patron, ni de mat, ni de voyle, ni d'ancre, ni de vent. Ayés tous-jours Jésus-Christ comme patron, sa Croix pour arbre sur lequel vous estendies vos resolutions en guise de voyle ; vostre ancre soit une profonde confiance en luy et allés a la bonne heure. Veuillez a jamais le vent propice des inspirations celestes enfler de plus en plus les voyles de vostre vaysseau et vous faire heureusement surgir au port de la sainte éternité, que si bon coeur vous souhaite sans cesse (2).

L'allégorie rappellera sans doute l'énumération paulinienne de l'équipement spirituel du chrétien calquée sur la panoplie militaire (3) dans une application maritime qui allie plusieurs des sens que nous avons discernés : la dynamique du voilier prêt à appareiller, la traversée agitée mais poussée par le souffle de l'Esprit-Saint et le but ultime du port de l'Eternité.

#### 12216 Les marins

François de Sales, dans ses évocations maritimes ne se contente pas de mentionner seulement les embarcations ou la navigation elle-même. A plusieurs reprises, il nous décrit les marins à l'oeuvre.

A cet égard, nous pouvons trouver une première occurrence, sans doute observée directement par l'auteur, qui donne probablement une petite idée des exigences faites aux marins de l'époque. Ce trait familier se trouve dans le langage simple des Entretiens.

Quand nous sommes a ramer, il le faut faire par mesure ; ceux qui rament sur mer ne sont pas battus pour ramer un peu lâchement, mais oui bien s'ils ne donnent pas des coups de rame en mesure. De même l'on doit tâcher d'élever les Novices toutes également (4).

(1) Oeuvres XIV 378

(2) ibid. XIV 381

(3) Ep 6, 10-21

(4) Entretiens 1100

Cependant, François de Sales le constate, pour un marin, la mer est toute sa vie. C'est bien là un choix définitif que la mort même ne démentira pas. Cette rapide comparaison avec la situation d'une pénitente procédurière présente une formule elliptique pleine d'humanité.

Ma fille, ceux qui vivent sur la mer, meurent sur la mer: je n'ay guere veu de gens embarqués dans les procès, qui ne meurent dans cet embarras (1).

Malgré un destin qui semble tout tracé, le marin aime son navire comme l'atteste ce petit trait des Entretiens croqué également sur le vif :

et chaque nocher chérit plus le vaisseau dans lequel il vogue que les autres, quoique plus riches et mieux fournis (2).

Cet amour de leur profession ne les dispense pas pour autant d'une compétence que l'auteur leur reconnaît, compétence qui s'exerce bien au delà de la simple apparence qui ferait espérer à un passager novice une navigation sans histoire.

Tout ainsy que les nochers qui partent sous un vent favorable en une sayson propice, n'oublent pourtant jamais les cordages ancrés et autres choses requises en tems de fortune et parmi la tempeste, aussi quoy que le serviteur de Dieu jouisse du repos et de la douceur du Saint Amour, il ne doit jamais estre depourvu de la crainte du jugement divin, pour s'en servir entre les assautz et orages de la tentation (3).

Cette compétence s'applique encore dans le domaine de l'observation. François de Sales établit un parallèle entre la situation d'un passager qui n'a d'autre souci, comme nous l'avions vu, que de se laisser porter par l'embarcation et les navigateurs

qui, voyant tous jours la belle estoille, savent qu'ilz sont en bonne voie et disent aux autres qui sont en la barque : Courage, vous estes en bon chemin (4).

Ce savoir-faire nous introduit sans doute au rôle tout particulier du maître-pilote du navire qui est tout spécialement

(1) Oeuvres XIX 240

(2) Entretiens 1009

(3) Oeuvres V 299. Cette connaissance concerne également les conditions météorologiques de la navigation, qui permettent à des marins expérimentés de ne pas se fier à certains petits vents matinaux et capricieux qui ne permettent pas d'appareiller, Cf. Entretiens 1098

(4) Entretiens 1180

responsable de sa bonne marche. L'auteur esquisse une courte fable mettant en scène un maître-pilote au comportement aberrant, ce qui lui permet de proposer un parallèle avec la situation d'une religieuse qui, s'étant initiée à sa vocation avec sérieux, désirerait ensuite quitter son ordre.

Que serait cela, sinon faire comme un maître-pilote qui, ayant amené sa barque au port après avoir longuement et fort péniblement travaillé pour la sauver des périls de la tourmente, voudrait enfin, étant parvenu au bord, rompre son navire et se jeter lui-même dans la mer ? Ne le jugerait-on pas bien fol ? Car s'il voulait faire cela, il ne devait pas tant travailler pour amener sa barque au port (1).

Cette incompréhensible folie serait sans doute à mettre en rapport avec la lâcheté de celui qui abandonne son navire alors qu'il avait précisément mission de le conserver, comme le montre une audacieuse identification composée par l'évêque dans une lettre au Duc de Nemours dont il n'apprécie pas particulièrement les intrigues et le manque de courage à assumer ses actes (2).

#### 12217 La flotte

Dans cette deuxième génération de la Renaissance, les grandes découvertes ont pris une importance telle, que l'on pourrait attendre sous la plume épiscopale plus d'une allusion à ces grandes flottes qui ramenaient tant de merveilleuses cargaisons du Nouveau Monde.

Est-ce du fait de la situation de la Savoie ? Toujours est-il qu'une seule allusion mentionne cet engouement pourtant considérable, sous la forme d'une expression qui semble stéréotypée :

Or en fin, ma tres chere fille, hier voyci un paquet qui m'arrive, comm'une flotte des Indes, riche de lettres et de chansons spirituelles (3).

#### 12218 La navigation personnelle de l'auteur sur le lac :

Nous avons compris que François de Sales est bien loin de se poser en hardi navigateur. Pourtant plusieurs traits nous

(1) Entretiens 1165

(2) Oeuvres XVI 255

(3) id. XIII 260

livrent sa propre pratique de la navigation, non plus observée en spectateur mais vécue directement par lui.

Sur le grand lac Léman, tout d'abord. Il confie à Jeanne de Chantal ses impressions quelque peu inquiètes en les transformant en une expérience spirituelle d'une grande délicatesse.

Hier, j'allay sur le lac en une petite barquette pour visiter Monsieur l'Archevesque de Vienne, et j'estois bien ayse de n'avoir point d'appuy qu'un ais de trois doigtz sur lequel je me peusse asseurer, sinon la Sainte Providence ; et si ; j'estois encor bien ayse d'estre la sous l'obeissance du nocher, qui nous faysoit asseoir et tenir ferme sans remuer, comme bon luy sembloit : et vrayment je ne me remuay point (1).

Cette situation évoque immédiatement pour lui un épisode hagiographique traditionnel (2), l'expérience humaine étant toujours intimement liée chez l'auteur à l'expérience spirituelle.

Je me resouvins hier de sainte Marthe, exposee dans une petite barque avec Magdeleine ; Dieu luy servit de pilote pour la faire aborder en nostre France (3).

La navigation sur le lac d'Annecy habituellement moins périlleux est rapportée en deux occasions : une fois lorsque l'évêque se rend au monastère de Talloires, et en ce cas la tempête sera davantage dans cette communauté monastique que sur le lac lui-même (4), et une autre fois avec Jeanne de Chantal pour aller rendre visite à des amis (5). Ces deux épisodes ne donnent pas l'occasion d'un développement spirituel particulier.

#### 12219 Navigation fluviale et pêche

François de Sales nous livre également quelques impressions à propos de la navigation sur les rivières moins périlleuse et très fréquente à son époque. Cette navigation était une nécessité pour se rendre d'une rive à l'autre en l'absence de pont (6)

(1) Oeuvres XIII 297

(2) *ibidem* 298. Le débarquement des "saintes femmes" aux Saintes Marie de la Mer pour évangéliser la Gaule, selon une tradition.

(3) Oeuvres XIII 298

(4) *id.* XVIII 250

(5) *id.* XVI 188

(6) Entretiens 1012

et en même temps peut figurer le passage inéluctable de la mort. Il arrive pourtant que des ponts équipent les grandes cités, comme à Paris, ce qui donne lieu à une métaphore :

... cet arc du pont celeste sous lequel le fleuve des mutations de ce monde passe, qui s'appelle vanité (1).

Cette courte allusion est extraite du règlement estudiantin de Paris et semble très inspiré par l'esthétique baroque de l'eau en mouvement que nous retrouverons moins fréquemment par la suite.

Ceci étant, la navigation sur rivière procure d'heureux moments, même si la première impression en est quelque peu surprenante :

comme ceux qui naviguent le long de la rive voient, ce leur semble, les arbres et tours se remuer (2).

Dans une missive en italien datée de 1618, François de Sales détaille les heureux moments d'une telle navigation :

"E li cinque giorni di navigatione ho havuto tempo di godere la presenza del Serenissimo Cardinale, non senza parlare di moltissime cose buone ; e due volte il giorno Sua Altezza legeva libri francesi per andar di più in più imparando la lingua et le cose di questo Regno. Et anco alle volte vogava et mi faceva vogare con lei, pensando al principio che io non sapessi quell'arte, nella quale tutta via s'è trovato che io era dottore" (3).

Ce moyen de locomotion sera du reste également utilisé par les premières Visitandines dans les pérégrinations nombreuses qu'exigeaient les multiples demandes de fondations qui émanaient de toutes les régions de France et de Savoie. L'auteur précise à Jeanne de Chantal, qui s'en faisait sans doute un point de scrupule, qu'en ce cas il faut considérer la barque sur l'eau comme un "monastère portatif" (4), ce qui ne nuit en rien à l'exigence de la clôture monastique.

(1) Oeuvres XXII 12

(2) id. I 331

(3) id. XVIII 307. Traduit ainsi : "Pendant les cinq jours de navigation, j'ai pu à loisir jouir de la présence du sérénissime Cardinal, non sans parler de beaucoup de bonnes choses. Deux fois par jour, Son Altesse lisait des livres français pour apprendre de plus en plus la langue et s'initier aux affaires du royaume. Parfois même elle ramait et me faisait ramer avec elle, pensant d'abord que je ne savais pas cet art, dans lequel pourtant il s'est trouvé que j'étais déjà passé docteur".

(4) Oeuvres XIX 237

### La pêche

Une des fins de la navigation est sans doute la pêche qui comporte de plus l'intérêt de nombreux rapprochements avec le Nouveau Testament. Ne voulant pas anticiper sur l'étude du bestiaire qui fera état des diverses espèces de poissons évoquées à cette occasion, nous ne relèverons que deux expressions mentionnant cet art tout en remarquant sa rareté dans la thématique salésienne. Une première allusion comprend un caractère littéraire et traite de la lecture de certains romans contemporains

et ilz avaleroient insensiblement l'aggreable hameçon qui les tireroit de la mer du peché dans la nacelle de la vertu (1).

François de Sales veut parler ici des romans pastoraux et surtout moraux comme ceux de son ami et voisin Monseigneur Camus avec lequel il entretenait des contacts fréquents.

Par ailleurs, le verbe pescher présente une homophonie intéressante avec l'état peccamineux. Jouant sur le sens, François de Sales présente ainsi une réflexion sur le défaut d'inquiétude

lequel fait alhors toutes sortes d'effortz pour pescher, comme l'on dit, en eau trouble (2).

Cette expression se retrouvera en une autre occurrence (3).

### Conclusion sur la navigation

Tout récit de navigation est, pour finir, le récit d'une crainte surmontée. Dans sa présentation de la navigation, François de Sales n'élabore pas quelque philosophie du voyage à la manière de Montaigne. Ses impressions, si elles ont le ton de l'expérience vécue, ne veulent attester qu'une seule chose : l'aventure intérieure, seule, est chemin vers son Dieu.

En interrogeant sa mémoire et en scrutant les Ecritures, l'auteur propose ainsi une superposition qui pour lui est capable de définir l'essentiel de l'aventure humaine, sa destinée, son but. Sa mémoire lui parle de tempêtes, au sens strict : lors d'un retour mouvementé d'Italie, alors que les routes peu

(1) Oeuvres XX 219

(2) id. III 311

(3) id. XXVI 226

sûres étaient infestées de brigands, un premier naufrage faillit lui être fatal à Venise. A peine remis de ses émotions, il voit sombrer au large d'Ancône le navire auquel une grande dame napolitaine venait de lui interdire l'accès. Ce n'est que partie remise ; à peine est-il embarqué sur un autre navire qu'une tempête effroyable lui vaut les invectives d'un capitaine superstitieux ulcéré de voir ses passagers se mettre en prière... Ces éléments anecdotiques ne sont pas tout. Le monde entier lui paraît être entré en tempête. Un monde vertigineux et frénétique au coeur duquel la cour présente un risque réel d'engloutissement spirituel ; un monde cruel, surtout, offrant partout le spectacle atroce de ses suppliciés, de ses ruines et de ses exactions. La tempête semble bien être, pour François de Sales, le terme qui convient à cette réalité omni-présente. L'Ecriture, à son tour, lui rappelle les tempêtes sur le lac de Galilée. Mais, ce faisant, elle ouvre analogiquement à une attitude de confiance immense, d'abandon paisible et prophétique. Cet abandon est un combat de tous les instants, mais il est paisible parce que gagné d'avance. La figure du Christ dormant à l'arrière de la barque lorsque se lève la bourrasque est exemplaire : la tempête sera calmée. C'est là une certitude absolue qui préludera inmanquablement à la question portée par l'Evangile : "Où est votre foi ?"

Le terme de la navigation n'est pas le naufrage, mais le port. Trois points peuvent alors se dégager de cette évocation de la navigation dans l'oeuvre salésienne.

Tout d'abord, de manière allégorique, la navigation offre une irremplaçable connaissance mystique de la vie privée du croyant. Elle décrit une odyssée aventureuse de l'expérience existentielle de chacun, à caractère littéraire et religieux tout à la fois. Cette expérience n'est pas idéalisée, elle est même le plus souvent enregistrée comme malheureuse, parfois même désespérante. Ce faisant, elle est indissociable du "combat spirituel". La progression spirituelle est alors perçue comme un voyage intérieur dont François de Sales se propose de cerner le projet, le mode et la fin.

Par ailleurs, cette navigation offre un caractère initiatique. Par certains côtés, elle s'apparente au mystère

séducteur de la quête du Graal. Son but, s'il se laisse parfois deviner, ne peut jamais être pleinement connu. C'est le mystère du port, pressenti comme merveilleux, mais irréductible à la perception actuelle de celui qui n'est encore qu'en chemin. L'initiation s'opère peu à peu dans le long mûrissement de la navigation tempêteuse.

Elle n'est pas de caractère gnostique. Elle ne sait avancer que sous le vent de l'amour et de la grâce. Cette conception ralliera sans doute la grande tradition cistercienne médiévale qui invite à cingler, toutes voiles déployées vers l'étoile de la mer, la Vierge Marie.

Enfin, cette navigation, bien au-delà des tempêtes du Nouveau Testament, rejoint le dynamisme des grandes figures des marcheurs bibliques, Abraham et Moïse. Elle initie à la rude école de la lutte contre la crainte, de l'abandon actif guidé par la Divinité. Le désert de l'Exode peut alors s'identifier à une mer symbolique dont le port serait cette "terre de promesse" que nous aborderons dans notre étude relative à l'élément "terre".

Cette image de la navigation nous permet ainsi de mieux percevoir la visée de l'oeuvre salésienne dans son ensemble : une initiation optimiste et positive à la traversée de la vie non point réservée à quelques navires d'élite mais accessible, au-delà des tempêtes inévitables, à toutes les barques abîmées et malmenées par l'existence, sûres pourtant d'atteindre un port d'union et de bonheur que seules les images mystiques du Cantique sont propres à qualifier.

Il nous reste maintenant à évoquer une réalité assez différente, appartenant encore à l'élément liquide : l'image de la perle qui renferme une fusion intéressante de caractère binaire entre les éléments de l'air et l'eau, pour offrir à la nature une production somptueuse d'une inestimable valeur.

### 123 La perle

Mais pourquoi traiter maintenant de la perle ? N'aurait-il pas mieux valu évoquer ce thème conjointement aux autres pierres précieuses, comme le proposent le plus souvent les répertoires et les index ?



Nous ne le pensons pas. La perle, dans la conception salésienne, est un symbole d'union, et cette union constitue une synthèse des éléments de l'air et de l'eau. Pour nous en convaincre, examinons les sources qui ont inspiré une telle image. Elles sont doubles car elles procèdent à la fois de la tradition de l'humanisme antique avec Pline et de l'Écriture avec deux paraboles évangéliques.

Pline, tout d'abord, dans son Histoire Naturelle (1) rapporte ceci :

L'origine et la production du nacre ne diffèrent guère de l'huitre. Quand l'influence de la saison génératrice les stimule, on dit que, s'ouvrant par une espèce de baillement, elles conçoivent par l'action d'une rosée fécondante, qu'elles mettent au jour le produit qu'elles ont porté, et que ces produits sont les perles, qui diffèrent selon la qualité de cette rosée. Si la rosée est pure, le produit est blanc, si elle est trouble, le produit est terne ; il est pâle s'il a été conçu à l'approche d'un orage ; ce qui prouve que les états des perles dépendent plus du calme des airs que du calme des mers. C'est du ciel qu'elles tirent une couleur nuageuse ou limpide, suivant la sérénité des matinées (2).

Un simple rappel de l'engouement considérable de la Renaissance pour l'Antiquité grecque, latine et hébraïque restituera à ce passage toute l'importance qu'il pouvait avoir pour les contemporains de François de Sales et sans nul doute pour l'auteur lui-même. Il n'était pas question de remettre en cause l'aspect "scientifique" d'une telle observation pourtant présentée conditionnellement par l'auteur latin. La beauté de la naissance de la perle était déjà en soi une image particulièrement frappante, sa variation selon les nuances du ciel en faisait un bon matériau pour l'esthétique de l'époque. François de Sales lui confèrera une importance non point littéraire mais mystique. Mais cette évocation pouvait-elle avoir un quelconque lien avec l'Écriture ? Il est vrai que l'Évangile parle de perles, de manière rapide, dans la parabole suivante :

(1) Pline, Histoire Naturelle, 1, IX, c XXXV, al LIV

(2) cité dans les Similitudes in Oeuvres XXVI 127

Le Royaume des Cieux est encore semblable à un négociant en quête de perles fines : en a-t-il trouvé une de grand prix, il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète cette perle (1).

La pointe de cette parabole nous oriente vers la valeur de la perle qui pourrait ici se trouver remplacer par tout autre objet de valeur. Dans un autre passage de l'Évangile de Matthieu, nous trouvons cette phrase de Jésus qui insiste tout autant sur la valeur de la perle :

Ne jetez pas vos perles devant les porcs (2).

Mais sans doute est-ce dans le Cantique des Cantiques qu'il faudrait davantage chercher la source d'inspiration biblique de cette image de perle qui va influencer largement François de Sales. En effet, la tête de la Jeune Sulamite y est couverte de gouttes de rosée, et "ses boucles de gouttes de la nuit" (3) évoqueront bien déjà le mythe de la naissance de la perle. Par ailleurs, ce mythe parle d'union, celle de la rosée et de l'huître. Or, le propos du Cantique n'est-il pas précisément de nous décrire l'union de Dieu et du croyant sous le signe de l'amour conjugal ? La clé de cette lecture nous est offerte dans un extrait du Traité de l'amour de Dieu : On y voit la souveraine Bonté -présentée sous des traits féminins, comme la rosée- répandre "une abondance de grâces et de bénédictions sur toute la race des hommes... de laquelle tous ont été arrosés comme d'une pluie qui tombe sur les bons et sur les mauvais" (4). Cette phrase reprend diverses citations scripturaires qui présentent ainsi positivement la rosée et sont relevées par François de Sales (5). Le génitif d'identification amène encore familièrement certains propos comme la rosée des consolations célestes (6),

(1) Mt 13, 45-46

(2) Mt 7, 6

(3) Ct 5, 2 in Oeuvres XXVI 29

(4) Oeuvres IV 108

(5) Oeuvres V 230 Cf. Is. 14, 8  
id. II 157 Cf. Is. 45, 8  
id. IV 264 Cf. Jdt 6, 37  
id. XIII 33 Cf. Dt 22, 2 - Ps 82, 3  
id. XVII 271 et XIX 396

(6) id. XVII 125

la rosée de la Sainte Parole (1). De plus, la rosée sert encore d'élément de comparaison pour exprimer des réalités positives aussi diverses que la joie de recevoir des lettres de Jeanne de Chantal (2), un matin tranquille (3); ou la joie de Noël (4). La perle, en unissant rosée et huître, n'est pas autre chose que l'avatar mystique du Cantique des Cantiques, l'image par excellence de l'union fécondante de la grâce au coeur de l'homme dans le jeu plein et entier de sa liberté. La cohérence de l'allégorie va s'élaborer progressivement.

L'eau de mer, amère comme les eaux de Mériba dont nous avons parlées, représentera le monde dans son impureté.

Et je leur montre que comme les meres perles vivent emmi la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine... ainsy peut une ame vigoureuse et constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine (5).

La mère-perle figurera donc le coeur de l'homme en tant qu'il est disposé à recevoir la grâce comme un divin cadeau qu'il aura à faire fructifier.

En gardant en surimpression l'image du Cantique, l'évocation de la perle sera alors tout à fait à propos pour parler du mariage, particulièrement.

Le coeur chaste est comme la mere perle qui ne peut recevoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du ciel, car il ne peut recevoir aucun playsir que celuy du mariage, qui est ordonné du ciel (6).

Notons au passage que pour François de Sales, le mariage n'est nullement un pis aller, "remède à la concupiscence", que certaines spiritualités auraient voulu démontrer. Il est "vocation" par excellence en tant qu'il reçoit son inspiration de la divinité même.

Puis, empruntant à Pline l'idée que les perles conçues

(1) Oeuvres I 14

(2) id. XII 281

(3) id. XVI 29

(4) id. XII 133

(5) id. III 6

(6) ibid. III 175

sous de mauvaises conditions météorologiques offrent une qualité moindre, François de Sales présente ce trait en un développement dramatisé :

Les perles qui sont conceuës et nourries au vent et au bruit des tonnerres n'ont que l'escorce de perle, et sont vuides de substance ; et ainsy les vertus et belles qualités des hommes qui sont receuës et nourries en l'orgueil, en la vantance, et en la vanité, n'ont qu'une simple apparence du bien, sans suc, sans moëlle et sans solidité (1).

La comparaison des valeurs réciproques de la perle et de la coquille de l'huître permet de poursuivre :

Qui peut avoir des perles ne se charge pas de coquilles et ceux qui prétendent à la vertu ne s'empressent point pour les honneurs (2).

Mais pourquoi cette attirance si grande pour la perle ? Coquette-rie féminine immémoriale, répond François de Sales...

Les dames tant anciennes que modernes ont accoustumé de prendre des perles en nombre à leurs oreilles pour le plaisir, dit Pline qu'elles ont de les sentir grilloter, s'entretenant l'une l'autre (3).

Coquetterie féminine qui introduit cependant déjà au discours mystique du Cantique, car si le bruit des perles, -joliment traduit par le verbe "grilloter"-, opère une séduction indéniable, la parole de l'Évangile accomplit dans le cœur une identique séduction.

Les passages que nous venons de citer se rapportent tous à l'Introduction à la Vie dévote ; il est du reste caractéristique de ne point trouver une image aussi élaborée dans les deux premiers ouvrages de François de Sales (4). Par contre, le Traité de l'amour de Dieu va considérablement donner de l'ampleur à cette image où bien des nuances sont mises en valeur, révélatrices de la profondeur d'analyse de la vie spirituelle que précisément révèle cet ouvrage. La première nuance apportée à la

(1) Oeuvres III 142

(2) ibid. III 145

(3) ibid. III 269, citant Pline, Histoire Naturelle , IX, c XXXV, al LVI

(4) Hormis une paraphrase de Mt 7, 6 qui ne brille pas par sa charité : "la loi interdit de profaner les mystères en offrant les perles de la philosophie chrétienne à cette tourbe confuse porcs, juifs et infidèles"... Oeuvres XXII 79.

naissance des perles insistera sur leurs différences : si elles procèdent toutes d'une identique origine, chacune d'elle est unique.

Nostre Seigneur compare sa grace aux perles, lesquelles comme dit Pline, s'appellent autrement unions, parce qu'elles sont tellement uniques une chacune en ses qualités qu'il ne s'en treuve jamais deux qui soyent parfaitement pareilles (1).

Un subtil glissement de sens fait passer de l'idée de l'union sous-jacente à la naissance de la perle, conjuguant l'ouverture de l'huître et l'avènement de la rosée, au caractère d'unicité qui accentue la valeur particulière de chacune. La diversité est beauté, cette intuition spirituelle ne s'estompe jamais dans l'oeuvre salésienne. Par ailleurs, utilisant une extrapolation qui lui est tout à fait familière dans le traitement de ses sources, François de Sales va encore embellir l'image primitive de l'auteur latin.

tout ainsy que les perles prennent non seulement leur naissance mais aussi leur aliment de la rosee, les meres perles ouvrant pour cet effect leurs escailles du costé du ciel, comme pour mendier les gouttes que la fraîcheur de l'air fait escouler a l'aube du jour (2).

La personnification induit vraiment ici l'huître sous les traits du croyant tourné vers son Dieu -le ciel- et qui mendie sa grâce, dans l'attitude du pauvre, privilégiée par les Béatitudes.

La rosée symbolise ici la foi, nourrie ensuite par la grâce, qui deviendra ce joyau séducteur évoqué par l'Introduction. Cependant, ce dépôt précieux est toujours vulnérable et menacé selon la cohérence même de l'image dessinée :

Ainsy on dit des perles, qui conçues de la rosee celeste perissent si une seule goutte de l'eau marine entre dans leur escaille... (3)

Le renforcement d'un autre aspect de l'attitude des mères-perles permettra de développer non plus l'idée du danger couru par le précieux dépôt, mais plus fondamentalement encore le jeu de la liberté du croyant dans la proposition faite par son Dieu.

(1) Oeuvres IV 110

(2) ibid. IV 171

(3) ibid. IV 226

Le ciel prépare les gouttes de la fraîche rosée au printemps et les espluie sur la surface de la mer, et les mereperles qui ouvrent leurs escailles reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent en perles : mais au contraire, les mereperles qui tiennent leurs escailles fermées n'empeschent pas que les gouttes ne tombent sur elles, elles empeschent néanmoins qu'elles ne tombent pas dans elles. Or le ciel a il pas envoyé sa rosée et son influence sur l'une et l'autre mereperle ? (1)

Plus qu'un grand discours spéculatif sur le problème de la grâce et de la liberté, cette catéchèse par image exprime un équilibre harmonieux entre le don gratuit de Dieu et la réponse nécessaire du croyant pour adhérer à la foi. Le problème de la prédestination est ici esquivé d'une manière habile : toutes les mereperles reçoivent la rosée, par conséquent, toutes sont prédestinées à la production de la perle. L'accusation de néo-pélagianisme est par ailleurs écartée, car la production de la perle, c'est-à-dire de la foi, reste un don libre et gratuit prodigué par le Ciel. Du reste, l'attitude d'ouverture de l'huître est provoquée par l'aurore, c'est-à-dire par une grâce qui agit par mode de séduction esthétique.

Car sans le ressentiment des rayons de l'aurore, qui l'ont doucement excitée, la mereperle ne fust pas venue en la surface de la mer ni n'eust pas ouvert son escaille (2)...

L'auteur semble quelque peu oublier, dans ce développement complémentaire, que la marge de manoeuvre d'une huître ne comporte pas en réalité la mobilité qu'il lui attribue généreusement... mais peu importe. Nous voyons revenir ici le thème du rayon de soleil qui éveille à la vraie vie, cher à "l'imagination" des voyageurs endormis, rayon qui incite pareillement une réponse en celui qu'il sollicite.

Dans un autre passage, l'image de la rosée qui s'unit à la substance de l'huître insistera sur la notion de plaisir.

... l'ayse qu'elle ressent d'appercevoir l'aggreable fraîcheur de ce germe que le ciel luy envoie (3).

(1) Oeuvres IV 235, citant Pline, *op. cit.*

(2) *ibidem*

(3) *ibid.* IV 238

La fraîcheur opère ici ce qu'ailleurs la chaleur du rayonnement pouvait amener, cette sensation de bien-être qui n'est pas sans rappeler certains traits du Cantique des Cantiques.

Des extraits de la Correspondance se feront encore l'écho des propos mystiques du Cantique en reprenant l'image de la séduction du soleil et de la rosée : la mère-perle s'ouvre aux réalités d'en haut et se ferme aux eaux d'en bas, tout ainsi que Jeanne de Chantal, invitée à renoncer aux valeurs du monde pour se tourner vers celles du Royaume (1). De plus, dans une autre lettre également destinée à Jeanne de Chantal, François de Sales confiera à sa correspondante privilégiée une très forte expérience spirituelle vécue lors d'une procession au cours de laquelle, selon l'usage, il portait l'ostensoir contenant une hostie consacrée :

Mais je treuvois mon pectoral plus riche, encor qu'il ne fut composé que d'une seule pierre, qui est la perle orientale que la Mere-perle conçue en ses entrailles chastes, de la benite rosee du ciel ; car voyes vous, je tenois ce divin Sacrement bien serré sur ma poitrine, ce m'estoit advis qu les noms des enfans d'israël estoit (sic) tous marqués en iceluy. Ouy, et le nom des filles spécialement, et le nom de l'une encore plus (2).

Outre l'intérêt de nous laisser deviner la force d'une amitié spirituelle exceptionnelle, ce passage donne une relecture de l'image de la mère-perle plus mystique encore que celle du Traité puisqu'elle s'applique à l'Incarnation réalisée dans l'Annonciation de Marie. La superposition d'une évocation de source latine et de l'un des passages les plus forts de la révélation évangélique n'est pas perçue comme gênante elle atteste au contraire de cette tranquille certitude que toute réalité de la nature porte l'image d'une réalité de la foi qu'il suffit de découvrir et de mettre en lumière. La cohérence de l'image qui fait passer du pectoral à l'huître est assurée par l'allusion au collier du grand prêtre de l'Ancien Testament constitué de douze pierres précieuses représentant les douze tribus d'Israël.

Dans un ordre différent d'idée, le thème de la perle

(1) oeuvres XIII 209

(2) id. XIV 169

autorisera encore une formule dialectique en forme de réversion approfondissant la notion de "complaisance" qui fait du croyant un "possesseur" de Dieu également possédé par Dieu.

Qui est plus l'un a l'autre, ou la perle a l'ouïtre ou l'ouïtre a la perle ? La perle est a l'ouïtre qui l'a attirée a soy, mays l'ouïtre est a la perle laquelle luy donne la valeur et l'estime (1).

Pour offrir un panorama complet du thème de la perle (2), il nous faut encore considérer un emprunt assez différent que François de Sales fait à un autre extrait de Pline ; cette fois, contrairement au tableau de la naissance de la perle qui était rapidement esquissé chez l'auteur latin et considérablement développé et nuancé par l'évêque savoyard, nous observerons le phénomène inverse. Pline en effet s'étend largement sur l'épisode suivant :

Il y a eu deux perles les plus grosses qu'on ait jamais vues elles furent toutes deux possédées par Cléopâtre, la dernière des reines d'Egypte... Chaque jour, Antoine se rassasiait de repas splendides ; elle, avec l'orgueil et le faste dédaigneux d'une courtisane royale, rabaissait toute la somptuosité, tout l'appareil de ces festins. Antoine demandait ce qu'on pourrait ajouter à tant de magnificence, elle répondit qu'en un seul repas, elle dépenserait dix millions de sesterces. Antoine désirait apprendre comment, bien qu'il crût la chose impossible : on paria. Le lendemain, jour où devait se vider l'affaire, elle fit servir un repas magnifique, sans doute pour que la journée ne fût pas perdue, mais qui ne valait pas mieux que l'ordinaire d'Antoine. Celui-ci plaisante et demande le compte. Cléopâtre répond que ce n'est qu'un assesoire ; elle ajoute que le repas coûtera le prix fixé, et que, seule, elle mangera les dix millions de sesterces. Elle fait apporter le second service. Les serviteurs, qui étaient dans le secret, ne placent devant elle qu'un vase plein de vinaigre, liquide dont la force dissolvante fond les perles. Elle portait en ce moment ces deux perles, chef-d'oeuvre singulier de la nature, et véritablement sans pareil. Antoine examinait ce qu'elle allait faire : la reine

(1) Oeuvres IV 265

(2) Un passage de l'un des Sermons de François de Sales rapporte une étonnante observation que l'on ne trouve nulle part ailleurs : les mères perles auraient, comme les abeilles, une reine qu'elles suivraient, intéressante occasion de rapprocher deux thèmes privilégiés : celui de l'aveue et celui de la perle, pour illustrer un propos sur l'Immaculée Conception, Cf. X 403.



en ôte une, la jette dans le vinaigre, la fait fondre et l'avale. L. Plancus, juge du pari, mit la main sur l'autre au moment où elle se préparait à la dissoudre de la même façon, et déclara Antoine vaincu ; présage que l'évènement confirma (1).

Curieusement, François de Sales ne donnera de cet épisode qu'un sommaire dont la concision est assez inhabituelle.

Cléopâtre, cette infame reine d'Égypte (...) fit apporter à la fin d'un festin qu'elle faisoit à son tour, un bocal de fin vinaigre, dedans lequel elle jetta une des perles qu'elle portoit en ses oreilles, estimée à deux-cent cinquante mille écus ; puis la perle étant résolue, fondue et liquéfiée, elle l'avalait, et eust encore enseveli l'autre perle qu'elle avoit en l'autre oreille, dans la cloaque de son vilain estomach si Lucius Plancus ne l'eust empêchée. Le cœur du Sauveur vraie perle orientale uniquement unique (...) (2).

La reprise de ce trait n'est guère objective, on en conviendra facilement. Aucune mention n'est faite de ce pari mondain et somptueux qui prenait place dans l'étrange joute opposant la reine d'Égypte au général romain. Le geste de Cléopâtre apparaît sous la plume salésienne comme purement insensé et en rapport avec le qualificatif péjoratif qui lui est attribué dès l'abord. L'insistance porte sur la perte inestimable de ce joyau, estimé en monnaie courante de l'époque, et pour lequel trois verbes sont requis afin d'en décrire la navrante destruction. L'estomac royal qui osa se livrer à de tels débordements ne peut être autre chose qu'un "cloaque" tout à fait absent du texte de Pline. La perle sans prix prend ici une figure religieuse et son engloutissement, l'apparence du martyr. C'est elle la véritable héroïne du récit. Nous retrouverons en une autre occasion la fameuse perle de Cléopâtre dans le contexte d'une comparaison quelque peu étonnante, mais aussi plus reposante :

une des perles de Cleopatra valoit mieux que le plus haut de nos rochers, mais celui-ci est bien plus grand : l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur (3).

Abandonnant Cléopâtre à son triste sort, nous glanerons

(1) Pline, op. cit. IX, LVIII, p. 379, trad. Littré

(2) Oeuvres IV 344

(3) id. V 190

au hasard de la correspondance quelques autres évocations de perles ; elles ne rendent compte d'aucun des textes latins cités précédemment.

Dans le Traité, un court paragraphe insiste sur le fait que les pêcheurs de perles n'attachent pas d'importance aux huîtres mais estiment leur pêche en fonction des perles seules, parallèle intéressant avec le thème de la recherche de Dieu dans les créatures, les créatures n'étant que l'huître et Dieu la perle (1).

Dans sa correspondance, François de Sales parle à diverses reprises de l'usage qui peut être fait des perles, dépeignant une curieuse image de coquetterie spirituelle avec l'apparition d'une parure de caractère mystique :

Les paroles saintes sont des perles, et de celles que le vray Ocean d'Orient, l'Abysme de misericorde, nous fournit. Assemblés en beaucoup autour de vostre col, pendés en bien à vos oreilles, environnés en vos bras : ces atours ne sont point défendus aux vefves, car ilz ne les rendent point vaines mayes humbles (2).

La présentation de l'océan comme image de la divinité, même si elle ne montre guère de cohérence avec l'intuition biblique, s'inspire ici de l'idée d'infini. Nous l'avions déjà rencontrée. D'autres expressions désignent la perle de manière plus commune en privilégiant simplement l'idée du grand prix attaché au joyau.

La belle seur est une perle (3).

cette demoyelle dont il est question estoit une perle en bon naturel, en bonn'humeur et en vertu (4).

Cet emploi en forme de catachrèse ne nous fera pas oublier sans doute les belles évocations qui ont précédé (5). Ecole de la grâce et de la liberté, lieu de l'union mystique du croyant et de son Dieu dont l'amoureuse sollicitation est aussi universelle que la rosée, la mère-perle propose au croyant son humble modèle, cette

(1) Oeuvres V 184

(2) id. XIII 144. Idée semblable moins développée en XVIII 183

(3) id. XV 180

(4) ibid. XV 265

(5) Ce procédé est également utilisé dans la prédication comme en témoigne L'Oraison funèbre du Duc de Mercoeur, qui évoque ainsi la figure du disparu ayant su garder pureté et netteté, Cf. VII 415

ouverture à la sollicitation divine qui fera d'elle l'écrin à jamais précieux d'un sublime trésor. Fruit d'une histoire d'amour éternelle, ce joyau de la foi n'aura pas à être profané ou dissout dans quelque acide réalité d'en bas. Il constitue pour qui veut collaborer à son élaboration ce trésor de grand prix qu'offre l'Évangile.

## 13 L'AIR

### 131 Présentation de l'image

L'air contribue aux forces vitales de la Création et constitue l'un des quatre éléments fondamentaux traditionnels. Dans le corpus salésien, il fait pourtant un peu figure de parent pauvre et ne présente ni l'excellence du feu ni la richesse évocatrice de l'eau.

Dans la tradition biblique, cet élément est utilisé pour signifier la personne de l'Esprit de Dieu, aucun visage et même aucun nom n'étant autrement qualifié pour décrire son action. Dans les langues successivement utilisées par l'Ecriture, l'Esprit sera donc nommé par un nom commun (ruah en hébreu, pneuma en grec, spiritus en latin) emprunté aux phénomènes naturels du vent et de la respiration. Du reste, tous les grands symboles de l'Esprit, l'eau, le feu, l'air et le vent appartiennent au monde de la nature et ont en commun de ne pas avoir de figure distincte : ils évoquent surtout l'envahissement d'une présence, une expansion irrésistible et toujours en profondeur.

Dans l'esthétique du XVIème et du début du XVIIème siècles, l'air offrira l'allégorie du mouvement, de l'écoulement, le signe de l'inconstance du monde et de l'homme, tout comme l'eau. Il illustrera ce monde passager et sans joie au spectacle parfois cruel : façonnant indéfiniment le nuage en un spectacle toujours renouvelé, le vent participera à cette mutation continuée, à cette métamorphose qui servira de base à la métaphore contemplative de cette esthétique.

De l'air lui-même, il est oiseux de parler longuement en tant que précisément son apparence même ne donne pas lieu à de longs discours. Nous verrons donc surtout François de Sales en parler de manière pragmatique en indiquant des réalités climatiques ou médicales. Le vent par contre donnera lieu à des développements plus symboliques essentiellement inspirés par l'Ecriture. Nous laisserons ensuite l'auteur faire une large part aux orages et nous achèverons ce thème par un autre qui lui est très proche, le nuage.

132 L'air proprement dit

Dans la conversation courante, l'évocation de l'air est liée au climat qui peut être plus ou moins bénéfique pour celui ou celle qui est appelé à s'y adapter. C'est ainsi que l'on peut parler d'un air malsain comme l'était, déjà, celui de Paris :

L'air de Paris ne vous est pas salutaire (1).

La seule solution est alors de changer de contrée. Mais François de Sales se montre parfois sévère pour certaines correspondantes - ces considérations paraissent en effet exclusivement relever d'éléments féminins - qui désirent changer d'air pour des raisons futiles :

estimant que l'air luy serait plus propre... (2)  
tout en reconnaissant bien en d'autres occasions l'urgence de certaines situations :

... si elle ne changeoit d'air elle mourroit dans peu de semaines (3).

L'idéal serait, bien sûr, de ne point tenir compte de ces vicissitudes et de présenter une santé - ou un caractère - suffisamment forts pour pouvoir s'adapter partout.

Ceux qui ont la santé forte ne sont point sujetz a l'air; mais il y en a qui ne peuvent subsister qu'en changeant de climat. Quand sera-ce que nous ne chercherons que Dieu ? (4)

La dernière question, inattendue dans son caractère un peu brutal et impatient, resitue le problème dans sa réalité plénière : la recherche de Dieu pour François de Sales prime tout le reste et c'est tant mieux si l'air peut y contribuer.

Je m'imagine que vous estes la, en ce bel air, ou vous regardes comme d'un saint hermitage, le monde qui est en bas, et voyes le ciel auquel vous aspirez, a découvert (5).

Ceci dit, anticipant quelque peu sur les siècles, nous voyons François de Sales vanter les charmes climatiques de sa Savoie auprès du supérieur provincial des Capucins à qui il demande une

(1) Oeuvres XX 151

(2) id. XVIII 257

(3) id. XIX 246

(4) id. XX 265

(5) ibid. 166

nouvelle maison de religieux pour la petite ville de La Roche. L'argument employé fera un peu sourire les connaisseurs puisque ce site est tout particulièrement réputé pour ses brouillards d'hiver continuels dus à une vallée encaissée.

puisque l'air y est extrêmement bon, le voysinage fertile et abondant en force bons villages... (1)

Mais nous conviendrons que ces quelques citations de la correspondance épiscopale, si elles apportent quelques petits traits relatifs à la connaissance de la mentalité de l'époque, ne donnent guère matière à de beaux développements littéraires. Sans doute est-il temps de considérer le thème du vent qui nous offrira une matière plus abondante et symbolique.

### 133 Le vent

Avant d'être un symbole biblique, le vent demeure une réalité observable dans la nature.

#### 1331 Le vent directement observé dans la nature

Force non maîtrisable, le vent apparaît souvent comme un obstacle à des projets de déplacement au même titre que la pluie ou la neige.

mais c'est que la sayson est si sujette aux vens et orages que je ne puis pas a mon pouvoir d'aller et venir, mais il faut que je vogue a leur merci (2).

L'utilisation d'un verbe du registre maritime "voguer" rappellera sans doute l'image de la barque épiscopale qui symbolise pour François de Sales sa mission quotidienne. Du reste, quelques passages de la correspondance nous livrent de belles évocations de la réalité climatique montagnarde :

O ma chere Fille, que vous me fistes un jour grand plaisir de me recommander la sainte humilité ! car sçavés-vous, quand le vent s'enferme dedans nos vallees, entre nos montaignes, il ternit les petites fleurs et desracine les arbres; et moy qui suis logé un peu bien haut en cette charge d'evesque, j'en reçois plus d'incommodités... (3)

L'allégorie prend ici la figure, adaptée à la réalité montagnarde,

(1) Oeuvres XVII 183

(2) XIII 142

(3) XIV 253

de la fable à venir du chêne et du roseau.

Sans que l'on aille s'exposer pourtant aux rigueurs d'un hiver alpestre, le vent peut se montrer redoutable même dans un monastère pour la santé parfois compromise de Jeanne de Chantal. François de Sales fait preuve ici d'une sollicitude toute fraternelle en recommandant ceci à la supérieure de la Visitation naissante, encore inconfortablement installée :

et tenes vous assisse de plus que vous pourres et en lieu ou ce grand vent qui tire dans le choeur ne vous frappe point (1).

Il convient, nous le voyons, de composer avec cette force naturelle parfois redoutable. En cela, le vent peut inviter à davantage de sérénité et ne saurait se laisser confondre avec d'autres périls autrement graves :

Non, non, ma Fille, laisses courir le vent, ne penses pas que le frifrillis des feuilles soit le cliquetis des armes (2).

Le choix d'un mot évocateur en forme d'onomatopée constitue l'une des formes de ces trouvailles littéraires que présente l'auteur en plusieurs occasions, telle la "sussuration" du torrent ou d'autres exemples que nous aurons l'occasion de considérer ultérieurement.

La même leçon de sérénité se retrouve dans ces passages glanés au gré de la correspondance :

Vrayment le serein d'hier ni le vent ne m'ont fait aucun ennuy (3).

Les vens de la terre ne l'esmouvroyent aucunement (4).

La tempeste et la bonace me sont indifferentes (5).

Il n'est point tourmenté des vens de la terre (6).

L'apport négatif du vent va encore nous être signalé dans un petit trait vécu qui rappelle très directement une situation évangélique et nous donnera de mieux comprendre le lien continué que François de Sales fait entre les petits évènements de sa vie quotidienne et

(1) Oeuvres XIX 5

(2) id. XIII 88

(3) id. XVIII 233

(4) id. XVI 96

(5) id. XIX 72

(6) ibid. XIX 105

les pages de l'Écriture qu'il médite et commente jour après jour.

Je vis dernièrement une vefve a la suite du Saint Sacrement et ou les autres portoyent des gros flambeaux de cire blanche elle ne portoit qu'une petite chandelle, que peut estre elle avoit faite; encores, le vent l'esteignit. Cela n'avança ni ne recula le Saint Sacrement; elle ne laissa pas d'estre aussi tost que les autres a l'Eglise (1).

Le vent n'est pas sans doute le centre de ce petit récit, mais le fait que François de Sales remarque ce qui n'est, somme toute, qu'un infime détail de cette manifestation religieuse, nous permet de saisir également la délicatesse de sentiment - mêlée ici à l'humour - dont faisait preuve le Prince-Evêque à l'égard des plus humbles, trait qui contribua grandement à sa popularité.

La force du vent a pourtant parfois des aspects bénéfiques comme en témoigne cette remarque :

... mays saches que nostr'ame estant bonne et bien resignee es mains de Nostre Seigneur, toutes sortes de telles attaques s'esvanouissent au vent comme la fume, et plus le vent est gros plus tost elles disparoissent(2)

Mais cet aspect est assez rare. Habituellement, seule sera retenue l'image négative d'un vent qui agite :

car je croy fermement qu'elle est continuellement agitee des vens de ses passions, et que par consequent tous jours en bransle (3).

Dans ce passage, François de Sales parle de l'âme en s'adressant à la célèbre mère Angélique Arnaud dont il connaît le caractère entier et les inquiétudes spirituelles.

En d'autres occasions, l'emploi du génitif d'identification, assez propre au style polémique, verra la mise en oeuvre d'un certain nombre d'expressions concernant, on le devine, les thèses protestantes : "vent des erreurs" (4) par exemple.

Le vent - et tout particulièrement la bise d'hiver si redoutable dans les contrées montagneuses - sera parfois invoqué dans un style très direct :

Oste toy d'icy, o bise infructueuse qui desseche mon ame, et venés, o gracieux vents des consolations et

(1) Oeuvres XIII 82 (en parallèle avec Mt 12,42, l'obole de la veuve.)

(2) id. XVI 96

(3) id. XIX 51

(4) id. I 51 (nous ne les avons pas toutes répertoriées.)



soufflés dans mon jardin, et ses bonnes affections respandront l'odeur de suavité (1).

A cette bise d'hiver sera opposé un vent bienfaisant, doux et caressant, qui n'est pas sans rappeler la brise légère, signe de la présence de Dieu dans le Livre des Rois (2)

Or je vous dis en vérité, comme il est escrit au Livre des Rois : Dieu n'est ni au vent fort, ni en l'agitation, ni en ces feux, mais en ceste douce et tranquille portée d'un vent presque imperceptible (3)

ou encore le vent de midi du Cantique des Cantiques :

(...) mais un vent chaud et cuisant dessecha, presque tout en un moment, cest arbrisseau. (celui de Jonas.) Un vent fit presque le mesme effect en la consolation que j'avois en vous. Mais (ne) penses (pas), je vous supplie, que ce fut un vent de quelque rapport léger, envieux ou mesdisant; non, a la vérité, ce fut un vent venant du midy d'une entière charité." (4)

Cette image est reprise plusieurs fois de manière plus ou moins développée :

O ma tres Chere Fille que je souhaite ce gracieux vent qui vient du midy de l'amour divin, ce Saint Esprit qui nous donne la grace d'aspirer a luy et de respirer pour luy (5).

De toute manière, le vent ne saurait tout renverser. Même tempêteux, il ne viendra pas à bout de certaines constructions aux robustes assises.

nos colonnes sont, ce me semble, bien fondees; un peu de vent ne les aura pas esbranlees (6).

Une dernière évocation du vent rejoindra une certaine représentation baroque en tant qu'elle dramatise le crucifié :

de tous costés le sang pleut; l'air et le vent froid saysissent tout ce cors eslevé (7).

Dans l'écriture, le vent, symbole également ambivalent, est avec le feu l'un des signes essentiels de l'événement fondateur de la Primitive Eglise que constitue la Pentecôte.

(1) Oeuvres III 328

(2) I R 19, 11-12

(3) Oeuvres XII 166

(4) *ibid.* XII 138 cf. Ct 4,16

(5) *id.* XV 61, voir aussi XXVI 28

(6) *id.* XIII 141

(7) *id.* XXVI 181

Car l'Esprit divin est voirement violent... Il vient comme un vent impetueux et comme une foudre céleste, mays il ne renverse point les apôtres, il ne les treuble point (1).

Cet événement fondateur se poursuit du reste dans l'expérience personnelle de chaque croyant invité dans l'accueil de l'"inspiration" divine à revivre pour son propre compte la Pentecôte. Tout naturellement la même symbolique sera utilisée.

Ainsy, Theotime, quand l'inspiration, comme un vent sacré, vient nous pousser en l'air du Saint Amour, (...) elle se prend a nostre volonté (2).

Là également, la liberté du croyant est affirmée comme pleine et entière; l'évocation de la voile, même si elle vient assez curieusement qualifier le terme esprit, permettra de concevoir une incitation divine qui respecte absolument l'adhésion ou le refus de l'homme.

... quand le vent favorable de la grace celeste enfle les voyles de nostre esprit, il est en nostre liberté de refuser nostre consentement et empescher parce moyen l'effet de la faveur du vent (3).

Le vent est sans doute l'un des protagonistes des vastes mises en scène de la nature que comportent les orages, eux qui impressionnent si grandement les mortels. Ils sont signes et symboles des orages intérieurs et spirituels dans le microcosme humain et offriront des aspects divers que nous allons maintenant esquisser.

#### 134 Orages et tourbillons

##### 1341 Le tourbillon annonciateur de l'orage

De par son mouvement, le tourbillon rappellera sans doute le modèle baroque de la spirale. Il présente ses lettres de noblesse puisque François de Sales l'emprunte à la Vulgate à propos de l'ascension du prophète Elie :

cogitemusque perpetuo Heliam illum Thesbitem non aliter quam per turbinem ad caelum ascendisse (4)

(1) Oeuvres V 100 cf. Ac 2

(2) id. IV 129

(3) ibid. IV 234

(4) id. XI 156 (cf. II R 2,11), traduit ainsi : "et souvenons-nous toujours qu'Hélie le Thesbite n'est monté au ciel que dans un tourbillon".

"per turbinem" : le propos restrictif met en valeur ce mouvement que pourtant d'autres occasions nous montreront comme étant peu positif :

... jamais, non jamais, nous ne devons laisser emporter notre esprit a ce tourbillon de vent follet, ni penser de treuver une meilleur rayson de la volonté de Dieu que sa volonté mesme (1).

Mais laissons maintenant éclater l'orage...

### 1342 L'orage

François de Sales dans le style familier dont il use avec une grande délicatesse et beaucoup de finesse d'observation nous livre sa propre expérience d'un orage particulièrement impressionnant :

Hier au soir, nous eusmes icy des grans tonnerres et des esclairs extremes, et j'estois si ayse de voir nos jeunes gens, mais particulièrement mon frere, nostre Groisy, qui multiplioyent les signes de croix et le nom de Jésus. Ah ! ce leur dis-je, sans ces terreurs nous n'eussions pas tant invoqué Nostre Seigneur. Sans mentir, je recevais une particuliere consolation pour cela, bien que la violence des esclatz me fit tremousser, et ne me pouvais contenir de rire (2).

L'orage dut sans doute atteindre un paroxisme peu fréquent puisque François de Sales revient sur cet épisode mémorable dans une autre lettre et précise que toute la famille s'était réfugiée dans la petite chapelle du château (3). L'évêque ne se dépare pourtant pas de son humour accoutumé pour féliciter sa maisonnée de sa piété... Cette attitude semblait du reste assez généralement répandue puisque François de Sales explique dans le Traité que

Les chrestiens, parmi les estonnemens que les tonnerres, tempestes et autres perilz naturelz leur apportent, invoquent le nom sacré de Jésus et de Marie, font le signe de la croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foy, d'esperance et de religion (4).

Aucune honte à cela, du reste, puisque même saint Thomas d'Aquin, si l'on en croit la Vie des saints de l'ordre prêcheur de Razzi citée par François de Sales partageait cette attitude :

(1) Oeuvres IV 236

(2) id. XIII 307

(3) ibid. XIII 312

(4) id. V 301

Le glorieux Saint Thomas d'Aquin, estant naturellement sujet a s'effrayer quand il tonnoit, souloit dire, par maniere d'orayson jaculatoire les divines paroles que l'Eglise estime tant : Le Verbe a esté fait chair (1).

Le tonnerre n'est-il pas, du reste, confondu parfois avec le courroux divin, si l'on en croit certaines traditions Psalmiques ?

Aussi les tonnerres, tempestes, foudres, sont appelés voix du Seigneur par le psalmiste, qui dit de plus qu'elles font la parole d'iceluy, parce qu'elles annoncent sa crainte et sont comme ministres de sa justice (2)

La prière semble donc le plus sûr moyen, le plus généralement employé et pour François de Sales, à bon escient, pour conjurer les effets impressionnants des orages

esperant que, par la publique invocation de son secours, nous obtiendrons la fin de tant d'afflictions, de pestes et de tempestes, desquelles depuis quelques années, il a pleu a Dieu de visiter son peuple (3).

Sans doute retrouvons-nous ici quelques traces de la fin de la période gothique, riche en anges exterminateurs, venant de la part de la Divinité opérer quelque abondante moisson au milieu des mortels. Les statuts de la Confrérie de la sainte Croix, érigée par François de Sales, ne parlent pas en d'autres termes, faisant valoir que la prière d'intercession délivre la cité des orages, tempêtes, grêles et autres perturbations atmosphériques... (4) Du reste, le châtement divin, s'il paraît inexplicable lorsqu'il frappe la fidèle Savoie, est exposé avec quelques sous-entendus dépourvus d'innocence lorsqu'il s'attaque à la cité de Calvin et de Bèze.

Nous nous treuvons aussi sans nouvelles, hormis de nostre miserable Geneve que la peste afflige cruellement, sans qu'a 30 lieues a la ronde il y en ait aucun ressentiment; qui fait plus probable ce que plusieurs disent, qu'elle leur est venue par la puanteur de la foudre qui y tumba prodigieusement cet esté. Pleut a Dieu que l'affliction leur donnast l'entendement affin qu'ilz reconneussent aussi bien la peste spirituelle de laquelle ilz meurent et font mourrir tant de gens, comme ilz sont contraints de confesser la temporelle (5).

(1) Oeuvres V 301

(2) ibid. V 301 cf. Ps 28 "Voix du Seigneur qui fracasse les cèdres du Liban et affole les biches en travail"

(3) Oeuvres XVII 47

(4) id. XXIV 360

(5) id. XVII 67

Sans doute ces paroles sont-elles dures à entendre. Elles s'inscrivent dans la tradition prophétique d'Isaïe (1) qui présente le fléau comme l'occasion pour l'autorité d'opérer un mouvement de conversion. La logique analogique de l'époque relie curieusement l'apparition de la maladie avec la fréquence du phénomène de la foudre signe visuel et acoustique impressionnant mais aussi olfactif si l'on en croit ce qui est rapporté.

Si prière et repentir sont de bons moyens pour arrêter le bras de la vengeance divine, les actes de sorcellerie, eux, sont prohibés. Nous les avons signalés dans notre chapitre sur le feu. Leur condamnation dans les statuts synodaux n'est rien moins que normale et nullement assortie d'éventuels châtiments exorbitants. Par ailleurs, elle atteste, dans le même temps, de leur présence dans les sociétés montagnardes

est prohibé l'usage de paroles inconneües, caracteres et signes superstitieux, aux prieres et adjurations qui se font contre la tempeste (2).

La foi véritable apporte un sentiment de confiance dans l'efficacité de la prière et développe ce sentiment d'abandon en Dieu que François de Sales considère à la fois comme le sommet de la vie spirituelle et comme le seul chemin du véritable bonheur :

mais de se remettre a Dieu entre les orages et tempestes, c'est le propre de ses enfans; je dis, se remettre a luy avec un total abandonnement (3).

Pourtant ce haut idéal n'est pas annoncé comme étant immédiatement accessible. Il demande la longue et patiente ascèse d'une confiance qui grandira comme une belle plante, en son temps.

Ne nous faschons pas de nos tempestes et des orages qui parfois troublent nostre coeur et nous ostent nostre balance (4).

Les orages ne sauraient être esquivés, non plus que les tempêtes dont il avait été question dans notre partie sur la navigation : elles font partie de l'inéluctable de l'humaine condition :

Croyes-moy, ma chere fille, Dieu ayme les ames qui sont agitees des flotz et tempestes du monde pourveu qu'elles recoivent de sa main le travail et,

(1) Is 28, 14 à 20

(2) Oeuvres XXIII 271

(3) id. XXVI 133

(4) id. XIII 294

comme vaillantes guerrières, s'essayent de garder la fidélité emmi les assautz et combatz (1).

Du reste, dans une suite d'épreuves spirituelles encore plus marquée, il arrive qu'à un long temps de sécheresse succèdent de "biens grans orages".(2)

François de Sales connaît bien le chemin à parcourir pour atteindre cette "Sainte Indifférence" que certains ont voulu confondre avec un quiétisme qui éluderait toutes les aspérités et les épreuves de l'existence...

Ayés un grand coeur, et eslevé, qui sache conserver sa paix et sa tranquillité parmi toutes sortes d'orages (3).

Cette dernière phrase pourrait bien être le sommaire qui résume pour François de Sales toute l'attitude du croyant et qui se retrouve dans un grand nombre de passages de sa correspondance (4).

Ces évocations de l'orage pris dans le sens propre et dans le sens figuré offrent quelques aspects complémentaires sous la forme d'images isolées qui privilégient un détail particulier de ces phénomènes ou encore indiquent un usage qui n'a plus qu'un lointain rapport avec la nature tant leur emploi est usé.

Nous ne serons guère surpris, ainsi, de constater que les Réformateurs se voient attribuer dans les deux premiers ouvrages de François de Sales un caractère que l'orage semble propre à exprimer en une énumération sans nuance de leurs calomnies, injures, reproches, diffamations et autres tendresses (5). Eux-mêmes ne sont-ils pas, selon le mot de l'Epître de Jude (6) emportés par les hasards du vent (7), rejoignant en cela la longue cohorte des hérésies tempêteuses brusquement apparues dans l'Eglise et aussi rapidement évanouies : comme celle des Nicolaïtes (8). Il est vrai que le discours religieux est sans doute propre à devenir rapidement explosif comme le remarque avec lucidité François de Sales

(1) Oeuvres XV 270 (même idée en III 297)

(2) id. III 335

(3) id. XIII 86

(4) id. XIV 394, par exemple.

(5) id. II 36

(6) Jude 11-13

(7) Oeuvres XXIV 188

(8) id. I 126

lui-même en parlant ici des "murmures" dans les ordres religieux :

(...) remédier aux plus petitz murmures; car comme les grans orages se forment de vapeurs invisibles, les grans troubles viennent de causes fort legeres (1).

Puisant dans la tradition biblique, François de Sales propose encore, en passant, quelques traits concernant l'orage qu'il a pu glaner ici et là; entre autres, une allusion à la nuée du Livre de l'Exode qui guidait mystérieusement le peuple dans le désert, mention guère développée du reste (2); et le rappel de certaines théophanies du même Livre de l'Exode :

Que voules vous ? Il faut voir et parler a Dieu parmy les tonnerres et tourbillons du vent (3); il le faut voir dans le buisson et parmy le feu et les espines, et pour ce faire la vérité est qu'il est besoing de se deschausser et faire grande abnegation de nos volontés et affections (4).

L'inspiration de cette évocation assez synthétique se rapprochera davantage sans doute des remarques que nous avons pu faire dans notre étude sur le thème du feu. Nous noterons simplement qu'ici l'orage y est associé, ce qui n'est pas en soi tellement étonnant tant il est vrai que le tonnerre n'est pas autre chose que le "feu du ciel".

D'autres passages insisteront sur la foudre qui frappe, comme ce trait hagiographique de la vie de saint Siméon le Stilite "que le feu du ciel tua sur la colonne" (5), trépas présenté comme grandement positif car provoqué par le ciel d'une part et rappelant d'autre part l'ascension du prophète Elie. Au sens figuré, parler de la foudre semblait être déjà populaire, comme en témoigne la remarque suivante :

J'ai été comme frappé par la foudre en apprenant ce malheur d'un ami commun (6).

Un emprunt à Pline nous vaudra également quelques surprises quant à la manière naturelle de se protéger de ce fléau du ciel :

(1) Oeuvres XXVI 98

(2) id. I 34

(3) Ex 19,16

(4) Oeuvres XIII 6 cf. Ex 3, 2-5

(5) id. XIX 113

(6) id. XI 135

Sçaves vous ce que font les bergers en Arabie quand ilz voyent esclairer, tonner, et l'air chargé de foudres ? Ilz se retirent sous les lauriers, et eux et leurs troupeaux (1).

L'invitation transposée sera donc ainsi de se retirer en toute confiance à l'ombre de la croix... Par ailleurs l'auteur latin désigne encore quelques autres curiosités que François de Sales avait notées mais qu'il ne semble pas avoir utilisées dans ses oeuvres : le fait que la foudre ne tombe jamais sur le corail (2) ou encore que les corps tués par la foudre sèchent mais ne pourrissent jamais (3).

La tradition apostolique emprunte également à l'orage quelques-uns de ses traits, dans le nom tout d'abord de deux apôtres, Jean et Jacques nommés Boanerges, enfants du tonnerre (4) et également dans l'épithète que donne François de Sales à l'apôtre Paul :

Il m'est advis que j'oye cette bouche apostolique comme un tonnerre (5).

La vive lueur apportée par l'éclair est également mentionnée, une fois pour insister sur le fait que la prééminence de l'éclairage est laissée au soleil qui seul peut assurer une continuité de ce phénomène (6), le propos étant ici de montrer un miracle et d'en opposer la brièveté à la pérennité de l'Eglise Catholique. Une autre fois, de manière figurée et péjorative tout ensemble, les éclairs figurent les petits traits acerbes du caractère de madame de la Fléchère (7).

Quelques épisodes de la vie de François de Sales lui-même et qui ont soulevé de nombreux remous, sont également qualifiés par lui en des termes exprimant la tempête, ainsi la traversée-surprise, en grande tenue épiscopale, de la ville réformée de Genève (8) ou

(1) Oeuvres XV 52

(2) id. XXVI 105

(3) ibid. XXVI 133

(4) id. I 231 cf. Mc 3,17

(5) id. V 33

(6) id. II 105

(7) id. XV 319

(8) id. XIV 227



encore certaines difficultés rencontrées par la première communauté de la Visitation (1).

Une certitude demeure toujours en tous cas, même au milieu des orages les plus diaboliques (2), ces désordres de la terre n'ébranlent pas les réalités du ciel (3); autrement dit, dans la création future enfin tout entière réconciliée avec Dieu et avec elle-même, l'orage n'aura plus de raison d'être (4).

Il nous reste sans doute à observer les nuages, qui composent une réalité à la frontière des divers éléments de l'eau, de l'air et du feu, en rapport aussi avec cette terre qu'ils désaltèrent et détruisent parfois.

### 135 Les nuages

Ecran devant le soleil, empêchant la douceur du rayon d'éclairer et de réchauffer, le nuage va davantage être perçu dans la nature salésienne comme un obstacle que comme l'élément bénéfique porteur d'une pluie bienfaisante pour les cultures. Il est vrai que la Haute-Savoie n'est guère une région sujette aux sécheresses et que les jours de plein soleil sont bien plus appréciés que les nombreux jours de pluie et de précipitations diverses.

Dès lors, ne nous étonnons guère de trouver l'écrit polémique protestant contre la dévotion de la croix qualifié de nuage, vite dissout par la "blanche clarté de la Croix" (5). Plus profondément, dans le Traité de l'amour de Dieu, la foi sera dépeinte ainsi :

... une connaissance obscure, environnée de beaucoup de nuages (6).

Dans la Correspondance, l'état d'esprit intérieur pourra être appelé "nuageux" (7) toujours en fonction du microcosme; à moins que ce soient certaines difficultés intellectuelles empêchant une pleine

(1) Oeuvres XX 231

(2) id. IV 169 cf. Is 14,13

(3) id. XIV 163

(4) id. XII 357

(5) id. II 26

(6) id. IV 316

(7) id. XIII 83

et entière compréhension d'un domaine de la foi qui soient aussi désignées par le terme de "nuages" (1).

Présentant les mêmes caractéristiques, les brouillards sont également plusieurs fois évoqués.

Ma tres chere seur, ces brouillardz ne sont pas si espais que le soleil ne les dissipe (2).

Brouillards des difficultés personnelles mais également parfois brouillards des doctrines protestantes, cet "esprit de tournoyement" comme dit François de Sales qui promeut la libre interprétation des Ecritures (3).

Le brouillard peut enfin figurer le malaise d'un état fébrile mis en parallèle avec une toute autre maladie, plus intérieure mais tout aussi redoutable que l'on appellerait aujourd'hui la dépression nerveuse

et comme un brouillard espais remplit la teste et la poitrine de rume, et par ce moyen rend la respiration difficile et met en perplexité le voyageur, ainsy le malin remplissant l'esprit humain de tristes pensées il luy oste la facilité d'aspirer a Dieu, et luy donne un ennuy et descouragement extreme, affin de le desesperer et le perdre (4).

Le ciel couvert, le brouillard épais, autant d'images propres à traduire un état de tristesse qui demeurera toujours pour François de Sales contre nature et catégoriquement opposé à la vocation de l'homme appelé à la joie et au bonheur. L'image une fois de plus est précise : nuages et brouillards seront un jour percés par le soleil, ils participent à un état d'imperfection passager, inéluctable certes, mais qui fera paraître plus attirant encore la clarté définitive et la lumière à laquelle le croyant est appelé en la vie terrestre d'abord puis, en plénitude, dans la vie définitive de l'éternité. Du reste l'image même de la pluie illustre ce thème en insistant sur la résolution bénéfique et positive du nuage

et comme nous voyons que les nuees espaisies par le vent de midy, se fondant et convertissant en pluie ne peuvent plus demeurer en elles-mêmes, ains tumbent et s'escoulent en bas, se meslant si intimement avec la terre

(1) Oeuvres XXIII 20

(2) id. XVI 133

(3) id. I 176 et I 169

(4) id. V 315

qu'elles destrempent qu'elles ne sont plus qu'une mesme chose avec icelle, ainsy l'ame laquelle, quoy qu'aimante, demeueroit encore en elle mesme sort par cet escoulement sacré et fluidité sainte et se quitte soy mesme, non seulement pour s'unir au Bienaymé mays pour se mesler et se détremper avec luy (1).

Cette dernière évocation aura, outre sa grande beauté, le mérite d'opérer une transition avec le dernier élément de notre étude, à savoir, la terre.

(1) Oeuvres IV 346

14 LA TERRE

140 Présentation de l'image

La vie de l'homme dépend entièrement des richesses qui lui sont offertes par la terre et de la fertilité de son sol. Elle est le cadre providentiel de sa vie. Cependant, du fait même de cette importance vitale, la terre n'est pas perçue comme étant seulement le cadre de vie de l'homme : il y a entre lui et elle un lien intime, souvent souligné de manière religieuse par l'image réaliste de la terre-mère ou de la terre-femme; le peuple d'Israël, tout comme les autres peuples de l'antiquité sera amené à faire ce lien en suggérant que l'homme créé est tiré de la terre. Ceci étant, la Bible affirme aussitôt que l'homme est appelé à se rendre maître de cette terre, plantée pour lui d'un Jardin délicieux par un Dieu qui désire son bonheur. Dans la mystérieuse épreuve du péché qui gauchit la relation primitive entre l'homme et Dieu, la terre va être étroitement associée et solidaire de l'épreuve de l'homme. Il serait trop long de détailler toute l'importance du thème de l'élément terre dans la suite des Livres inspirés; la promesse d'une terre, la Terre Promise, et sa longue conquête, les cultes associés aux fêtes des récoltes, les tentations continuelles d'idolâtrie qu'elle propose, les occasions de chute auxquelles elle incite parfois en exacerbant des sentiments d'injuste appropriation, les promesses de fécondité et de justice qui lui sont liées... Dans le Nouveau Testament, la terre sera encore au centre de nombreuses paroles évangéliques, au genre littéraire parabolique tout d'abord mais aussi dans la proposition faite aux disciples par celui qui se désigne comme "Christ", d'habiter et de gérer la terre, - proposition subversive et tout à fait originale. - Le message messianique nouveau ne concerne plus seulement une terre précise mais la terre tout entière. Enfin, dans l'eschatologie, cette même terre est appelée à "être libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté et la gloire des enfants de Dieu" (1).

(1) Ro 8,19

Le XVIème siècle et le début du XVIIème siècle ne sont pas insensibles à ce thème de la terre. En littérature, le roman pastoral qui prend un essor tout particulier avec l'Astrée d'Honoré d'Urfé, contemporain et ami de François de Sales, tient la terre en haute estime. Elle sera le cadre d'un parcours initiatique et symbolique d'une grande complexité, amenant progressivement ses héros jusqu'à une conception mystique qui rejoint l'intuition de certains mystiques Rhénans (1). La terre que présente le roman pastoral ressemble à la nature biblique du Cantique des Cantiques. Elle en a le langage inspiré et le charme. Elle influence directement l'oeuvre salésienne dans sa conception et son esthétique.

#### 141 La terre proprement dite

Notre première partie observera directement, avec François de Sales, les diverses réalités de cet élément de la nature.

#### 1411 Une terre féconde

La terre est mère, comme nous l'avons indiqué, en tant que l'homme en est issu d'après le Livre de la Genèse (2) qui voit le premier être se nommer "Adam", c'est-à-dire "fait de terre", ce que François de Sales résume par cette belle formule :

c'est pourquoy nous sommes appellés terre parce que nous sommes extraitz de la terre et que nous retournerons en terre (3).

Dans le Traité, il cite deux fois le récit de la Création de l'homme en se rapportant au deuxième récit de la Genèse (4) qui montre la "mise en forme" de l'homme à partir de la terre (5).

Etant ainsi à l'origine de l'homme sous l'action créatrice de Dieu, la terre poursuit cette activité créatrice en nourrissant l'être vivant de ses grains, réalité que rappelle la

(1) Angelus Silesius

(2) Gn 1,2

(3) Oeuvres V 132

(4) Gn 2, 1 sq.

(5) Oeuvres V 89, *ibidem* V 268

parabole évangélique du semeur (1)

comme la bonne terre ayant reçu le grain le rend en sa saison au centuple, ainsi le cœur qui a pris la complaisance en Dieu (2).

Cependant, la parole de Dieu que représente la graine dans la parabole n'agit pas de manière magique. Si l'initiative de la croissance appartient au mystère divin, il convient que le croyant exerce une activité non négligeable pour que la culture arrive à maturité.

Il faut garder nos cœurs purs et nets comme un temple sacré auquel Dieu fait sa résidence et avoir tous les jours et à toutes les heures la serpe à la main pour couper et retrancher les inutilités qui naissent à l'entour de nos cœurs, qui sont comme la terre qui a toujours besoin d'être sarclée et émondée (3).

L'Évangile propose, du reste, une autre parabole de croissance : "le bon grain et l'ivraie". En reprenant le terme, François de Sales suggère quelques productions dont la croissance ne saurait être bénéfique :

C'est dommage de semer en la terre de notre cœur des affections si vaines et sottes : jeux, bals, festins... (4).

L'image traditionnelle de culture sera utilisée de manière originale par François de Sales à propos de sa charge épiscopale :

Continuons seulement à bien cultiver, car il n'est point de terre si ingrate que l'amour du laboureur ne féconde (5).

Si le labour dépend de l'homme, ensuite la providence naturelle produira cet échange mystérieux qui permettra la croissance du grain. Étrange complémentarité observée par l'auteur avec une grande précision scientifique.

La terre envoie des vapeurs à l'air, et l'air des pluies à la terre (6).

Tous les éléments de la nature sont appelés à collaborer dans

(1) Lc 8,8

(2) Oeuvres V 59

(3) Entretiens 1324

(4) Oeuvres III 65

(5) id. XV 28

(6) id. IV 97

cette grande symphonie bienfaisante de la création, sous l'action d'un Dieu qui envoie soleil et pluie sur chacun.

La terre sèche ne reçoit pas si à propos le soc ni la semence; Dieu fait pleuvoir pour semer sa grace (1).

Nous aurons l'occasion de revenir sur la fécondité de la terre, son aspect nourricier et maternel. Mais sans doute serait-il important d'examiner la terre sous son apparence la plus nue, la plus austère, celle qu'offre le désert. Son évocation ne saurait être inspirée par quelques paysages familiers à l'auteur mais relève d'une influence biblique très forte.

#### 1412 Le désert

En soi, le désert n'a rien de très attirant : l'eau y est rare, la survie précaire, c'est une terre que Dieu ne semble pas avoir bénie contrairement au jardin de l'Eden ou à la Terre Promise. C'est pourtant dans ce chaos peuplé de démons que Dieu a voulu, d'après le Livre de l'Exode, faire passer son peuple avant de le conduire dans la terre où "coulent le lait et le miel". Du même coup, sa signification en sera transformée : il sera le lieu véritable de la naissance du peuple de Dieu, le temps du passage fondamental et indispensable au cours duquel Dieu se fera éducateur. La figure de Jean-Baptiste, fréquemment invoquée par François de Sales, s'inscrira dans cette tradition. Elle ne propose pas, à proprement parler, une mystique du désert mais invite à revivre, dans une expérience spirituelle à la fois personnelle et collective, ce temps privilégié de rencontre avec Dieu et de conversion. Le Christ lui-même, d'après l'Evangile de Matthieu (2), tiendra à vivre ce temps d'étape du peuple de Dieu avant d'accomplir de manière définitive le destin d'Israël dans une création présentée déjà comme réconciliée :

"il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient" (3).

Pour François de Sales, le désert sera surtout intérieur et figurera une expérience spirituelle rude mais souvent positive.

Ne vous troubles point pour vos secheresses et

(1) Oeuvres XII 404

(2) Mt 4, 1-11

(3) Mc 1,12

et stérilités... Quel bonheur de servir Dieu au désert, sans manne, sans eau, et sans autres consolations que celle qu'on a d'estre sous sa conduite et de souffrir pour luy (1).

Cette expérience sera fortement marquée par la haute stature du Précurseur dont François de Sales aime à rappeler la figure et l'action.

Saint Jean Baptiste alla au désert a l'age de cinq ans, et sçavoit que nostre Sauveur, et le sien, estoit nay tout proche de luy, c'est a dire une journee ou deux ou trois, comme cela (2).

Ce trait est sans nul doute emprunté à quelque tradition apocryphe, mais en tous cas il met en relief la proximité des deux cousins qui sera grandement développée dans la prédication salésienne, thème hors du propos de notre étude actuelle. Il n'est du reste pas impossible que la réalité de ce départ précoce de Jean au désert ait eu des fondements exacts dans la mesure où des exégètes actuels supposent une appartenance de Jean le Baptiste à la communauté essenienne de Qumran. Dans d'autres lettres, le commentaire sur le même sujet sera ainsi formulé :

J'ay souvent admiré l'extreme resignation de saint Jean Baptiste qui demeura si long tems au desert, tout proche de Nostre Seigneur, sans s'empresser de le voir, de le venir escouter et suivre (3).

François de Sales insiste encore sur divers aspects de cette présence au désert : la solitude (4), la virginité parfaite du prophète dont le regard ne saurait être tenté (5), sa dévotion (6), son message enfin (7). Jean-Baptiste apparaît ainsi comme le parangon du chercheur de Dieu. Le désert sera donc le lieu de la dévotion dans lequel il fera bon demeurer sous le soleil de Dieu, selon l'expression même du Psaume 77 (8).

(1) Oeuvres XXI 25

(2) id. XII 366

(3) id. XIII 227

(4) id. XV 73

(5) id. XV 74

(6) id. XV 75

(7) id. XIV 320

(8) Ps 77,19



C'est encore en ce lieu que Dieu dressera une table (1), texte qui propose ainsi une catéchèse eucharistique à partir de la multiplication des pains au cours de laquelle Dieu offre un festin plus délectable que le festin impérial d'Artaxerces mentionné dans la Bible.

Et ces ames amoureuses du Sauveur, qui le suivent en notre Evangile, jusques sur le haut du desert y font un plus delicieux festin sur l'herbe et les fleurs, que ne firent jamais ceux qui jouyssoient de l'appareil somptueux d'Assuerus, ou l'abondance estouffoit la jouissance parce que c'estoit une abondance de viandes et des hommes (2).

Il arrive pourtant que le désert soit dépeint de manière entièrement négative comme dans ce passage de l'Introduction qui décrit et évoque avec un grand réalisme cet état de désespérance spirituelle qui peut guetter le chercheur de Dieu.

Il vous sera avis que vostre ame soit une terre deserte infructueuse stérile, en laquelle il n'y ait ni sentier ni chemin pour treuver Dieu, ni aucune eau de grace qui la puisse arrouser a cause des secheresses qui, ce me semble, la réduiront totalement en friches (3).

Il est vrai que la fécondité spirituelle du désert n'est pas immédiatement perceptible et que l'état de découragement demeure un passage obligé dans le cheminement spirituel.

Du reste, le désert n'est effectivement perçu que comme un lieu d'itinérance et d'apprentissage et il doit déboucher sur une toute autre réalité. Rester toujours au désert ne serait pas vertu, mais fuite malsaine

comme de même ce n'est pas le moyen d'être doux que de demeurer seul en un désert (4).

Ainsi, sans doute, le désert annonce-t-il par avance un autre lieu, une terre promise qui prend, dans le Nouveau Testament, la dimension du monde et dans laquelle l'homme aura à réaliser le bonheur d'une réconciliation avec lui-même, avec son semblable et avec son Dieu. Cette terre promise sera pour le marcheur du désert ce que le port était au navigateur, les deux

(1) Oeuvres XXIII 20

(2) id. XV 206 cf. Est I,3

(3) id. III 325

(4) Entretiens 1012

images offrant à cet égard une grande unité d'inspiration.

### 1413 La terre promise

Dans le choix des textes bibliques qu'il nous donne à propos de la "terre promise", François de Sales marque une insistance sur deux faits. Le premier est sans doute que la promesse divine s'accompagne d'un temps nécessaire de désinstallation et de l'accueil d'une aventure au contour encore indistinct.

L'histoire d'Abraham est fort célèbre. Dieu lui dit : Abraham, sors de ta terre et de ta parenté, c'est à dire sors de ta ville et t'en va au lieu que je te montrerai (1).

Ce nécessaire arrachement, inhérent au chemin du croyant, François de Sales l'envisage pour lui-même lorsqu'il est question de lui proposer la coadjutorerie de l'évêché de Paris.

(...) Touchant la proposition qui se fait de me tirer moy mesme de ma terre et de mon parentage (2).

Une fois ce départ accompli, la promesse d'une terre va trouver un complément essentiel avec la mission de libération donnée à Moïse.

Vous me faites resouvenir de Moyse. Le saint homme, arrivé sur le mont de Phasga, il vit toute la terre de promission devant ses yeux, terre a laquelle il avait aspiré et espéré quarant'ans continuelz, parmi les murmurations et seditions de son armee et parmi les rigueurs des deserts : Il la vit et ni entra point, mais mourut en la voyant (3).

Tout croyant est appelé à pénétrer dans cette même terre de promission qui revêt un sens spirituel sous la plume salésienne :

Vous verrez bien que parmi tant de destours, nous ferons prou et que nostre Seigneur nous conduira par les desertz a sa sainte terre de promission (4).

Cette terre prend alors figure du Royaume annoncé dans l'Evangile, lui qui nécessite de se détacher de la terre des hommes à la suite du Christ, élevé de terre par sa mort sur la croix, et confessé comme ressuscité.

Nostre Seigneur dit : Si quelqu'un me leve de terre,

(1) Entretiens 1147 cf. Gn 12, 1 sq.

(2) Oeuvres XIV 15

(3) id. XII 385 cf. Dt 34, 1-5

(4) id. XVI 50

je tireray tout apres moy (1).

Cette vision spirituelle de la terre ne saurait faire oublier la dureté d'une réalité concrète qui est le lot de tout mortel.

#### 1414 La terre est parfois rude

La pauvreté et le détachement du Christ qui constatait lui-même ne pas avoir de lieu où reposer sa tête (2) nous vaut également une recommandation pleine de réalisme destinée aux religieuses visitandines qui pourraient se laisser tenter par un confort douillet :

Estant au lit, qu'elles se souviennent que Nostre Seigneur et plusieurs saintz dormoyent sur la terre froide (3).

A cette rudesse s'ajouteront sans doute les dangers présentés par la terre elle-même. François de Sales n'en note qu'un seul de manière allusive, un tremblement de terre en date du 10 juillet 1591 alors qu'il poursuivait ses études à Padoue (4).

#### 1415 Terre et richesse

Mais ceux qui possèdent des biens s'imaginent-ils parfois que la vie n'est pas si rude et que leur richesse est légitime? François de Sales ne se lancera pas dans de grandes harangues prophétiques pour dénoncer l'oppression des pauvres. Le temps ne s'y prêtait guère, probablement, et son action rentrera toujours dans le cadre des conventions sociales et politiques qui régissaient son époque. Des éléments de sa Correspondance font au contraire état d'un réalisme pratique et prudent concernant les dots des futures religieuses de la Visitation qui apporteront des terres sur lesquelles elles pourront être entretenues (5), ou bien la juridiction politique sur les terres que lui-même, évêque, a charge d'administrer du point de vue de l'Eglise (6).

Il indique cependant que cette propriété qui ne sera pas mise en

(1) Oeuvres XXVI 315 cf. Jn 12,32

(2) Lc 9,58

(3) Oeuvres XXV 155

(4) id. XXII 73

(5) id. XIV 328

(6) id. XVI 99

cause d'un point de vue politique ne devra pourtant pas être un poids qui empêche de rechercher les réalités spirituelles.

examiner son coeur... pour voir s'il est point attaché  
à quelque chose de la terre (1)

recommande François de Sales à Jeanne de Chantal. Toute richesse, toute possession n'est que passagère et provisoire tant il est vrai que l'homme est mortel et qu'un jour, comme le rappelle le Psaume 145 (2) il retourne à la terre.

#### 1416 La mort, retour à la terre

Ce trait n'occulte en rien, nous l'imaginons, la foi de François de Sales en la doctrine chrétienne de la résurrection et du Paradis qu'il évoque fréquemment à l'aide d'images de la nature, comme nous avons déjà eu l'occasion de la constater. Il utilise simplement à sa manière l'expression populaire qui désigne l'enfouissement du corps du défunt :

Madame de Chantal confia Samedi à la terre le cors de  
la pauvre chere petite seur Roget (3).

L'emploi du verbe rend la réalité presque maternelle à l'égard de cette terre qui accueille la défunte.

En une autre occasion, parlant des pertes incroyables d'une campagne militaire particulièrement désastreuse, François de Sales décrit en un raccourci saisissant l'image des soldats qui sortent des tranchées glaiseuses pour plonger directement dans la tombe

Mais, ce qui console les misérables, c'est que de ceux qui furent nos ennemis, il en meurt davantage comme s'ilz n'estoyent sortis de la terre des tranchees que pour rentrer en celle des tombeaux (4).

#### 1417 Conclusion

Réalité maternelle qui apparaît d'un bout à l'autre de la destinée humaine, dans sa création et dans son trépas, la terre offre à François de Sales une grande diversité de conceptions. Elle est tout d'abord cette réalité familière sur laquelle chacun

(1) Oeuvres XXI 154

(2) Ps 145,4

(3) Oeuvres XVI 34

(4) id. XVII 31

s'appuie, témoin cette étrange manière de prendre un engagement en crachant par terre (1). Elle constitue ensuite le don merveilleux que Dieu fit à l'homme dès l'origine et sur lequel s'ancre le mystère de l'Incarnation. Elle connaît alors l'appel et le ressourcement de la tradition exodale mais aussi la catéchèse baptismale de Jean. Enfin elle annonce déjà dans l'eschatologie cette terre nouvelle qui n'est pas sans rapport avec l'actuelle qui sera transfigurée pour la félicité éternelle des aimés de Dieu.

#### 142 La poussière

Comportant sans doute une nuance légèrement péjorative en regard du terme de "terre" perçu comme plus noble, la poussière prend sous la plume salésienne un sens assez proche en diverses occasions.

L'homme n'est que "poudre et cendre" (2) comme le rappelle Abraham; cette expression renforcera l'insistance sur l'abaissement extrême de l'Incarnation du fils de Dieu :

Ouy, ma chere Fille, car nostre Sauveur a pris nostre vraye chair, qui est en somme poudre; mays en luy, elle est si excellente, si pure, si sainte que les cieux et le soleil ne sont que poussiere au prix de cette poudre sacreee (3).

Par cette image François de Sales donne pleine dimension à son humanisme christocentrique alors que tant d'images nous avaient sensibilisés à l'importance thématique du ciel et du soleil. La poussière n'est pourtant guère attrayante, elle qui enlaidit toute chose :

rien de si pur a quoi la poussiere ne s'attache (4). et qui ne peut au mieux que servir de buvard (5). Elle permet en tous cas de redire encore autrement l'infinie sollicitude d'un Dieu amoureux de l'homme.

(1) Entretiens 1034

(2) Oeuvres XXV 190 cf. Gn 18,27

(3) id. XV 150

(4) id. XXI 67

(5) id. XXV 117

### 143 La montagne

#### 1430 Présentation de l'image

La terre proprement dite ne se prêtait sans doute guère à de longues observations directes mais bien davantage à un recentrage scripturaire, de même le thème de la poussière ne pouvait offrir une ampleur bien considérable. Notre troisième paragraphe traitera de la montagne en tant qu'elle est précisément le lieu d'observation privilégié de François de Sales du fait de son origine savoyarde; Nous remarquerons pourtant que les observations directes se partagent grandement là aussi avec de nombreuses images d'origine biblique, la montagne étant, dans le texte inspiré, un lieu tout à fait unique.

Dans la plupart des religions, en effet, la montagne, probablement à cause de son altitude et du mystère dont elle s'entoure, est considérée comme le point où le ciel rencontre la terre et, par voie de conséquence, l'habitat de prédilection des forces et figures divines. Nombreux sont les peuples qui font référence à leur sainte montagne auxquelles sont rattachés les mythes cosmogoniques propres à leur culture. La Bible a été sensible à un tel attrait que cependant elle s'est toujours efforcée de purifier : la montagne dans la Bible n'est qu'une créature comme les autres, bien qu'elle soit le lieu de la rencontre entre Dieu et l'homme, du fait même de ce qu'elle désigne par sa seule présence. En effet la stabilité de la montagne a quelque chose de fascinant : alors que les hommes passent, les montagnes, elles, semblent demeurer toujours immuables : la Bible en fera donc le symbole de la fidélité du Dieu de l'Alliance qui communique sa Loi en une théophanie grandiose sur le mont Sinaï (1). Elle sera encore la source de certaines inspirations prophétiques. La vie publique du Christ même, dans l'Evangile de Matthieu, nous est présentée comme encadrée entre deux scènes situées en montagne : au début c'est une montagne que choisit le Satan pour offrir au Fils de l'homme le pouvoir sur le monde entier (2), à la fin, elle sera le lieu de la séparation ultime après les apparitions

(1) Ex 3, 1-5

(2) Mt 4,8

pascales lors de l'Ascension qui suivra la transmission aux disciples d'une mission et d'un pouvoir reçu du Père (1). Entre ces deux scènes, la montagne sera encore le théâtre de certains épisodes essentiels de la vie du Christ : le sermon sur la montagne avec l'annonce des Béatitudes (2), de multiples guérisons, la multiplication des pains (3), la transfiguration enfin (4). Le calvaire pourra encore dans certaines traditions mériter le nom de montagne non pas tant à cause de son altitude mais du fait de l'évènement irrémédiable qui s'y déroule. Ces quelques évocations tout à fait incomplètes nous convaincront de l'importance de ce lieu dans la tradition biblique.

Pour les contemporains de François de Sales, habitants de la Savoie, la montagne était loin sans doute de paraître comme le lieu privilégié de la rencontre entre Dieu et les hommes. Longtemps seules les vallées furent habitées en permanence et à la belle saison les troupeaux étaient emmenés en altitude en des paturages non dépourvus de périls. Pourtant, comme nous le verrons, les nécessités d'une population en expansion - et parfois le besoin de se défendre des ennemis - avaient occasionné un habitat permanent en des lieux plus périlleux au coeur de vallées très retirées (5). Par ailleurs, d'ordinaire la montagne était davantage perçue comme étant un obstacle plutôt qu'un lieu attirant qui draînerait les foules. Rappelons qu'il faudra attendre le XIXème siècle pour que la curiosité de l'homme le pousse à gravir par plaisir les cimes et à se risquer sur des pentes enneigées. Il faudra pour cela exorciser les vieilles peurs, les terreurs transmises de génération en génération dans ces villages autarciques, terreurs du diable, des fées, des pierres mystérieuses, des apparitions de dragons et de beaucoup d'autres phénomènes surnaturels. Ne sourions pas trop vite : en l'an 1559, huit ans avant la naissance de François de Sales, un certain Jean

(1) Mt 28,16

(2) Mt 5

(3) Mt 15,29

(4) Mt 17, 1 sq.

(5) ... comme en témoignent diverses demandes d'érection de paroisses nouvelles. cf. Oeuvres XXIV passim. Voir également "Etat du diocèse", Oeuvres XXIII 311 à 335.

Fabritius, notable, rapporte à un ami, Henri Bullinguer, la découverte d'un dragon montagnard vu par deux hommes. A l'en croire, cette rencontre fut partiellement fatale à l'un d'eux puisque le sang de la dite créature "était si venimeux et le venin si subtil" que le vent contraire l'avait porté jusqu'à lui et fait perdre la vue (1).

Point de semblables diableries sous la plume salésienne mais ne nous étonnons pas de ne pas voir l'évêque présenter un goût hors de propos pour des sommets enneigés dont il admire la beauté sans s'y attacher outre mesure.

### 1431 La vie quotidienne dans la montagne

La correspondance de François de Sales et tout particulièrement divers rapports qu'il dut expédier à ses supérieurs nous apportent des enseignements précieux sur la vie quotidienne et la conception qu'il pouvait avoir de cette terre si particulière que constitue la région de montagne. Voici comment François de Sales, dans un "état du diocèse" daté de novembre 1606 (2) décrit ce milieu :

Est hæc diocæsis Gebennensis in medio montium altissimorum posita, in quorum tamen plerumque cacuminibus et præruptis pagos numerosissimis familiis refertos videre est; quibus ut de religione provideretur, majores ecclesias ædificaverunt ad quas pastores in imis vallibus commorantes, singulis diebus festis accederent, plebem sacratissimo Missæ Sacrificio recreaturi. Verum cum initio raræ admodum incolarum in tam asperis locis essent familiæ, illa extemporaria visitatio pastorum satis superque esse debebat, quandoquidem præsertim ob agrorum et agriculturalium paucitatem, non possent ex illorum decimis ali ac sustentari clerici qui inter eos residerent. At nunc, cum Deus et gentem illam multiplica-

(1) cité dans l'étude de Grand-Carteret, John, La montagne à travers les âges, Archives départementales d'Annecy.

(2) Oeuvres XXIII 328, traduit ainsi : "Le diocèse de Genève est situé au milieu de très hautes montagnes dont cependant les sommets et les escarpements sont semés le plus souvent de villages renfermant des familles très nombreuses. Dans le but de fournir à ces familles les secours de la religion, nos aïeux bâtirent des églises où pussent venir, à chaque jour de fête, les curés habitant le fond des vallées, pour apporter à la population le bienfait du Très Saint Sacrifice de la Messe. Au début, le nombre des familles étant très restreint en ces lieux de difficile accès, cette visite extraordinaire des curés devait tout à fait suffire; d'autre part, il eut été impossible de maintenir là à demeure des clercs qui, surtout à cause du petit nombre des champs et des paysans, n'auraient pu être nourris et entretenus sur la dîme fournie par les habitants. Mais aujourd'hui que Dieu a multiplié ces populations,



vit, et deserta, gentis labore ac industria, in arva et prata mutata sint, desiderandum esset illis quoque addi rectores animarum, quibus alendis decimæ quas quotannis persolvunt sufficerent.

Ces indications nous renseignent avec une relative précision sur la manière avec laquelle se présente l'habitat montagnard au début de l'épiscopat de François de Sales. Le paysage est de plus en plus modifié par une population laborieuse qui n'hésite pas à résider en des lieux difficiles d'accès. François de Sales lui-même, qui se faisait un devoir de visiter toutes ses paroisses, rapporte par exemple ceci :

Vidi ego et visitavi parrochiam ecclesiam in altissimo monte positam, ad quam nemo, nisi pedibus ac manibus reptans, accedere queat, per sex milliaria Italica distantem ab alia ecclesia (1)

et l'évêque d'insister sur les périls qui guettent le malheureux desservant lorsque tout est recouvert de glace et de neige dans ces parages.

Fidèle compagnon de ses déplacements, Georges Rolland son secrétaire témoignera lors du premier procès de canonisation des difficultés de voyager en montagne. Sa déposition est consignée dans l'Article 47 du procès de béatification de l'auteur :

... il visita toutes les églises et chapelles de son diocèse même quelques unes comme la paroisse de La Forclaz en Chablais qui sont de difficile accès... Je ne veux pas oublier les grandes peines et travaux qu'il souffrit lorsqu'en plusieurs paroisses montueuses et de difficile abord, il était contraint d'aller et d'en revenir à pied, quoiqu'il fût grandement sujet aux sueurs et assez pesant de sa personne. En une paroisse appelée Nancy-sur-Cluse, située en un lieu montueux et d'un si difficile abord qu'on n'y peut aller ni en revenir à cheval qu'au péril évident de sa vie à cause du chemin trop escarpé et trop étroit, il y a au commencement de la montée des degrés fort étroits, coupés dans le roc, qui fait front d'un côté, et de l'autre on voit droit en bas la rivière d'Arve qui est grandement impétueuse (2).

Suite note (2) page précédente :

et que les déserts ont été, grâce au travail et à l'industrie, changés en champs et en prairies, il serait à souhaiter qu'on attachât des pasteurs à ces troupeaux spirituels!..

(1) Oeuvres XXIII 329, traduit ainsi : "J'ai vu de mes yeux et visité une église paroissiale située sur une très haute montagne, ou personne ne peut arriver qu'en grim pant des pieds et des mains, et distante de l'église voisine de six milles italiens."

(2) Saint François de Sales par les témoins de sa vie - textes - extraits du procès de béatification présentés par Devos, Roger, Annecy, Gardet, 1967, 374 p.

Nous comprenons dès lors que la connaissance des régions montagneuses que possédait l'évêque du diocèse n'avait rien de théorique et d'intellectuelle; il se trouvait très au fait de tous les périls et embûches qu'elles comportaient.

En effet, outre les difficultés d'accès mentionnées, la montagne offre encore des risques d'avalanche à l'occasion desquels il arrive à François de Sales de devoir intercéder auprès du Duc de Savoie.

Ces pauvres gens du Val d'Aux, comme esperdus d'une ruine présente qui les accable, n'ont sceu ou se jeter a refuge qu'aux pieds de Vostre Altesse (1)

ou encore :

Ayant veu a Six l'espouvantable et irreparable accablement survenu il y a quelques années, par la cheute d'une piece de montagne, je n'ay sceu refuser aux habitans du lieu (...) mon veritable tesmoignage en faveur de leur trop juste praetention : C'est pourquoy j'asseure que ce malheur leur a osté une tres notable partie de leurs biens et, de miserables qu'ilz estoyent, les a rendus la misere mesme... (2).

La montagne, dans un premier temps est donc cet obstacle toujours périlleux qui caractérise la partie "deça les monts" (3) du duché de Savoie. Dans ce lieu ingrat, l'homme peut pourtant composer, comme le montre l'installation d'un nombre grandissant d'établissements religieux qui s'adjoignent à la prolifération des nouveaux villages évoqués précédemment et qui bénéficient alors d'autorisations et de statuts ecclésiastiques par ordonnance épiscopale :

Nous permettons la celebration de la Sainte messe en l'oratoire basti au pied de la montaigne, en la paroisse de Moÿ... (4).

Il est vrai que la montagne, malgré sa rigueur, demeure également un lieu favorable à l'érection de communautés monastiques ferventes comme celle des ermites du Mont-Voiron dont François de Sales fixera les Constitutions.

Le lieu par sa hauteur excessive, extrêmement froid,

(1) Oeuvres XVIII 276

(2) id. XV 103. Par contre la rencontre avec des brigands n'est pas mentionnée comme une réalité à craindre dans les montagnes, contrairement à d'autres époques plus anciennes. cf. Entretiens 1155.

(3) Oeuvres XXIII 290

(4) id. XXIV 128

et la plupart de l'hiver tellement couvert de neige qu'on y monte et descend au peril de la vie, de soy-mesme atteste qu'on n'y peut aller deschaussé et mal vestu (1)

ou encore comme celle, plus célèbre, des chanoines réguliers du Grand Saint Bernard pour lesquels l'évêque rédige une autorisation de recueillir les dons.

Cum religiosa Domus, quæ in medio Montis Jovis, a Sancto Bernardo de Menthone, Augustæ archidiacono, fundata est, plurimos Canonicos regulares aliosque viros, sub eorum cura, ad excipiendos peregrinos et quoscumque viatores, qui ex cisalpinis in transalpinas regiones, et vicissim, inter montium illa cacumina, ob nivium procellarum ac frigorum vim et impetum incredibilem passim periclitari solent... (2)

Ces aspects négatifs, ce risque affronté lors des tournées pastorales et lors des divers voyages que François de Sales dut effectuer en Italie ne recouvrent pas tout ce que pense l'évêque du milieu dans lequel il doit exercer ses activités. En effet la montagne va être pour lui une source d'émerveillement. Le caractère courageux de ces femmes et de ces hommes aux prises avec une réalité naturelle qui n'est qu'un long combat va lui permettre de relever des traits qu'il transposera dans le contexte de la vie spirituelle et dans celui de sa mission pastorale.

j'ay veu ces jours passés des mons espouvantables tout couvertz d'une glace espaisse de dix ou douze piques, et les habitans des vallees voysines me dirent qu'un berger, allant pour recourir une sienne vache, tomba dans une fente de douze piques de haut, en laquelle il mourut gelé. O Dieu, ce dis-je, et l'ardeur de ce berger estoit elle si chaude a la queste de sa vache, que cette glace ne l'a point refroidy ? Et pourquoy donques suis-je si lasche a la queste de mes brebis ? Certes, cela m'attendrit le coeur, et mon coeur tout glacé se fondit aucunement. Je vis des merveilles en ces lieux-la : les vallees estoient toutes pleynes de maysons, et les mons tous pleins de glace jusques au fond. Les petite vefves, les petites villageoises, comme basses vallees sont si fertiles, et les evesques si hautement eslevés en l'Eglise de Dieu, sont tant glacés ! Ah ! ne se treuvera-t-il pas un soleil asses fort pour

(1) Oeuvres XXIV 485

(2) ibid. XXIV 197 traduit ainsi : "La pieuse Maison qui, au coeur du Mont-Joux, fut fondée par Saint Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, entretient et fournit, en vue de Dieu notre Sauveur, plusieurs chanoines réguliers, et d'autres personnes sous leur direction, pour accueillir les pèlerins et tous autres voyageurs qui rencontrent d'ordinaire du danger ça et là, en passant des régions de deça, en celles de delà les Alpes et réciproquement, à cause des furieuses tempêtes de neige et de la violence incroyable du froid qui règnent sur ces sommets."

fondre celle qui me transit ? (1)

Dans ce passage d'une lettre adressée à Jeanne de Chantal, la description de chaque trait de la vie montagnarde fait naître une évocation spirituelle en une longue suite d'identifications qui s'appuie sur la réalité naturelle rencontrée. La parabole recomposée du berger qui part à la recherche de sa bête perdue (2) voit immédiatement se superposer l'image antithétique de la chaleur du coeur et du froid de la glace dans laquelle périt le malheureux. Une sorte de chiasme en forme de réversion met alors en relief le fait que la glace impressionnante de cette vallée de Chamonix n'est qu'apparente tandis que la chaleur du coeur épiscopal n'est, en fait, que glace et lâcheté. La cohérence de l'image est assurée par l'idée de l'élévation conférée au rang épiscopal qui rend vraisemblable ce surcroît de glace. La parabole se termine une fois de plus par la figure positive du soleil dont la fonction réchauffante fera fondre la glace. Le voyage épiscopal de 1606 qui est à l'origine de cette lettre durera, au dire même de l'évêque, cinq mois entiers "parmi nos hautes montagnes" (3) à "sauter de rocher en rocher sur nos monts" (4). A l'émerveillement du paysage grandiose qui l'entoure succède parfois l'heureuse surprise d'un village tout entier illuminé en l'honneur du visiteur de marque.

O ma chere Fille, que j'ay treuvé un bon peuple parmi tant de hautes montaignes ! Quel honneur, quel accueil, quelle veneration a leur Evesque ! Avant hier j'arri-vay en cette petite ville tout de nuit; mais les habitans avoyent tant fait de lumieres, tant de festes, que tout estoit au jour. Ah ! qu'ilz meriteroyent bien un autre Evesque ! (5)

Nous ne connaissons les impressions de François de Sales sur ces visites pastorales que par ses lettres adressées à Jeanne de Chantal et par le témoignage de son secrétaire. Mais sans doute pouvons-nous considérer à quel point cette expérience dut être

(1) Oeuvres XIII 199

(2) Mt 18,12

(3) Oeuvres XIII 190

(4) ibidem XIII 190

(5) ibidem XIII 221

marquante pour lui. Le style en est très affectif, l'ensemble traduit un enthousiasme que l'on retrouve davantage dans la description des réalités spirituelles que dans la référence à sa tâche épiscopale; nous l'avons si souvent entendu la considérer lourde, "tempestueuse", et peu gratifiante.

Une dernière relation de ce voyage mémorable nous introduira dans une dimension de contemplation de la nature qui n'est pas si fréquente sous la plume salésienne et qui procède à la fois des traditions psalmique et franciscaine. Le paragraphe demeure néanmoins teinté de cet humour salésien si particulier lorsque l'évêque se laisse aller en privé à des propos spontanés.

car j'ay rencontré Dieu tout plein de douceur et de suavité parmi nos plus hautes et aspres montaignes, ou beaucoup de simples ames le cherissoyent et adoroient en toute vérité et sincérité, et les chevreuilz et chamois couroyent ça et la parmi les effroyables glaces pour annoncer ses louanges. Il est vray que, faute de devotion, je n'entendois que quelque mot de leur langage, mays il me sembloit bien qu'ilz disoyent de belles choses : Vostre saint Augustin les eust bien entendu, s'il les eust veu (1).

L'inspiration en appelle à Saint Augustin dont la haute autorité pourrait curieusement s'essayer à déchiffrer cette théologie d'un genre particulier; en revanche, il semblerait que nous ne soyons pas très éloignés ici du sermon aux oiseaux de François d'Assise transposé dans la réalité montagnarde.

Pourquoi de telles scènes sont-elles si rares et uniquement réservées à la correspondance de Jeanne de Chantal ? Leur aspect confidentiel nous incite à penser qu'elles n'étaient guère dans le goût d'une époque qui estime négativement de telles montaignes. Y trouver Dieu semble une gageure, un moment privilégié certes, mais incommunicable à l'ensemble des lecteurs de l'Introduction ou du Traité qui ne comprendraient peut-être pas l'intérêt que pourraient enclorre de telles images. Elles témoignent d'un goût personnel sans doute plus proche d'une esthétique moderne mais qui n'aurait pas été bonne servante des propos que l'auteur destinait à son temps.

La montagne en tant que telle ne sera plus mentionnée dans la correspondance sinon comme étant cet obstacle qui empêche

(1) Oeuvres XIII 223 cf. Saint Augustin Enar. in Pss LXVIII, CXLI et Conf. 1, IV, c.XII

la communication, ou bien un lieu perdu et oublié, loin de la vie intellectuelle des capitales renommées.

estans clouë et affligé a ces montaignes et si indigne de vostre considération (1)

écrit-il par exemple à l'archevêque de Vienne. Il s'estime quelque peu prisonnier de ces "replis de nos montaignes" (2) qui lui semblent peser parfois lourdement :

Nous parlons de la closture; mays j'y suis bien a bon escient et nos montaignes sont les murailles de mon monastere, et la malice de nostre aage sert de portier qui m'empesche de sortir (3)

confesse-t-il à l'abbesse du Puits d'Orbes. Aussi prend-il parfois cette situation avec un grand humour comme dans cette lettre à madame de Villeneuve

Oh ! Si Dieu avoit disposé que nous fussions tous-jours ensemble que ce seroit une chose suave ! Mais, quel moyen ma tres chere fille ? Nos montaignes gasteroyent Paris et empescheroyent le cours de la Seine si elles y estoient, et Paris affameroit nos vallees s'il estoit parmi ces montaignes (4).

Ailleurs, avec le ton fort différent de l'amertume, il confie au poète baroque La Ceppède, avec ses remerciements pour l'envoi de ses Théorèmes :

Confiné en ce recoin de nos montaignes, je me tiens pour invisible (5).

Il lui reste pourtant la ressource d'inviter largement dans ces belles montaignes qu'il ne saurait quitter ceux et celles qui désirerent le rencontrer en leur vantant au passage tout l'avantage que l'on peut retirer d'un séjour en ces contrées "qui sont toutes en fort bon air" (6) et dont la froideur est inversement proportionnelle à la chaleur de l'accueil (7), s'inspirant même parfois de l'exemple de Marie qui partit elle-même, lors de la Visitation

(1) Oeuvres XIV 125

(2) id. XIII 324

(3) *ibid.* XIII 93

(4) id. XX 121

(5) id. XVI 287

(6) id. XIV 167

(7) id. XX 118

"aux chams et es montagnes" (1).

Et puis la montagne parlera de Dieu, en cette terre chrétienne où est plantée la croix, rappel constant de la Passion du Sauveur "en chemin...; sur le pont, en la montaigne..." (2).

#### 1432 L'abîme, le précipice

Le caractère impressionnant de certains sites montagnards commande sûrement de nombreuses mentions d'abîmes ou de précipices, thèmes qui ne sont pas non plus étrangers à la représentation scripturaire.

Certains de ces abîmes décrits font directement allusion à des passages scabreux tels que ceux qui nous ont été signalés à l'occasion des tournées pastorales de l'évêque.

Quand nous voulons-nous tenir en bride nostre coeur, nostre jugement et nostre langue, sinon en ces pas si raboteux et proches des precipices ? (3)

L'impression de vertige ressentie à l'approche du vide, - ce sentiment d'attirance malsaine et dangereuse -, est également indiquée, phénomène bien connu de tous ceux qui ont à franchir des passages périlleux :

Helas, que nostr'ennemy est subtil et comme il nous conduit insensiblement aux precipices (4).

Ceci étant, le précipice sera la plupart du temps désigné de manière négative pour exprimer un péril de la vie spirituelle ou un obstacle à la doctrine catholique, et ce, à l'aide d'un génitif d'identification. Ainsi trouvons-nous le précipice "des grandes tentations" (5), "l'abisme de misères infinies" (6), "un abisme de tristesse" (7), "l'abisme du néant" (8), "l'abisme d'affliction spirituelle", "le gouffre de l'heresie" (9), "le précipice des

(1) Oeuvres XIV 324 cf. Lc 1,56

(2) id. II 130

(3) id. XIV 347

(4) ibid. XIV 336

(5) Entretiens 1065

(6) Oeuvres XXVI 414

(7) ibid. XXVI 226

(8) ibid. XXVI 66

(9) id. XIII 238, XII 422, XII 233

opinions protestantes" (1). Sans génitif d'identification, le précipice symbolisera les difficultés intérieures d'une connaissance de Jeanne de Chantal (2) et le gouffre, conjointement à l'image de l'écueil, les défauts majeurs de la vanité et de l'ambition (3). Cette même image pourra aussi figurer dans un ordre d'idées différent le temps qui passe de manière inéluctable :

Voicy, ma tres chere fille, cette annee qui se va  
abismer dans le gouffre ou toutes les autres se sont  
jusques a present aneanties (4).

Cette dernière évocation, plus travaillée, est teintée d'un léger sentiment de mélancolie auquel se laisse parfois aller l'évêque de Genève dans telle ou telle lettre à Jeanne de Chantal.

La chicane et ses embarras sont encore appelés "gouffre de conscience et de moyens" à éviter à tout prix (5).

Par ailleurs, le gouffre et les images qui peuvent lui être associées, c'est à dire l'abîme ou le précipice, sont en plusieurs occasions mentionnés de manière positive pour illustrer l'action bénéfique d'une vertu ou la présence agissante du Dieu d'amour. L'emploi d'un épithète ou d'un génitif d'identification permet alors une construction synthétique et économique. Dieu sera ainsi un abîme d'infinie beauté (6), un abîme d'amour (7) qui absorbera l'abîme des misères infinies évoqué précédemment (8). Nous trouvons également un "abisme des coeurs" (9), un "abisme de toute perfection" (10) et même "un abisme de raysons" qui confirment une généreuse entreprise (11). Sans épithète ni génitif, l'abîme est directement utilisé pour exprimer la profondeur d'un mystère,

(1) Oeuvres II 368

(2) id. XIV 94

(3) ibid. XIV 376

(4) ibid. XIV 234

(5) id. XVII 15

(6) id. XXVI 402, dans le texte italien : "... un pelago d'infinita bellezza"

(7) ibid. XXVI 414

(8) ibidem

(9) id. XIV 353

(10) id. IV 256

(11) id. XIII 147



celui de l'Incarnation (1) ou bien de certains points difficiles de la théologie : Dieu principe de toute chose (2), les raisons du jugement de Dieu (3), la miséricorde de Dieu (4).

La montagne peut recéler d'autres secrets que celui de ses précipices. Celui de ses grottes, par exemple, nombreuses en certaines régions. Ce lieu est riche d'une tradition biblique prophétique; sûrement fait-il écho à la tradition des Pères du désert et du monachisme primitif; il est encore, de manière assez différente, un espace privilégié de la pastorale baroque et des romans d'Urfé.

### 1433 La grotte

Pour François de Sales, la grotte est essentiellement un lieu intérieur, qui sous-entend le retrait, le recueillement et rappellera le lieu mystique de la niche de la colombe dans la falaise, chère au Cantique (5)

faites moy bien part des desirs que vous aures de vivre comm'un heureux hermite, dans la caverne sainte de la dilection infinie que vous descouvrires-la (6).

L'image de l'heureux ermite qui vit dans la caverne rejoint également un site hagiographique local, bien connu de François de Sales, la caverne de l'ermite bénédictin Saint Germain de Talloires, nichée en haut d'une falaise qui surplombe le lac d'Annecy, lieu que François de Sales aurait souhaité élire pour s'y retirer dans une existence de prière et d'étude (7). Le temps, comme on le sait, ne lui permit jamais de mettre ce projet à exécution.

Ajoutons à ce thème de la grotte la très édifiante histoire de Julien l'Apostat, telle qu'elle est rapportée dans La Défense, où cette grotte constituait un haut lieu de sorcellerie et d'apparitions ensoufrées qui ne pouvaient être chassées que par la croix (8).

(1) Oeuvres XXI 52

(2) id. XX 61

(3) id. XXII 19

(4) id. XIII 114

(5) Ct 2,14

(6) Oeuvres XIX 193

(7) Quoex, P I, 25, cité par E.J. Lajeunie, op. cit. II, 370

(8) Oeuvres II 285

Remarquons au passage que ce trait ne comporte pas dans l'oeuvre salésienne une importance qui mériterait de plus longs développements. Nous quitterons donc ces lieux escarpés pour redescendre dans la vallée et observer comment elle est désignée par l'auteur.

#### 1434 La vallée

S'opposant paradoxalement au danger des monts, la vallée sera appréciée comme un lieu de refuge et de tranquillité; en même temps elle parlera d'humilité en regard des monts orgueilleux. Elle sera également le point de départ indispensable à qui veut gravir ensuite quelque chemin de crête :

et jusques a ce que Dieu vous esleve plus haut, je vous conseille, Philothee, de vous retirer en la basse vallee que je vous monstre (1)

conseil également prodigué plus personnellement à Jeanne de Chantal :

Courage, ma chere fille. Allons, allons tout le long de ces basses vallees (2).

A cette évocation relativement positive va se superposer une autre conception, négative celle-là, inspirée de l'office liturgique et popularisée par l'hymne du Salve Regina. La vie y est dépeinte comme se déroulant "in hanc lacrimarum valle" (3). La phrase sera citée trois fois à l'occasion du commentaire du Notre Père (4); ou encore avec un génitif légèrement différent en d'autres occasions

Vivons, ma Fille, vivons tant qu'il plaist a Dieu, en cette vallee de misere (5)

expression que nous lisons également dans une lettre en italien "in queste misere valli" (6).

La vallée aussi sera peu présente dans les textes salésiens, toujours très effacée devant le rôle prééminent de la montagne.

(1) Oeuvres III 79

(2) id. XIII 99

(3) "dans cette vallée de larmes"

(4) Oeuvres XXVI 384, 395, 410

(5) id. XIII 127

(6) id. XIV 275

Avec ce dernier paragraphe s'achève l'évocation de la montagne observée plus ou moins directement par l'auteur et influencée par son cadre de vie et son expérience personnelle. Nous allons maintenant relever que la plupart des images de montagne dans l'oeuvre salésienne sont, en fait, directement inspirées de l'Écriture, notamment dans les oeuvres majeures, l'Introduction à la vie dévote et surtout le Traité de l'amour de Dieu.

#### 1435 Montagnes de la Bible

##### 14351 Dans le Pentateuque

Dans l'aventure des deux figures les plus marquantes de l'Ancien Testament, Abraham et Moïse, la montagne est présentée en des épisodes essentiels. Lors de la vocation d'Abraham (1), François de Sales situe le lieu vers lequel Dieu invite Abraham à se rendre comme étant une montagne (2), trait qui n'est pas explicité dans l'Écriture; par contre, c'est en empruntant directement l'expression de la Bible qu'il parle de la montagne du sacrifice d'Isaac (3), thème qu'il développe allégoriquement pour appeler à l'abandon du superflu que doit opérer celui qui se met en présence de son Dieu.

La montagne du buisson ardent dans l'histoire de Moïse permettra d'insister sur l'aspect éminemment respectable du site concrétisé par la demande qui est faite de retirer ses sandales (4).

La montagne du Sinaï apparaîtra enfin dans tout le déploiement d'une théophanie, laquelle s'identifiera à l'orage des difficultés de la vie du croyant.

Que le monde renverse, que tout soit en tenebres, en fumée, en tintamarre; mais Dieu est avec nous. Mais si Dieu habite es tenebres et en la montaigne du Sinaï, toute fumante et couverte de tonnerres, d'esclairs et de fracas, ne serons nous pas bien aupres de luy ? (5)

En gardant à l'esprit toutes ces connotations nous pouvons alors goûter l'invitation rédigée de la sorte :

(1) Gn 12,1

(2) Oeuvres XVII 6

(3) id. XXVI 214

(4) id. I 51 cf. Ex 3, 1 sq.

(5) id. XIII 211 cf. Ex 19, 16-18. trait évoqué en Entretiens 1179

Venes en la montaigne que Dieu vous monstrera,  
pour y consacrer ces petitz momens de vie qui vous  
restent, en faveur de la tressainte eternite qui  
vous est preparee (1).

14352 La montagne du Cantique des Cantiques

L'image du bien-aimé bondissant sur les montagnes (2)  
est présente soit à l'occasion d'une citation directe du texte (3),  
soit dans une relecture identifiant le fiancé au Christ

En fin l'Espoux qui, lors de son Ascension, est allé a  
la montaigne de la mirrhe et a la colline de l'encens(4).

Ceci constitue sans doute un bel exemple de commentaire symbolique  
de l'Ecriture qui désigne ainsi les collines du Calvaire et le  
tombeau vide du Ressuscité. Nous retrouverons le même style direct  
et incitatif qui invite à adhérer à la dynamique de ce mouvement  
spirituel :

Or bien, venés, chere fille, venés es montaignes; Dieu  
vous y face voir l'Espoux sacré qui tressaille es mons  
et outrepassse les collines, qui regarde par les fenestres  
et a travers la treille (5).

14353 La montagne de Sion

Le thème biblique de la montée à Jérusalem lors des  
grands moments de pèlerinages populaires a vu se multiplier de nom-  
breuses références à la montagne de Sion, symbole de la résidence  
de Dieu au milieu de son peuple au coeur de la cité sainte et de  
son temple. Les notions de stabilité de la montagne et de sa  
pérennité renforçaient cette évocation.

Ceux qui se confient au Seigneur pour habiter en sa  
mayson ne vacillent non plus que la montaigne de Sion (6)  
indique la formule de vêtue des Visitandines mise au point par  
François de Sales. A deux reprises dans les Controverses, pour  
défendre la thèse de l'Eglise catholique, François de Sales éta-  
blira un long rapprochement entre cette montagne de Sion, monta-  
gne sur laquelle est bâtie la cité de Saint Augustin, et

(1) Oeuvres XXI 47

(2) Ct 2,8 relevé par Saint François de Sales en XXVI 111

(3) Oeuvres XXVI 21

(4) *ibid.* XXVI 26

(5) *id.* XIV 269

(6) *id.* XXV 179 cf. Ps 125

l'eschatologique Jérusalem céleste qui recouvre toute la terre. Cette montagne de l'Eglise universelle s'opposera au mont Olympe qui malgré sa grande réputation ne comprend qu'un tout petit territoire que nul ne connaît d'expérience en Savoie, contrairement à la réalité de cette Eglise catholique dont chacun a pu faire l'expérience. Ces textes n'offrent pas une grande clarté de style du fait de la surcharge des références allégoriques ou scripturaires qu'ils veulent synthétiser; ils témoignent une fois de plus d'une inspiration circonstanciée et à notre avis d'un intérêt assez médiocre (1).

#### 14354 Les montagnes du Nouveau Testament

Jérusalem, la cité construite sur les montagnes d'où viendra le secours divin (2), est loin d'être la seule référence aux montagnes dans le Nouveau Testament. Nous avons déjà mentionné ces monts de Juda qui voient courir la jeune Marie à la rencontre de sa cousine Elisabeth (3). La situation d'une ville construite sur une haute montagne inspirera à Jésus une parabole courte mais éclairante (4) rapportée par François de Sales dans le latin de la vulgate (5). Le Thabor sera également bien présent dans les textes salésiens, soit pris en lui-même (6), soit parallèlement à d'autres montagnes.

De dire "Vive Jésus" sur la montagne du Thabor, saint Pierre, tout grossier, en a bien le courage; mais de dire "Vive Jésus" sur le mont de Calvaire, cela n'appartient qu'à la Mère et à l'amoureux fidèle qui luy fut laissé pour son enfant (7).

Cette évocation des deux montagnes reviendra plusieurs fois dans les propos salésiens, toujours avec cette même idée qu'il est facile de reconnaître la présence aimante du Christ dans les périodes fastes de la vie humaine et de l'expérience spirituelle, mais que cette attitude est beaucoup plus difficile dans les

(1) Oeuvres I 69, *ibid.* I 132

(2) *id.* XVI 53 cf. Ps 121 et 123

(3) *id.* XIX 313

(4) Mt 5,14

(5) Oeuvres XXIV 84

(6) *id.* XIV 338 et XXIII 246

(7) *id.* XV 140

épreuves lourdes et désespérantes que vivra immanquablement le croyant (1). La mention du mont Calvaire seule apparaîtra également sans développement particulier en diverses occurrences (2).

Nous achèverons cette peinture des montagnes de l'Évangile par ce texte qui offre en raccourci toutes les situations intérieures que rencontreront les religieuses de la Visitation d'Annecy, chacune étant symbolisée par une montagne.

Vivés joyeuses, mes très chères Filles, entre vos saintes occupations. Quand l'air vous sera nubileux, entre les sécheresses et aridités, travaillés au dedans de votre cœur par la pratique de la sainte humilité et abjection; quand il sera beau, clair et serein, allés, faites vos spirituelles saillies sur la colline du Calvaire, d'Olivet, de Sion et de Thabor, et, de la montagne déserte où Notre Seigneur repaist sa chère troupe aujourd'hui, volés jusques au sommet de la montagne éternelle du Ciel et voyés les immortelles délices qui y sont préparées pour vos cœurs (3).

#### 14355 Quelques expressions empruntées à l'Évangile

Sans parler d'une montagne en particulier, certains textes de l'Évangile font mention de ce relief de manière imagée. Au passage nous en relevons les expressions.

#### 143551 Transporter les montagnes

"La foi à transporter les montagnes", citée dans l'Évangile (4) et reprise par l'apôtre Paul dans ses Épîtres (5), François de Sales la donne en latin dans le Code Fabrien (6), en français dans le Traité (7) et une autre fois en latin, mais associée à un verset psalmique (8).

#### 143552 Abaisser les montagnes

La formule d'Isaïe, à laquelle se réfère le prophète

(1) Oeuvres XIV 236, XXVI 310 et Entretiens 1325

(2) id. XVIII 341, XX 221, XX 280, XXVI 269

(3) id. XV 206

(4) Mc 11,13

(5) 1 Co 13,2

(6) Oeuvres XXIII 115

(7) id. V 244

(8) id. XXII 15 cf; Ps 45, 2-3

Jean Baptiste, est paraphrasée dans une lettre :

Neammoins, c'est le Sauveur que je presche lequel remplit les vallees et explane ou abbaisse les montagnes (1).

143556 Quelques expressions faisant encore allusion à la montagne

Certaines expressions salésiennes portent une image usée, une catachrèse qui n'a en soi rien de bien rare, mais qui permet ces ornements de style, élément remarquable de l'écriture de l'évêque. L'emploi d'un génitif d'identification en est la tournure la plus courante. Nous voyons ainsi François de Sales proposer l'ascension de la "montaigne de la perfection chrestienne" (2), quelquefois de façon assez réaliste :

Non pas, peut estre pour ceux qui sont des-ja fort avancés en la montaigne de la perfection; mais pour nous autres qui sommes encore es vallees, quoy que desireux de monter (3).

Ce "mont de perfection" exige de ne pas regarder en arrière (4), son point culminant est décrit comme une cîme (5) ou un sommet (6). Cette image de montagne servira aussi à désigner la hiérarchie ecclésiastique, l'état épiscopal en étant la cîme (7). Ces images rejoindront peut-être un goût plus moderne de l'alpinisme; leur source biblique est plus attestée que leur origine expérimentale tant il est vrai que les contemporains de François de Sales prisaient très modérément le pur plaisir de gravir les sommets.

14356 La montagne, but ultime de la vie

Dans la cohérence des images bibliques, nous verrons enfin le paradis esquissé sous la forme d'une montagne

Le Paradis est une montaigne a laquelle on s'achemine mieux avec les jambes rompues et blessees qu'avec les

(1) Oeuvres XV 54, cf. Is 40,4, Lc 3,5

(2) id. III 293

(3) id. XIII 162

(4) ibid. XIII 97

(5) id. III 293

(6) id. XVIII 278

(7) id. XII 188 - Le Droit Canon n'aura, semble-t-il, pas assez de mérite pour être évoqué sous le terme de "montagne" et devra se contenter du qualificatif "monticulo" cf. XXII 87 -

jambes entières et saines (1).

Précisons, pour expliquer le paradoxe, que l'abbesse du monastère du Puits d'Orbes, destinataire de cette lettre, souffrait depuis longtemps d'une grave maladie des membres inférieurs. Cette mention n'est pourtant pas simplement une formule d'encouragement sous la plume de l'évêque car la montagne est avant tout un lieu intérieur et spirituel et l'invitation biblique d'aller et de monter à la montagne du Seigneur (2) est à comprendre comme l'incitation d'un chemin spirituel ouvert à tous et la montagne en rappellera toujours l'exigence à l'évêque savoyard (3). Ainsi la réalité de la Jérusalem céleste (4) est-elle présente par anticipation dans tous les monts de la création visible.

#### 144 Les voies de communication terrestre

Il nous reste à parachever notre étude du thème de la terre par une présentation des voies de communication qui le concernent. Rappelons que le voyage, dans la thématique salésienne, prend une importance considérable : occasion de relation, il figure encore symboliquement cette progression qui est une constante de la vie spirituelle et une découverte initiatique de nature mystique. De plus, il permet d'entrer pleinement au coeur de cette nature donnée à contempler, elle qui introduira peu à peu le croyant au sommet d'un amour purifié, d'étape en étape, avec son Dieu. Car le chemin s'effectue toujours en montant. Il ne prétend pas à la régularité parfaite d'un manuel rationnel mais épouse les courbes capricieuses de la vie même. Il sent le sauvage mais son aventure mène quelque part. Il a à affronter les multiples obstacles que la nature peut lui opposer au même titre que la navigation opposait à l'avancée du navire la fougue de ses tempêtes, mais il n'est pas dépendant des seules forces du voyageur. Expérience existentielle pour François de Sales souvent "ou en voyage ou malade" (5), la route de la vie sera une route de confiance

(1) Oeuvres XII 394

(2) id. XXII 66

(3) "De plus, en ceste montaigne, qui est si eslevée qu'on n'y entend point le bruiet des créatures, on gousté, comme dit le Prophète, que Dieu est doux et suave." cf. XXII 127

(4) Oeuvres I 49

(5) id. XVI 51



selon la sentence empruntée au Livre des Proverbes (1) :

Marches simplement, et vous marcheres confidemment (2).

Pour aborder ce thème à la matière abondante, nous allons recourir à notre classification habituelle, observant dans un premier temps les images d'origine naturelle, puis les images empruntées aux humanistes anciens, les images inspirées de la Bible, les images influencées par la littérature de l'époque et enfin les images d'origine patristique ou hagiographique.

#### 1441 Le chemin observé directement

La plupart des images de chemin ne sont pas développées mais se contentent d'un génitif d'identification : en cela sans doute ne constituent-elles pas véritablement une image au sens exact de ce terme. Nous avons pourtant voulu les répertorier en tant que ce thème nous permettra une étude comparative des différentes notions que ce thème du chemin va désigner au fur et à mesure que se déploie la rédaction de l'oeuvre salésienne. Pour ce faire, nous suivrons l'ordre choisi par la grande Edition d'Annecy, nous réservant la possibilité de commenter davantage les images les plus développées.

#### 14411 Chemin dans les Controverses

Dans cet ouvrage particulier, le chemin traduit l'opinion de l'indivisibilité de l'Eglise (3) ou encore la tradition de l'Eglise, "chemin battu des devanciers" (4). En trois autres circonstances, il désignera la poursuite d'un raisonnement (5) avec des expressions courantes comme celle-ci :

Or sus, revenons maintenant au chemin (6).

Nous ne trouvons ici que des expressions tout à fait banales et lexicalisées. Par ailleurs, ce terme est absent de La Défense, l'autre ouvrage polémique de François de Sales.

(1) Pr 10,9

(2) Oeuvres XIX 52

(3) id. I 41

(4) ibid. I 118

(5) ibid. I 27, I 114, I 319

(6) ibid. I 114

14412 Le chemin dans l'Introduction à la Vie dévote

Dans la Préface de l'ouvrage, le chemin sera signalé comme étant celui de la Dévotion en ce monde (1) ou sous-entendu à l'occasion de la mise en place de la figure du coureur, identifié au croyant

car alhors, comme un homme bien sain, non seulement il chemine, mais il court et saute en la voye des commandemens de Dieu, et, de plus, il passe et court dans les sentiers des conseilz et inspirations celestes (2).

La scène, très dynamique, fait penser à un réseau champêtre de chemins et sentiers parcourus par quelqu'un qui rappellera sans doute en filigrane le bien-aimé du Cantique des Cantiques. Tout ici respire la joie et l'enthousiasme.

Une autre image insistera sur l'aspect périlleux du chemin qui nous renverra à certains extraits précédemment cités.

Et comme ceux qui cheminent en la plaine n'ont pas besoin de se prester la main, mais ceux qui sont es chemins scabreux et glissans s'entretiennent l'un l'autre pour cheminer plus seurement, ainsy ceux qui sont es Religions n'ont pas besoin des amitiés particulieres, mais ceux qui sont au monde en ont nécessité pour s'asseurer et secourir les uns les autres parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir (3).

La construction offre un parallèle qui fait appel à l'expérience la plus pratique, entre la marche en montagne exprimée par des expressions savoureuses telles que "se prester la main", "s'asseurer", et la réalité de la vie spirituelle des gens du monde, réalité qui apparaît ainsi sobre et aisément identifiable: La pointe de cette évocation est bien alors de justifier cette amitié spirituelle pour laquelle François de Sales investira lui-même une énergie très grande. Il en inventera même la mise en oeuvre de manière riche et originale, en une profonde intuition psychologique et clarté spirituelle.

Dans ce même ouvrage, nous retrouvons par ailleurs la formule courante "couper chemin" au sujet de la décision d'une vie chrétienne authentique qui doit permettre précisément cette distance vis à vis des valeurs mondaines peu en rapport avec l'idéal

(1) Oeuvres III 1, "oraison dédicatoire"

(2) ibid. III 16

(3) ibid. III 204

évangélique (1).

Nous constatons ainsi que le chemin est connoté de manière habituellement positive lorsqu'il définit un aspect de la dévotion sans que pour autant les aspects négatifs des risques encourus en soient occultés.

#### 14413 Le chemin dans le Traité

L'image du chemin est bien développée dans cet ouvrage, procédant à la fois d'une allusion à l'expérience personnelle de l'auteur et de la tradition biblique.

Détestable, tu seras assis !

Hé, ne connois-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir mais pour marcher ? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer et Dieu, parlant à l'un de ses plus grans amis : Marche, lui dit-il devant moy, et sois parfait (2).

Ce passage nous offre la primeur d'un jeu de mot poétique qui nous introduit à l'expression spirituellement très riche de "cheminer". L'apostrophe est directe et semble imiter le ton d'un compagnon de route hélant un camarade paresseux. L'universalisme de l'appel est souligné discrètement par le fait de la vocation de chacun à être en ce chemin, - chemin qui n'est autre que celui de la vie parfaite -. La sainteté n'y est plus présentée comme l'apanage des "Religions" mais bien de tout un chacun.

Dans cet ouvrage, le chemin peut encore symboliser la charité, et dans ce sens, le péché constitue un frein (3) sur le "chemin du Ciel" (4). L'aspect dynamique du chemin est alors souligné, le but ultime auquel il se propose de conduire est désigné sans ambages : la perfection et le Ciel, ni plus, ni moins.

#### 14414 Le chemin dans les Entretiens

Dans un passage des Entretiens, les "voies" désigneront les divers états spirituels par lesquels les Visitandines peuvent passer : consolation, affliction ou abjection (5). La vie

(1) Oeuvres III 365

(2) id. IV 169 cf. Gn 17,1

(3) ibid. IV 219 s'y trouve une allusion supplémentaire grâce à un génitif d'identification.

(4) ibid. IV 310

(5) Entretiens 1299

religieuse tout entière est montrée comme étant un chemin qui élimine le mépris des autres (1). Le chemin va figurer encore l'union à Dieu dont d'autres unions peuvent détourner :

Il faut aller grandement simplement en cette sainte besogne, car ceux qui vont continuellement demandant le chemin le plus court pour aller en la ville où ils prétendent d'aller, courent fortune d'arriver plus-tard que ceux qui ayant enfilé le grand chemin ne s'en détournent point (2).

Ce trait fait appel une nouvelle fois à l'expérience la plus concrète de qui l'entend. Ensuite, avec une allusion à la situation d'Abraham, le chemin sera synonyme d'obéissance (3) et même parfois de ce que François de Sales nomme l'obéissance aveugle, elle qui exige une grande simplicité (4). Ce chemin sera balisé par les supérieures (5) qui indiqueront la direction plus sûrement que le commun des mortels ne le fait pour les voyageurs, affirme François de Sales avec humour :

Vous êtes bien heureuses, mes chères filles, plus que nous autres qui sommes au monde; car lorsque nous demandons le chemin, l'un nous dit : c'est à droite, et l'autre : c'est à gauche, et enfin le plus souvent on nous trompe (6).

Le passage est caractéristique du style oral, vivant et familier des Entretiens. Un tel chemin sera donc suivi en simplicité (7) et en confiance (8). Les obstacles en seront la tendreté sur soi-même (9) et certaines distractions ou découragements qui "amusent" (10). Rien ne saurait pourtant arrêter en chemin (11) tant il convient de "gagner chemin en présence de Dieu" (12). Quant à

(1) Entretiens 1008

(2) id. 1058

(3) *ibid.* 1147

(4) *ibid.* 1150

(5) *ibid.* 1163

(6) *ibid.* 1179

(7) *ibid.* 1189

(8) *ibid.* 1184

(9) *ibid.* 1205

(10) *ibid.* 1219 et 1220

(11) *ibid.* 1210

(12) *ibid.* 1213

la souffrance, elle non plus ne saurait constituer un obstacle dirimant bien au contraire...

Il n'y a de chemin plus assuré que celui de la souffrance pourvu qu'on souffre avec amour, douceur et patience, et par là on pourra imiter Nostre Seigneur et tous les Saints (1).

De cet ouvrage, peut-être retiendrons-nous l'évocation très familière d'un chemin qui ne semble pas semé d'embûches impossibles mais dont l'auteur ne cache pourtant pas la difficulté à venir. Un "conducteur" (2) est nécessaire pour le parcourir : Dieu bien sûr, mais aussi la médiation de la supérieure religieuse perçue et présentée comme un guide sûr quelle que soit sa personnalité, ce qui requiert de la part de la religieuse une confiance qu'habituellement l'on ne peut pas accorder dans la vie quotidienne à ceux qui indiquent la route.

#### 14415 Le chemin dans la correspondance

Nous distinguerons dans cette abondante matière ce qui regarde la correspondance échangée avec Jeanne de Chantal en la prenant par ordre chronologique, puis les lettres adressées à d'autres personnes que nous classerons par ordre thématique.

#### 144151 Correspondance avec Jeanne de Chantal

L'image du chemin est notée trente trois fois dans cette correspondance privilégiée. Si l'on considère que deux mentions sont des expressions stéréotypées telles "coupper chemin" (3), "passer outre en vostre chemin" (4), et que dix emplois de ce terme sont des allusions directes et pratiques à des déplacements de François de Sales ou de Jeanne de Chantal (5), il reste encore vingt-et-une expressions métaphoriques ou comparatives qui parleront du chemin comme étant une réalité spirituelle.

Le chemin sera d'abord l'image de la vie, tout simplement, dans sa dimension la plus générale, à la fois spirituelle et incarnée :

(1) Entretiens 1297

(2) selon le terme même de François de Sales. cf. Oeuvres III 22

(3) Oeuvres XII 285

(4) id. XXI 170

(5) id. XIII 42, XIII 356, XV 98, XVI 2, XVI 129, XVI 273, XVIII 371, XIX 19, XX 248, XX 385.

vous estes au vray chemin, encore que vous y rencontries de la fange... (1)

chemin à emprunter doucement mais avec cette confiance du coeur de qui est assuré de ne pas se tromper :

Alles doucement vostre chemin, car il est bon (2).

François de Sales a le secret de ces formules elliptiques qui manient le paradoxe avec une tranquillité telle qui les fait apparaître comme une évidence. La conjonction "car" amène ici la certitude que la hâte n'est réservée qu'aux chemins illusoire, alors qu'il serait légitime d'imaginer la célérité de celui qui, ayant trouvé le bon chemin, décide de se rendre rapidement au but. De fait, la doctrine spirituelle salésienne apparaît bien comme un chemin de patience et de persévérance. Cette exclamation spontanée nous le montre bien :

Vous n'aves souffert l'incommodité du chemin que troys ans et vous voulez le repos (3).

Le modèle du chemin spirituel est à rechercher dans l'Ecriture avec la fuite en Egypte de la Sainte Famille (4), mais surtout dans l'Exode et ses quarante années d'une errance féconde puisqu'elle menait "au bien heureux païs" auquel, différemment, tout croyant est appelé (5). Ce chemin invite à la foi mais aussi à la bonne foi comme le souligne avec humour ce slogan :

Cheminons tout à la bonne foy avec lui (6)

Il appelle aussi à l'espérance (7) puisqu'il est "le chemin de la charité" (8). La progression sur ce chemin épousera le pas lent et sûr du montagnard, décrit ici par une gradation d'épithètes

cheminons et prattiquons ces bonnes et grossieres, mais solides mais saintes mais excellentes vertus (9).

Un pas qui permet d'affronter toutes les épreuves intérieures

(1) Oeuvres XXII 140

(2) id. XII 385, voir aussi XIII 32

(3) id. XIII 5

(4) id. XVII 216

(5) *ibidem*

(6) id. XXII 144

(7) id. XXI 83

(8) id. XV 192

(9) id. XIII 68

symbolisées par la nuit.

Cheminés donq, ma chere fille, et avancés chemin parmi ces mauvais tems et de nuict (1).

Ce pas manifestera encore la confiance du voyageur qui en viendra même à cheminer les yeux fermés (2). La longueur du chemin requerra un voyage à cheval; le croyant sera allusivement la monture et Dieu le cavalier qui la guide.

Tous les chemins sont bons a ceux que Dieu tient de sa mayn (3).

Il conviendra, de plus, comme le conseil en sera donné plus tard dans les Entretiens, de se méfier des raccourcis et de rester en une voie sans doute moins rapide mais tout du moins plus sûre.

C'est le grand chemin, ma chere fille, duquel il nous faut pas encore départir jusques a ce que le jour soit un peu plus grand et que nous puissions bien discerner les sentiers (4).

Cette image comporte également l'évocation d'un voyage dans la nuit. Des formules d'encouragement rendent compte de la longueur du chemin :

Allons tous-jours; pour lentement que nous avancions, nous ferons beaucoup de chemin (5).

L'image du chemin sera tout particulièrement précieuse pour traiter d'un problème sur lequel reviendra souvent François de Sales : celui du discernement de la vocation particulière de sa dirigée. Du reste, ce problème n'est pas unique et il apparaîtra occasionnellement en d'autres correspondances (6). Il consiste pour une part en la tentation de considérer souvent la vocation des autres plus désirable que la sienne propre (7). François de Sales tranche la question avec un grand bon sens qui fait appel là encore à l'expérience du voyageur :

Allons, allons, ma fille, nous sommes en bon chemin, ne regardés ni a droite ni a gauche; non, cettuy-ci est

(1) Oeuvres XIII 99

(2) id. XXI 180

(3) id. XIII 141

(4) ibid. XIII 162

(5) ibid. XIII 202

(6) ibid. XIII 35

(7) ibid. XIII 339

le meilleur pour nous. Ne nous amusons point a la considération de la beauté des autres, mais saluons seulement ceux qui passent par iceux et disons leur simplement : Dieu nous conduise a nous revoir au logis (1).

Le tableau est très vivant et bien observé. Plus qu'un long discours spéculatif sur le discernement d'un appel, il souligne la richesse propre à chaque vocation particulière; toutes sont chemin vers un même logis, le Royaume à venir (2).

Ecrivant à Jeanne de Chantal au sujet d'une commune connaissance, François de Sales parle d'un chemin montagnard, rapide sans doute, mais dont le risque est de le prendre comme une fin en soi et non comme un moyen menant au but. Il n'est pas téméraire de penser que ceci fait appel à l'expérience montagnarde de l'auteur.

La grande fille va au chemin fort assuré, pourveu que son asppreté ne la descourage; Les voyes les plus faciles ne nous mencent pas tous-jours plus droittement ni asseurement; on s'amuse quelquefois au playsir qu'on y a et a regarder de part et d'autre les veües agreables, qu'on en oublie la diligence du voyage (3).

Nous savons que la correspondance des dernières années traitera de moins en moins de l'état spirituel personnel de la fondatrice de la Visitation, pour s'occuper en priorité des affaires concernant l'établissement des communautés nouvelles. Ainsi, la question de savoir s'il est souhaitable d'accueillir une fille boiteuse nous vaut cette réponse pleine d'humour :

et elle ira mieux boiteuse au chemin de la perfection qu'elle n'eust fait autrement, comme j'espere (4).

Ainsi, quelles que soient les aptitudes physiques des postulantes, la Visitation est réaffirmée comme étant ce chemin de perfection (5) pour chacune sous le regard de Dieu (6).

Ceci ne dispense pas François de Sales, à l'occasion, de rassurer Jeanne de Chantal dont il perçoit avec acuité le caractère sujet à l'inquiétude et l'intensité de ses épreuves intérieures. Ces

(1) Oeuvres XIII 295

(2) ... "puisque c'est a un seul objet et pour un seul object que nous allons" cf. XVI 296

(3) Oeuvres XVI 20

(4) id. XIX 73

(5) id. XX 300

(6) id. XVI 295



réflexions, deux années avant sa mort, témoignent de la longue évolution spirituelle d'un accompagnement marqué par la finesse psychologique de François de Sales.

Vostre chemin est tres bon, ma tres chere fille, et ny a rien a dire sinon que vous allez trop considerant vos pas, crainte de choir; Vous faites trop de reflexion sur les saillies de vostre amour propre, qui sont sans doute frequentes, mais qui ne sont jamais dangereuses tandis que, tranquillement, sans vous ennuyer de leur importunité, ni vous estonner de leur multitude, vous direz non; Marches simplement, ne desires pas tant le repos d'esprit, et vous en aurez davantage (...)  
Quant a vostre chemin, Dieu qui vous a conduit jusques a present vous conduira jusques a la fin (1).

#### 144152 Autres correspondances

Dans les lettres adressées à d'autres correspondants et correspondantes l'image du chemin recouvrira des réalités assez semblables, sans toutefois atteindre la richesse d'analyse de tel ou tel passage précédemment cité. Y apparaissent un certain nombre de clichés et de catachrèses.

#### 1441521 Catachrèses

Ces expressions sont les mêmes que celles que nous avons déjà rencontrées : "coupper chemin" (2), "par ce chemin"(3), "estre en chemin" (4), auxquelles s'ajoute parfois l'emploi de génitifs d'identification : "le chemin des procès" (5), "le chemin des ordonnances divines" (6), ou celui d'épithètes génériques : le "bon chemin" (7). Le verbe marcher est employé également pour exprimer par exemple la progression de l'oraison (8).  
Ensuite, le chemin est assez souvent synonyme de voyage.

(1) Oeuvres XIX 254

(2) ibid. XIX 301

(3) id. XIII 228; XIV 294

(4) id. XIII 286

(5) id. XIV 285

(6) id. XVIII 69

(7) id. XVII 86, XVIII 154

(8) id. XVII 387

1441522 Le chemin au sens propre

Partir en voyage, c'est se mettre en chemin (1).

Quelquefois le chemin est signalé comme difficile, "iterum difficultas" (2), périlleux (3), provoquant des peines (4) ou franchement mauvais (5). Sa réalité est profondément marquée par la nature, plus particulièrement, les conditions climatiques :

je fus certes en peyne de vostre chemin d'icy a la Roche, voyant que le tems s'aigrissoit un peu; et Dieu soit louë dequoy vous l'aves passé asses heureusement (6).

Le choix de l'itinéraire est également nommé sous ce terme :

il che era il mio camino più diritto (7).

C'est ainsi que François de Sales, avec une apparente naïveté, expliquera au Père Possevin sa traversée audacieuse de la ville de Genève avec sa suite épiscopale.

De même, ailleurs, lit-on :

Et quand elle ira en esprit a Rome voir celuy qui y est, nostre bon frere, c'est son chemin de passer par icy, et sa commodité de s'arrester un peu parmi ces montagnes (8).

L'itinéraire en imagination suit fidèlement ici l'itinéraire prosaïque qu'imposerait un véritable déplacement à Rome. D'autres expressions plus traditionnelles telle "aller droit chemin" (9) apparaissent encore.

Enfin, la longueur d'acheminement du courrier est mentionnée : épreuve pénible (10), même si d'habitude les lettres arrivent à destination, au dire même de l'évêque.

Quand vous craindriez la perte de vos lettres en chemin, bien que presque jamais il ne s'en perd, vous pouvez bien ne point signer car je connoistray bien tous-jours

(1) Oeuvres XIII 196, 270, 343; XVII 135; XVIII 254, 392; XIX 46, 69; XXI 114, 116.

(2) id. XIII 232

(3) id. XIV 154

(4) id. XV 359, XVIII 186

(5) *ibid.* XV 111, XVIII 71

(6) id. XV 262

(7) id. XIV 223, traduit ainsi : "c'était mon chemin le plus direct"

(8) id. XX 11

(9) id. XIX 197

(10) id. XIII 24

vostre main (1).

1441523 Le chemin de la vocation

Pris au sens figuré, le chemin désignera d'abord la vocation particulière à laquelle certains sont appelés : chemin à parcourir sans regret et sans regarder avec envie d'autres routes croisées au passage. Une expression peut résumer cette idée assez fréquemment exprimée :

Le vray amour n'a guere de methode. Demeures en paix, ma tres chere Fille, marches fidelement au chemin auquel Dieu vous a mis (2).

Cette vocation concernera l'état ecclésiastique comme celui de François de Sales (3), la vie religieuse à la Visitation (4), la vie religieuse dans un autre ordre (5), voire un engagement plus séculier menant aux honneurs (6).

Pourtant, plus généralement, le chemin sera retenu bien davantage comme la figure de la vie spirituelle et de la progression qu'elle implique.

1441524 Le chemin de la vie spirituelle

Ce chemin n'est guère aisé non plus, car il y faut surmonter les obstacles du travail et de la dureté intérieure (7), de l'adversité (8), du danger (9), des amertumes et mélancolies spirituelles (10). Pourtant, ce "vray chemin de la vie spirituelle" (11) est habituellement décrit sous un aspect éminemment positif. C'est Dieu lui-même qui le montre (12) et remet sur la bonne route qui

(1) Oeuvres XIX 274

(2) id. XVIII 239

(3) id. XV 297

(4) id. XX 356

(5) id. XVIII 399

(6) id. XX 1

(7) id. XXI 53

(8) ibid. XXI 41

(9) id. XVII 268

(10) id. XIII 112

(11) id. XVIII 412

(12) id. XIV 12

s'en écarterait (1) puisqu'Il est par excellence le guide (2) et prépare éventuellement un passage au milieu des embûches (3). Le but de ce chemin est le Ciel (4) ou encore la sainte éternité (5); Les parcours qu'il propose sont variés et différents selon chacun mais c'est Dieu qui en a l'initiative (6). Selon les cas, l'itinéraire spirituel portera des appellations diverses : chemin de crainte et de grâce (7), chemin de la dévotion (8) et de la charité (9), chemin de vertu en vertu (10), chemin de l'obéissance (11), chemin guidé par la Providence qui, personnifiée, tient la jeune novice visitandine par la main (12), chemin de l'amour enfin (13).

La marche sur de tels chemins commence souvent dans la chaleur de l'enthousiasme (14) mais requiert une persévérance joyeuse et solide (15). Aucun âge de la vie n'est dispensé de l'emprunter, même les plus jeunes sont concernés (16). Une aide appréciable peut encore accompagner celui qui se met sous la protection de la Vierge Marie, elle qui sait "mener par le bon chemin" (17).

Des paragraphes plus détaillés et métaphoriques marqueront une insistance sur la vertu de patience indispensable au voyageur :

(1) Oeuvres XV 179, 180

(2) id. XVI 236

(3) id. XX 296

(4) id. XVII 347

(5) id. XV 12

(6) id. XX 284

(7) *ibid.* XX 37

(8) id. XIII 176

(9) id. XV 192

(10) id. XIV 165

(11) *ibid.* XIV 149

(12) id. XVII 233

(13) id. XIV 238

(14) *ibid.* XIV 156

(15) id. XIII 53

(16) id. XV 302

(17) id. XVII 360

Il faut, pour bien cheminer, nous appliquer a bien faire le chemin que nous avons plus pres de nous, et la premiere journee, et non pas s'amuser a desirer de faire la derniere pendant qu'il faut faire et devuider la premiere (1).

Cela reviendra fréquemment :

Ma chere Seur, cheminés perpetuellement et tout doucement. Si nostre Bon Dieu vous fait courir, il dilatera vostre coeur... (2).

Ce peut être du reste la stratégie pédagogique du maître des novices comme de la responsable de monastère de ne pas dévoiler tout de suite l'ampleur du chemin à parcourir, afin de ne pas effrayer de prime abord ceux et celles qui auront à le pratiquer. A cet égard, elle est éclairante cette réflexion de François de Sales à propos de religieuses qui doivent effectuer de larges réformes dans un monastère très relâché :

Il ne faut pas, ce me semble, leur dire combien elles ont de chemin a faire pour tout le voyage, mais seulement du jour a la journee (3).

#### 14416 Le thème du chemin dans les Opuscules

Les ouvrages des Opuscules donnent un recueil de pièces diverses s'étendant sur l'ensemble de la production littéraire de l'auteur. Les images du chemin qu'elles offrent vont constituer un complément appréciable aux remarques que nous avons pu faire. Si l'on excepte la présence de quelques expressions courantes sur lesquelles nous n'insisterons pas, comme "faire du chemin" (4), "c'est vostre chemin" (5), "aller sagement en son chemin" (6), "ne pas s'endormir sur son chemin" (7), "marcher en simplicité en l'observance des resgles" (8), à quoi il faut adjoindre les Constitutions comme étant "le chemin du Ciel" (9) ou de la

(1) Oeuvres XII 204

(2) id. XIII 194

(3) ibid. XIII 225

(4) id. XXVI 33

(5) ibid. XXVI 313

(6) ibid. XXVI 299

(7) ibid. XXVI 347

(8) ibid. XXVI 322

(9) ibid. XXVI 306

vertu (1), sans omettre quelques mentions purement techniques à propos des voyages (2). D'autres images portent une originalité, par exemple deux expressions en forme de proverbe qui constituent une sorte de slogan relatif à certains aspects de la vie spirituelle.

Laisser japper et clabauder ce matin et passer outre en son chemin (3),

sentence sans doute empruntée à la tradition populaire et qui peut utilement être complétée par celle-ci :

si souvent le marcher nous lasse, souvent aussi le repos nous engourdit (4).

Par ailleurs plusieurs images vont marquer une insistance sur un aspect particulier du chemin :

(...) ac ita fiet ut dum me, oneri succumbentem, eriges, ac sustentabis, ope mutua cunjungamus, et quasi ambulantes per lubricum vicissim manus teneamus, eoque robustius singulorum pedes perfigantur, quo alter in alternum vehementiori charitate ac fiducia innitetur (5).

Ce passage renferme une métaphore filée du marcheur et accompagne la nomination des "surveillants", c'est-à-dire des prêtres responsables de tout un secteur pastoral qui porteront avec leur évêque la tâche de l'animation de l'Eglise locale. L'image fait allusion à ces sentiers difficiles de montagne où une entraide solide est nécessaire. Le chemin qui suit nous paraîtra sans doute plus tranquille

Plus un chemin nous est connu, plus nous le hantons; plus nous y connaissons de gens, et plus volontiers aussi nous y cheminons et plus facilement. Mais aussi, par telz chemins nous arrivons plus tard au gîte, parce qu'ayant beaucoup de connaissances, icy nous parlons à l'un, la a l'autre; icy nous entrons en la boutique de l'un, la nous nous arrêtons avec un amy. Pour la considération de Dieu, nul chemin ne nous est plus battu, connu et familier que celui des choses corporelles entre lesquelles nous vivons (6).

(1) Oeuvres XXVI 292; XXV passim

(2) id. XXIV 290

(3) id. XXVI 213

(4) id. XXV 319

(5) id. XXIV 155, traduit ainsi : "et tandis que vous m'aidez et me soutiendrez dans la charge où je succombe, nous nous donnerons un mutuel appui, comme si nous marchions sur un chemin glissant, nous nous tiendrons par la main, et nos pieds se poseront avec d'autant plus d'assurance que nous aurons l'un pour l'autre plus de charité et de confiance."

(6) id. XXVI 20

Aller droit à Dieu demeure pourtant une exigence prioritaire, même si de nombreux amis ou l'attrait de belles fleurs sur un chemin campagnard inciteraient à quelques arrêts contemplatifs.

C'est ce que l'auteur appelle marcher "sagement" (1).

Par contre dans un chemin rural et touffu, d'autres précautions seront nécessaires.

Ceux qui sont parmi les halliers et buissons, s'ilz veulent courir et s'empresser à cheminer, ilz se piquent et deschirent; mais s'ils vont tant bellement, destournant les espines de part et d'autre, ilz passent plus vistement et sans piqueure (2).

Le rythme de la marche est également scandé, lent au début

nous contenter de marcher le petit pas à nos commencemens, pour puis après courir et marcher à grande course (3)

persévérant toujours, même sous les temps pour lesquels le soleil de Dieu semble ne plus être présent :

Scaches, ma tres chere fille, qu'on fait plus de chemin quand le tems est couvert qu'au grand de la chaleur; ainsy, quand on est en grande secheresse on avance plus au pur amour de Dieu, pourveu qu'on soit fidele et sans descouragement (4).

L'homme est ce pèlerin, en route, "le corps sur la route et l'âme en la douce patrie" (5) qui se plaît autant en ce chemin inégal de la vie, - ronces, fossés, fanges et autres difficultés -, que par un chemin imaginativement plat et sans difficulté (6). Il sait que son Dieu lui indique sa route et la réponse s'appelle alors foi, confiance, simplicité et joie.

et consideres le premier point de la simplicité celeste, qui consiste à chercher Dieu par le chemin qu'il nous a marqué; car qui ne veut pas aller par ou Dieu le conduit ne le trouvera jamais, d'autant qu'il ne le cherche pas simplement.

- Et quel est le chemin qu'il vous a marqué, ma tres chere Fille ? Celuy auquel vous estes; et croyes moy, Dieu conduisit les enfans d'Israël par la voye du desert pierreux, espineux et raboteux. O q'heureux furent ceux

(1) Oeuvres XXVI 307

(2) ibid. XXVI 226

(3) ibidem

(4) ibid. XXVI 309

(5) ibid. XXVI 398

(6) ibid. XXVI 77

qui ne murmurerent point car jamais rien ne leur manqua !  
O que malheureux furent ceux qui murmurerent, car ilz  
furent piques du serpent et eurent mille angoisses (1).

### 1442 Chemin dans la Bible

Cette dernière citation nous convainc sans doute de l'importance pour François de Sales du thème biblique du chemin. Rien de très étonnant à cela lorsque l'on songe que l'ancien sémite est un nomade et que par le fait même, chemin, voie et sentier jouent un rôle de premier plan dans son existence. C'est donc bien naturellement que la tradition biblique utilisera ce même vocabulaire pour parler de sa vie religieuse et morale, la langue hébraïque offrant une grande richesse sémantique pour désigner ces réalités. La question fondamentale que l'homme croyant se pose à chaque étape de sa route peut se formuler ainsi, telle qu'elle apparaît dans l'Introduction :

ou est ton Dieu ? par quel chemin le pourras-tu  
trouver ? (2)

Plongeant loin ses racines spirituelles, le chrétien ne pourra oublier qu'à l'appel de Dieu, Abraham, le Père des croyants, se mit en route (3) inaugurant l'immense aventure d'une ascèse physique et d'une purification intérieure visant à une disponibilité permettant de répondre à l'appel divin. Ainsi François de Sales prônera-t-il :

la fréquente pensée de la parole que Dieu dit a Abraham:  
marche devant moy et sois parfait (4).

L'histoire édifiante de Joseph et de ses frères parle abondamment du chemin. François de Sales n'en conserve qu'une courte citation :

Ne vous courroucés point en chemin (5).

Plus loin, à l'époque du judaïsme après l'installation en terre promise, dans l'histoire fondatrice d'Israël, les rabbins élaborèrent la doctrine des deux voies qui résume la conduite morale de l'homme. Selon cette doctrine il existe deux manières de se

(1) Oeuvres XXVI 353 cf. Nb 21, 5-6

(2) id. III 326

(3) Gn 12,1

(4) Oeuvres XXV 493

(5) id. XIV 105 cf. Gn 45,24



conduire, deux chemins : celui de la vertu, droit et parfait, chemin de la vie (1) et le mauvais chemin, tortueux (2) que suivent insensés, pêcheurs et méchants et qui les conduit à la perdition et à la mort. Nous trouvons des traces de cette conception dans les citations salésiennes.

Le chemin de l'homme en sa jeunesse.(3).

Marches donc simplement, et vous marcherez avec joie et confiance (4).

Cette citation biblique qui rejoint sans doute les conseils que nous avons déjà rencontrés fait allusion à une expérience plus existentielle de la route.

Pourvu que vous marchiez dans le chemin de la vertu, quoy que lentement, vous ne laisserez pas d'arriver à votre but (5).

Parfois, dans une superposition d'images empruntées à la fois à la tradition sapientiale et au Cantique des Cantiques, nous découvrons un lumineux trait poétique :

Faites que votre sentier s'avance comme l'aurore resplendissante et qu'il croisse jusques à la perfection du jour (6)

ou encore

Le sentier des justes s'avance et croist comme une lumière resplendissante jusques au jour parfait (7).

Les Psaumes se font également l'écho de cette conception.

(...) legem pone mihi viam justificationum tuarum in medio cordis mei (8).

Le Nouveau Testament définit l'ère messianique comme un nouvel Exode au coeur duquel Jésus, Nouveau Moïse, sera le guide. Le thème du chemin y sera donc privilégié de manière générale mais aussi plus particulièrement dans certaines paraboles; elles reprennent la doctrine des deux voies, en précisant l'étroitesse du

(1) Pr 2,19

(2) Pr 21,8

(3) Oeuvres XIV 117, XXV 90 cf, Pr 30,18

(4) id. XXVI 362 cf. Pr 10,9

(5) id. XXVI 361

(6) id. XXV 194 cf. Ct 6,9; Pr 4,18

(7) id. IV 167

(8) id. XXII 89 cf. Ps 68,33 "Donne-moi pour loi le chemin de tes justifications au milieu de mon coeur."

chemin qui conduit à la vie et le petit nombre de ceux qui l'empruntent, tandis que le grand nombre suit le chemin qui conduit à la mort (1). Dans la doctrine salésienne, ceci n'est pas formulé en termes tragiques, bien au contraire. L'exigence évangélique renforce la confiance en la présence prévenante de Dieu :

Vous avez ci-devant franchi plusieurs passages, et c'a esté par la grace de Dieu; la mesme grace vous sera presente en toutes les occasions suivantes, et vous delivrera des difficultés et mauvais chemins l'un apres l'autre, quand il devroit envoyer un Ange pour vous porter es pas plus dangereux (2)

ou encore

Nostre doux Sauveur vous donnera, s'il luy plaist, la lumiere pour suivre ce bon chemin auquel vous estes; ayés seulement bon courage (3).

L'envoi des apôtres en mission va en préciser l'urgence en quelques mots :

Ne saluez personne en chemin (4).

Enfin la résurrection est indiquée comme donnant accès au vrai sanctuaire qui n'est plus un temple fait de main d'homme et de pierre, mais la propre chair du Christ qui inaugure un chemin nouveau et vivant.

Avez vous point rencontré nostre Sauveur en chemin ? (5)

Ne suffit-il pas que mon cher Maistre m'en ayt monstré le chemin ? (6)

Si Jésus Christ est ressuscité, nous ressusciterons, dit Saint Paul, il nous a frayé le chemin (7).

Au croyant de poursuivre cette route par des chemins lumineux ou obscurs, même s'ils ne lui sont pas toujours aisés.

Or que les sentiers de la Providence que Dieu a des siens sont admirables et imperscrutables (8).

L'expression traditionnelle est ici exprimée de façon inédite par l'emploi d'une épithète rare et surprenante.

(1) Mt 7,13

(2) Oeuvres XVIII 80

(3) id. XIII 15

(4) id. XX 279 cf. Lc 10,4

(5) id. XIII 292

(6) id. XXVI 238

(7) id. XII 317

(8) ibid. XII 398 cf. Ro 11,33

1443 Les chemins dans la Patrologie

François de Sales rend compte ainsi de la pensée des Pères de l'Eglise :

"Origene, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Hierosme et saint Augustin disent que le chemin, duquel il est dict, dum es in via, n'est autre que le passage de la présente vie." (1)

1444 Conclusion sur l'image du chemin

Cette étude comparative des divers stades de l'image du chemin dans les oeuvres spirituelles nous montre une évolution sensible essentiellement visible entre les deux premiers ouvrages polémiques de l'auteur et le reste de son oeuvre.

La fréquence de cette image de chemin, même si elle n'apparaît que fugitivement, est par ailleurs éloquente; elle figure le dynamisme d'une aventure intérieure à laquelle l'auteur convie son lecteur. Ce dynamisme s'inscrit dans la grande tradition sémitique vétéro-testamentaire et privilégie de par ses racines les figures exemplaires des marcheurs pour Dieu : Abraham, Moïse, les prophètes auxquels le chrétien sera invité à s'identifier. Cette identification sera, du reste, d'autant plus aisée que cette disponibilité du marcheur rejoindra l'expérience existentielle du lecteur en un temps où le voyage à pied était une entreprise nécessaire et commune. De par les éléments mêmes qu'elle comporte, la métaphore du chemin offrira les éléments essentiels qui caractérisent toute progression spirituelle : la disponibilité, la patience, l'énergie nécessaire pour affronter obstacles et dangers, le but enfin, car le chemin mène toujours quelque part. L'embarras devant les croisements mal indiqués, les intempéries, les rythmes mêmes de la route constitueront autant d'occasions de métaphores filées qui nuanceront à l'envi la description du voyage intérieur.

Enfin, nous observerons que si la doctrine traditionnelle des deux voies apparaît sous la plume de l'auteur, elle n'est en rien dramatisée. Tout au contraire, c'est un chemin optimiste que trace la doctrine salésienne de l'union à Dieu, sur une terre faite de beauté et d'exigence.

(1) Oeuvres I 380 cf. Mt 5, 25-26; Lc 12, 58-59